

Idir AIT MOHAND

Chroniques d'un terroir

Note de l'auteur :

Le présent manuscrit est ma propriété exclusive. Son contenu ne peut être modifié, ni repris à leurs comptes par des tiers. Sa reproduction sur d'autres supports est libre à condition que mon nom soit cité comme étant l'auteur du texte.

Idir Ait Mohand © 2014

Chroniques d'un terroir

Le 29 août 2008, je postais mon premier texte sur mon blog. Comme toute chose a une fin, j'ai décidé de rassembler, sous forme d'un recueil, tous mes articles avant qu'ils ne se perdent au fond des archives. S'il est vrai que je me suis donné beaucoup de peine à rédiger mes textes, il n'en demeure pas moins que l'espace que j'ai vécu tout au long de ces années, m'a procuré énormément de plaisir.

J'ai la satisfaction d'avoir réussi l'examen de passage vers une écriture plus réfléchie, une écriture qui doit être corrigée avant de l'exprimer. L'erreur, s'il en est une, c'est d'avoir accéléré la publication de deux romans sans leur accorder la moindre correction, ni même une relecture qu'imposent les règles d'édition.

Je dois dire que j'évite de relire, ne serait-ce qu'un passage de ce que j'ai déjà écrit, de crainte d'être contrarié. Aussi, je persiste et je continue à me dire que la critique, aussi sévère soit-elle, joue en ma faveur du moment que l'école m'a fermé ses portes

pour toujours dès le primaire. Qu'à cela ne tienne, j'ai osé et j'ose encore m'exprimer à ma manière et selon mon niveau d'instruction.

Je savais que cet épisode que j'ai vécu avec plaisir sur la plateforme d'Overblog où on m'a offert un hébergement gratuit, allait se terminer un jour. Et si je devais abandonner cet endroit que j'ai occupé depuis 2007, ce sera avec un grand regret. En effet, j'aurais beaucoup de peine à me séparer de mon blog que j'ai construit avec beaucoup de difficultés et auquel je me suis familiarisé.

Pour le moment, je n'anticipe rien du tout. Tant que les conditions le permettront, j'irai jusqu'au bout de cette traversée sans perdre de vue, un instant, que tout peut arriver. En attendant, j'ai l'obligation de continuer mon action pour moi-même, pour mes abonnés inscrits, pour les habitués de mon blog ainsi que les visiteurs de passage, même si les commentaires font défaut.

Voici donc, les chroniques d'un terroir regroupées en un volume de 175 pages en format A4, et pas moins de 407 pages en format A5. J'invite le lecteur à se faire une idée sur ma soif d'apprendre, de découvrir et de partager avec d'autres personnes

ce que la vie nous enseigne. J'ai appris que la vérité existe, qu'elle se manifeste partout où qu'on soit et à chaque instant de notre existence, mais elle ne parle pas.

« Ma vie est ma seule connaissance », dixit Gandhi.

Grandeur et décadence, cap sur OverBlog

Mon blog n'est plus qu'un espace publicitaire où vous êtes accueillis, en guise de Bienvenue, par un « Welcome to marimedia network » qui n'a rien à voir avec mon village natal qui vous invitait à découvrir une partie de la haute Kabylie écartelée entre traditions et modernité.

Cette publicité, imposée par les réseaux sociaux avec à leur tête Facebook, n'est qu'une évolution à rebours dont OverBlog se voit contraint d'y participer s'il veut garder sa place parmi les faiseurs du Net. Donc, un pas en avant et deux pas en arrière dans un monde virtuel où la tchatte est devenue le leitmotiv des blagueurs qui chassent

peu à peu les blogueurs les plus récalcitrants et où l'argent, ce nerf de la guerre, prime sur le savoir.

Je ne suis intéressé, ni par l'offre d'OverBlog, ni par les vendeurs de manuscrits, pas plus que je ne suis intéressé par n'importe quel autre biais dont l'intérêt matériel surpasse le côté immatériel qui, sans doute, apporte plus de réconfort et de bien-être pour les gens qui réfléchissent.

C'est donc avec un grand regret que je publie ce 220^{ème} article qui clôt une série d'autres articles pour lesquels j'ai consacré beaucoup de mon temps afin de participer, selon mes moyens, à l'échange de connaissance.

Voici ci-après trois liens renvoyant vers trois articles ainsi qu'une lettre d'OverBlog que je soumets aux lecteurs pour mieux comprendre ma motivation :

- 1 – Mon bébé prématuré
- 2 – Embarquement en classe New Look
- 3 – Expulsion planifiée et programmée

Chers OverBlogueurs,

Depuis bientôt 10 ans OverBlog évolue grâce à vous. Vos blogs formidables et vos idées créatives nous motivent chaque jour à travailler encore plus pour vous procurer tout ce dont vous avez besoin pour publier vos idées.

Le web évolue également et OverBlog se doit aujourd'hui de s'adapter afin d'assurer sa pérennité et son développement.

Pour continuer de vous fournir un espace d'expression libre, gratuit et facile d'accès, votre blog intégrera prochainement quelques espaces publicitaires. Ce changement va nous permettre de continuer de vous apporter un service de qualité. De nombreuses nouveautés vont bientôt voir le jour, vous permettant d'améliorer vos publications et de renforcer votre présence sur le web.

Afin d'accompagner ce changement, notre offre Premium s'adapte. En tant que membre Premium, vous pouvez choisir de masquer totalement la publicité sur votre blog ou de l'afficher et ainsi de monétiser votre blog grâce à notre Partenariat Droits d'Auteur.

Pour vous permettre de faire ce choix plus facilement, OverBlog vous offre 50 % de réduction sur votre Pack Premium (6 mois achetés / 6 mois offerts) grâce au code 6mois2014 à renseigner lors de la dernière étape de souscription dans le champ "code promotionnel".

Nous vous remercions chaleureusement de votre soutien et de votre confiance.

L'équipe OverBlog

Voyage imaginaire sur un Bouraq

Le cheval ailé (Al-Bouraq), ne pas confondre avec cet avion d'Indonésie Airlines, est un animal fantastique et chimérique, tout comme le sphinx, le centaure ou encore le griffon. C'est un cheval avec des ailes d'oiseau. Bien qu'aucun cheval ailé n'existe dans le monde physique, celui-ci possède une forme de réalité dans le domaine du rêve, du surnaturel et de la mythologie.

En Kabylie, les mausolées pullulent et leurs adeptes aussi. Celui de Sidi Yahia El Aidli, originaire du village Takorabt situé du côté de la Soummam, en est l'illustration. Ce « savant » soufi, qui avait deux principaux disciples : Sidi Idir (pas moi) et Sidi Brahim de Tansaout, a laissé derrière lui une source, une grotte ainsi qu'un rocher en forme de voûte.

La grotte, comme toutes les grottes ayant abrité des ermites plus ou moins célèbres, aurait la particularité de faciliter son accès à tout visiteur, mais de prendre au piège et de coincer celui ou celle qui n'a pas respecté ses parents. Voilà un test qui donne un aperçu de ce que sera le jugement d'après du contrevenant. Les crédules y croient et les moins crédules ne peuvent rien faire contre ces croyances d'un autre âge.

La baraka de Sidi Yahia est restée intacte et attire beaucoup de pèlerins, en atteste la zaouïa de Tamokra qu'il fonda vers 1440. Donc, une source, une grotte et un rocher avaient suffi pour créer l'utopie et faire croire que Sidi Yahia était un saint pas comme les autres. En effet, il s'inventa un plus

en transformant sa mule en Bouraq sur lequel il faisait ses déplacements.

Et nous voici en plein délire dans un voyage imaginaire à travers le temps et l'espace. Prendre place sur le dos d'un Bouraq (cheval ailé en arabe) et Levraq (l'éclair en kabyle), c'est aller à la vitesse de la lumière. Dès lors, tous les fantasmes sont permis, et Dieu n'est qu'à quelques encablures du lieu de décollage.

Créature fantastique nommée Pégase en grec ancien, ce cheval ailé, généralement blanc, ayant pour père Poséidon, monte au ciel après sa naissance et se met au service de Zeus qui le charge d'apporter les éclairs et le tonnerre sur l'Olympe. Voici un mythe qui se rapproche plus des légendes de Kabylie qui puisent leurs sources dans les profondeurs d'une réflexion bien ordonnée.

Donc, Pégase crée la source Hippocrène qu'il fait jaillir d'un coup de sabot et, suivant les époques et les courants de pensée, il devient un symbole de sagesse. Des sages et des pseudos sages firent leur apparition en Kabylie et bientôt ils deviendront, après leur mort, des faiseurs de miracles, adulés et

vénérés par des populations leurrées par quelques malins qui en tirèrent un grand profit.

Un jour, alors qu'il fut poursuivi par l'ennemi, Sidi Yahia monta sur le dos de son Bouraq, traversa la clairière, galopa sur un roc avant de prendre son envol. Le hic dans tout cela, ce n'est pas les empreintes laissées par l'animal ailé, mais le rocher qu'il heurta de plein fouet. Au lieu de passer par-dessus ou sur l'un des côtés, le Bouraq transperça le rocher avant de prendre l'altitude et disparaître dans le ciel.

D'après la Dépêche de Kabylie, cet endroit s'est modernisé et est devenu un lieu de soins, de purification, de détente et de rencontres. Même la femme, exclue de la promiscuité masculine, prend sa revanche en s'appropriant les lieux. Aller dans cet établissement est une sortie autorisée, bien vue par le mari et parfois même préconisée par celui-ci.

Se rendre au hammam est un véritable divertissement où tous les tabous sont levés et toute pudeur affranchie. Le corps n'est plus caché, il est purifié, blanchi, débarrassé de toute souillure, puis soumis et menotté par la grâce de Sidi Yahia El Aidli !

Fin du monde et divagations

Et chacun est allé de sa vision pour nous annoncer une fin du monde toute proche ! L'historien Luc Mary a répertorié 183 fins du monde depuis la chute de l'Empire Romain : peur de l'an mille, prédictions millénaristes, prophéties notoires... la liste est longue et les présages ne manquent pas.

Ainsi, la fin du monde n'a pas eu lieu au terme des dates annoncées et nous attendons toujours la date fatidique qui tarde à venir. Si les Mayas avaient eu tort de prédire une fin de monde le 21 décembre 2012, nous ne sommes pas pour autant délivrés des théories apocalyptiques.

D'autres dates avancées par des astrologues ou des chefs religieux, sont à prévoir sur nos calendriers. Jeane Dixon (décédée en 1997), avait prédit que l'Armageddon aurait lieu en 2020, et que Jésus-Christ reviendrait entre 2020 et 2037 afin de mettre en échec la trinité constituée de l'antéchrist, de Satan et du faux prophète.

Depuis l’Egypte antique en passant par Nazareth jusqu’en Arabie, tous les chemins semés d’embuches et de guerres ravageuses mènent vers une même destination, un même chaînon engendrant le mal et bannissant le bien où qu’il se trouve.

Cette planète-terre qui ne finit pas d’encaisser l’ingratitude de l’espèce humaine, attend toujours le retour de Jésus (l’imam El-Mehdi) et risque d’attendre encore longtemps si rien n’est fait pour précipiter ce retour. Dès lors, il se trouve des illuminés de part et d’autre du monde qui font leur possible pour sauver l’humanité de tous ses péchés.

En effet, les bouleversements tous azimuts que subit le monde, ne sont pas le fait du hasard, ils sont planifiés, programmés et bien gérés par leurs organisateurs qui ne veulent que du bien à l’humanité. Mais ce bien, ne sera rendu possible qu’une fois le mal aura atteint son apogée, point culminant où il ne restera que le néant du néant.

Même le patron de facebook, qui a réuni 1 milliard et 230 millions d’adeptes en 10 ans, chiffre qu’aucune religion au monde n’a réussi en ce laps de temps, semble s’intéresser à ce qui a été dit dans

les livres en signant : the best video of this year, une vidéo traitant du sujet en question dans les versets coraniques.

Ma curiosité inassouvie, m'a poussé à émettre un commentaire sur une des pages de Mark Zuckerberg et sur laquelle il venait de partager quatre liens à ce propos.

Voyez plutôt :

« Sommes-nous au seuil du plus grand événement de tous les temps : le retour de Jésus-Christ sur cette terre ? Il suffit d'observer ce qui se passe sur la scène de ce monde en proie à une crise de mysticisme, pour s'y interroger. Ces quatre derniers liens sur votre page ne laissent pas indifférent l'assoiffé de savoir que je suis. Alors, je m'interroge sur le contenu du message que vous voulez transmettre aux fans de facebook ».

1 mars, 09:33

Réponse :

« C'est proche mais il reste un temps beaucoup de choses vont se faire avant comme le retour du grand état de l'islam « alkhilafa ». La Turquie devient un état musulman, ensuite l'Italie devient

un état musulman, ensuite un séisme près de la Mecque en Arabie Saoudite, je ne sais pas quand mais c'est proche ... tout ces événements sont écrits avant 1430 ans ».

2 mars, 13:11

D'autres fins du monde, inspirées de divers textes religieux, sont également annoncées en 2129, 2240 et 2280. De quoi donner une belle latitude aux théories apocalyptiques et à leurs adeptes. Quant à moi, j'imagine mal une fin du monde engendrée par des explosions nucléaires car il restera toujours quelque chose. De même que je n'imagine pas une fin du monde provoquée par des collisions interplanétaires, ce serait une fin sans douleur.

J'imagine tout simplement un début d'été caniculaire où la température grimpe d'un degré chaque jour à travers le monde. 90 degrés qui viendront se rajouter aux 40 degrés et plus des pays chauds. 90 degrés qui feront fondre les glaciers et 90 degrés qui stopperont tout mécanisme de survie des plus nantis car les plus vulnérables seraient déjà partis.

Rendez-vous donc en 2020 ou dans 500 millions d'années pour un nouvel épisode de l'apocalypse.

Ramadan ou le crime parfait

« Le diable, je suis bien obligé d'y croire car je le sens en moi ». Citation de Charles Baudelaire.

Cet esprit du mal, le plus souvent aux traits hideux et repoussants, redouble de férocité pendant ce sacré mois de Ramadan. Il faut le voir en pleine action dans une arène, menant sa corrida sans pitié. Respirant à plein naseaux, cornes aiguisées et sa queue en l'air suivie du geste de sa patte, il charge tout ce qui se présente devant lui.

Eh bien oui, je l'ai vu à l'œuvre et croyez bien que pour lui échapper, il faut bien plus que l'évocation : (أعوذ بالله من الشيطان الرجيم) (maudit soit Satan le lapidé). En effet, j'ai cru qu'une astreinte hors du temps dans ma montagne de Kabylie, loin du bruit de la ville, loin d'Internet et de tout ce qui le

compose, allait suffire pour me soustraire à ce génie du mal.

Donc, je me suis rendu au village où tout paraissait serein comme si le diable était banni des collines de Kabylie. Pas le moindre signe qui pouvait signaler sa présence en ces lieux où la tolérance est de rigueur. Pas la moindre dispute, ni quoi que ce soit qui puisse rappeler certains caprices du Ramadan qui s'impose en maître absolu pendant un mois lunaire.

Tout allait bien jusqu'au jour où j'assistais à une scène incroyable mais vraie ! Le diable, en chair et en os, était là sous nos yeux sans que personne ne remarque sa présence. Oui, ce que je raconte peut être confirmé par les nombreuses personnes présentes sur les lieux.

Ce jour-là, j'avais pris place entre Chavane et Ramdane, deux gars sympathiques qui ont le sens du verbiage à vous faire oublier la faim et la soif du jeûne. Nous étions plongés dans une tchatte en attendant l'appel du muézin. Chavane avait acheté une pastèque de 9 kg 300 qu'il tenait entre ses pieds, et Ramdane racontait comment il avait osé

manger le Ramadan alors qu'il était sur un chantier par une journée caniculaire.

La discussion s'était élargie à d'autres personnes assises aux alentours et chacun alla de son anecdote pour mieux supporter les deux heures qui nous séparaient de la table si chère en ce mois de la repentance et du sacrifice de soi-même.

Au moment de qui quitter les lieux et avant de se lever, Chavane baissa la tête et fit le geste de sa main droite pour saisir la pastèque emballée dans un sachet. Ô surprise, la pastèque n'était plus là, volatilisée, subtilisée ! Dans un premier temps, nous avons cru à une plaisanterie, mais après toute une série d'investigations de la part de chacun, Chavane se sentit blessé et trahi par un vol de confiance.

Alors, il se leva, se dirigea vers un bureau tabac, acheta une boîte de chique et revint sur les lieux pour nous provoquer en envoyant chique sur chique qu'il jeta à nos pieds. Le sympathique Chavane se transforma en provocateur et s'attendait à ce que quelqu'un lui fasse la fâcheuse remarque de chiquer en pleine journée de Ramadan.

Heureusement que personne n'avait dit quoi que ce soit à Chavane qui était dans tous ses états et qui cherchait la bagarre. Cette fois-ci, la tentative du diable se limita à la cassure du Ramadan par Chavane qui s'en alla rejoindre son foyer pour se mettre quelque chose sous la dent et essayer de noyer ses déboires dans une partie de jeu de dominos.

Le lendemain, c'est un autre coup, bien plus grave celui-là, que réussira le diable. Il était midi et non pas minuit lorsque Yahia, infiltré par Satan, commit l'irréparable. Il eut la diabolique idée de perpétrer l'un des péchés capitaux dans un crime hors du commun.

Dès le premier jour de Ramadan, Yahia décida d'en finir une fois pour toutes avec son pire ennemi en lui tordant le coup. Comme si l'assassinat ne suffisait pas à calmer la colère de Yahia, il décida de manger entièrement Ramdane au vu et au su des gens du village. Quelle horreur !

Toi, le mangeur de bois

Toi, qui crois tout savoir, alors que tu ne sais rien. Toi, qui te prends pour une ponte, alors que tu ne vaux pas un œuf pourri. Toi, qui penses être le meilleur, alors que tu n'es qu'un rebut d'une déchèterie que tu as créée pour salir la nature. Toi, l'innommable créature, fils de la punition, tu n'es qu'une imposture arrivée par intrusion sur cette terre que tu ne mérites pas.

Toi, le prédateur affamé, dégoûtant hominien, sais-tu que tu portes dans tes entrailles une substance qui ferait vomir une hyène ? Sais-tu que tu ne mérites même pas le statut de ton plus proche allié par respect à l'animal ? Oui, tu sais tout cela et tu persistes à te montrer encore plus vil en diffusant tes exactions pour assouvir ton instinct de pervers dépravé.

Que n'as-tu pas inventé comme fourbi depuis que tu t'es distancé de l'animal en te redressant sur tes deux pattes postérieures. Oui, tu as tout inventé pour défier ton environnement et provoquer la nature dans un duel que tu sais perdu d'avance.

Mais, comme tu savais que la nature aura raison de toi, tu as développé la matière crasseuse que tu portes dans ta boîte crânienne pour sévir après ta totale décomposition. Pour cela, tu as créé le diable qui te survivra pour finaliser ton funeste programme.

Oui, ce produit de ton imagination est pire que toutes les armes que tu as inventées depuis la massue, le glaive, la poudre à canon jusqu'aux armes chimiques d'aujourd'hui. Tu dois jubiler de plaisir pour avoir gagné une bataille sur la nature qui t'a façonné en rendant immortelle ton venin.

Tu persévères et tu continues tes offenses envers toutes les espèces qui t'ont précédé sur cette terre sans épargner ta propre espèce de créature inqualifiable. Tu as osé des offenses envers ton créateur en lui collant des étiquettes calquées de tes délires psychotiques.

Avant, c'était de bouche à oreille et la rumeur faisait son chemin. Maintenant, tu as inventé un moyen de propager le mal à la vitesse de la lumière pour atteindre au plus vite ton objectif final. Le « Moi » et tous ses dérivés font partie de tes recherches dictées par le diable avec qui tu

composes dans une parfaite symbiose pour arriver à tes fins.

Que diable ! Ce n'est pas seulement que tu y crois, il fait partie de toi-même et ne te quittera qu'après ton trépas pour se loger dans l'esprit d'un nouveau venu. Ainsi, se perpétuera ton épouvantable odyssee que tu as entamée dès que tu as appris à te mettre debout.

Tu te dis aimé et choisi par ton créateur parmi toutes les autres espèces. Tu crois que le processus mis en place avant ton arrivée, est juste créé pour toi pour que tu t'en serves sans modération et sans aucune retenue.

Tu as souillé la matière avec tes expériences. Tu as dénaturé le végétal avec tes OGM. Ta boulimie de prédateur inassouvi, n'a pas épargné l'animal dont tu as fait disparaître certaines espèces tandis que d'autres sont en voie d'extinction.

Tous ces pillages n'ayant pas suffi à satisfaire tes impulsions d'assassin, voilà que tu pars en croisade contre le genre de ton espèce en infiltrant les esprits pour y semer des zizanies entre ethnies.

Toi ou moi, peu importe puisque nous sommes tous issus de la plus inextricable énigme de tous les temps. Si le « Moi » revient dans tous les sujets pensants, le « Toi » reste à définir comme le suggère Wikipédia dans le « Toi-kai-rākau, ou Toi-le-mangeur-de-bois » qui est une figure de la mythologie Maori.

Les Maoris qui sont un peuple d'origine polynésienne, devaient avoir une longueur d'avance sur les peuples dits civilisés qui se nourrissent d'arbres pour déféquer du béton et pas seulement.

Ce texte est inspiré de ce bigre d'Internet et autres relais de communication qui diffusent des abjections qu'un esprit, combien même habité par le diable, rejette en bloc. La mystérieuse créature que j'incarne bien malgré moi, me dégoûte et me déshumanise à tel point que je m'en prends à moi-même.

Nul n'est tenu de s'accuser lui-même et nul ne peut se prévaloir de sa propre turpitude. «Nemo tenetur se ipsum accusare et nemo auditur propriam turpitudinem allegans».

Ddin amcum ou la dette insensée

Le 28 septembre 2008, je postais ici-même mon message de bienvenue aux visiteurs qui viendraient s'échouer sur cet espace dédié à mon village natal (lien). Qu'en est-il six ans après mon intrusion dans ce monde du virtuel ? Rien de bien particulier, sauf que je me suis acquitté d'une dette qui pesait lourdement sur moi.

Le titre ci-dessus n'est pas fortuit, je l'ai choisi pour compléter une série de textes que j'ai semés ici et là avec l'espoir d'être lu et compris. C'est un peu comme un cri que j'ai lancé du haut du Djurdjura pour me libérer d'une dette morale liée à un devoir de mémoire.

Ayant hérité d'un passé riche d'un savoir-faire que mes aïeux m'ont transmis oralement, je me suis senti redevable d'une dette dont je devais m'acquitter bien malgré moi. Ce legs d'un genre particulier, je l'ai ressenti comme un impératif à faire connaître des générations futures afin que les

souffrances subies par mes aïeux ne sombrent pas dans l'oubli.

Mais, comment faire pour me débarrasser de ce « Ddin Amcum », m'étais-je demandé avant de plonger dans les méandres d'un Web, faisant une « blague » par intrusion à Ben Mohammed dans ce monde parallèle où se croisent les stars de tout gabarit, mais aussi de simples figurants comme moi.

Ahya Ssimra ! Avais-je l'habitude de lancer quand quelque chose ne va pas dans ma tête. Cette expression du terroir de Kabylie, signifie l'exaspération d'un sentiment de douleur, et c'est aussi ce titre que Noufel Bouzeboudja a choisi pour son recueil de nouvelles en Tamazight. Je n'écris ni par plaisir, ni pour le plaisir, j'écris parce que j'ai mal, dixit Djaffar Messaoudi notre médecin/poète de campagne.

Oui, j'avais quelque chose à dire afin d'évacuer les maux qui me rongeaient au plus profond de moi-même. Pour cela, il me fallait utiliser des outils qui me faisaient défaut. Je ne pouvais pas me servir de ma truelle de maçon ou d'autres outils de bricolage pour dire mes mots. Je ne pouvais pas, non plus,

utiliser ma voix pour crier à qui veut m'entendre que j'étais accablé par une dette comme celle que vient de chanter Lounis Ait Menguellat (lien).

Par conséquent, il ne me restait qu'une seule voie et pas des moindres, celle d'apprendre à écrire, à utiliser l'outil informatique, et enfin à m'autoéditer pour régler l'emprunt auquel j'étais astreint.

Donc, d'épisode en épisode, j'ai réussi à me délester du poids de ma dette et pas seulement. En effet, j'ai appris qu'il suffisait de quelques lectures pour comprendre ce qu'est « Ddin amcum » qui n'existe que par la grâce de ses créditeurs et débiteurs pris dans un même piège.

Ce 215^{ème} article est la dernière lettre de change que je règle comme solde de tout compte à tous les bailleurs qui profitent de la crédulité des pauvres gens pour les charger d'un fardeau dont ils se débarrasseront qu'après le trépas.

Ces « J'aime » que je n'aime pas

Mon blog n'est plus qu'un « j'aime » qui ne doit sa survie qu'à facebook devenu incontournable pour une société en déclin. Du savoir par le livre, nous sommes passés à une lecture aléatoire sur l'Internet avant de tomber dans le piège des réseaux sociaux.

Les gens ne lisent plus, ils se complaisent dans un canevas que les nouveaux maîtres du monde ont inventé pour nous abrutir. Je ne suis pas surpris de voir OverBlog, la championne d'Europe des plateformes d'hébergement de blogs, rejoindre la coalition en y créant une page.

Les blogs, détrônés par les réseaux sociaux, ne sont plus que des squelettes dénués de tout intérêt. En dix ans d'existence, facebook a incorporé 1 milliard et 230 millions d'utilisateurs ou « d'adeptes » qu'aucune religion n'a pu rassembler en ce laps de temps.

Nouvelle pratique, état d'esprit ou idéologie naissante, la séduction est grande et la contagion ne cesse de progresser sur facebook qui s'impose en maître absolu sur la toile. Sans vouloir jeter la pierre à quiconque, car dans ce cas-là, je

commencerais par moi-même, j'accuse la fatalité qui fait de nous ce que nous sommes.

Du petit écolier trichant sur son âge pour rejoindre le réseau, au retraité qui n'a plus de temps à consacrer à son quotidien, en passant par le fonctionnaire ou le commerçant, ainsi que l'intellectuel et l'agitateur, chacun y va de sa technique pour gagner du terrain sur ce vaste échiquier où les jeux sont faits d'avance.

Pas besoin d'être un calé ou un éclairé pour comprendre que le monde va à son chaos. Autrefois, c'était la guerre comme à la guerre avec des armes pour conquérir les terres. Aujourd'hui, la guerre des temps modernes, c'est la conquête des esprits par télécommande via l'Internet. La devise « diviser pour régner » n'est valable qu'à l'échelle des communautés et des pays.

L'objectif des prometteurs du nouvel ordre mondial, est de rassembler plus autour d'une idéologie pour mieux frapper. Rien n'arrête le progrès et rien ne permet d'y échapper. Nous sommes pris dans un engrenage et la machine continue de s'emballer jusqu'à atteindre ses limites.

Nous ne sommes pas loin de la ligne de démarcation à laquelle se heurtera la machine et c'est là que se produira l'implosion. En effet, si on peut évaluer l'échelle du progrès technologique, sachant que les premiers vols motorisés de l'histoire datent d'hier, nous sommes forcés d'admettre que demain, l'Homme ne sera plus qu'un robot.

A son arrivée au Japon, le président OBAMA fut accueilli par un robot qui lui proposa de jouer au foot avec un lui avant de lui souhaiter la bienvenue. Signe des temps, les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki font partie du passé, mais la bombe qui se prépare emportera le monde entier.

Nous sommes tous coupables ! Coupables de vouloir se moderniser à tout prix et contribuer ainsi à notre propre perte. Les organismes génétiquement modifiés et la technique avancée de la génération Wifi, ne peuvent conduire l'Homme de demain qu'à son autodestruction.

L'incurable lady

« Vous, l'expert en magie noire, faites quelque chose monsieur le guérisseur », lancèrent-ils en chœur pour tenter de sauver la mamie. En désespoir de cause et après avoir consulté maints spécialistes qui ont diagnostiqué en elle, un syndrome atypique qui n'a pas de nom, ses enfants sont allés consulter le sorcier de la région pour tenter l'impossible. Sa souffrance est à son paroxysme, une crise de mysticisme aidant, la mémé chérie lutte contre le mal qui la ronge depuis quelques années.

Usée par les maladies successives, virus et autres microbes qu'elle a contractés tout au long de sa vie, la vieille n'est plus qu'une momie. C'est un bien triste destin que celui de cette mémère qui fut, autrefois, une déesse tant jalouée par ses congénères. Jeune et éclatante de beauté, elle régna sur ses biens répartis d'est en ouest tout au long de la Méditerranée.

Très convoitée par des soupirants dignes de son rang, jalouse de sa beauté, elle rejeta toute alliance par crainte de perdre sa pureté. Mais le charme de son éclat, ne pouvait pas laisser indifférents les

nombreux courtisans qui tentèrent d'obtenir ses bienfaits par tous les moyens. Parés de leurs belles cuirasses et utilisant bien des subterfuges afin de gagner sa complaisance, les prétendants qui arrivèrent de très loin se virent signifier une fin d'un non-recevoir par la dame aux traits fascinants.

Elle était la reine des reines et ne pouvait, par conséquent, s'offrir au plus grand monarque qui soit, même si quelquefois la demande se fit avec insistance. Elle rejeta catégoriquement toute approche qui pouvait entacher sa grâce et son honneur de souveraine vénérée. Dès lors, toutes les démarches cessèrent jusqu'au jour où un malin ensorceleur, muni de ses amulettes, l'envoûta avec ses grigris.

Son stratagème s'avéra payant et la reine tant désirée, tomba sous le charme de ce nouveau venu qui lui fit signer un contrat d'alliance pour le meilleur et pour le pire. Bien qu'extralégal, ce mariage informel allait unir le couple dans l'ambiguïté totale. Après avoir abusé d'elle, le déloyal époux décida de l'abandonner à son sort après l'avoir dépossédé de tous ses biens. Trahie et

meurtrie, elle perdit son symbole puis, petit à petit, sombra dans la déchéance. Rendue vulnérable par ses déboires successifs, elle devint une dame de charme qui s'offrait au premier venu.

Depuis, bien des maquereaux firent leur apparition en s'imposant chez elle pendant un temps donné. Abusifs et outranciers, ces sadiques proxénètes n'hésitèrent pas à lâcher leurs fantasmes sur la pauvre malheureuse, lui faisant subir des tortures dont elle gardera les séquelles jusqu'à la fin de ses jours. Blessée, martyrisée, la belle ne sera, plus tard, que le spectre d'une dame aliénée.

Alors que sa fin approche, notre mère patrie rejette tous les soins palliatifs qui lui sont prodigués par ses propres enfants maudits. Combien de temps durera son agonie avant de rendre l'âme ? Jusqu'à quand tiendra-t-elle le coup face à une souffrance qui n'émeut personne ? On ne saurait le dire. Pauvre Nation !

PS : Et comme il est écrit que la lady allait subir la pire des abjections qui soient, la voilà maintenant violée, possédée, abusée par ses propres enfants qui font fi de l'inceste !

L'amitié mise à l'épreuve

Si tu veux te séparer de ton ami, prête-lui de l'argent, dit un proverbe.

Il était une fois un père qui voulait tester son fils et en même temps lui donner une leçon sur l'amitié. Alors, il demanda à son fils s'il avait des amis et s'il pouvait compter sur eux. Bien entendu, le fils répondit à son père qu'il en avait plusieurs et des vrais.

Quelques jours plus tard, le père avait inventé et préparé un scénario pour faire comprendre à son fils que l'amitié est quelque chose de fort et qu'il ne fallait pas la confondre avec la camaraderie. Donc, pour ce faire, il acheta un mouton entier, l'enveloppa dans une couverture et le cacha un coin de la maison.

Après avoir mis en scène sa pièce, le père attendit l'arrivée de son fils pour jouer sa comédie. Et le voilà tenant sa tête entre ses mains, faisant mine

d'être dans un grand désarroi, il se précipita vers son fils et lui annonça qu'il venait de tuer un homme par accident devant sa maison. Surpris par la nouvelle, le fils n'eut pas le temps de réagir que son père le pria de ne poser aucune question et d'aller chercher de l'aide au plus vite auprès de ses nombreux amis afin d'enterrer le cadavre de l'homme qu'il venait de tuer.

Le fils s'exécuta, croyant vraie la mise en scène. Il fit le tour de ses amis et tous lui claquèrent la porte au nez à chaque fois qu'il leur demanda de l'aide. Revenu bredouille, il informa son père qu'aucun de ses amis ne voulut se faire complice d'une chose pareille et qu'il devait assumer son crime et se débrouiller tout seul.

Alors, le père lui fit savoir que lui, n'avait qu'un seul ami chez qui il l'adressa en début de nuit. Sitôt informé, l'unique ami de son père se hâta de s'habiller pour arriver au plus vite. Une fois à la maison, il ne posa aucune question à savoir pourquoi ni comment c'est arrivé, il demanda simplement où était le cadavre.

Le père fit signe du doigt vers un coin de la maison et son ami vit le pseudo corps enveloppé dans une

couverture. Sans hésiter un instant, il se hâta de mettre le « mouton » sur son épaule et s'apprêta à sortir lorsque le père le rappela pour lui dire de le déposer par terre et d'attendre un moment.

Son ami qui ne se doutait de rien, fit remarquer qu'il valait mieux agir au plus vite pour enterrer le cadavre dans un endroit bien isolé. Le père déroula la couverture et découvrit le mouton entier prêt à l'embrochement. L'autre éclata de rire et avoua que c'était une farce à laquelle il ne s'y attendait pas. Le fils qui observait la scène avec étonnement, se demanda comment une amitié pouvait aller jusqu'à de tels sacrifices. Belle leçon qui fit comprendre au jeune que ses nombreux amis n'étaient que des camarades de façade.

Novus Ordo Seclorum et nos illuminés

Cela fait un bon bout de temps que je n'ai rien posté ici pour la simple raison que je suis vidé de ma substance grise. Le peu de jugeote qui me restait, je l'ai consommé dans les publications et

commentaires sur facebook devenu incontournable pour bon nombre d'utilisateurs qui, comme moi, s'amuse à jouer aux chroniqueurs.

Comme je n'ai plus de temps à économiser ni à consacrer à mon quotidien, lui aussi vidé, je me rabats sur Internet dans le but de remonter un peu mon moral assez éprouvé par la situation qui prévaut chez nous. Fatalement, je tombe toujours sur des informations qui n'augurent rien de bon pour ce monde qui s'agite et qui va à sa faillite.

Sommes-nous arrivés au seuil du plus grand événement de tous les temps : le retour de Jésus-Christ sur cette terre ? Il suffit d'observer la crise de mysticisme qui frappe tous les continents pour s'interroger sur ce qui a été prédit. N'est-ce pas que le pape, lui-même, est resté bouche bée quand il a lâché deux colombes pour la paix depuis la Basilique Saint-Pierre à Rome ?

En effet, les volatiles venaient juste d'être lancés depuis le balcon par deux enfants entourant le pape François, qu'ils furent attaqués par deux autres oiseaux, une mouette et un corbeau. La scène s'est déroulée sous les yeux horrifiés des milliers de pèlerins rassemblés pour la messe.

Signe des temps ou simple fait du hasard, toujours est-il que c'est un mauvais présage pour une hypothétique la paix dans le monde.

Pour continuer sur ce coup d'œil jeté au-delà de mon territoire, je prends le risque d'agacer mon ami Salaber en le citant une fois de plus. Du dernier message qu'il m'a adressé, j'ai extrait le passage qui suit, je le cite :

« Le monde s'agite et va à son désastre. Les tricheurs et les malfaisants règnent. Le simple mot "politique" n'a plus aucun sens, la nature a repris ses droits : prédateurs et charognards règnent en maîtres d'une savane planétaire.

D'un côté les millions s'ajoutent aux millions et de l'autre le quotidien n'est que misère. Personne n'ose un autre modèle de peur, arrivé dans le cénacle, d'en perdre une once d'or ou une poignée de diamant.

Il faut aimer ceux qui oppressent car seuls capables de répartir quelques salaires. La croissance est royale et le modèle féodal ! Nous votons pour rien et surtout pas pour un peu mieux. Bien au contraire, chaque vote nous enfonce un peu plus

dans un cloaque du gluant qui ne profite qu'à quelques mollusques adipeux et "charismatiques".

Chacun, mon ami, ne pense qu'à soi. Ici, en France, on ne veut qu'être "seigneur". Chez toi, calife ou plus. L'or fait les rois et le peuple esclave. S'il n'y avait personne pour payer l'impôt, aucun régime corrompu ne pourrait voir le jour. Si... »

A ces propos de mon ami, j'ai envie de dire ceci :

Si seulement le paysage algérien ne ressemble pas à un vaste terrain où végète, dans son immense majorité, un troupeau qui n'a que les bergers qu'il mérite. Les tirs groupés de quelques intellectuels en marge d'une société défaite sur ces bergers et leur troupeau, ne sont perçus que comme des aboiements pendant que la caravane passe.

Un homme seul, fut-il prophète, ne peut faire passer son message que s'il est repris et diffusé par ses disciples. Ce qui s'est passé pendant la collecte des signatures pour un vote d'apparence, nous donne un avant-goût de la soupe mijotée depuis bien longtemps.

La date fatidique du 17 Avril approche, et le choix est vite fait entre la descente aux enfers des

partisans de l'agitation et le statu quo des opportunistes. A moins de changer la société, aucune autre alternative n'existe pour le moment.

Le rêve parisien de deux prétendants au trône a tourné court pour se transformer en cauchemar algérien. L'un des deux vient de faire les frais du fameux proverbe : « plus haute est l'ascension, plus dure sera la chute » en voulant grimper plus haut qu'il ne l'était. Sa nationalité française perdue, celle de ses origines le rejette, il risque de perdre son statut d'homme d'affaires ayant réussi dans l'immobilier grâce à sa Bulle Internet.

Je pleure mon pays pour ce qu'il a subi et ce qu'il subit encore par la faute de ceux qui ont présidé et qui président encore aux destinées de cette pauvre nation vidée de son élite partie vers des horizons plus accueillants.

S'il est encore permis de rêver d'un état de droit, ce rêve ne se fera qu'après un long cauchemar que d'autres nations ont vécu et vivent encore sous un printemps pervers. L'accouchement d'un Etat de droit ne peut pas se faire en douceur, il doit être tiré aux forceps et avec douleur malheureusement.

Voilà pourquoi il faut craindre le pire qui nous guette en ces moments favorables à la secte des « illuminés ». Ces théoriciens du complot qui agissent à l'ombre des pouvoirs et qui contrôlent les affaires du monde au travers des gouvernements et des grandes multinationales, ont juré d'abattre ce pays et d'en faire leur festin.

En effet, l'Algérie était dans le collimateur de cette secte d'Illuminés depuis bien longtemps, et la situation qui prévaut en ce moment annonce de gros risques de giboulées pour un printemps pas comme les autres.

Ce point de vue fataliste me renvoie vers une sentence du terroir qui fait appel aux femmes lorsqu'il n'y a plus d'hommes dignes de ce nom sur le terrain. « Naya Abouh Alkhalath » est un appel au secours lancé en direction des femmes à qui je rends un vibrant hommage en cette journée du 8 Mars.

Zouvga, un exemple à suivre

Je n'ai que mon clavier et mes doigts pour ne chercher, ni à juger personne derrière mon écran sauf un opiniâtre moi-même en croisade contre la médiocrité. Belle sentence d'un ami qui a décidé de ne plus s'encombrer de toutes les idioties de l'Internet en le quittant sur la pointe des pieds. Je ne suis pas suffisamment courageux pour faire comme mon ami et aller me consacrer à mes oliviers dans mes champs loin de tout ce qui se dit ici et là pour alimenter la rumeur.

Au début, ce fut une écriture pour laquelle je n'étais pas préparé. Ensuite, j'ai voulu faire connaître mon village à travers le Net en lui prodiguant des éloges qui ne lui sont pas toujours dus. En effet, il y a quelque temps, je publiais ici-même un article juxtaposant mon village natal et Bordj-El-Bahri (ex Cap-Matifou). Je pensais que la bêtise avait des frontières et que le Djurdjura en était dispensé. Que nenni, je m'étais bougrement trompé. Suivre ce lien.

A mon grand regret, je dois dire que si Bordj-El-Bahri continue sa descente aux enfers, Ait Saada semble stagner dans une position peu reluisante. Mon village sombre peu à peu dans une inertie qui

lui sera fatale si aucune action salutaire n'est envisagée pour remplacer ceux qui le gèrent par des compétences capables de changer les choses. Nonobstant les multiples problèmes auxquels fait face le village, son comité n'a pas trouvé mieux que d'organiser une Timechret (sacrifice) à la mode par les temps qui courent. Pas moins de sept taureaux seront immolés ce jeudi au lieu-dit « El-Djemaa N'temchadh » en offrande à Thanatos, cet ennemi implacable du genre humain pour qu'il arrête de sévir !

Non, messieurs, ce n'est pas en saignant des bêtes pour faire couler le sang à la place de l'eau, que "Poséidon" le Dieu des mers et des océans va nous entendre, et même si c'était le cas, il ne fera que déverser sur nos têtes toute sa furie. Ce n'est pas, non plus, en pratiquant la prière de la pluie, comme ce fut le cas au mois d'octobre, qu'il pleuvra des codes ! Ces actes que d'aucuns croient révolus refont surface et plongent un peu plus la population dans l'ignorance que le système en place cultive pour asseoir son pouvoir.

Malgré les neiges sur les hauteurs, et malgré les pluies des derniers jours, le village accuse une

pénurie d'eau sans précédent. La petite ration qui y est distribuée au compte-gouttes en été, et une fois par jour pendant un laps de temps en ces moments d'hiver, suffit à faire comprendre au plus idiot qui soit que le projet de construction d'un troisième château d'eau n'est qu'une bêtise supplémentaire des décideurs. Comble de l'ironie, ce château d'eau sera construit sur une crevasse qui a eu raison de quelques petites habitations que leurs propriétaires ont dû abandonner.

Et il n'y a pas que cela, rares sont les actions utiles réalisées dans l'intérêt commun, tout le reste est fait dans un cadre insidieux. Il n'est pas nécessaire d'en dire plus, sinon de rajouter ce vieil adage bien de chez nous qui dit que c'est la jalousie qui a anéanti l'Arouch ! Ceci pour dire qu'il ya deux sortes de jalousie dont l'une est constructive car elle permet d'imiter les meilleurs et c'est celle-ci qui m'a saisi quand j'ai visité un village à quelques encablures d'Iferhounène.

Oui, je suis devenu jaloux de Zouvga, ce petit village niché au bas d'Azru N'ethor qui n'arrête pas de faire parler de lui. Zouvga, le village le plus propre de la wilaya de Tizi-ouzou, Zouvga, le village

modèle de Kabylie, Zouvga, la Suisse de la Kabylie, Zouvga, sur toutes les lèvres, la mini-république de Zouvga, un exemple à suivre, Zouvga sur Google... Voilà qui devrait inciter ceux qui président aux destinés d'Ait Saada à aller faire une virée à Zouvga pour s'instruire, à moins que leurs désirs archaïques ne soient plus forts.

Zouvga, un exemple à suivre

Je n'ai que mon clavier et mes doigts pour ne chercher, ni à juger personne derrière mon écran sauf un opiniâtre moi-même en croisade contre la médiocrité. Belle sentence d'un ami qui a décidé de ne plus s'encombrer de toutes les idioties de l'Internet en le quittant sur la pointe des pieds. Je ne suis pas suffisamment courageux pour faire comme mon ami et aller me consacrer à mes oliviers dans mes champs loin de tout ce qui se dit ici et là pour alimenter la rumeur.

Au début, ce fut une écriture pour laquelle je n'étais pas préparé. Ensuite, j'ai voulu faire connaître mon

village à travers le Net en lui prodiguant des éloges qui ne lui sont pas toujours dus. En effet, il y a quelque temps, je publiais ici-même un article juxtaposant mon village natal et Bordj-El-Bahri (ex Cap-Matifou). Je pensais que la bêtise avait des frontières et que le Djurdjura en était dispensé. Que nenni, je m'étais bougrement trompé. Suivre ce lien.

A mon grand regret, je dois dire que si Bordj-El-Bahri continue sa descente aux enfers, Ait Saada semble stagner dans une position peu reluisante. Mon village sombre peu à peu dans une inertie qui lui sera fatale si aucune action salutaire n'est envisagée pour remplacer ceux qui le gèrent par des compétences capables de changer les choses. Nonobstant les multiples problèmes auxquels fait face le village, son comité n'a pas trouvé mieux que d'organiser une Timechret (sacrifice) à la mode par les temps qui courent. Pas moins de sept taureaux seront immolés ce jeudi au lieu-dit « El-Djemaa N'temchadh » en offrande à Thanatos, cet ennemi implacable du genre humain pour qu'il arrête de sévir !

Non, messieurs, ce n'est pas en saignant des bêtes pour faire couler le sang à la place de l'eau, que "Poséidon" le Dieu des mers et des océans va nous entendre, et même si c'était le cas, il ne fera que déverser sur nos têtes toute sa furie. Ce n'est pas, non plus, en pratiquant la prière de la pluie, comme ce fut le cas au mois d'octobre, qu'il pleuvra des codes ! Ces actes que d'aucuns croient révolus refont surface et plongent un peu plus la population dans l'ignorance que le système en place cultive pour asseoir son pouvoir.

Malgré les neiges sur les hauteurs, et malgré les pluies des derniers jours, le village accuse une pénurie d'eau sans précédent. La petite ration qui y est distribuée au compte-gouttes en été, et une fois par jour pendant un laps de temps en ces moments d'hiver, suffit à faire comprendre au plus idiot qui soit que le projet de construction d'un troisième château d'eau n'est qu'une bêtise supplémentaire des décideurs. Comble de l'ironie, ce château d'eau sera construit sur une crevasse qui a eu raison de quelques petites habitations que leurs propriétaires ont dû abandonner.

Et il n'y a pas que cela, rares sont les actions utiles réalisées dans l'intérêt commun, tout le reste est fait dans un cadre insidieux. Il n'est pas nécessaire d'en dire plus, sinon de rajouter ce vieil adage bien de chez nous qui dit que c'est la jalousie qui a anéanti l'Arouch ! Ceci pour dire qu'il ya deux sortes de jalousie dont l'une est constructive car elle permet d'imiter les meilleurs et c'est celle-ci qui m'a saisi quand j'ai visité un village à quelques encablures d'Iferhounène.

Oui, je suis devenu jaloux de Zouvga, ce petit village niché au bas d'Azru N'ethor qui n'arrête pas de faire parler de lui. Zouvga, le village le plus propre de la wilaya de Tizi-ouzou, Zouvga, le village modèle de Kabylie, Zouvga, la Suisse de la Kabylie, Zouvga, sur toutes les lèvres, la mini-république de Zouvga, un exemple à suivre, Zouvga sur Google... Voilà qui devrait inciter ceux qui président aux destinés d'Ait Saada à aller faire une virée à Zouvga pour s'instruire, à moins que leurs désirs archaïques ne soient plus forts.

Missive à l'attention de mon ami

L'ignorance est un décalage entre la réalité et une perception de cette réalité, décalage qui est la conséquence d'une croyance ou d'un fait avéré de ne pas savoir. C'est une notion importante du bouddhisme et de la culture occidentale. L'ignorance savante, c'est celle de celui qui « sait qu'il ne sait pas ». L'ignorance profonde c'est celle de celui qui « ne sait pas qu'il ne sait pas » (source Wikipédia).

Je ne sais pas qui a dit : « l'ignorance du peuple nous garantit de sa soumission ». Nous sommes tous esclaves des contraintes de la vie, du devoir et du respect des lois, mais les pires esclaves qui soient, sont ceux qui se croient libres alors qu'ils ne le sont pas ! Et ça, ceux qui nous gouvernent le savent parfaitement pour exploiter à fond le peuple complètement dépouillé de sa tête pensante.

Les geôliers de l'esprit, seraient bien tristes s'ils avaient affaire à des gens soucieux de préserver leurs pensées contre toute intrusion. Mais, les manipulateurs de mentalités ont plus d'un tour

dans leurs bagages pour infiltrer les cerveaux et y semer leurs doctrines. Ainsi, s'est propagé et se propagera un « enseignement » recherché et voulu par l'Homme afin d'exploiter son semblable.

Et la Femme dans tout cela ? N'était-ce pas elle qui, inspirée par le diable, mordit la première dans le fruit défendu ? Ce bout d'os retiré de la cage thoracique d'Adam, s'avéra plus coriace que tout le squelette de l'Homme. En effet, malgré son apparence plus tendre, la femme peut casser l'homme le plus charpenté. Quant au diable, elle est capable de l'emprisonner dans un étui en lui jouant des sacrés tours.

Quand tu as écrit ton roman inclassable : « Commando aménorrhée », tu savais très bien de quoi tu parlais. Tes héroïnes s'appellent bien : Alpha, Bravo, Charlie, Delta, Echo, Foxtrot, Golf, Hotel, India et Juliett. Elles auraient pu être agricultrices, cadres dans les assurances, employées de banque, techniciennes de surface, assistantes sociales... Mais non, elles forment le commando Gladiator, unique commando permanent constitué des forces spéciales ! Tu

écrivais ceci en ce qui concerne, entre autres, l'espèce humaine.

Après avoir disséqué l'humain, tu as fait une incursion chez les animaux non humains et tu as écrit sous ton vrai nom : « le chien, un homme pas comme les autres ». C'était, je te cite, pour prendre de la distance avec les comportements "inhumains" dont seul l'homme est capable. Je me demandais qu'elle était la motivation qui t'avait poussé à aller fouiner dans le monde animal que tu m'as fait découvrir par la suite. Mais avant, tu t'étais penché sur le genre végétal avec ton « Jardin sans eau », pensant y trouver les réponses à tes questions.

Ce n'est que maintenant que je me pose la question sur ce non-respect de l'ordre chronologique de la création. Serait-ce que l'ordre établi, ne serait qu'un désordre que l'on essaie de tenir d'une façon désordonnée pour lui donner l'apparence d'un rangement ? Je ne sais rien mon ami.

Je me demande simplement ce que tu fais en ce moment. Serais-tu derrière ton clavier avec tes dix doigts pour ne chercher ni à juger personne qu'un Salaber opiniâtre en croisade contre la médiocrité ? Serais-tu sur la planète « Chien et son Umwelt » en

compagnie de Diogène de Sinope ? Serais-tu dans ton jardin sans eau en communion avec tes plantes dans un monde où végète la paix de l'âme ? Serais-tu dans une autre dimension d'un monde parallèle jusque-là inconnu ?

Autant de questions qui me viennent à l'esprit en ce moment qui me rappelle ton premier message alors qu'on ne se connaissait pas. Tu m'invitais à découvrir et à rejoindre ton site d'auteurs indépendants ainsi que son espace collaboratif. Tu y construisais un avenir pour des auteurs de qualité hors des sentiers battus, un avenir qui tourna court le jour où tu mis fin à la WBE. Et pour cause : la WBE ne semblait pas recueillir assez de participation et peu de suffrages pour continuer.

Tu disais que beaucoup de travail fut produit en temps et en énergie, mais sans réels effets et sans réels efforts. Tu rajoutais qu'il y eut des faits réels, probants, intelligents, mais isolés et pas relayés, pas supportés et pas matérialisés. Ce fut une période où je prenais plaisir à suivre une aventure littéraire d'assez loin pour ne pas prendre de risque en m'y impliquant directement.

Ton retour sur facebook sous ton vrai nom d'auteur : Eric Laborde pour faire connaitre ton dernier livre, ne m'avait pas tellement surpris. Ce qui m'a surpris, c'est la suppression de ta page d'auteur suivie de ton compte facebook quelque temps après leur ouverture. Ainsi est Salaber qui s'en est allé rejoindre ses montagnes, loin de toute immondice verbale.

Mon ami, l'année 2013 va bientôt s'achever sans me livrer de réponse à la question qui me taraude l'esprit. Que dois-je retenir de 2013 ? Rien de bien particulier sauf une chose : lorsqu'on m'a confondu avec toi, et ce, malgré mon profil qui ne permet aucun doute. Sinon, les quelques publications ou échanges ici et là, ainsi qu'une rétrospective faite par facebook sur les 20 moments les plus importants de mon année, ne sont que des caprices d'un jeu juste bon à tuer le temps avant qu'il ne me tue.

Maudits soient les architectes du mal !

D'où venez-vous maudits diables et que venez-vous faire ici ? Nous sommes venus des ténèbres pour te priver de ton soleil, pauvre type ! Cette réponse a l'air de sonner dans mes oreilles à chaque fois que je jette un regard sur l'œuvre des démons qui se dresse en face de chez moi.

Les blasphèmes que je lance à ceux qui nous empoisonnent l'existence, n'ont d'équivalent que la haine, l'animosité et la colère que peut éprouver une personne envers ces inhumains que la nature a façonnés dans l'incarnation du mal.

Que diable ! Quelle est donc cette malédiction qui frappe de plein fouet l'ex Cap Matifou et ses environs ? Depuis que les orduriers se sont arrogé le droit de défier toutes les lois de l'entendement, notre région croule sous les décombres d'un béton et de détritrus en tous genres qui n'ont de qualificatif que l'ânerie de leurs maitres destructeurs.

Pour essayer de cerner ce châtiment que nous infligent ces damnés de la terre, il faudrait jeter un regard sur l'escalade de la furie de ces innommables qui ont fait de cette zone, jadis

célèbre, un immense terrain d'immondices de toutes sortes.

Pour ne pas avoir à me répéter, j'invite les lecteurs à suivre les liens ci-après pour voir comment cet endroit qui fut le fleuron de la côte Est d'Alger, est devenu l'emblème des pires dégradations.

Maudits soient ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à la perversion du Cap Matifou et sa Brise Marine qui avait abrité les Brousse, les Ségui, les Jover, la liste est longue. Maudits soient ceux qui n'ont rien fait pour arrêter la bêtise, se contentant de fuir. Et maudits soient les marabouts du Cap qui n'ont pas utilisé leur pouvoir maléfique pour châtier les contrevenants. Que le mauvais sort, s'il existe, soit jeté sur la maudite racaille de ces lieux ainsi que la racaille qui viendrait s'y installer !

Les Derniers Kabyles

En quatrième de couverture du livre publié chez tiraeditions@yahoo.fr « les Derniers Kabyles de

mon ami Rachid OULEBSIR, on lit le résumé suivant : « être Kabyle aujourd'hui c'est quoi ? Qu'est-ce qui fait que nous sommes encore nous et différents des autres ? Questionne Fadhma la tisserande.

Notre culture n'a plus de contenu ! Elle s'est clochardisée. On perd notre âme ! Notre sève coule dans l'égout de la fausse modernité ! Répond Aïcha Vazaq.

L'orient et l'occident se disputent les oripeaux de notre burnous ! C'est la fin de notre monde ! Le pays changera de propriétaires a dit Si Mohand-ou-Mhend, affirme Adada ».

Voici un roman qui m'a interpellé sur la motivation de son auteur qui, après avoir usé les bancs des universités de Paris Nord et Paris Sorbonne, a décidé de rompre avec la vie citadine pour aller vivre auprès des derniers paysans de sa région natale de Kabylie ? Lors de notre rencontre au Salon du livre d'Alger, je n'ai pas osé lui poser d'autres questions qui seraient inappropriées à l'objet de ma visite : la dédicace de son livre.

Les quelques moments que j'ai passés avec M. Rachid OULEBSIR, ont été forts d'un partage d'un même idéal et d'une même soif de faire quelque chose pour notre patrimoine bafoué par les nouvelles idées reçues. A part ça, j'ai été séduit par la grandeur de cet Homme et sa modestie exemplaire. A travers lui, j'ai ressenti ce dont j'ai rêvé toute ma vie et qui me fait défaut encore : l'instruction pour dire les maux qui m'accablent.

« Je n'écris ni par plaisir ni pour le plaisir, j'écris parce que j'ai mal », disait notre médecin/poète de campagne. Cette phrase sonne dans mes oreilles comme l'unique thérapie pouvant me délester de quelques poids qui pèsent lourdement sur moi. En effet, c'est avec beaucoup de difficultés dues à l'absence d'instruction, que j'ai écrit ma biographie destinée à ma descendance pour qu'elle sache le passé de son aïeul. Aussi, je n'ai pas été avec le dos de la cuillère pour raconter un vécu, le mien, dans toute sa vérité.

Ce livre autobiographique est suivi d'un roman « les guérilleros » pour compléter une histoire sans détours ni parti pris. Je dis cela, non pas pour me justifier vis-à-vis du lecteur qui verrait mal certains

passages dans mes publications, mais pour que mes concitoyens comprennent que si j'ai mis l'accent sur notre mauvais côté, c'est pour mieux le corriger.

Ayant été initié à l'outil informatique, j'en ai profité pour m'autoéditer sur des supports en ligne à titre gracieux. Mais voilà que mes publications sont reprises, ici et là, par d'autres librairies qui veulent faire du commerce sur mon dos. Qu'à cela ne tienne, j'ai fait de mon mieux pour orienter le lecteur en plaçant des liens qui pointent mes ouvrages sur des pages WEB, là où ils sont en lecture libre et téléchargement gratuit.

Mon souhait serait qu'il y ait au moins une lecture ou un téléchargement du roman « les guérilleros » par quelqu'un de mon village car, pour le moment, les lecteurs viennent d'ailleurs. C'est autant dire que les citoyens d'Ait Saada semblent n'accorder aucun intérêt à leur propre histoire !

Tapis rouge au SILA

N'était-ce un ami sur facebook, je serais passé à côté de ce 18^{ème} Salon International du Livre d'Alger. En effet, depuis que le savoir se mesure à la longueur de la barbe, je me tiens à l'écart de toute manifestation quelque soit sa nature. Mais comme une fois n'est pas coutume, j'ai pris mon courage à deux mains et décidé d'aller visiter cette exposition censée diffuser la connaissance par le livre.

Deux longues heures de route pour couvrir les 15 km qui me séparent des Pins Maritimes, ne m'ont pas découragé. Arrivé à un rond-point à quelques encablures du Salon, j'ai voulu faire demi-tour, mais comme ma vilaine curiosité était plus forte, j'ai continué mon chemin jusqu'au bout.

Une fois arrivé sur les lieux, j'ai foncé tout droit vers le pavillon central, attiré par le tapis rouge comme on le voit sur la photo ci-dessus. J'ai donc foulé le tapis en pensant au jour de l'inauguration par qui de droit accompagné de la représentante de la culture à laquelle s'est greffée la célébrité pour donner un accoutrement mi-figue mi-raisin sorti tout droit des collines de Kabylie.

Décrire ce que j'y ai vu, serait fastidieux pour moi et agaçant pour vous. Donc, je dois juste signaler

quelques nouveautés qui m'ont surpris et auxquelles je ne m'y attendais pas.

1 - Il s'agit d'un stand réservé à la prière juste à côté de l'exposition des Al Saoud, peut-être un clin d'œil à ceux qui nous couvrent de bienfaits !

2 - A l'étage du dessus, comme pour les isoler ou les rapprocher de Dieu, il y avait les exposants barbus pour qui l'argent n'a ni odeur, ni religion à en juger des prix affichés sur les livres transcrivant la parole de Dieu. Et pour mieux émouvoir le visiteur, Il y en avait un qui défiait la musique du Salon en diffusant sur sa propre chaîne : « lis au nom de ton seigneur ».

3 – En avant toutes sur la foire du livre où même les Mozabites étaient présents en groupes organisés pour donner plus d'aspect à ce Salon du savoir-faire à la mode Algérienne. J'ai admiré le British Council faisant son prêche devant ces mêmes Mozabites trahis par leurs chéchias !

3 – La présence de Guy Bedos, n'est motivée que par l'amour de sa mère-patrie dont il est orphelin, sachant que d'autres enfants de la patrie ne sont

pas orphelins, mais souffrent des mêmes maux de leur pays spolié !

4 – Quant à Yasmina Khadra qui se plaint d’être agressé par des Algériens, j’ai osé lui écrire via le Net quelques mots ouverts qu’il ne lira jamais, car trop occupé par son emploi du temps et la vente de ses romans, d’autant plus qu’il convoite la présidence de la république.

Ma visite terminée, je me suis demandé ce qui m’a pris d’aller à ce SILA où il y avait plus de pièges que d’oiseaux ! Toujours à cause de ma vilaine curiosité, je ne vous cache pas qu’une fois je me suis fait avoir par un Pickpocket à ce même endroit qui organisait le Salon de l’automobile.

Cette fois-ci, à défaut de mettre dans une poche le coran et dans l’autre la bible comme me l’a suggéré une amie sur facebook, j’ai pris la précaution de surveiller mes poches en ayant dans une main la science de Michel Bucaille.

Qu’à cela ne tienne, je suis retourné ce matin pour une autre raison : je tenais absolument à voir Rachid Oulebsir qui signait « L’Algérie au rendez-vous de l’histoire ainsi que « Les derniers Kabyles ».

Oui, j'ai rencontré notre ami, je lui ai serré la main plusieurs fois, un peu pour prolonger notre discussion après chaque au revoir. Je suis revenu avec son livre « les Derniers Kabyles » qu'il m'a dédié comme je le voulais et avec l'espoir que nous ne serons pas les derniers à vouloir perpétuer les valeurs de nos ancêtres. Tant qu'il y aura des hommes à l'image de Rachid Oulebsir, l'espoir reste permis.

Mea culpa à propos de la vérité

Qui a dit que la vérité existe, qu'elle se manifeste partout et à chaque instant de notre existence mais qu'elle ne parle pas ? Qui a dit que la vérité est séparée du mensonge par quatre doigts seulement ? Qui croit que la vérité n'existe que lorsqu'elle est confirmée de visu ? Et qui a dit que le mensonge est souvent le produit de ce qui a été dit et colporté par la rumeur ? Je ne sais pas si d'autres auraient déjà dit cela et comment ça été dit, ce qui m'importe, c'est de faire mon mea culpa.

Oui, je reconnais que j'ai bien dit tout cela et même répété quelques parts ces phrases lors d'une discussion sur ce sujet ou par le biais d'un texte écrit ici-même. En insistant sur le fait que la vérité ne parle pas, j'ai commis une erreur. Autant pour moi, je dois me contredire et revenir sur ce que j'ai dit en affirmant que la vérité a parlé ce matin à 4 heures pendant que je dormais. Non, je ne rêvais pas, je l'ai bien entendue et confirme que c'est toute la vérité, je le jure devant Dieu, Allah, Yelou, Jéhovah et tout ce que vous voudrez que ce que j'avance est bien réel.

Oui, j'étais dans les bras de Morphée quand, soudain, j'ai été tiré de mon sommeil par la voix de mon épouse implorant Dieu de venir à notre secours ! Ce n'est pas la première fois que la vérité a parlé de cette façon au moment de la prière pour transmettre un message, elle l'a déjà fait savoir aux renégats d'ici ou d'ailleurs pour qu'ils sachent que Dieu n'est pas celui qu'ils s'imaginent. Dieu est un mystère que toutes les philosophies et sciences du monde ne peuvent imaginer un instant.

Mais qui suis-je donc pour parler de Dieu ? Et comment j'ai osé avancer que Dieu calcule et le

monde se fait, puis de conclure que Dieu n'a pas besoin de calculer car tout est résolu d'avance ? Suis-je un messie, un visionnaire ou quelque chose du genre ? Non, je ne suis qu'un simple blogueur soucieux de mon blog qui a besoin d'être alimenté pour ne pas sombrer dans les oubliettes des moteurs de recherche. Aussi, je dis n'importe quoi comme le font mes semblables pour attirer l'attention.

Aujourd'hui, j'ai envie de dire que Dieu, ou appelons-le comme on veut, est une inconnue inaccessible à la raison humaine, du moins pour l'instant. Dieu s'est manifesté ce matin par une part de sa vérité qui nous a secoués pour rappeler à l'ordre les renégats, ces aveugles de la foi qui le prennent pour n'importe quoi. Personnellement, je n'ai rien entendu puisque je dormais, mais j'ai bien entendu mon épouse qui se lamentait à n'en plus finir.

Certaines personnes venaient tout juste de finir la prière du matin, d'autres n'avaient pas encore terminé, qu'une secousse tellurique de magnitude 5,1 dans la région de Blida, les détourna de leur concentration. Bien que la prière soit le second

pilier de l'islam après le témoignage, j'en connais qui ne la pratiquent pas mais qui jeûnent quand même car le ramadhan est prescrit comme étant une offrande à Dieu et non à soi-même comme cela est valable pour les autres piliers de l'islam. Du coup, la majorité a pu assister à cet unième avertissement sans pour autant se poser d'autres questions sur ce phénomène naturel.

Pour moi, ce n'est qu'une part de cette vérité tant recherchée qui a parlé encore une fois et qui contredit ce que j'ai avancé en disant que la vérité ne parle pas. Il faut vivre un séisme de forte magnitude ou d'autres catastrophes naturelles pour comprendre la toute-puissance à laquelle nous sommes soumis d'office. Mais, comme on dit, une fois le ventre plein, la tête chante...elle chante à qui veut entendre que la vérité est ailleurs et qu'elle passe par les caprices du ramadhan avec ses mets et son overdose de mysticisme !

Huitième édition de Miss Kabylie

Ô miroir, dis-lui qu'elle est la plus belle ! Dis-leur de cesser de l'aimer avec tant de passion qui lui cause tant de chagrin ! Toutes et tous, ici ou ailleurs, l'aiment d'un amour fou qui lui fait plus de mal que de bien. Eh bien oui, cette dame de charme souffre d'un excès d'ardeur que lui vouent ses soupirantes et soupirants. Chacune et chacun veulent crier à qui veut les entendre que leur Kabylie est la plus belle de toutes les régions et que leurs villages sont les plus beaux de tous. Et nous voici en plein délire de jalousie qui porte préjudice à celle qui monopolise tous les sentiments de ses citoyennes et citoyens.

La jalousie malade des enfants de Kabylie en général, ne se limite pas seulement à cette vaste contrée gratifiée d'une imposante montagne dominant un beau rivage, elle va jusqu'aux villages ainsi que leurs quartiers sans épargner les familles. Cette Kabylie des couleurs, des contrastes et de toutes les jalousies, n'arrête pas de faire parler d'elle. Même celles et ceux qui ne l'ont jamais connue, ne ratent pas une seule occasion pour vanter leur Kabylie pour peu que leur origine, même lointaine, y soit rattachée. Quant à ses nombreux ennemis, qu'ils soient en Algérie ou à

l'étranger, ils peuvent toujours aboyer et le majestueux Djurdjura, du haut de ses 2308 mètres d'altitude, reste inaltérable.

Parmi les déclarations d'amour faites à notre chère Kabylie, j'en ai choisi une, non pas par hasard car elles fourmillent aux quatre points cardinaux, mais parce que moi aussi j'aime ma Kabylie, j'aime ma région, j'aime mon village, mais surtout j'aime mon quartier et mieux encore Tighilt Nath Hamou d'où sont issus Mourad et Brahim Ait Ahmed ainsi que moi-même. Il n'y a pas meilleure déclaration que cet exemple pour illustrer nos collines de Kabylie par le biais de ses Miss tirées des contes de fées.

Oui, il y a eu la beauté de l'idée, la beauté de la toile, la beauté du crayon, la beauté du geste, la beauté de l'esquisse, la beauté des couleurs, la beauté du décor et la beauté de l'élue, cela donne huit beautés qui font de ce chef-d'œuvre un beau tableau qui, comme chaque premier jour de l'an amazigh, se voit complété d'une beauté supplémentaire, une touche de plus à cet ouvrage qui peint la Kabylie dans toute sa splendeur. Dieu aime la beauté et nous aussi, n'en déplaise à tous

ses détracteurs qui tentent d'entacher notre toile avec une nuance de gris.

La Kabylie est une, mais elle est écartelée entre ses partis politiques ou autres revendicateurs qui, au lieu de s'unir autour d'un même projet, font dans la divergence, y compris avec la Miss Bejaia et que sais-je encore. Et dire que Bejaia aurait pu donner plus de ton et de lumière à cette belle toile en se joignant à l'édition de Miss Kabylie, s'il n'y avait pas cette jalousie qui déchire notre Kabylie. Refusant obstinément de mettre de côté leurs caprices, les Kabyles se disputent la meilleure place dans cette Kabylie qui ne sait plus où donner de la tête.

Malgré tous les aléas, il ne fait pas de doute que la vraie Miss reste et restera la Kabylie si joliment décrite dans sa huitième édition assortie de Kabylie Magazine et complétée par le nouveau site Internet. Que Mourad Ait Ahmed et son oncle Brahim sachent que Tighilt Nath Hamou du village d'Ait Saada, ne les oublie pas.

Persona non grata au village

- Fais-moi traverser la rivière s'il te plaît, dit un scorpion à un papa-grenouille confortablement installé dans son cours d'eau.

- Mais non, tu as un bidule qui peut me tuer si je te portais sur mon dos, répondit le papa-grenouille.

- Je te jure que je ne te ferai aucun mal, promit le scorpion d'un air apitoyant.

Le papa-grenouille, dans toute sa candeur de batracien, sauta de son galet et d'un mouvement de pattes rejoignit l'arachnide se trouvant en bordure de l'oued.

- Puisque tu m'as promis de ne me faire aucun mal, monte sur mon dos, je te ferai traverser, dit le papa-grenouille confiant.

Arrivés de l'autre côté, juste avant de quitter le dos de son bienfaiteur, le malfrat envoya un coup de dard mortel à celui qui lui rendit service.

- Aïe comme ça fait mal, hurla de douleur le pauvre papa-grenouille qui pensa à sa progéniture qu'il va devoir quitter pour toujours.

- Mon dard est fait pour piquer et mon rôle est de faire mal même à ceux qui me font du bien, conclut le malfaiteur.

Cette sentence est souvent citée dans certains cas qui confirment l'autre adage qui conseille de ne pas faire du bien afin d'éviter de recevoir du mal en retour. Mais alors, que faire lorsqu'un type d'apparence pauvre vous demande de l'aide et comment savoir ce que cachent ses intentions ? C'est déjà arrivé à des gens généreux qui ont fini avec le couteau sur la gorge pour se voir déposséder de leur argent. Pire encore, d'autres ont payé chèrement leur bonté pour avoir eu pitié de personnes qui cachaient un comportement inhumain.

Pour certaines personnes, heureusement peu nombreuses, faire du mal est une nécessité dont elles ne peuvent pas se passer car leur jouissance se trouve dans l'action de darder afin d'éjaculer leur substance venimeuse. En effet, il suffit de jeter un regard à droite ou à gauche pour constater, un peu partout dans la vie courante, ce genre d'individu qui n'hésite pas à piquer son prochain pour le plaisir de faire mal. Ainsi, il n'est nul besoin

d'aller loin pour se trouver en face d'un damné à l'image de cet innommable d'Ait Saada.

Que dire lorsqu'on sait qu'une vipère, aussi dangereuse soit-elle, ne mord que si elle se sent menacée, alors que ce type à l'allure d'un cobra possédant un quotient intellectuel élevé, n'hésite pas à mordre le premier venu pour satisfaire son instinct diabolique. Subtil démoniaque insaisissable, il sait s'y prendre pour attaquer et mordre sans que cela n'aille plus loin que ce qu'il avait calculé à l'avance.

Ce spécimen de la nature, capable de tromper le diable, réussit à piéger ses proies à tous les coups. Sa manière d'être et de se conduire vis-à-vis de sa famille, de ses proches et même de ses connaissances, n'échappe à personne et ça, il le sait parfaitement. Sa ruse et son habileté hors normes, lui permettent de se tirer d'affaire à chaque fois qu'il commet un dépassement et que quelqu'un ose le rappeler à l'ordre.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, ce bonhomme possédant des capacités qui auraient pu faire de lui quelqu'un d'exceptionnel, est tout le contraire d'un être pourvu de sentiments humains.

Son esprit luciférien fait de lui un paria qui sévit là où il passe profitant de l'indulgence des gens qui sont loin d'être naïfs. Déclaré persona non grata par tout le village à cause de ses manigances et de sa dangerosité, beaucoup de gens ont fait les frais de ses combines savamment mijotées au détour de chaque occasion.

Domage pour lui, dommage pour ses victimes qui le subissent sans pouvoir faire quoi que ce soit pour le ramener à la raison.

Geneviève Harland and Kabyles Net

Peut-on recevoir un coup de couteau dans le dos et se taire ? Non, après avoir réfléchi longuement à cette question, j'ai décidé de crier à qui veut l'entendre, ma réaction face à deux agressions caractérisées dont j'ai été victime à deux reprises. Le dimanche 29 Janvier 2012, j'ai évité de justesse une première attaque par une personne inconnue de moi, mais qui avait signé son acte sous le nom de Marika Geneviève Harland, un nom qui ne me disait

rien du tout. Pour ne pas accuser le coup, j'ai réagi par le biais d'un post que j'ai publié ici-même (voir le lien).

N'était-ce le blessant commentaire posté par cette dame sur la page facebook d'un ami, je n'aurais pas eu à perdre mon temps pour savoir qui m'avait agressé et pourquoi ? Après ce premier coup que j'avais mal encaissé, j'ai cherché à en savoir un peu plus sur ce nom de consonance étrangère, et c'est en me rendant un peu partout sur le Net, que j'ai découvert mon agresseur.

De surprise en surprise, j'ai appris que Marika Genevieve Harland est une personne anonyme qui publie sur le Net sous de nombreux pseudonymes. Donc, après ma mise au point et les nombreuses réactions qui ont suivi cette fâcheuse atteinte à ma personne, l'auteure de l'insulte, avait amputé son surnom pour faire diversion.

Comme elle ne pouvait pas agir autrement à cause de son site « Kabyles.Net » entre autres, elle a gardé le sobriquet : « Genevieve Harland ». Un an et demi après les faits, un malencontreux ou heureux hasard a voulu que nos chemins se croisent à nouveau sur facebook. Pour moi, c'était une

occasion à ne pas rater pour débusquer la personne qui voulait me nuire. Donc, il me fallait jouer le jeu et aller jusqu'au bout si je tenais à connaître la véritable identité de l'adversaire. Pour cela, j'ai publié le billet qui suit sur facebook.

« Qui s'y frotte s'y pique, telle est la sentence pour les personnes de mauvaise foi, car c'est toujours les gens de bonne foi qui triomphent. L'enseignement hérité de mes aïeux, est la meilleure école qui instruit ce que l'école publique ne peut pas inculquer. Ne sois pas une salade pour que les gens te mangent et ne sois pas une plante épineuse pour que les gens t'évitent. Si je dis cela, c'est parce que j'ai été insulté sur le mur d'un ami, alors que j'étais hors connexion. Sans la vigilance de mon ami, je serais passé à côté d'un outrage et mon silence aurait été consentant. Je sais qu'il n'y a que la vérité qui blesse, que je ne bondis pas sous l'injure, mais il est des provocations qu'il ne faut pas taire au risque de les voir s'amplifier et faire du mal. La narcissique qui m'a agressé et qui se cache derrière des pseudonymes, a tout intérêt à aller faire ses provocations ailleurs et qu'elle s'éloigne de mon chemin. Ceci est un avertissement qui s'adresse à

l'agitatrice qui se reconnaitra pour ne pas dire plus. Avec tous mes regrets de devoir revenir sur un sujet que je croyais définitivement classé ! »

N'était-ce ma curiosité et ma soif d'apprendre, de toujours apprendre de la vie, j'aurais évité tout contact avec cette dame qui n'arrête pas de faire parler d'elle en mal. Mais il y a aussi ce sentiment de pardon qui ne me quitte jamais et qui m'a poussé à accepter sa demande d'ajout avec, d'un côté l'espoir d'une réconciliation entre deux Kabyles, et de l'autre, en savoir plus sur la méchante provocatrice qui n'est pas inconnue des Internautes.

Comme la vie m'a appris à me méfier, même de mon ombre sans nuire à autrui, j'ai marché dans la combine et me suis laissé entraîner jusqu'au bout de l'énigme. Ensuite les commentaires ainsi que les messages fusèrent de part et d'autre jusqu'au jour où, telle une enragée, elle me poignarda une seconde fois au moment même où je communiquais avec elle par messages interposés sur facebook.

Sur le coup de la désagréable surprise, je lui ai demandé de retirer immédiatement son post, ce qu'elle n'a pas fait. Donc, il ne me restait plus qu'à

bloquer cette personne et publier ma réaction à chaud afin de déjouer l'amère plaisanterie. Voici ce qui m'est venu à l'esprit sur le champ :

« Pendant que j'échangeais des messages à titre privé ainsi que des commentaires sur Kabylie news avec Geneviève Harland, une Kabyle qui se cache derrière ce pseudonyme, j'ai eu la désagréable surprise de lire sur sa page facebook des propos insultants à mon encontre. Inutile de vous décrire ce que j'ai ressenti en lisant les calomnies qu'elle jetées sur moi. Celle que je croyais revenue à la raison après qu'elle m'ait injurié sur le mur d'un ami, vient de récidiver dans la plus abjecte formule. Elle m'a traité de malade mental dangereux et a demandé à mes amis ainsi qu'à d'éventuels amis qui viendraient me rejoindre sur facebook de faire attention. Cette inconnue qui sévit sur le Net sous de multiples pseudonymes, n'en est pas à sa première agression, elle s'est attaquée à bien d'autres personnes avant moi. C'est avec un grand regret que je me sens obligé de publier ce billet à toutes fins utiles. Merci de votre compréhension ».

Par conséquent, je rends publics les messages en privé que j'ai, malheureusement, échangés avec cette narcissique psychopathe (suivre ce lien).

Je dois rajouter que les pièges ne sont valables que pour les oiseaux, on ne piège pas les hommes avertis comme ça été le cas lors d'une tentative d'hameçonnage de la part de cette anonyme qui se cache derrière d'épais buissons.

Le Chien, un homme pas comme les autres

Faut-il parler chien pour se faire entendre ? Eh bien oui, c'est ce qu'a fait Eric Laborde et ça a fonctionné. Comment et pourquoi, ce monsieur en est-il arrivé là ? Je vais essayer de faire une intrusion dans son univers et tenter de comprendre les motivations qui l'ont poussé à s'intéresser à l'animal après avoir étudié l'hominidé et le végétal. Inventif subtil, fin connaisseur dans beaucoup de domaines, Eric Laborde n'avait pas besoin de s'encombrer d'une science supplémentaire pour s'intéresser à l'éthologie (comportements des

espèces animales dont celui du chien en particulier), si ce n'est sa soif de découvrir et d'en savoir plus sur tout ce qui bouge.

Donc, après avoir bûché sur le comportement humain et quelques mystères qui l'enveloppent, il a fait une escapade dans le monde végétal qui s'est soldée par des découvertes significatives en botanique. Mais, c'est méconnaître ce chercheur que de penser qu'il allait faire une pause dans son potager et se contenter de développer ses recherches. Non, il ne pouvait pas s'y attarder et passer tout son temps avec les plantes qui bougent mais qui ne parlent pas, il lui fallait trouver autre chose pour convaincre.

Et le voilà, je le cite : « j'ai juste fait une incursion chez les animaux non humains pour prendre de la distance avec les comportements « inhumains » dont seul l'homme est capable ». Ce passage que j'ai repéré dans un extrait de son livre, suffit à provoquer bien des tentations. J'imagine que son dernier livre sur le chien qu'il qualifie d'homme pas comme les autres, n'est que le préambule d'une série dont il est le seul à en connaître la finalité.

Cet auteur qui n'est pas comme les autres, sait de quoi il parle quand il écrit sur facebook : « après la castration du chien on se propose de lui greffer des testicules en silicone afin qu'il retrouve son "estime de soi". Voilà qui serait pas mal pour les violeurs en série... Ensuite, la mode est à la rhinoplastie ou comment refaire le museau de son chien. Pour déguiser un pitbull en cocker ? Puis, le lifting des paupières pour lui "ouvrir le regard". De quoi avoir envie de coller quelques yeux au "beurre noir" à leurs propriétaires, histoire de leur ouvrir le regard aussi... Il y a aussi le botox pour lui enlever les rides et la liposuction pour la graisse. A quand les mamelles PIP ? »

Comme quoi, rien n'arrête l'Homme d'innover dans sa funeste activité depuis qu'il s'est dressé debout sur ses deux pattes postérieures. L'homo erectus aurait mieux fait de rester sur ses quatre pattes, question d'éthique et de conformité vis-à-vis de son statut d'hominidé. Et cet homo sapiens avec sa jugeote, que n'a-t-il pas inventé comme fourbis pour se faire du mal ? Et pour couronner le tout, voilà qu'apparaît ecce homo pour défier toute les lois de la nature, faisant fi de son statut d'être

humain. Franchement, on ne sait plus dans ce mélisme si c'est l'homme qui est descendu du singe ou l'inverse. Et même si cela étant, seraient-ils descendus trop tôt ou trop tard ? La réponse, c'est l'ancêtre Adam qui n'est descendu de nulle part qui l'a apportée pour clore le débat.

Dans tout cela, il y a de quoi perdre son latin et se mettre à hurler comme un loup et à lever la patte comme un chien. Ce n'est pas tant l'animal et son comportement qui intriguent, mais le genre « Homo » qui continue à s'identifier à son plus proche allié. Les termes empruntés au monde animal et qui sont repris trop souvent dans nos conversations, invitent à s'interroger sur cette relation qui existe entre les deux espèces.

Nous verrons bien ce que dit à ce sujet le livre dont il est question.

Mon coup de cœur d'aujourd'hui

S'il m'arrive souvent, sur un coup de gueule, de poster ici-même quelques impressions à propos de ceci ou de cela afin d'évacuer le trop-plein de rage pour ne pas implorer, il m'arrive quelquefois d'avoir un coup de cœur et de tomber sous le charme d'une personne à l'image de cet auteur-compositeur et interprète engagé qui impose le respect et l'admiration.

Non, je n'exagère pas mes mots en disant cela de quelqu'un qui, ne pouvant pas crier sa plainte dans son propre pays, a pris le chemin de l'exil pour clamer ce qui le brûle au plus profond de ses tripes. Ce vrai baroudeur de la liberté, qui refuse la soumission et la servitude, est de ceux qui puisent leurs racines du chêne et non pas du roseau qui plie au moindre souffle du vent.

Eh bien oui, c'est comme cela qu'il faut qualifier les uns et les autres pour séparer le bon grain de l'ivraie, n'en déplaise à toutes ces girouettes qui tournent au gré des tentations et qui mordent dès que l'appât sent l'oseille.

Lui, n'est pas un chanteur comme les autres, il fait partie de ces messagers des temps modernes qui savent si bien utiliser les mots qu'il faut pour

exciter les consciences de celles et ceux qui les écoutent. Si pour beaucoup d'artistes, la chanson est un gagne-pain, pour lui, c'est tout simplement une thérapie dont il a besoin pour évacuer ce qui le tourmente.

A travers ses compositions, c'est toute la sensibilité d'un homme épris de justice et de probité qui s'y dégage. D'une modestie et d'une simplicité exemplaires, cet artiste qui n'aime pas les hommages rendus à l'emporte-pièce, sera bien servi quand il lira ces quelques mots que je lui destine, non pas pour lui jeter des fleurs, mais simplement pour qu'il sache que je me reconnais dans son discernement.

Je l'écoute et j'imagine sa double souffrance, celle de son pays et celle de l'exil. Je l'écoute et je l'imagine dans une autre souffrance, celle qui lui triture les méninges depuis l'esquisse jusqu'à l'enregistrement final de son album. Une souffrance à laquelle s'ajoutent des obligations professionnelles et autres, mais qui n'en est pas une puisqu'elle est associée à un plaisir rehaussé du goût de l'effort qu'on éprouve durant l'exécution de toute œuvre qu'elle soit artistique ou autre.

Je l'écoute et j'imagine toute la tristesse de ces personnes éprises de liberté et de paix face à l'injustice des hommes. Je l'écoute et j'imagine sa réaction face au mensonge des hommes de mauvaise foi. Je l'écoute et j'imagine sa révolte devant la vérité bafouée à laquelle il n'y peut rien.

Devant cet amer constat, il ne lui reste donc que sa guitare et ses mots pour se délester de quelques poids que seuls ceux qui en ressentent la pesanteur peuvent en parler.

Et quand le spleen me saisit, je fais comme Ait Challal Mohand, mais à défaut de pouvoir composer des chansons, j'écris des billets tout en éprouvant une certaine souffrance à l'écriture.

Au détour de la Genèse

A l'heure des nouvelles technologies, le monde reste encore malade ! Le haut-mal qui le ronge et qui puise son fondement dans la Genèse, n'est pas prêt

de le quitter. Ainsi en a décidé l'Homme juste après sa création par Dieu.

Tout commença comme si nous étions tous présents à assister au miracle de la formation de la terre en quatre jours, puis des cieux en deux jours. Ce chef-d'œuvre, tel que nous le voyons de nos jours avec ses sept cieux, son soleil, sa lune et ses étoiles, est offert gracieusement à l'Homme. Que la terre tourne ou qu'elle ne tournait pas, il fallait la peupler et c'est ce qui fut décidé par la toute-puissante divinité.

Ainsi, commença le processus de la formation d'une existence aussi complexe qu'inimaginable, mais qui est là sous nos yeux pour témoigner des étapes successives qui ont donné ce que nous observons où que nous soyons et à tout moment de notre vie.

Qui de l'œuf ou de la poule, peu importe qui est arrivé le premier, le genre animal qui ne se pose pas de questions sur ce sujet le concernant, se contente de vivre sa vie tout en respectant le statut qui lui est attribué. Donc, après avoir créé la matière, le végétal et l'animal, Dieu s'attela à sculpter l'être humain à partir d'un composant de terre, et le premier Terrien apparut dans toutes ses

formes. De là, il eût suffi d'un souffle pour qu'il devienne la créature énigmatique qui découvrira le monde et ses mystères.

Et voilà Adam en chair et en os tel que l'avait façonné son créateur. Seul être humain au milieu d'une nature paradisiaque, il ne pouvait en être autrement que de lui offrir son autre moitié afin de lui tenir compagnie. Donc, Adam se vit retirer une côte d'où sortit Eve qui sera sa future épouse, car sur le coup, ni l'un ni l'autre, n'avait ce déclic engendré par le fruit défendu. Ils se regardèrent simplement sans comprendre ce qu'ils faisaient là.

Nus dans l'immensité du paradis, Adam et Eve pouvaient finir leurs jours dans la félicité s'il n'y avait pas eu le luxurieux coup de foudre que leur inspira le diable. Ainsi donc se joua l'avenir de l'humanité qui, grâce au diable, a connu une procréation tous azimuts. Mais cela a un prix, et c'est celui que payèrent Adam et Eve qui furent chassés du paradis pour avoir désobéi à Dieu. Qu'à cela ne tienne, le couple se retrouva bras dessus bras dessous sur cette belle planète allant de découverte en découverte.

Tout au long de leur périple, ils ne perdirent pas leur temps puisqu'ils donnèrent naissance à deux enfants Caïn et Abel. A eux quatre, ils avaient toute la planète pour profiter des bienfaits mis à leur disposition. Le couple et leurs deux enfants, coulèrent des moments heureux jusqu'au jour où germa la fâcheuse idée d'un assassinat dans la tête de Caïn. Ce dernier ne tarda pas à mettre son plan à exécution en tendant un guet-apens à son jeune frère Abel qu'il tua par jalousie.

Après cela, ils n'étaient plus que trois personnes dans une jungle difficile à imaginer. Ce premier meurtre connu de l'histoire de l'humanité, ouvrit la voie à tous les sévices qui ont suivi depuis cet acte originel. Ce fut donc à partir de ce moment-là que commencèrent tous les maux de la terre.

La suite de ce résumé sorti tout droit de mon imaginaire, doit s'arrêter là car je serais tenté d'admettre l'inceste. Le contraire oblige à occulter cet intervalle et passer à d'autres époques moins légendaires. Tant que l'Homme reste convaincu qu'il sait tout alors qu'il ne sait rien du tout, il y aura toujours cette souffrance née du rejet d'une évidence.

Val de Grâce et les mouiroirs d'aucune grâce

Tout est dit sur cette pancarte qui suffit à exprimer toute la douleur des malades atteints d'un cancer et qui n'ont d'autre choix que d'attendre dans une souffrance partagée avec leurs parents et leurs proches, la fin d'un cauchemar.

Hélas, c'est comme cela que ça se passe dans ce pays où on va vers l'achèvement des malades pour mettre fin à leur agonie. Lorsqu'une séance de radiothérapie est rendue impossible dans les milieux hospitaliers qu'ils soient publics ou privés, alors que l'Algérie construit sa mosquée qui sera équipée d'un minaret de 300 mètres de hauteur, le tout sur un terrain de 20 hectares dominant la baie d'Alger, on est en droit de se demander si c'est la « roqya » qui sera bientôt dispensée comme soins palliatifs aux malades graves.

Je ne trouve pas les mots pour dire toute ma révolte face à une conjoncture qui me touche de trop près et qui touche encore plus ces combattifs de la santé

qui sont confrontés aux malades auxquels ils ne peuvent rien faire. A ma question à un professeur des maladies infectieuses sur cette indigence des soins, il me répondit que c'est politique. A l'heure de la médecine de pointe au service du patient sous d'autres cieux, nos hôpitaux ressemblent à des mouiroirs.

S'il faut rendre un hommage, il doit aller à ces professeurs qui n'ont pas choisi l'exil, et s'ils sont restés ici, c'est pour partager la souffrance de leurs patients qui n'ont pas les moyens des soins à l'étranger. Ces éminents spécialistes, désarmés et impuissants face à l'incurie de nos gestionnaires, accompagnent leurs patients jusqu'au bout de leur délivrance. Je confirme les propos du Pr Bouzid pour avoir connu, moi-même, ce genre de situation. Voir la vidéo :

Ce qui s'est passé récemment dans mon entourage et qui se passe encore en ce moment, ne fait que remuer le couteau dans la plaie. Lorsqu'un professeur oncologue, pour toute réponse à un proche qui, lui-même est un médecin atteint d'un cancer et qui le sollicitait pour une radiothérapie, lui présente le registre des rendez-vous et lui

demande s'il peut rayer quelqu'un de la liste et prendre sa place, Je crois qu'il n'y a pas lieu d'en rajouter à ce tableau noir.

Bien évidemment, ce médecin-urgentiste exerçant dans une unité de la fonction publique, sait que son rôle est de sauver les gens envers tout et contre tout. Il sait ce que vaut le serment d'Hippocrate pour prendre son courage à deux mains et continuer à soigner les malades en attendant le visa d'entrée en France pour se prendre en charge.

En dépit de l'amer constat, ce dernier se prépare à se rendre en France, non sans peine car cela suppose des contraintes : visa et ses justificatifs, frais de voyage et de séjour sans compter la facture salée qu'il devra régler au final. Que dire de ces laissés-pour-compte qui n'ont pas les moyens d'aller à l'étranger pour y recevoir des soins ? Et que dire de ces seigneurs ayant usurpé leurs titres, qui s'embarquent illico vers l'étranger pour un simple bobo ? J'en suis écœuré !

Expulsion planifiée et programmée

Je crois que le moment est arrivé de lâcher ce post que j'ai préparé le 13 juin 2012 et que j'ai classé en attendant d'en savoir un peu plus sur la nouvelle plateforme d'Over-blog. Lorsqu'on m'informa du lancement de cette nouvelle version, j'ai réagi par un commentaire et la création, non pas d'un blog, mais de deux blogs, afin de suivre l'évolution de cette nouveauté. Voir le lien :

Aujourd'hui, on m'invite à migrer vers la nouvelle interface qui, je dois l'avouer, ne me tente pas pour le moment. Si je m'étais empressé de découvrir cette nouveauté, c'est parce que je pensais qu'elle arrivait à point nommé au moment où je voulais retaper cet espace qui nécessite un remodelage.

Et, comme toute chose a une fin, je crois que ce blog, indépendamment de ma volonté, va finir aux archives. En effet, la nouvelle plateforme qui nous invite à une mise à jour dès aujourd'hui, sera bientôt imposée d'office à tous les utilisateurs d'Over-blog, ce qui ne manquera pas de chambouler tous les blogs. Vu que j'ai consacré beaucoup de temps à la construction de cet espace, je n'aimerais pas que mob blog subisse une

métamorphose qui mettrait fin à tous les efforts que j'ai fournis afin de lui donner son apparence d'aujourd'hui.

Depuis bientôt une année, je suis avec intérêt cette nouvelle plateforme qui, d'emblée, laissait apparaître un certain charme aussi séducteur qu'aguicheur. Mais, comme je ne suis pas du genre à me risquer au premier clin d'œil, j'ai préféré patienter avant de m'y aventurer. Aujourd'hui, j'ai le pressentiment que cette nouveauté est un moyen d'obliger les blogueurs qui n'ont pas les possibilités d'acheter ou de louer un espace, à déménager.

Je savais que cet épisode que j'ai vécu avec le plus grand plaisir sur cette plateforme où on m'a offert un hébergement gratuit, allait prendre fin un jour ou l'autre. Aussi, je ne suis pas surpris par cette innovation qui va contraindre beaucoup d'utilisateurs à libérer les lieux et céder leurs places à d'autres hôtes plus intéressants.

Eh bien oui, comme je ne peux pas m'offrir un nom de domaine à partir de là où je vis, je n'ai pas d'autre choix que de me plier aux exigences de mon hébergeur qui m'a abrité depuis tout ce temps, et si je devais abandonner cet endroit que j'ai occupé

depuis 2007, ce sera avec un grand regret. Aussi, j'aurais beaucoup de peine à me séparer de ce blog que j'ai construit avec beaucoup de difficultés et auquel je me suis familiarisé.

Au début du lancement de la nouvelle plateforme d'Over-blog, j'ai pensé que la configuration des administrations des deux blogs que j'ai créés sur celle-ci, allait se mettre en place peu à peu et que c'était juste une question de temps nécessitant une certaine durée afin de paramétrer tous les outils pratiques. Maintenant que c'est fait, je dois dire que cette nouvelle plateforme est loin d'égaliser l'ancienne qui a fait ses preuves en gagnant, à juste titre, le haut du podium parmi les hébergeurs européens.

L'hébergement qui m'a été offert gracieusement, a peut-être trop duré et qu'il était temps de libérer les lieux. Tout en exprimant ma gratitude à Over-blog de m'avoir accueilli pendant plus de 6 ans, je lui pose juste une question : quelle est le délai de survie accordé à mon blog ?

Au fil de ces années de navigation dans cet univers virtuel, j'ai eu tout le loisir de réfléchir à ces histoires de blogs et leurs hébergeurs auxquels j'ai

consacré plusieurs articles ici et là pour dire ce je pense à propos des exigences du marché du web qui livre une concurrence tous azimuts, obligeant tous ses utilisateurs à des changements subjectifs. Dans cet espace infinie du web, comme dans la vie réelle, il n'y rien pour rien, c'est donnant-donnant, tout n'est qu'un échange réciproque équivalent.

Sommes-nous narcissiques ou intéressés

Effaces-toi, tu me fais de l'ombre ! Le narcissisme n'a jamais été aussi manifeste que maintenant. Avec l'Internet et ses réseaux sociaux dont facebook en tête de liste, les narcissiques se dévoilent pour crier à qui veut les entendre qu'il n'y a qu'eux, toujours eux et rien qu'eux.

Me voici, me voilà, est devenu le leitmotiv de tout ce beau monde qui insiste pour émerger d'office. Je me surprends, moi-même, à créer une page facebook en supplément de mon profil pour avoir ce petit plus qui fera parler de mon ego.

Partant de ce constat, pourrait-on dire que les profils anonymes ne sont pas atteints de cette maladie puisqu'ils ne montrent jamais leurs vrais visages ? Avant de répondre à cette question, il ne faut pas perdre de vue que ces derniers peuvent cacher des desseins inavoués plus hypocrites et parfois pervers.

Ces « pseudos » que l'on retrouve embusqués derrière un bosquet avec un bouclier pour se protéger, peuvent nuire plus que les narcissiques et frapper dans l'anonymat sans prendre le moindre risque d'une riposte.

Entre les deux schémas, il y a l'autre conduite qui consiste à se dissimuler pour ne pas paraître et attendre la fin comme si on est juste né pour mourir sans laisser de trace. Même ce mode intermédiaire dans le choix d'un comportement à l'écart de toute popularité, peut donner lieu à des critiques acerbes.

En effet, la calomnie étant le propre de l'homme, on ne peut pas y échapper. Ce constat est vérifiable partout et à tout moment.

L'exemple d'un vieil homme vivant dans un village reculé des collines de Kabylie, en est l'illustration. Voulant donner un enseignement à son petit-fils sur le regard des gens, le vieux avait trouvé un moyen pour démontrer au petit qu'on est toujours critiqué quel que soit le comportement adopté.

Alors, le vieil homme prépara sa monture, puis invita son petit-fils pour une randonnée à travers quatre villages.

Au premier village, ils étaient tous les deux sur le dos de la monture. De passage devant les gens, ils eurent droit à des remarques désobligeantes :

- regardez la pauvre bête comme elle sue, tous les deux sur son dos, c'est honteux !

Avant d'atteindre le prochain village, ils quittèrent le dos de la monture et s'étaient mis à marcher. Là encore, les gens ont trouvé à redire :

- voyez ces deux là, une bête aussi robuste et eux qui la suivent comme des idiots !

A l'approche du troisième village, c'était le vieux qui était sur sa monture et son petit-fils le suivait derrière. Evidemment, ils subirent les mêmes critiques :

- tiens, comme il est bête le vieux, il ne peut pas céder sa place au pauvre petit !

Avant d'arriver au quatrième village, c'était donc le petit qui avait pris la place de son grand-père qui le suivait à pied. Bien entendu, ils n'échappèrent pas non plus aux remarques :

- mais il est taré ce vieux ! Il ne peut pas prendre la place du jeune au lieu de suer comme un porc !

Comme quoi, il n'y a pas de solution pour échapper à tout cela, à moins d'avoir le courage de vivre en reclus, loin des regards, loin de la société, loin de tout, c'est-à-dire s'effacer complètement.

Loin de moi l'idée de vouloir lancer des critiques, c'est juste une réflexion sur le narcissisme qui est le propre du genre humain dont je suis un élément. Charité bien ordonnée commence par soi-même !

Message d'amitié

L'avis de recherche que j'ai lancé ici-même il y a quelques jours, s'est soldé par ce message que j'ai

reçu ce matin en « privé ». Après réflexion, j'ai décidé de le rendre public avec l'espoir qu'il soit partagé afin que ce bel hommage de mon ami anonyme puisse retentir au-delà de nos frontières qui nous séparent, mais qui nous rapprochent quand le mot « aimer son prochain » prend une signification particulière. A mon tour, d'émettre le souhait de voir ce message repris par d'autres afin de propager ce sentiment d'amitié sincère entre deux hommes qui ne se sont jamais rencontrés, mais qui sont unis, comme le dit mon ami, par leurs cœurs et leurs esprits.

Mon ami, mon très cher ami,
Si tu veux me faire le plus grand plaisir du monde,
que l'on puisse parler d'amour sans offenser qui
que ce soit, écoute ceci avec ta dame :

->

<http://www.youtube.com/watch?v=r7C0DpbGroo&feature=related>

Puis prenez vous dans les bras et pensez à moi sur
cet air :

->

<http://www.youtube.com/watch?v=HUgA6yvGMD4>

Je pense à vous jusqu'à mes tréfonds, mes tripes,

mes entrailles. Jusqu'à tes amis et même ceux qui ne le sont plus. Sur tes monts et tes oliviers, tes amis et ton village, ta famille et tes ennemis. Écoute tout cela en couple mon ami. N'en omet aucune parole ni rythme. Entend, entendez à deux, puis à trois, puis à quatre et fait écouter à d'autres. N'en attend rien, dit juste que cela vient d'un ami, de ton ami.

Si tu écoutes bien, jusqu'au bout, et ta dame aussi, tu entendras que d'un seul cœur peut sortir une centaine de cœurs.

Prêts à en sortir le meilleur.

Écoute tout cela avec ta dame et pense à moi.

Pensez à moi...

Je pense très fort à toi mon ami. Je pense à ta dame, ta famille, tes amis, ton village, tes oliviers, tes monts. Je pense que ce qui est doit être. Je pense que ce qui est entre nous doit être partagé. Je pense qu'il n'y ne peut rien être pensé qui ne soit partagé. Un jour nous serons vraiment libres. Un jour, toi, moi, nos proches et nos différences seront sur un mont d'oliviers. Juste parce que nous le valons bien, juste parce nous l'aurons rêvé, juste parce que nous l'aurons voulu. Aucun "faux ami" ne nous fera plus jamais défaut :

->

<http://www.youtube.com/watch?v=t7NdBIA4zJg&feature=related>

Dis le à ta dame, partage cela avec elle :

->

<http://www.youtube.com/watch?v=e2EEMy8A8o>

Alors je pourrai dire je t'aime, mon ami, car ta dame saura que cela n'est pas de cet amour qui unit les hommes entre eux mais seulement les cœurs et les esprits entre eux.

->

<http://www.youtube.com/watch?v=fgs4QFPYuGo&feature=related>

Salaber

Avis de recherche

Je crois plus en l'amitié virtuelle parce qu'elle permet un échange libre de connaissances sans aucun risque, qu'en l'amitié réelle qui finit mal. Pardonner à un ennemi, c'est possible, pardonner à un ami, c'est difficile !

Lettre à mon allié inconnu qui m'a fait savoir que j'étais plus qu'un ami pour lui, j'étais son frère, pire encore, il voulait que je sois son jumeau !

Je te cherche partout mon ami. Où es-tu ? Que deviens-tu ? J'ai parcouru les vallées, traversé les montagnes, vogué sur les océans, je ne retrouve que les traces de tes pas m'indiquant que tu es passé partout sans montrer ton visage.

Mon ami d'un lointain là-bas, j'ai levé les yeux vers le ciel, j'ai questionné les nuages, j'ai observé les étoiles et crié ton nom du haut de ma montagne, mais hélas, l'écho qui m'est renvoyé n'est que mon appel. Le mystère demeure et l'énigme ne cesse de grossir. Malgré tout, je garde l'espoir de te retrouver comme tu es, comme tu as toujours été depuis que nos chemins se sont croisés un jour de l'an de grâce.

Ce jour béni qui avait permis la rencontre de deux guérilleros sans armes, ayant comme bagage la sagesse, restera une date ineffaçable qui marquera pour toujours le pacte d'amitié conclu entre toi et moi.

Tant que mes jambes me porteront, je continuerai ma marche jusqu'à ce que j'apprenne ce qu'est devenu mon ami. Comme je sais qu'il n'est pas de tes habitudes de garder le silence aussi longtemps, l'inquiétude me gagne et me pousse à marcher jour et nuit, emportant avec moi l'espoir de te retrouver.

C'est avec une grande déception, que je t'informe que jusqu'à ce jour je n'ai rencontré aucun indice, pas un signal m'indiquant le chemin à suivre pour aller à la rencontre de mon binôme virtuel qui m'a le plus marqué tout au long de ma navigation sur le Web.

Tu sais très bien que je n'hésiterai pas à affronter tous les obstacles qui se dresseraient sur le chemin qui me conduirait jusqu'à toi. Je me sens apte à franchir les frontières, à traverser les fleuves et les mers jusqu'à ce j'apprenne la nouvelle. Je sais aussi que tu accordes trop d'importance à notre convention d'amitié pour en modifier, ne serait-ce que d'une virgule, un de ses alinéas.

Tu m'as fait la promesse de me prévenir avant de « mourir » et tu m'as demandé d'en faire autant, ce que j'ai accepté. Et pour preuve de notre serment

d'amitié inaltérable, j'ai fait un rêve que je t'ai raconté sitôt réveillé et tiré de mon lit.

Je regardais à travers ma fenêtre et je t'ai vu en compagnie d'un autre en pleine discussion avec « l'artiste ».

Tiens, mon ami est là ! Juste en face de moi, me suis-je dit, comme si tu arrivais au village en compagnie de l'étranger.

J'ai frappé sur ma fenêtre, te faisant signe que j'allais sortir dans un instant. Dans ma tête, « l'artiste » était bien informé de ta visite, pas moi.

Le temps de m'habiller et je suis sorti, mais vous étiez déjà partis. Alors, j'ai pris mon portable pour t'appeler comme si j'avais ton numéro de téléphone.

« L'artiste » m'informa que vous alliez revenir dans quelques instants, le temps de faire une petite visite des lieux. J'ai donc appelé ma dame pour lui annoncer votre arrivée afin de tout mettre en place pour recevoir des invités de marque lui ai-je dit.

Ensuite, je t'ai vu au bout d'une rue, toujours en compagnie de l'autre personne, vous veniez à ma rencontre. A quelques mètres de moi, curieusement,

mais ce n'était qu'un rêve, tu m'as fait part du nouveau président français fraîchement élu, pas Hollande.

Spontanément, je t'ai dit : enfin la France aux français ! Dans ma tête, le nouveau président élu est un pur français de souche. Tu m'as répondu en ces termes : toujours avec ton esprit critique qui ne te quitte jamais ! J'ai répliqué : trop critique envers tout le monde à commencer par moi-même. La suite du rêve est restée floue jusqu'à mon réveil. S'agit-il d'une prémonition ? Je l'espère en tout cas.

Depuis que je t'ai raconté ce rêve dans un message, je ne cesse de me poser un tas de questions sur ce silence inhabituel qui agite ma quiétude.

Aujourd'hui, j'ai le pressentiment que tu veux « mourir » tout seul à l'abri des curieux, mais avec la satisfaction d'attirer les regards qui viendront se poser sur ton œuvre qui fleurira de baisers. N'est-ce pas la plus belle des récompenses ?

Ton condisciple qui te rejoindra où que tu sois.

Vendredi gras à Ait Saada

Vendredi, jour de repos hebdomadaire et de prière collective pour les uns, volontariat sans aucune prière pour d'autres, chacun y va de son propre discernement qui lui dicte la conduite à suivre afin de faire le plein de bonus.

Pour les premiers, les bonnes actions se trouvent, d'abord et avant tout autre chose, dans l'obligation de procéder, en ce jour « béni » de Dieu, aux grandes ablutions afin de se débarrasser de quelques petites souillures, de se mettre en tenue réglementaire et de ne rien faire jusqu'à l'appel pour le rassemblement de la grande prière.

C'est donc à la mosquée la plus proche que le fidèle s'acquitte des obligations prescrites. Dans ce lieu où la pureté du corps et de l'esprit, doit primer sur tout le reste, le seul inconvénient, s'il en est un, reste la substance que renferme le ventre de chacun. Mais, qu'à cela ne tienne, l'essentiel est de récolter le maximum de bonus.

Pour les seconds, chez qui l'égoïsme n'existe pas, une belle journée d'un vendredi ensoleillé, est une

occasion à ne pas rater pour une action de volontariat afin d'aider son prochain dans son labeur sans en attendre rien en retour.

C'est ce qu'a décidé de faire une équipe de sapeurs-pompiers des environs qui m'ont informé la veille qu'ils allaient venir me donner un coup de main dans la cueillette des olives. Toujours en usage chez nous, ce genre d'action appelée « tiwizi », s'organise ici et là par des bénévoles qui agissent dans l'intérêt commun.

Comme les incendies de forêts sont quasi-inexistants en cette période hivernale, nos aimables pompiers n'hésitent pas à se rendre utiles le temps d'un week-end en proposant leur aide à des citoyens.

Ces pompiers qui sont entraînés à combattre le feu, et pas seulement, puisqu'ils offrent toute une gamme de secours divers, sont tout simplement admirables. Que dire de leur noble mission qui consiste à protéger les personnes, les biens et l'environnement, sinon de souligner leur emblème sur lequel on peut lire : Protection Civile.

Parés de leur tenue de combat, non pas pour faire la guerre, mais pour mieux affronter les difficiles conditions du terrain, les braves pompiers étaient sur les lieux du lever au coucher du soleil afin de rentabiliser au maximum cette journée de vendredi que d'autres sacralisent.

Très touché par le geste fait en ma direction, je ne trouve pas les mots qu'il faut pour dire toute ma reconnaissance à ces pompiers qui méritent tous les applaudissements.

Entre les uns et les autres, il y a tout un fossé qui les sépare pour former deux rives opposées. D'un côté, il y a les actions qu'on ne peut pas partager car elles sont strictement personnelles, et de l'autre côté, il y a le quota des bonnes actions qui sont dirigées exclusivement vers autrui et rien d'autre pour soi.

Cette différence dans le choix de la récolte des bonus, me fait penser à une chose et j'imagine... Et si les bons points étaient distribués au nombre égal aux olives ? Et si ceux qui pensent comptabiliser des bonus, se trompent dans leurs calculs ?

Assegas Amegaz 2963

Aujourd'hui, ce n'est plus hier et ce n'est pas encore demain. Le présent ne peut pas exister sans le passé, et le futur ne sera pas sans ces derniers qui justifient sa raison d'être. La conjugaison de ces trois temps, n'est qu'une trilogie qui forme l'espace-temps dans lequel nous évoluons et qui nous échappe. C'est ainsi que des calendriers ont été créés pour situer les événements à un moment donné dans l'histoire des peuples.

« Il ne restera dans l'oued que ses galets », c'est ce qui est arrivé au peuple Amazigh d'Algérie qui, il n'y a pas longtemps, fêtait en cachette son jour de l'an, car les décideurs avaient interdit toute notion pouvant rappeler l'existence du berbère. A l'époque de la pensée unique et des interdits en tous genres, deux sœurs étudiantes, proches parentes, furent condamnées à deux ans de prison ferme pour avoir détenu un calepin sur lequel était transcrit l'alphabet amazigh.

Depuis l'ouverture du champ médiatique qui s'est faite au forceps, la célébration du jour de l'an amazigh, bien qu'il ne soit pas du goût des partisans du panarabisme, ne passe plus inaperçue. La reconnaissance de la langue berbère à travers le monde, a contraint nos arabophones à tolérer, bien malgré eux, cette vérité identitaire qu'ils rejettent totalement en faveur d'une fausse identité.

De cette contradiction, sont nés tous les malaises que notre pays ne cesse de comptabiliser. D'autres peuples ayant connu des civilisations dans le passé, ont souffert des mêmes maux engendrés par des pensées imposées ou suggérées par des conquérants de l'esprit. Pris au piège par les discours des dominateurs, ces peuples n'avaient pas d'autre choix que de valider le réquisitoire qui leur présenté, et c'est de cette manière que sont apparus les divers calendriers.

Des calendes grecques au calendrier fictif de la Saint-Glinglin pour renvoyer à plus tard, voire à jamais, l'accomplissement d'un événement, tous les comptes sont bons selon les intérêts des tenants du pouvoir. Chez nous, deux calendriers officiels sont

en usage et le troisième qui ne sent pas l'odeur de sainteté chez nos dirigeants, attend d'être homologué. Mais, c'est méconnaître ceux qui essayent d'étouffer, à n'importe quel prix, la progression du fait amazigh en réinjectant dans la société, à coup de fortes doses, le concept de la discorde.

N'en déplaise à tous les détracteurs d'une évidence certifiée, la langue amazighe a rejoint ses congénères dans le système d'exploitation du géant américain Microsoft. En s'opposant à l'intégration du tamazight dans Windows 8, le prince saoudien Walid Ibn Talal peut avoir le mérite d'avoir déclaré tout haut ce que pensent tout bas nos faux arabobèbres d'ici et d'ailleurs. A moins d'être un renégat, on n'abjure pas ses origines dont le légendaire et glorieux passé impose le respect et la considération qui lui sont dus.

A l'occasion de ce 1^{er} yennayer 2963, que faut-il dire à tous les Amazighs du monde, sinon de souhaiter un retour express de nos valeurs et que notre culture millénaire ne soit pas vaine.

Ci-contre : les filles du Djurdjura reprenant l'hymne Amazigh en dignes ambassadrices de notre culture.

C'est avec ce cantique que je vous souhaite une Bonne et Heureuse Année 2963.

Bonne année 2013

Ainsi, la fin du monde n'a pas eu lieu au terme de l'année 2012 qui s'achève sans provoquer de bouleversement particulier. A l'instar de ses consœurs insérées dans un calendrier par l'homme et pour l'homme, 2012 se retire avec son lot d'événements qui iront grossir l'histoire de l'humanité. Les jours et les nuits se succèdent et la terre continue de tourner avec la précision qui lui sied. Tout est parfaitement ajusté pour que le cadeau suprême qu'est la vie, ne soit pas inutile.

Tout est créé pour l'homme afin qu'il profite au maximum des bienfaits mis à sa disposition sur cette belle planète et même au-delà. Seulement, voilà que l'homme, au lieu de vivre pleinement le temps qui lui est alloué dans la quiétude, la sérénité et la paix, a créé des conflits pour satisfaire son instinct de prédateur inassouvi.

Au seuil de l'année 2013, Puissions-nous retrouver la paix et la concorde qui sont tributaires de l'homme dont dépend la décision d'enterrer ou de déterrer l'objet de sa création qu'est la hache de guerre. Pour ce qui est indépendant de la volonté humaine, l'usage recommande un échange de vœux exprimés dans diverses formulations de souhaits les plus exquis et c'est ce que fait cette petite fille qui me crie à l'oreille à l'instant-même où je rédige ce billet.

Cette clameur qui sort de la bouche d'une enfant, sonne comme un carillon pour mieux dire à tout le monde tous les vœux de Bonne Année. C'est avec un grand plaisir que j'imite Yasmine (jasmin en français) pour souhaiter une merveilleuse année à toutes et à tous sans restriction.

Tel un volcan en fusion

Le voici confronté à un dilemme : se taire après avoir tout dit ou presque, ou bien continuer à taquiner de temps à autre en semant par ci et par là

quelques mots pour marquer son passage ici-bas. Pour lui, la parole n'est pas toujours d'argent, elle peut être de plomb et le silence n'est pas toujours d'or, il peut être le plus mauvais symbole dans certains cas. Se taire devant ce qu'il juge injuste en s'imposant le silence, le rend encore plus dingue. Alors, il n'hésite pas à faire le choix de dire ou d'écrire ce qui bouillonne et brûle au fond de lui-même.

Tel un volcan sous pression, il se voit contraint de dégager une partie du magma à chaque fois qu'une faille se présente pour cracher de plus belles. Souvent, il vocifère une lave contenant des paroles dures mais étincelantes comme des diamants, et quelquefois, il éructe une lave de paroles fluides aussi crasseuses que du charbon. C'est ainsi, qu'il s'est réveillé après une longue période de sommeil, engendrant des émissions d'une intensité telle que la coulée s'est propagée au-delà des frontières qui le circonscrit.

Si les conséquences de cette éruption peuvent blesser à l'endroit où ça fait mal, elles peuvent aussi faire du bien dans la mesure d'une juste compréhension de ce qu'il renferme comme valeurs

morales. C'est à l'occasion d'une rencontre hasardeuse sur le net que j'ai fait la connaissance de cet homme qui écrit des deux mains et qui parle un langage codé qui ne peut être déchiffré que par la raison universelle.

Celui que je compare à un volcan, n'est en réalité qu'une personne douée d'une observation qui le rend prisonnier de soi. Quand il se met à se disséquer pour en savoir un peu plus sur lui-même, il se heurte à un néant qui l'empêche d'aller plus loin. Alors, il se force d'éviter les questions qui n'ont pas de réponses et se satisfait d'être la circonstance dans un contexte qui dépasse la raison.

Ecce homo ? C'est la question, se dit-il, qui a interpellé l'humanité depuis la nuit des temps et ce n'est pas aujourd'hui, ni demain que cette inconnue va livrer ses secrets. Pour lui, essayer de comprendre l'incompréhensible, serait une perte de temps qu'il préfère éviter afin de s'occuper de choses plus sérieuses. Dire qu'il envie celles et ceux pour qui cette question est résolue depuis des lustres, serait mentir car il sait très bien que son semblable ne diffère en rien dans sa conception d'individu qui surclasse les autres mystères. Dès

lors, s'interroge-t-il, pourquoi donc chercher où se trouvent les racines du brouillard puisque la réponse est dans le vent !

Lui et sa thérapie par l'écriture

Les coups successifs qu'il a reçus tout au long de sa vie, ont rendu vulnérable ce type qui ne finit pas d'encaisser. Lui qui s'est toujours comporté en humaniste inconditionnel, du moins c'est ce qu'il croit, se voit déshumaniser petit à petit au point de ne plus s'aimer soi-même. Devant ce terrible constat, il se demande s'il reste encore de la place à accorder aux autres dans ses sentiments bafoués par les aléas de la vie.

Forgé par les dures collines de sa région, il a appris à se débrouiller pour se frayer un chemin dans un milieu où règne la loi des audacieux qui empiètent sur les plates-bandes des braves. A aucun moment, notre type n'a dépassé les bornes qu'il s'était délimitées pour arracher, non sans peine, son dû afin d'avoir le sentiment du devoir accompli. Pour

ne pas faillir à sa règle de bonne conduite, il s'est souvent pénalisé en cédant du terrain aux autres qui n'hésitent pas à abuser de sa bonté.

Ce n'est pas tant autrui qui lui cause du chagrin, se sachant en mesure de dépasser tout cela, mais sa propre famille à qui il a tout donné et sacrifié. Il se sent trahi par l'ingratitude de celle-ci qui, au lieu de l'encourager, le harcèle sans cesse. Les exigences dont il est accablé, l'écrasent de tout leur poids qu'il supporte difficilement. Affaibli, épuisé, il essaie de jeter du lest pour ne pas décrocher et tente de l'évacuer par n'importe quel moyen.

Pour ne pas plier devant la souffrance qu'il vit intérieurement, il se décomprime dans l'écriture qu'il exprime dans une métaphore qu'il partage avec d'autres personnes sur le web. Pour lui, l'écriture est une nécessité pour démontrer à sa famille qu'il a des compétences qu'il ne faut pas négliger. S'il a choisi ce domaine, c'est pour convaincre son épouse ainsi que ses enfants, qu'il mérite quelques égards.

Possédant l'art du bricoleur en tous genres pour avoir réussi là où bien des spécialistes peinent, il a voulu prouver qu'il est encore capable de réussir

sur un terrain où tout pronostic était impossible. Bien que n'ayant pas fini le cycle de l'école primaire, il a commencé par écrire des poèmes dans sa langue maternelle, puis il a décidé de prendre le taureau par les cornes et devenir auteur.

Malgré toutes ces démonstrations, sa famille ne lui accorde aucune considération, s'obstinant à disqualifier tout ce qu'il entreprend. Ce déni l'a poussé à se surpasser physiquement et intellectuellement dans la réalisation de certains projets qui ont dépassé ses espérances.

Obnubilés par la psychologie de leur maman pour le leadership du foyer, les enfants rejettent le mérite de leur papa et le voient au travers de l'image sciemment déformée par la mère. Désenchanté et découragé, l'infortuné papa leur a fait savoir qu'un jour il se vengerait et se conduirait comme un homme. Ce jour que son épouse et ses enfants ne devinent pas, c'est celui de son trépas qui leur fera prendre conscience de l'évidence qu'ils refusent d'admettre.

Pour l'instant, notre bonhomme continue son devoir jusqu'au bout, un peu comme ce bœuf ayant

labouré toute la saison pour se voir dévoré par les loups au moment de la transhumance. Cette fable du terroir le rend si triste que des idées obscures lui traversent l'esprit, mais il est assez lucide pour ne pas céder devant l'envie de faire autre chose que ce qu'il pense relever de la sagesse.

Yattafène en effervescence

La déconfiture dans laquelle il patauge depuis qu'il a recouvré sa souveraineté, l'a poussé à se triturer les méninges qui ont fini par s'abrutir, et c'est ainsi qu'il s'est rendu compte que son cerveau est fatigué de respirer ! Le burlesque abracadabrant qui se joue partout où il jette son curieux regard, lui a inspiré quelques billets pour décrire les décors de l'étrange spectacle auquel il assiste bien malgré lui.

Avec son air hébété et sa mine de villageois inaltéré, lui qui est convaincu depuis bien longtemps qu'il ne sait rien et qu'il ne saura jamais rien, sait que ses écrits ne trouveront aucun écho auprès de ceux qui savent tout. Ni les brebis de

Hamou, ni le baroudeur de la liberté, ni même les divagations de Mabrouk ainsi que tout le chapelet des beuglements, n'ont réussi à atteindre les occupants d'elfouha.com où les guérilleros de toutes les générations continuent leur combat à la faveur de l'ambiance feutrée des greniers favoris.

Après avoir appauvri ses cellules fondamentales, ce Tyrolien d'Ait Saada, parachuté au milieu de la tragi-comédie qui se déroule partout où il se trouve, commence à se demander s'il n'est pas entrain de faire fausse route dans ce méli-mélo dont il se passerait bien volontiers. Oui, à force de nager à contre-courant des événements, il a fini par épuiser toutes ses capacités psychiques qui, de toute évidence, ne servent plus à grand-chose sur cette plateforme où la majorité respire par les narines afin de mieux galoper.

Cette campagne électorale n'est qu'une course de trop et un requiem de plus pour un populo en mal d'être. La société qui se décompose et se dissèque au plus profond de son corps, est atteinte d'un mal qu'aucun spécialiste ne peut traiter. Ce n'est pas Bébéto-tv qui, de l'étranger et à travers ses

émissions au rabais, va pouvoir cerner la maladie dont souffre la nation et lui proposer un remède.

A une encablure de l'arrivée au kilomètre 29 qui désignera le vainqueur de cette énième course au pouvoir, les candidats bombent le torse et font les coqs pour séduire la basse-cour. Le déploiement des ailes, les acclamations et les ovations enrichis de feux clignotants suivis de klaxons, sèment le doute dans l'esprit du Tyrolien qui se demande si quelque chose ne va pas dans sa tête.

Cette appréhension qui s'installe doucement mais sûrement dans sa coquille vidée de sa substance, titille les quelques neurones encore valides qui s'entrechoquent dans sa tête, l'empêchant ainsi d'abdiquer devant une société qui lui paraît défaite. Lui qui se sent en harmonie avec sa pensée et son raisonnement, a beaucoup de mal à garder le cap face à la nouvelle opinion. Pour l'instant, guidé par sa boussole qu'il n'a pas encore perdue, il maintient la barre et vogue face au vent qui souffle des quatre points cardinaux.

Et Dieu créa l'Homme

La vérité existe, elle se manifeste partout et à chaque instant de notre existence, mais elle ne parle pas ! Dieu calcule, et le monde se fait ? Dieu n'a pas besoin de calculer, tout est résolu d'avance. Dieu a créé ce que nous savons, ce que nous aurons à découvrir et ce que nous ne saurons jamais. Tout le reste n'est qu'inventions de l'homme y compris toutes les combinaisons de faux calculs ou la virgule qui tue.

Si les jours qui passent se ressemblent, l'homme, à défaut d'agir sur leurs mouvements, a décidé de les caser dans un calendrier, et chacun finit par créer son propre agenda selon sa convenance. L'univers dans lequel nous évoluons, continue sa valse avec ses mouvements parfaits dans un espace-temps qui progresse dans une dimension inconnue.

Faute de pouvoir opérer des changements sur les événements célestes, l'homme s'est mis à dénaturer son environnement en le labourant de fond en comble avec la charrue de son invention. Il est allé jusqu'à provoquer la couche d'ozone, son

élément protecteur. Sa conception de prédateur et de dominateur inassouvi, l'a poussé à borner le monde et à se disputer les territoires par des guerres ravageuses.

Que n'a-t-il pas inventé comme fourbis pour compliquer la vie et la rendre désagréable. Sa soif inassouvie d'engendrer le mal par tous les moyens, l'a conduit à infiltrer les esprits pour y semer la haine et le mépris. Si l'homme est parfait dans sa création, chose indiscutable mais pas évidente, il ne l'est pas dans sa façon de penser et d'agir.

En effet, si la perfection est synonyme de l'idéal, l'homme est, par conséquent, imparfait dans toute sa composante. Matériellement, il porte en son sein des impuretés qui feraient fuir l'animal, son plus proche allié parmi les quatre genres de la création. Mentalement, ce sont ses agissements qui prouvent que ce qu'il a dans sa tête est encore plus encrassé. Ses calculs démoniaques, dictés par sa conscience, ont prouvé toute la malfaisance dont il est imprégné depuis la nuit des temps.

Le passé et le présent renseignent sur les facultés de l'homme capable de changer le monde en bien ou en mal selon son bon vouloir, la femme étant

reléguée au second plan, ou carrément ignorée. Partant du constat effrayant établi depuis la connaissance de l'histoire à nos jours, il en résulte que les gens du mal sont largement majoritaires par rapport à ceux du bien. Le contraire aurait, peut-être, conduit à une vie meilleure, mais hélas, la donne ne peut pas être inversée.

Ainsi, en a décidé la nature qui veut que le mal l'emporte sur le bien dans toute chose. S'il est aussi facile de faire du mal, il est aussi difficile de faire du bien. Si les hommes se ressemblent du point de vue anatomique, ils diffèrent dans leurs pensées, et chaque individu y va de ses propres fantasmes. Si une hirondelle ne fait pas le printemps, un homme seul ne peut pas changer le cours de l'histoire, d'autres comme lui, se chargent d'immortaliser ses actes.

La parole d'un mortel décomposé à la première époque de l'histoire, peut demeurer intacte et continuer son chemin sur lequel se trouvent des disciples qui reprennent et diffusent le même discours. Perçu comme étant une référence, ce discours qui nous est parvenu des périodes lointaines, est toujours d'actualité. « *Also sprach*

Zarathustra en allemand » ou « *ainsi parlait Zarathoustra* en français », et bien d'autres propos, reviennent souvent dans les bouches.

Les sagesses grecques, modernes ou populaires, sont autant de discours et de messages délivrés par l'homme pour se faire entendre. Sa parole d'homme est une formule sans laquelle l'Homo n'aurait pas son statut actuel. Sa parole d'honneur ou de moquerie, en attendant d'homologuer celle de la femme, reste l'unique fondement de toutes les idéologies qui se résument à la libre-pensée.

Cet acquis inaliénable et inaccessible que chaque personne possède, devient une parole quand il est exprimé en bien ou en mal. Ainsi, les gens du bien, tentent désespérément d'enrayer le mal par tous les moyens et les gens du mal, font tout le contraire. Reste à déterminer où se situe la bonne parole dans tout cela, sachant qu'il n'existe qu'une seule et unique parole, elle est absolue, parfaite et vraie, mais elle ne parle pas.

PS / pendant que des enfants meurent de faim quelque part au coin d'un continent et que d'autres sont livrés à des guerres composées par leurs aînés, d'autres qui ne sont pas encore nés, juste des fœtus

dans les ventres de leurs jeunes mères et c'est le branle-bas pour les sujets de leurs majestés. Ces populaces d'une, soi-disant, démocratie ou d'une dictature sournoise, accueillent chaque événement qui n'a pas lieu d'être avec des courbettes dignes de l'homo erectus qui aurait mieux fait de rester sur ses quatre pattes. Face à toutes ces injustices, il m'arrive d'avoir plus de respect pour l'espèce animal que pour le genre Humain dont l'élément que je suis.

Plateforme elfouha point com

Les semeurs du mal, le village maudit, les signes cabalistiques, les mots et les maux, les apprentis rebelles, les glaneurs de tempêtes, les marchands de sommeil, l'incurable lady, faut pas rêver, invite à une bouffonnerie, une trilogie de débiles, la nuit des longs couteaux, projection dans le futur, un père tourmenté, Mabrouk et ses divagations, quand la bêtise toise l'intelligence...la liste est longue. Ces

titres sont autant de signes d'un délire collectif dans lequel on plonge chaque jour un peu plus.

Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain, on s'amuse comme des fous sur cette plateforme d'elfouha.com/ qui se veut un espace réservé aux citoyens de bled mickey où sévit un syndrome atypique très contagieux.

Ici, tout fonctionne comme par magie, pas besoin de planifier quoi que ce soit, on construit des bâtiments sans en étudier le terrain, la séismologie ne nous intéresse pas et l'assainissement n'est pas une priorité, c'est après qu'on verra.

A elfouha.com/, on y trouve un parc automobile à la démesure de toute ambition, on se fiche des routes qui font défaut ainsi que des accidents en tous genres, pourvu qu'on s'installe confortablement dans sa voiture.

A elfouha.com/, on ne travaille pas, on vit en rentiers en attendant de rejoindre l'au-delà où on s'éternisera dans les splendeurs du paradis. Eh oui, toutes les conditions sont réunies pour y réserver sa place, les lieux de culte ne manquent pas et les discours non plus.

A elfouha.com/, la liberté est sans limites, chacun possède sa petite république dans sa tête avec ses propres lois qu'il applique comme bon lui semble. Et pour preuve, il suffit de jeter un regard par ci ou par là pour s'en rendre compte.

A elfouha.com/, on est partisan du moindre effort, on ne débroussaille pas, on simplifie l'action en y mettant le feu. Cette façon de faire d'une pierre deux coups, est encouragée par qui de droit afin de déloger, éventuellement, les barbus et nettoyer par la même occasion les abords des routes de leur détritrus.

A elfouha.com/, on y trouve toutes les folies du monde, plus on est de fous, plus on rit, claironne la nouvelle plateforme qui invite à la rejoindre afin de grossir ses rangs composés de marionnettes qui dansent à tous vents.

A elfouha.com/, le divertissement est garanti partout dans la vie courante, et même sur le net où chacun s'autorise le plaisir de pointer l'autre du doigt, jamais soi-même comme je le fais en ce moment.

Des projets sont en cours de réalisation, d'autres sont à venir, bled mickey mise sur la contribution de sa population frappée d'un delirium chronique pour concrétiser ce que d'autres n'ont pas réussi.

Ne cherchez pas sur le web elfouha.com/, même si ça sent mauvais de partout, dans les foyers, dans la rue, à l'école ou ailleurs sur les réseaux sociaux comme dans la presse, cette adresse n'existe pas encore.

Quand la bêtise toise l'intelligence

« Si la barbe suffisait à la sagesse, un bouc vaudrait Platon ». Cette sentence de Lucien de Samosate, sied parfaitement à un familier devenu depuis peu de temps, un pratiquant à la manière de pas mal de gens qui croient que la barbe et la gandoura suffisent à se faire repérer par l'ange Marouan afin de leur ouvrir les portes du paradis le jour du jugement dernier.

Eh bien oui, comme à chaque période du pèlerinage, notre Hadj aux multiples titres, va à la Mecque pour laver ses os de tous les péchés qu'il a cumulés durant l'année. Ce pirate qui ne se sent pas gêné par les affaires louches, justifie ses actions par l'idée que tout commerce est hallal. Donc, il s'autorise tous les excès afin de gonfler sa fortune et se faire une distinction en donnant quelques miettes aux mosquées, mais jamais aux nécessiteux si proches de lui soient-ils.

En effet, lorsqu'il s'agit d'équiper une mosquée en climatiseurs, il n'hésite pas à les offrir car il sait que l'information finirait par circuler et on parlera de lui. Par contre, aider sa parente qui le sollicite pour un prêt d'une petite somme d'argent dont elle a besoin pour refaire la toiture de sa maison avant la saison hivernale, il n'en est pas question.

Ce mec qui a tourné la veste il n'y a pas longtemps, a fait un virage à 180 degrés au gré du vent pour rejoindre ceux qui jurent par tous les saints que l'homme n'a jamais été sur la lune ! Ce jour-là, notre Hadj qui était à bord de son 4x4 dernier cri, s'arrêta devant moi pour me gaver d'une de ces

répliques dont je n'apprécie ni la teneur, ni la formule.

- Bonjour Idir, ouf... comme il fait chaud aujourd'hui ! Me dit-il en ouvrant la vitre de sa voiture d'où se dégageait une fraîcheur mêlée d'une senteur d'un parfum importé de je ne sais où.

- Même ceux qui vivent sous des températures extrêmes dans des abris de fortune, qui n'ont pas l'eau courante et qui n'ont pas d'électricité, ni de quoi se rassasier, ne disent pas qu'il fait chaud, lui répondis-je.

Bien évidemment, le « hadj » n'ose même pas une pensée à toutes les misères des pauvres gens qu'il ne saurait voir. Lui, qui possède en son domicile une climatisation centrale, une piscine réfrigérée et tout le confort des nouveaux bourgeois qui se gavent de tous les plaisirs qu'on achète avec un argent mal acquis, rejette la détresse des autres.

Le matin, quand il quitte son lit pour aller rejoindre ses bureaux, l'espace qu'il franchit sous le soleil avant d'entrer dans le hall de son entreprise bien réfrigérée à l'intérieur, lui procure un certain plaisir. Lorsque la température ambiante lui

effleure le visage, il marque le pas afin de se délecter et jouir de son statut d'homme au-dessus de la mêlée.

Tout cela ne m'agace pas outre mesure. Ce qui me contrarie, c'est quand il tente de me faire avaler n'importe quoi en reprenant l'idée reçue qui renvoie à la préhistoire. Malgré son niveau d'instruction, notre Hadj a rejoint le camp des adeptes d'un autre âge qui voudraient nous rabaisser à l'époque de l'hominidé qui marchait à quatre pattes !

L'envie d'adopter cette position, m'a saisi dès que notre « savant Hadj », oubliant la chaleur, s'est mis à me parler avec un langage ténébreux puisé dans la nuit des temps. Mince alors, l'homo sapiens a eu tort de se mettre debout, il aurait dû rester dans sa position initiale, ai-je pensé. Quand la bêtise toise l'intelligence, il ne reste plus aux savants du monde entier qu'à revoir leur théorie et s'abstenir de faire des recherches scientifiques, mais surtout oublier « Curiosity » et ses divagations martiennes.

Les savants ont les moyens de procéder à une remise en ordre des esprits encrassés pour peu

qu'ils veuillent bien se pencher sur le sujet, à moins que certains intérêts en dépendent. Au secours !

Mabrouk et ses divagations

Comme chaque après-midi, le voici arrivant avec son cyclomoteur, traînant derrière lui son caddie plein de bouteilles de lait. Notre bonhomme, pour qui ce genre de commerce n'a pas de secret, s'égosille jusqu'à perdre la voix pour vendre son lait d'un genre particulier.

L'annonce du mois de ramadhan, est une aubaine pour notre malin et rusé combinard qui se fait, chaque année, un pactole en trompant les gens sur son produit. Par ces temps qui courent, où la supercherie fait des malheureux parmi une population prête à tout avaler, vendre du lait qui soigne tous les maux, peut rapporter beaucoup.

La rupture du jeûne avec cet aliment accompagné de quelques dattes, étant une recommandation pour les musulmans, les naïfs se ruent vers notre

trafiquant qui sait employer les mots qu'il faut pour fourber sa marchandise.

- Du lait, du lait...meilleur que celui d'hier, venez vous soigner avec du lait meilleur que celui d'hier, chante notre vendeur à la criée.

Le lendemain, un des clients se plaint auprès de notre commerçant, non pas de la qualité du lait, mais de la mauvaise nuit qu'il a dû endurer.

- La nuit de chien que j'ai passée, c'est peut-être à cause de ton lait, tu ne trouves pas ? Lui dit-il.

- En effet, c'est ça, c'est du lait de chienne que je t'ai vendu, prends celui d'aujourd'hui, il est meilleur que celui d'hier, lui rétorque notre filou.

Et rebelote, il lui achète une bouteille et s'en va.

Après une nuit agitée qu'il a passé en se retournant dans son lit et en grognant comme un ours, l'infortuné client attendit le retour de l'affairiste pour avoir des explications.

- Alors là, c'est affreux, j'ai encore passé une sale nuit très remuée, tu ne vois pas pourquoi ? lui dit le client.

- Si, cher ami, je sais pourquoi, je t'ai refile du lait de laie, c'est pour cela, que tu as passée ta nuit à tout remuer, prends celui-ci, meilleur que celui d'hier, tu dormiras sur tes deux oreilles, lui conseille le vendeur.

Et le malchanceux client des nuits précédentes, accepte ce troisième échantillon qui s'est avéré différent et même formidable puisqu'il passera sa nuit sans bouger.

- Enfin, j'ai pu dormir comme un loir, dit le bienheureux client à l'arnaqueur au quatrième jour.

- Je t'ai bien dit que tu allais dormir sur tes deux oreilles car je t'ai refile du lait d'ânesse et tu as dormi comme un âne. Prends celui-là, il est encore meilleur que celui d'hier, c'est le top car il fait des miracles, conclut le combinard.

Le type, dans toute sa naïveté, prend la bouteille et s'en va attendre le coup de canon pour entamer la potion. Dès qu'il s'est endormi, il sombre dans des rêves fantastiques dignes des contes de fées. Le lendemain, bien que réveillé, mais toujours rêveur,

il attend avec impatience son fournisseur de lait pour l'informer.

- C'est fabuleux, féérique, j'ai passé une nuit sensationnelle emplie de rêves les plus fous, je prends tout le lait pour le partager avec des intimes, dit le satisfait client, toujours dans les vaps, pas encore sorti de l'eldorado de la nuit.

- Je sais que ça finirait comme cela, le lait que je t'ai vendu est très fort, riche en vitamines, il monte à la tête et provoque des états euphoriques, c'est du lait de chamelle, lui atteste l'habile commerçant.

Bien évidemment, le preneur qui a goutté à la came ne pouvait que dépendre de son dealer qui lui propose un autre lait encore meilleur, mais à un prix dépassant tout entendement. Non conscient de la fourberie, le pauvre bougre accepte toutes les clauses que lui impose le filou.

Rendu accro à la consommation de la potion magique qui lui fait miroiter le bonheur absolu, le drogué sombre chaque jour un peu plus dans un imaginaire qui fait de lui un zombie. Vidé de sa matière grise, il va jusqu'à croire que le lait d'une

lionne est encore meilleur s'il est récupéré dans la peau du lionceau dépecé devant la bête sauvage.

Cette dernière innovation qui circule de village en village, fait de notre escroc un personnage célèbre qui ne finit pas de séduire.

Sacré Mabrouk qui conclut : d'après le constat, dois-je reconnaître que nous tous tété le pis de l'ânesse ?

Extrait de ma feuille de route

Prends possession de ton esprit, ne laisse pas les autres s'en saisir, libère ta conscience, ouvre-lui les portes et laisse la vadrouiller dans le temps et dans l'espace, elle répondra à toutes les questions que tu te poses. Tu verras qu'elle te fera découvrir un monde meilleur dans lequel règnent la paix et le bien-être, un monde où tu seras en parfaite harmonie avec ton créateur.

Ne cherche pas la vérité absolue, elle est inaccessible à la raison humaine, contente-toi de

dissocier la vérité du mensonge au quotidien en te référant à tes quatre doigts qui les séparent, entre ce que voit ton œil voit et ce que ton oreille entend. La vérité et le mensonge sont deux préceptes qui se côtoient, tout comme le bien et le mal dont est pourvu chaque être humain. Sans une chose et son contraire, la vie n'aurait pas de sens, un monde parfait serait impensable pour toute créature dotée de cette intelligence qui fait la différence avec les autres espèces.

En te gratifiant de cet avantage afin que tu domines les autres genres, le créateur te laisse libre de tes pensées. Il y a le bon et le mauvais chemin, emprunte celui qui mène vers le bien et fais en sorte que le mal qui sommeille en toi ne puisse jamais se réveiller. Interroge ta conscience, elle te dictera la bonne direction, ne compte pas sur les autres pour t'orienter, ils peuvent t'induire en erreur.

Même les questions les plus ardues ont des réponses qui se trouvent logées dans ton cerveau pour peu que tu te donnes la peine de les rechercher. Si d'aucuns cherchent à t'influencer, sache qu'ils sont tes égaux. Par conséquent, tu es en

mesure de les éгалer sur le plan intellectuel. L'apprentissage n'a pas d'âge et n'a pas de limites, n'hésite pas à le rechercher là où il se trouve.

Pour tirer le bon profit du savoir, tu dois observer les uns et les autres et comparer ce qu'ils te diront. Si la vérité sort de la bouche d'un enfant, elle peut sortir aussi de la bouche de n'importe qui, son statut mis à part. L'échelon dont bénéficie tel ou tel autre, ne doit pas être la seule référence pour que tu te sentes obligé de partager son opinion. Il y a des circonstances qui propulsent au summum d'une hiérarchie sans pour autant avoir les qualités requises pour cet apogée.

Lève les yeux vers le ciel, questionne les nuages, observe les étoiles, parcours les montagnes, vogue sur les océans jusqu'aux pôles où tu feras tes ablutions avec les neiges éternelles afin de purifier ton esprit. Eveille tes sens, sois maître de tes impulsions, accroche-toi au destin et continue ton chemin sans jamais abandonner l'idée que tu fais peut-être fausse route. Après cela, tu sauras que tu ne sais rien, de même que ton semblable n'en sait pas plus que ce que tu ne sais déjà.

Un père tourmenté

« Il n’y a que la vérité qui blesse, je ne bondis pas sous l’injure », répondit ce valeureux père à son rejeton de fils qui lui lança sèchement : tu n’es qu’un djahel doublé d’un oumi, traduire : tu n’es qu’un ignorant doublé d’un analphabète.

Cette phrase, dite dans un arabe classique pour renforcer la sentence, sonna dans l’oreille du père comme une fatalité à laquelle il n’y peut rien. Fort de son expérience acquise tout au long de ses 70 ans, le père sait que son fils obéit à une conduite imposée par un système académicien dont le rôle est le matraquage des cerveaux.

Cet enseignement nouveau, apparu depuis quelques années, et qui croît chaque jour un peu plus, a remis en cause les fondements des principes de la connaissance. Aux valeurs et aux règles élémentaires de bienséance, se sont substitués des comportements inqualifiables qui autorisent des jugements invraisemblables puisés dans un raisonnement absurde.

Signe des temps maudits ou aberration de notre époque, par je ne sais quel abracadabra, le mal est présenté comme étant le bien, et le faux domine le vrai. Des deux antagonismes qui s'affrontent sur un terrain acquis par la majorité, le vainqueur sera, de toute évidence, celui qui est encouragé et applaudi par l'assistance à chaque coup porté sur l'adversaire.

Dépossédé de sa force, le plus faible est écrasé devant la toute-puissance du plus fort ayant choisi comme arme une ruse des plus redoutables. Affaibli et résigné, le vaincu abandonne l'affrontement et assiste, l'âme en peine, à la déconfiture d'où il ne peut s'échapper.

Dans cette arène où les lois de l'absurde priment sur toute raison, il ne reste plus à la personne avisée, à défaut de s'y soumettre, que le sentiment amer des regrets dans un conditionnel agaçant. Si seulement, ce père pouvait savoir, il aurait refait ses comptes, mais là, ce serait faire une intrusion dans des considérations qui dépassent la raison humaine.

Ce que le père sait, c'est qu'il ne sait rien. Par contre, le fils, conforté par son niveau d'instruction

auquel s'est greffée une opinion collégiale, est convaincu qu'il sait tout et que rien ne lui échappe. Par conséquent, il s'arroge le droit de faire la morale à son père qui, à ses yeux, manque de discernement.

Ainsi, se présente l'envers du décor qui cache une évidence que les faiseurs de morale ont scellée pour que ces enfants, nés sous le signe d'une girouette qui tourne au gré du vent, ne voient pas la vraie face de la toile.

Pour peu qu'on s'accorde, de temps à autre, des courts moments de réflexion sur ce qu'est le genre humain, on pourrait aboutir à des résultats sans espérer, en aucune manière, tirer des enseignements sur le mystère qui enveloppe cette espèce qui interroge.

Projection dans le futur

Jeudi 5 juillet 1962, jeudi 5 juillet 2012, 50 années séparent ces deux dates. Ce cinquantenaire qui

coïncide avec le même jour de semaine, ne reviendra que dans 3 siècles et demi en 2362. Et comme par hasard, ce fameux jeudi marquera encore l'anniversaire du quadruple centenaire de l'Algérie en 2412, puis il faudra attendre longtemps avant de retrouver ce même jour de semaine en 2762 etc.

Que ceux qui rêvent de vivre aussi vieux pour continuer à présider aux destinées de ce pays, sachent que tout est possible puisque certains prophètes bibliques auraient vécu autant. Ceci n'est valable que pour les caciques indétronables du pouvoir absolu.

Quant aux autres, partisans de l'autonomie, qui se font des illusions au sujet d'un retour des amazighes, occupant un vaste territoire allant de la vallée du Nil jusqu'à l'Atlantique, il est clair qu'ils n'assisteront pas à l'heureux événement de 2762. Non, ceux-là ne sont pas aussi stupides pour espérer aller jusque-là et voir l'Algérie retrouver son prestige d'antan.

On est loin d'ici, on est aussi loin de partout ailleurs du fantasme que cultivent quelques intellos d'exilés à l'autre bout du monde. Eh oui, quand le peuple

Amazigh avait décidé de brader son burnous pour s'habiller d'un accoutrement d'importation, il ne savait pas que les futures générations allaient en souffrir.

Qu'en sera-t-il de l'avenir de ce pays ou des pays voisins ayant fait partie du vaste territoire Amazigh ? Le statut quo, imposé par la majorité, ne permet aucun espoir d'un retour à une vie normale, ni demain, ni même dans un lointain futur. En adoptant un modèle de société peu recommandable, la majorité s'est soustraite volontairement de ses racines et, par conséquent, elle a accepté de gommer son identité pour se travestir dans un moule périmé dans lequel elle se sent à l'aise. Dépourvue de ses valeurs et ayant perdu ses repères, cette majorité qui refuse d'ouvrir les yeux, se recherchera toujours et encore sans jamais aboutir à quoi que ce soit.

L'Algérie, à l'instar de ses congénères qui ont vendu leurs âmes, il y a bien longtemps, en échange d'une utopique illusion de bien-être, ne peut pas et ne pourra jamais être autre chose qu'une nation composite.

Bien que n'ayant pas vendu mon âme, ce sacré 5 juillet, marquant l'anniversaire de la jeune république, me parachute vers l'année 1942 qui reste gravée dans les mémoires. Guerre mondiale, famine, épidémies de typhus et de choléra, étaient le lot des pauvres gens. Comme si cela ne suffisait pas, la nature en rajouta de plus belles, crachant sur les pauvres populations, toute sa colère.

Depuis, rien n'a changé pour cette pauvre Algérie qui, après avoir subi la guerre, connaîtra l'agitation et le fanatisme. Je ne peux pas oublier ce jeudi 5 juillet 1962, quand toutes les régions d'Algérie se ruèrent sur la capitale pour fêter l'indépendance. Ce jour-là, j'oubliais mes 20 ans, occultés par le couronnement de mon pays auquel j'y avais cru. Mon engouement aux deux anniversaires, le mien et celui de l'Algérie, s'est estompé peu à peu au fil des années. Aujourd'hui, ils ne représentent à mes yeux qu'une banale journée sans intérêt. Une journée comme les autres que j'aurais aimé qu'elle passe sous silence.

Au baroudeur de la Liberté

Que n'a-t-il pas dit à qui veut écouter son message qu'il tente de faire passer afin d'éveiller les consciences de ses compatriotes. Que n'a-t-il pas chanté pour mieux faire passer son discours qui, pour beaucoup de ses concitoyens, n'est qu'un moyen pour le barde de parvenir à quelques fins utiles et dominantes chez l'individu. Que n'a-t-il pas semé comme paroles aux quatre vents dans l'espoir d'un retour d'écho pour reconforter l'artiste dans sa fibre troubadouresque.

Oui, il a tout dit tout au long de son œuvre qui, par un jour béni des gardiens des lieux sacrés, il fut inspiré par un air nouveau qui souffla sur sa colline et chanta la mélancolie de la séparation. Avec son regard d'un éclairé précoce, il venait de signer son premier succès qui ouvrit la voie à toute une pléiade d'artistes qui s'engagèrent dans la chanson moderne au début des années 70. Depuis, que de chemin parcouru par la chanson kabyle, principale ambassadrice de notre culture millénaire.

Quel bel hommage que celui rendu à cette cause par les nombreux artistes qui ont chanté la liberté sous différentes formules. Parmi ces nobles militants de la paix qui ont choisi d'exprimer leur refus à la soumission et à la servitude, il y a celles et ceux qui ont osé dire leurs mots sans détour, et il y a celles et ceux qui ont dit leurs mots avec des métaphores. Dans le premier cas, l'artiste sait qu'il risque sa vie pour avoir dit les mots qui fâchent et dans le second cas, l'artiste ne prend pas de risque, il s'exprime donc dans un message codé. Cette formule est un stratagème qui peut lui valoir les applaudissements de ceux-là mêmes qui ne donneraient pas cher de sa peau s'ils apprenaient le fond de sa pensée.

Je l'écoute et j'imagine une belle journée de printemps inspirant notre aède qui se lâche avec sa guitare dans mille et une fleurs pour chanter la vie d'une rose.

Je l'écoute et j'imagine une nuit d'été avec son clair de lune faisant un câlin aux collines parsemées de villages tels des chapelets phosphorescents qui font des clins d'œil à notre poète.

Je l'écoute et j'imagine une balade en automne dans les champs où notre ciseleur, au sens le plus large du terme, aime se ressourcer et retrouver ainsi ses racines profondes.

Je l'écoute et j'imagine les longues nuits d'hiver et ses journées de mauvais temps quand le barde s'adresse au brouillard comme l'a fait notre artiste méconnu dans sa complainte.

J'écoute et je lis la tristesse de ces personnes éprises de liberté et de paix face à l'injustice des hommes qui a encore de beaux jours devant elle pour sévir.

On peut écouter et imaginer tout ce qu'on veut, y compris le mensonge parvenu jusqu'ici par la force du vent qui refuse de livrer ses secrets.

Nuit des longs couteaux

« La pire des horreurs !!! Abraham, père des religions monothéistes, a failli immoler son propre fils sur instructions de Dieu ! Le premier assassinat

sur terre, remonterait à la genèse avec les deux fils d'Adam. Le tueur d'une personne est un assassin. Celui qui en tue plusieurs est un tueur en série. Quand on tue sans compter, on le fait pour raisons d'Etat et lorsque le nombre reste indéfini, on le fait pour Dieu au nom de la foi ! Non, je refuse de regarder cette abomination !!!!

Les égorgements récents ne font que remuer le couteau dans la plaie et me renvoient aux égorgements commis pendant la guerre de révolution dont certains de leurs auteurs, encore en vie, passent pour des héros. Parfois, il m'arrive de vomir l'humanité entière, à commencer par moi-même. L'animal a, au moins, le mérite de respecter son statut, pas l'homme ». Ce commentaire, je l'ai posté suite à la lecture d'un article appuyé d'une vidéo qu'un ami à partagée sur facebook.

Pour mieux comprendre ma réaction, il faut avoir un regard d'enfant qui a subi la guerre d'Algérie d'un côté comme de l'autre. Lorsque l'école a fermé ses portes pour toujours au gamin de 12 ans que j'étais et qu'il ne me restait plus qu'à vivre les horreurs de la guerre sans la comprendre ni la

juger, il est clair que le traumatisme reste vivace et la phobie du sang me poursuivra jusqu'à la fin.

Oui, durant toute mon adolescence, j'étais hanté à l'idée de recevoir un couteau sur la gorge car les égorgements étaient fréquents pendant la guerre. De mémoire d'enfant, le nain qui accompagnait la troupe de maquisards, ne portait pas d'arme, mais avait une corde et un poignard suspendus à son ceinturon. La corde touchait le sol tellement il était petit. A la djemaa, lieu de repos, il y avait du monde en ces temps où les champs étaient désertés.

- Y a-t-il quelqu'un qui chique ou qui fume parmi vous ? Disait-il de sa voix aussi acérée que son poignard.

Au début, la chique et la cigarette étaient punissables d'une amende, mais en cas de récidive, c'était le nez qui sautait, coupé à froid. Par la suite, plus d'amendes et le nez du chiqueur ou du fumeur partait à tous les coups. Les maquisards sniffaient dans les bouches des gens pour dénicher le menteur en cas de réponse négative.

Après l'interrogatoire suivi d'un prêche, le nain sort son poignard de son étui, le fait tourner et le

retourner dans tous les sens avant de lancer aux pauvres gens :

- vous savez pourquoi mon poignard tremble? Si vous ne le savez pas, je vais vous le dire :

- il réclame le traître qui est parmi vous ? Allez vite !
Donnez-le-moi que je lui tranche la gorge.

Ces égorgeurs, à l'exemple du nain, étaient des volontaires pour ces actes ignobles. Leurs collègues les appelaient toujours par un pseudo suivi de « le boucher ». De plus, ils poussaient la victime à faire le choix entre la corde et le couteau. Ne supportant plus la torture, la victime finit par parler afin d'abrégé sa souffrance, mais le mode exécutoire était toujours le contraire de ce qu'elle avait choisi.

Ce douloureux rappel, ne fait qu'exacerber mon sentiment de rejet d'une espèce du genre humain qui sévit à travers les quatre points cardinaux et qui continue sa progression sur le chemin du mal.

Embarquement en classe New Look

Permettez-moi de livrer ci-après mes impressions à chaud à propos de la nouveauté d'over-blog qui ne manquera pas d'effleurer nos blogs.

Chers utilisateurs,

Depuis 2004 nous ne cessons de travailler à créer la meilleure plateforme pour vous permettre de publier vos idées sur Internet, et d'y être visible.

Aujourd'hui, nous lançons une version totalement nouvelle d'OverBlog. Elle est le résultat de plus d'un an de travail. Nous avons voulu faire la meilleure plateforme du marché. Pour cela nous avons repensé l'ensemble des outils, apporté de nombreuses innovations et des fonctionnalités inédites.

Comme il s'agit d'une évolution majeure, nous avons décidé de ne pas transférer automatiquement les blogs existants sur cette nouvelle version. Vous aurez la possibilité de le faire prochainement, si vous le souhaitez. En attendant, vous pouvez créer un nouveau blog pour tester cette plate-forme. Comme d'habitude, vos remarques sont les bienvenues.

Tout d'abord, je tiens à remercier toute l'équipe d'Over-Blog qui m'a hébergé depuis que j'ai fait mes premiers pas dans cet univers du web qui m'a envoûté dès le départ. Aujourd'hui, l'aventure continue avec cette nouvelle interface que je salue et à laquelle j'ai réagi par un commentaire il y a quelques jours.

Je disais qu'il y a les progressistes réformateurs qui veulent changer les choses et il y a les conservateurs qui voudraient que les choses restent en l'état. Au-delà du parfait, on plonge forcément dans l'imparfait et à force de vouloir trop bien faire, on finit par commettre des erreurs. Le progrès tous azimuts n'a rien apporté de meilleur à la joie de vivre, effacée par le stress engendré par les machines en tous genres.

L'informatique, cette merveilleuse découverte, n'a pas fini de nous surprendre. D'invention en réinvention, rien n'arrête cette locomotive qui file à très grande vitesse, embarquant dans ses wagons les plus dégourdis et laissant sur les quais ceux qui n'ont pas su embarquer.

Occupant une place de choix dans ce train, Overblog, déjà bien assis en première classe, veut aller plus loin avec sa nouvelle plateforme qu'il nous demande de tester et dire nos impressions.

A mon humble avis, cette nouvelle version qui est considérée comme étant une évolution majeure, n'a rien à envier à celle déjà existante qui a fait ses preuves. S'il est vrai que la concurrence livrée par les réseaux sociaux pousse au changement, il n'en demeure pas moins, qu'il y a un label à défendre quitte à laisser quelques duvets, c'est une question d'éthique.

En attendant de bien découvrir cette nouvelle plateforme, je continue ma traversée sur mon ancien canot avec lequel j'ai tissé des liens affectifs. La construction de ce blog m'a pris beaucoup plus de temps que celle de ma maison. De grâce, ne changez rien à mon refuge qui me va comme il est.

Quant à la nouvelle version qui attire par son esthétique, j'y ai déjà créé un autre blog. Pour le moment, je ne dis rien car ça patine un peu au niveau de la configuration.

Juste une expression : Qu'en est-il à l'intérieur de celle qui présente une apparence éclatante vue de l'extérieur ? A vous d'en juger :

Mon bébé prématuré

Né le 18/02/2007, mis en couveuse jusqu'au 29/08/2008, ce bébé prématuré que je n'avais pas imaginé auparavant, est arrivé incidemment. Je ne savais pas que ce môme que j'ai conçu fortuitement, allait devenir un enfant à travers lequel je survivrai si j'ose dire. Eh oui, chacun a sa propre manière de marquer son passage ici-bas. J'écris, donc je suis, disait quelqu'un juste à côté, je me manifeste, donc je suis, disait quelqu'un d'autre si ce n'est pas moi-même, me voici, me voilà, disais-je dans un article. Donc, cette création est arrivée à point nommé pour me permettre d'adhérer à la thèse d'être ou ne pas être, sujet qui m'a interpellé et auquel j'ai fléchi longuement avant de livrer ma motivation ici-même.

Ainsi, ce petit chérubin que j'ai fini par aimer, m'a permis la découverte de quelques horizons que j'étais loin d'imaginer. Il m'a fait voyager à travers le monde où j'ai rencontré une multitude de personnes qui m'ont aidé dans ma quête du savoir. Ce petit ange, que j'aurai dû nommer « djinn » mais qui s'appelle autrement, n'est pas ce que vous pensez. C'est un lutin qui, sitôt sorti de sa couveuse, s'est mis debout et a commencé ses premiers pas. A peine âgé de cinq ans aujourd'hui, il a décidé, il y a quelque temps, de quitter la maison qui l'héberge pour aller naviguer tout seul à l'instar de ses congénères. A partir du moment où il me donne satisfaction, il n'y a aucune raison de ne pas le suivre partout où il va tout en gardant un œil vigilant sur son comportement.

Etant son concepteur absolu, je l'habille, je le nourris, je l'oriente et le laisse faire son voyage tant qu'il me fournit quelques résultats. Le jour où il faillirait, je lui infligerais la sanction en conséquence et si le constat est alarmant, je mettrais fin à sa vie. Oui, c'est très facile et sans préjugé aucun, il suffirait d'un clic de ma part et l'enfant tant favori ne sera plus. La semaine

dernière, j'ai voulu lui donner une autre apparence en l'habillant autrement qu'avec son habit de naissance, mais j'ai changé d'avis. Tout compte fait, je le préfère avec son design d'origine qui le différencie de ses semblables qui n'ont pas arrêté de changer de look. Ce que j'envisage de faire, c'est de reprendre les enseignements des débuts et les corriger un par un.

En effet, un bébé ne s'improvise pas comme cela. Il doit être réfléchi, mûri, puis fabriqué à tête reposée pour qu'il ait une bonne santé. L'handicap dans mon cas, c'est de l'avoir fait dans un moment hasardeux, alors que j'ignorais tout l'arsenal de traitement dû à un accouchement favorable. En effet, le mien porte dès sa naissance un appendice que j'aimerais bien lui enlever, mais ce n'est plus possible car il s'agit d'un double cordon ombilical alors qu'un seul suffit pour son identification. A cela, s'ajoutent quelques éléments essentiels à la création d'un bébé-blog, notamment l'exercice nécessaire et indispensable dans le domaine de l'écriture, chose que j'ai négligée quand j'ai voulu jouer au chroniqueur. L'expérience acquise en la matière, me permet de conclure que si j'enfantais

d'autres blogs, ils seraient totalement différents de leur aîné.

Un appelé face à son colonel

Un colonel devait inspecter une caserne et passer en revue une troupe de militaires. Parmi les soldats, il y en avait un qui ne pouvait pas passer inaperçu tant il était beau. Bonne corpulence, blond aux yeux bleus, il paraissait être un Nordique bien typé, mais il n'avait rien dans la tête et ne parlait pas un traitre mot de français.

Son sergent, se doutant que le colonel allait le choisir pour lui poser les habituelles questions, appela l'analphabète et lui inculqua les réponses qu'il fallait donner.

- Ecoute-moi bien, lui dit le sergent, voici trois questions que le colonel risque de te poser et voici leurs réponses.

- Premièrement il te dira : appelé ou engagé, tu répondras : les deux mon colonel, sachant

qu'après le service, tu entends t'engager, c'est juste pour faire bonne impression.

- Deuxièmement, il va te demander : quel âge avez-vous, tu répondras : 22 ans mon colonel.

- Troisièmement, il te dira : depuis combien de temps êtes-vous là et tu répondras : 2 ans mon colonel.

- Mets-toi ça bien dans la tête et n'oublie pas ce que je viens de te dire. Maintenant, répète avec moi, lui ordonna le sergent.

Une fois la leçon apprise et pour ne pas oublier, le bougre passa toute la nuit à répéter et à mémoriser les questions dans l'ordre : les deux mon colonel, 22 ans mon colonel, 2 ans mon colonel. Seulement, à force de les répéter, l'ordre des questions se brouilla dans sa tête.

Comme prévu, le colonel passa en revue les soldats, les toisant un par un, puis il s'arrêta devant le bel homme. Torse bombé, raide comme une planche et tout et tout, le bougre pouvait faire la fierté de la caserne par son physique.

Et bien sûr, c'est lui qui eut l'honneur des questions du colonel qui lui demanda :

- depuis combien de temps êtes-vous ici ? Et l'autre de répondre :

- 22 ans, mon colonel !

Etonné, le colonel lui demanda :

- mais quel âge avez-vous donc ?

Sans hésiter, l'infortuné soldat répondit :

- 2 ans, mon colonel !

Fou de rage, le colonel leva sa canne pour lui asséner un coup, puis se ressaisit et lui dit :

- Dites-donc, vous me prenez pour un con ou pour un imbécile !

- Les deux, mon colonel ! Répondit le type tout content.

Je dois dire qu'en ce moment, la transpiration ne laisse aucune place à l'inspiration. C'est pourquoi j'ai raconté cette blague, la première sur ce blog, en attendant de voir comment reloger cet espace qui donne l'aspect d'une vieille construction qu'il faut restaurer.

Les voies de la vie

Un départ, un parcours, une arrivée. Voici trois éléments fondamentaux qui régissent la vie de chacun. Ces trois principes définissent un triptyque qui se lit dans les deux sens. De gauche à droite ou de droite à gauche, rien ne change à cette formule dont la valeur est égale à néant en fin de compte, si on l'inverse.

En effet, l'arrivée dans la vie dès la naissance, indique le départ sur un parcours qui finit à l'arrivée, point de départ vers l'inconnue. Donc, départ et arrivée s'inversent dans un dénominateur commun d'une valeur zéro si l'on prend en compte l'espace-temps qui efface tout. Cette équation qui échappe à la raison humaine, supprime toute trace d'existence dans un néant du néant qui va à l'infini.

Reste le parcours se situant entre les deux vecteurs, arrivée ou départ et inversement, sur lequel il faut s'attarder car c'est lui qui détermine notre vie. Ce troisième facteur ne s'évalue ni en unités, ni en

quoi que ce soit, il se mesure en trépas au bout du chemin.

Chaque individu étant astreint à suivre un tracé clairement défini d'avance, par conséquent, il ira jusqu'au bout de son propre chemin, lequel mène vers une destination qui interroge. Le commun des mortels doit savoir qu'il ne sait rien et qu'il ne saura jamais rien du secret qui l'enveloppe.

Par contre, il lui est permis de s'interroger sur son parcours dans la vie. Cette particularité qui domine chaque être et qui s'étend sur une distance proportionnelle à la durée de vie, se mesure en temps réel depuis le point départ jusqu'à l'arrivée qui marque l'aboutissement d'un processus. Ensuite, c'est l'effrayante question sans réponse que d'aucuns ont résolue via quelques références. En tout cas, personne n'en est revenu pour nous éclairer sur ce qui nous attend au bout.

Ces voies de la vie, menant vers la même destination, peuvent être comparées à des sentiers, chemins, pistes, routes et autoroutes. Parmi ce nombre indéterminé de voies d'un passage qui peut être abrégé à chaque instant, il faut noter l'infinie

variété de formes qui façonnent la marche de chacun et chacune.

Essayer de décrire quelques sentiers tortueux parsemés d'épines ou, à l'inverse, les grandes routes rectilignes bordées de fleurs, serait malaisé de ma part. A la limite, je pourrais imaginer et résumer un tronçon de ma marche, mais là encore, l'évidence me renvoie à l'incertitude du moment.

Que ceux ou celles qui voguent sur des autoroutes bordées de fleurs, emportant avec eux des bagages remplis de projets à long terme, sachent que leur voyage peut être interrompu à tout moment. Les horizons qui défilent les uns derrière les autres, ne doivent pas leur faire oublier l'impasse omniprésente où tout s'arrête.

Ceci ne veut pas dire qu'il faut se démobiliser et ne penser qu'au bout du tunnel. Il faut faire en sorte que son chemin soit sans fin tout en ayant en tête qu'il a une limite qui peut être imminente. La vie est belle et profiter de chaque instant qu'il nous est donné de vivre, serait plus sage.

Un espace-temps à méditer

Par un jour ensoleillé de février, une vieille paysanne lançait une boutade à l'adresse d'un mois de janvier plutôt froid et neigeux : vas te faire voir ami yennayer, mes chevreaux sont sortis aujourd'hui !

Janvier qui n'avait que 30 jours, ayant été vexé par l'attitude de la vieille femme, pria février de lui prêter un jour pour laver l'affront. Aussitôt dit, février s'amputa d'une journée et l'offrit à Janvier qui, en un laps de temps, tourna en une bourrasque qui eut raison des biquets.

Cette fable, bien de chez nous, citée par Api (l'abeille du Djurdjura) lors des dernières neiges, remonte au calendrier agraire bien calculé par les Berbères au temps des Pharaons. Cette journée de tempête qu'on appelle « Amerdhil », c'est-à-dire « l'empreint », est toujours d'usage dans le calendrier « Amazigh » dont le 1^{er} jour de l'an correspond au 12 janvier du calendrier universel.

Considéré comme une survivance du calendrier Julien, le calendrier « Amazigh » auquel il ne reste

que des vestiges, s'est étiolé au fil des temps pour ne subsister qu'à travers les contes anciens. Pour mieux comprendre ce qu'était l'agenda du peuple Amazigh, il faut se référer à toutes les réformes adoptées tout au long de l'histoire dont la dernière en date fut celle décidée par le pape Grégoire XIII.

Mon propos n'est pas de revenir sur la légende de la vieille en ces journées chaudes de printemps, ni sur le nombre de jours que comptent les différents calendriers de par le monde, mais de jeter un regard sur cet espace-temps qui bouleverse la physique et la philosophie.

Avant que « nos ancêtres les Gaulois » ne se décident à quitter le pays et de rendre à César ce qui appartient à César, il y avait et ils y sont toujours, nos ancêtres « les Arabes » qui nous ont bernés d'une façon magistrale jusqu'à nous faire renier, sans aucun complexe ni aucune gêne, nos vrais ancêtres.

Et « les amazighs » étaient partis pour une randonnée de plusieurs siècles à travers des sentiers tortueux où rien de pousse sauf les épines et le rebut d'une vie amère qu'ils avalèrent jusqu'à la lie. Ainsi, se dessina le sort de ce peuple qui

abandonna le calcul de son espace-temps pour le convertir à une autre échelle qui leur faussa toutes les données.

« Les amazighs » qui savaient si bien gérer leur espace-temps, étaient pris au piège et ne purent se dégager des rets où ils étaient pris pour toujours. Le filet était divinement tissé et les quelques tentatives esquissées, ici et là, pour y échapper n'auront servi à rien.

Aujourd'hui, qu'en est-il de ce pays millénaire qui s'apprête à célébrer son cinquantenaire comme si son histoire a commencé en 1962 ? Pour illustrer cette absurdité, un chef d'Etat français en visite officielle en Algérie, prononça ses premiers mots par une phrase lourde de sens : « la France historique salut l'Algérie indépendante », avait-il dit à sa descente d'avion.

Aberration de l'histoire ou reniement de soi, l'Algérien s'est confiné volontairement dans un moule qui n'est pas le sien et n'est pas prêt d'en sortir. Depuis les années de grâce ou les années d'aucune grâce qui composèrent cet espace-temps qui échappe à la raison humaine, rien n'a changé et rien ne changera.

Même si hier n'est plus aujourd'hui et aujourd'hui ne sera pas demain, l'intervalle qu'il y a entre le commencement et la fin ne se mesure pas. Au final, cette dimension n'aura qu'une valeur égale à néant, c'est-à-dire, le trépas qui prédomine en chacun de nous. Cette fatalité devrait nous inciter à dépasser toutes nos zizanies pour que la traversée du temps qui nous est alloué soit plus agréable.

Aux urnes citoyens

Hypocrisie, fourberie, imposture, mascarade, mensonge, tromperie, sournoiserie, sont autant de termes dont raffolent ceux qui ne veulent pas que ce pays puisse ressembler à une nation.

Depuis ce matin, veille des élections qui n'intéressent que les farceurs qui tentent de faire avaler la couleuvre à une populace en mal d'être, l'accès à Internet est restreint à un débit nul un peu partout dans les foyers.

J'apprends à l'instant, via Berbères tv, que des installations sises à Bab-Ezzouar, ont fait l'objet d'un incendie, ce qui expliquerait l'absence de connexions. Volontaire ou involontaire, cet incendie, s'il a eu lieu réellement, n'est qu'un truchement pour faire passer la pilule.

En effet, comment expliquer qu'il en est de même sur les autres supports mobiles ? Après toutes les peines que je me suis données à souscrire à des abonnements, ici et là, sur différents réseaux câblés, me voici à la recherche d'une hypothétique solution en essayant de passer par des réseaux sans fil.

Eh bien, autant pour moi, les sommes que j'ai déboursées pour ces abonnements coûteux, n'auront servi à rien. S'il est vrai qu'Internet, comme tout équipement moderne, est une nécessité pour les peuples civilisés, par contre, il est le malvenu chez les incultes d'un conformisme obsolète.

L'erreur, et c'en fut une, c'est d'avoir cru en un avenir meilleur il y a de cela 50 ans lorsque l'Algérie retrouvait son indépendance. Ironie du sort, ce cinquantenaire coïncide avec les mêmes jours qui marquèrent le pays d'une encre

indélébile. Pendant qu'Alger était livrée aux hordes assassines de l'OAS dont l'attentat le plus sanglant fut celui du bureau de la main-d'œuvre, d'autres régions du pays retrouvaient la paix.

Je me souviens comme si c'était hier de ce triste mercredi 2 mai 1962, tout comme je me souviens des jours suivants : jeudi, vendredi et ainsi de suite jusqu'à l'euphorie du jeudi 5 juillet 1962 qui m'avait fait oublier mon anniversaire. C'était beau, c'était bien malgré les blessures dues à 7 ans et demi de guerre.

50 ans après, l'Algérie millénaire n'arrive toujours pas à se réconcilier avec elle-même. Elle se recherche encore à travers des schémas d'importation qui font d'elle une nation à la traîne malgré toutes les richesses dont elle dispose.

L'Algérie des chimères, attend qu'on lui redonne son cachet pour retrouver ses marques car pour le moment, elle n'arrive même pas à définir son calendrier. Au début, ce fut dimanche qui marquait sa fin de semaine comme partout ailleurs, ensuite on décida de l'écarter du pôle civilisé pour instaurer le vendredi et maintenant c'est samedi.

Au fait, pourquoi a-t-on choisi le jeudi 10 mai, jour de travail, pour les élections ?

Ceci dit, je rajoute que si j'éprouve des difficultés à rédiger, j'y trouve une certaine thérapie qui m'aide à mieux supporter la bêtise de ceux qui s'entêtent à vouloir à tout prix noyer ce beau pays au fond des abysses. Avec un débit de connexion de 14,492 Kbps (1,812 Ko/sec), j'imagine que je dois attendre l'après-vote pour publier mon post !

Une trilogie de débiles

Elle va avoir bientôt 50 ans, un âge raisonnable qui aurait pu la combler de bonheur tant sa richesse est indéfinie. Cette grande dame, d'une beauté sublime, possédant tous les atouts pour être heureuse, est accablée par ses trois fils nés avec un syndrome que la médecine actuelle n'arrive pas à soigner. Il s'agit d'un handicap psychomoteur hérité d'une ascendance métissée de plusieurs races dont la plus ambiguë est d'origine bédouine.

L'espoir d'un éventuel traitement s'avère inutile et la maman le sait bien. Par conséquent, elle s'est résignée à son triste sort et encaisse sa souffrance avec dignité. Les soubresauts en cascades ainsi que les déboires et les désillusions qu'elle a subis tout au long de sa vie, n'ont pas réussi à la faire plier. Bien que sa fierté soit entachée par la débilité de ses enfants, elle reste toujours debout.

Mais, jusqu'à quand, la belle dont tous les regards sont braqués sur elle, peut-elle tenir le coup ? Convoitée et désirée depuis toujours, l'amante aux multiples charmes refuse toute alliance et accepte de se sacrifier pour sa progéniture que le destin lui a infligée. En dépit du surmenage dû à la maladie de ses fils, et nonobstant son âge, elle garde les traits et l'allure d'une mère que d'aucuns n'hésiteront pas à céder devant l'éclat de sa grâce.

L'infortunée lady, assiste impuissante et désarmée, au sarcasme de ses trois fils qui font les clowns un peu partout quand ils ne sont pas en état d'agitation. Parmi les trois frères, l'aîné est le plus dangereux. Sournois et schizophrène, c'est lui le meneur qui organise toutes les bouffonneries. Au summum de son délire, et à l'approche du

cinquantenaire de sa maman, il brandit l'emblème familial et invite toute la population à venir en masse célébrer un événement, le deuxième du genre depuis l'échec cuisant du premier. « Aux urnes citoyens », dit-il à haute voix pour qui veut l'entendre.

Le second des frères, est un fou de Dieu qui se croit investi d'une mission divine pour illuminer les esprits et faire tomber le voile, pas celui des femmes, mais celui qui empêche les gens de voir l'au-delà où la vie y est éternelle et sans aucune comparaison avec celle d'ici-bas. « Suivez- moi, je vous montrerai le chemin qui mène vers le bonheur absolu où règne la vraie justice », ne cesse-t-il de s'égosiller jusqu'à perdre la voix.

Le cadet de cette lignée hors normes, est le moins atteint psychologiquement, mais il n'en demeure pas moins qu'il est aussi taré que ses aînés. Tel un caméléon, il est capable de changer de couleur à tout moment, ou devenir une girouette pour virer au gré du vent quand le besoin de s'enrichir le prend. « Rejoignez-moi, je vous ouvrirai les portes du monde civilisé et on dansera ensemble sur le

podium des grandes nations », promet-il à l'assistance obnubilée par son discours.

Le 5 juillet prochain, l'élégante lady aura 50 ans. Elle sait que tous les espoirs en un avenir meilleur, ne seraient qu'une fantaisie. Sa trilogie d'aliénés étant atteinte d'une maladie héréditaire, les futures générations risquent gros. A moins d'un miracle, l'image de cette mère-patrie qui mérite sa place de vedette incontestée parmi ses congénères, sera ternie pour longtemps si ce n'est pour de bon. A bon entendeur, Salut !

Dépêche de Kabylie

Quatre mois de réclamations, quatre mois d'attente et de questionnements sur la fâcheuse erreur qui s'affiche sur mon micro à chaque fois que je tente de me connecter, viennent de livrer leurs secrets. Eh bien oui, ce dont je me doutais bien, vient de me conforter dans ma suspicion quant à l'attitude d'un employé malveillant qui s'arroge le droit de connecter qui il veut et quand il veut.

Si ce n'était le hasard d'une rencontre, cette mésaventure qui a commencé le 11 décembre et que j'ai relatée dans l'article « faut pas rêver » suivi de « lettre ouverte », je serais privé de connexion pour toujours. Il a suffi d'un appel téléphonique et en une fraction de seconde, ma connexion est activée. Bien que j'aie payé pour 1 méga, débit maximum accordé aux particuliers, j'ai tout juste quelques kilos et c'est déjà quelque chose puisque par ailleurs ça fonctionne aussi mal.

Sommes-nous devenus incompetents à tel point que nous sommes incapables de gérer ce que les autres ont inventé de bien. Dans les années soixante-dix, l'Algérie faisait partie des meilleurs pays en matière de développement informatique. Aujourd'hui, la régression continue son chemin, et à cette allure, nous replongerons bientôt dans une sorte de friperie que les décideurs veulent instaurer.

Je ne pensais pas qu'ici, au pied du Djurdjura, terre des hommes libres, de tels procédés puissent exister et que des affinités liées au dogme supplantent tous les droits. En effet, la personne qui m'a privé de connexion pendant quatre mois,

n'avait aucune raison de m'en vouloir si ce n'est le fait de mes opinions que j'exprime publiquement.

Non, dans ce pays du non-droit où le pourrissement a atteint les collines de la Kabylie, il faut prendre son mal en patience et le traiter en fonction de la situation du moment. Que vive la nature qui m'offre la meilleure thérapie en ces belles journées printanières où le divertissement est omniprésent partout.

Juste une prière, pour que le doigt de l'agent qui ne cache pas ses apparences mystiques, s'interdit le clic qui désactive la ligne et m'empêche de partager quelques moments magiques avec les amis du web.

Du grisbi à l'oseille

En voulant chercher les origines du mot « grisbi », je me suis perdu dans les méandres d'un bisenness où tout n'est qu'une question de prix. Même le dialecte n'échappe pas aux affairistes qui se font du « pognon » en vendant des logiciels de ce nom.

De renvoi en renvoi, j'en arrive au « fric » et ce n'est pas fini, car « l'oseille » qui veut dire la même chose, est juste derrière. En y jetant un coup d'œil de l'autre côté, je rencontre le « bakchich » qui fait une petite différence par rapport à ses semblables. Ce dernier désigne un pourboire ou un pot-de-vin qu'on donne à quelqu'un qui en a besoin pour remplir ses poches de « flouze ».

D'aventure en aventure, me voici avec des « pépètes », comprendre que c'est du masculin comme ses homologues « galettes », qui me font un clin d'œil. Un peu plus loin, des « briques » faillirent tomber sur ma tête quand je tentais d'en savoir plus. Qu'à cela ne tienne, il fallait continuer ma recherche jusqu'au bout.

En cours de route, quelques « picailleurs » laissés par un certain « pascal » de « saint-frusquin », barraient le chemin. Trouver un passage menant vers le « blé » s'avéra sinueux à cause de la « caillasse » répandue sur tout le chemin. Une « espèce » nommée « roupie » ainsi que sa jumelle « mitraille », aidées par une dénommée « braise », obligent à contourner la « devise » pour passer

devant la « ferraille » avec le risque de se faire écorcher.

Non ! Ce n'est pas sérieux tous ces synonymes pour un seul et même « pèze » qui vaut son « radis ». Du « grisbi » à « l'oseille » en passant par le « bâton », la « balle » ou que sais-je, on pourrait aller comme cela à l'infini sans pour autant trouver un palliatif à « l'argent », ce bon serviteur mais aussi ce mauvais maître dans certains cas.

En effet, lorsqu'une personne est frappée d'une avarice caractérisée, on dit d'elle qu'elle ressemble à un ver de terre qui ne mange pas à sa faim par crainte de se retrouver en rupture de stock. Curieusement façonné par la nature, Radin est ce type d'individu qui défie la misère malgré la fortune dont il dispose. Ayant hérité d'une rente à n'en plus finir, il n'ose pas toucher à un centime de son argent endormi dans un compte bancaire.

Pour ne pas mourir de faim, il se contente de dépenser le peu d'argent qu'il gagne en revendant des sachets de chique. Partageant sa misère avec sa dame sans enfants, et habitant une petite maisonnette, Radin thésaurise au paroxysme de la bêtise en évitant la moindre dépense. Pour

s'éclairer, il utilise une seule ampoule de faible intensité qu'il éteint au plus tôt sans omettre de disjoncter le compteur au cas où l'interrupteur s'ouvrirait pendant son sommeil.

Quant au gaz, tant qu'il y a le bois qu'il ramène des champs, la bouteille de butane peut attendre longtemps avant d'être rechargée. Sacré Radin !

Rétrospective sur une décadence

Les élections qui se préparent, viennent me rappeler que le cinquantenaire de l'indépendance de l'Algérie approche. Un demi-siècle de richesse pour les uns, un demi-siècle de pauvreté pour d'autres, on est en droit de faire une halte afin d'essayer de voir plus clair dans ce méli-mélo qui fait de nous un peuple qui interroge.

Pour mieux comprendre la situation qui prévaut en Algérie, il faudrait faire une rétrospective et scruter notre l'histoire depuis la nuit des temps. Mais là, n'est pas mon propos car je ne suis ni

historien, ni qui que ce soit pour m'autoriser à parler de notre histoire millénaire. Cependant, les événements successifs que le pays a subi depuis 1962, ne peuvent pas laisser indifférent le simple citoyen que je suis.

Un regard sur ce qui s'est passé depuis l'indépendance, m'a aidé à identifier les causes de notre déconfiture qui puise son fondement dans le rejet de notre véritable identité. En effet, quand Ben Bella, premier président de la république Algérienne, arriva au pouvoir, il déclara en tapant sur la table, et répétant trois fois de suite : nous sommes arabes !

Parmi ses premières instructions, le décret 62/63 interdisant toute boisson alcoolisée aux personnes de confession musulmane, annonçait la couleur d'une dictature sournoise. Porté au pouvoir par les décideurs du destin de l'Algérie, Ben Bella n'eut presque pas le temps de bien savourer son trône, qu'il fut déchu par Boumediene qui dirigea le pays d'une main de fer.

Le conseil de la révolution, né du parti unique dont le fameux slogan « par le peuple et pour le peuple », fut la période des interdits en tout genre : l'interdit

de penser, l'interdit d'être, l'interdit tout court. Deux jeunes sœurs, étudiantes à l'époque, avaient écopé de deux ans de prison chacune pour avoir détenu un cahier de brouillon sur lequel elles avaient transcrit l'alphabet Amazigh.

Pour contrecarrer le mouvement berbère naissant, Boumediene fit venir les frères musulmans des pays arabes pour professer leur doctrine à nos élèves. De cet enseignement, naquit une série d'événements incontrôlables que nous subissons encore aujourd'hui.

Chadli arriva en homme d'ouverture du paysage politique. La libre circulation (interdite sous Boumediene), le plan anti-pénurie, la constitution et la création de partis politiques, firent de lui le président libéral qui voulait donner l'exemple, allant jusqu'à raser sa moustache et recevoir la reine d'Angleterre. Quand il déclencha octobre 88, il signait sa démission et la fin d'un processus qui allait engendrer une tourmente dont la violence discrédita l'Algérie pour de bon.

Juste avant la terreur qui s'abattit sur tout le pays, une lueur d'espoir, vite dissipée, pointa son nez à l'occasion des premières législatives libres de 91.

Le fameux ras de marée du FIS fut la surprise du vote, le premier du genre depuis l'indépendance. Eh bien oui, le peuple Algérien ne savait pas comment, ou ne voulait pas quitter son coin obscur dans lequel il fut séquestré depuis sa souveraineté confisquée. Sa cécité était si grave que voir le jour lui aurait été fatal.

Parmi les candidats de ma conscription, il y avait le professeur Daoud à qui j'ai donné ma voix, non pas à cause de sa coloration politique, mais à cause de l'homme digne d'un siège à l'assemblée. Cet éminent spécialiste en gastrologie, natif d'Annaba et candidat du FFS, n'était pas à décrire. A côté de lui, il y a avait tout un choix à faire parmi les candidats et candidates démocrates, représentants de partis ou simples indépendants rompus à l'exercice politique.

Lors du dépouillement et à ma grande surprise, il ne sortait des urnes que Cheikh Achour, un imam qui n'avait aucune qualité ni connaissances en quelque matière que ce soit. A chaque bulletin tiré de la boîte, l'assistance présente sur les lieux criait « Allah Akbar ! Dieu est grand ». A ce moment là, j'avais compris que c'était foutu et qu'il ne valait

pas la peine de m'attarder d'avantage sur les lieux. Ceux qui utilisaient le slogan « aliha nahya, aliha namout » (pour elle je vivrais, pour elle je mourrais), comprendre la république islamique, se sont convertis, quelques temps plus tard, en affairistes après avoir escroqué bien des gens.

Entre-temps, le train infernal s'était mis en route et rien ne pouvait l'arrêter. Le haut conseil de la sécurité orchestra la démission de Chadli et composa un haut comité d'état chargé de la gestion du pays. M. Boudiaf est alors rappelé pour assurer la présidence de l'état. Avec lui, l'espoir d'un redressement s'annonçait s'il n'y avait pas eu ce 29 Juin. Tout juste six mois après son arrivée, il fut assassiné en direct d'Annaba.

Donc, après cet épisode qui coûta la vie à un digne fils de l'Algérie et en attendant l'élection d'un nouveau président, une spirale infernale s'installa à travers tout le pays. Personne ne savait qui était qui et chacun se tenait sur ses gardes jusqu'à cette nuit où, ô miracle, l'Algérie retrouvait la paix pour un court moment. Vous l'avez compris, il s'agit de la nuit qui suivit le jour de l'investiture de Zéroual,

fêté en grande pompes par un populo en manque d'un pâtre.

Ce candidat de l'armée à qui on avait taillé un parti (RND) sur mesure, était sifflé partout où il passait lors de sa campagne électorale. Cela se passait en 1995 où mis à part le boycott du FFS, quatre candidats émergeaient pour les premières élections présidentielles libres de l'Algérie. Le PRA, le MSP, le RCD et le RND étaient dans la course au pouvoir. Bien entendu, le dernier mot revenait aux électeurs. Dans une société normale, il n'y avait pas de choix à faire, du moment que les candidats représentaient des courants bien distincts.

Nonobstant les balles assassines, les Algériens s'étaient rendus aux urnes et le vote se déroula sans dégâts. Les spéculations qui suivirent les résultats ne pouvaient en aucun cas, remettre en cause le plébiscite du RND avec un score percutant de 61,34%. Il fut suivi de loin par le MSP avec 25,38% puis du RCD avec 9,29% et enfin le PRA avec seulement 3,78%. Le RND avait cette grande marge qui le mettait à l'abri de toute contestation, d'autant plus qu'il était le fils légitime du FLN.

Quelque chose ne tournait pas rond, m'étais-je dit. Pourquoi et comment, les gens qui suivaient le RCD lors des marches organisées pour sauver le pays, firent volte-face le jour du vote ? A cette question, je m'étais amusé à reprendre les chiffres et à faire des comparaisons. Le RND qui avait obtenu 8,78% à Tizi-Ouzou et 9,23 à Bejaia, fiefs du RCD qui lui, n'avait eu droit qu'à 0,48% dans le fief du RND. En supprimant les résultats de la Kabylie à tous les candidats, le RCD n'arrivait même pas à la cheville du PRA. Par ce vote sanction, la majorité venait de confirmer ses affinités en dépit du bon sens.

Désolé de remettre sur le tapis ces chiffres qui ne veulent plus rien dire, mais c'est grâce à eux que j'ai pu me faire une idée de la composante Algérienne qui n'a pas fini d'estomaquer.

On y retrouve 55% d'opportunistes, 25% d'islamistes et 20% de démocrates. Combien sont-ils aujourd'hui, ces démocrates qui s'entêtent à mener un combat perdu d'avance ? Je ne saurais le dire, car beaucoup se sont exilés vers d'autres horizons plus accueillants.

De cette trilogie des trois frères qui se détestent mutuellement, il faut noter que l'opportuniste et

l'islamiste seraient prêts à composer ensemble contre le démocrate. Tant que l'Algérien se recherche à travers des modèles importés pour se trouver une fausse identité, il n'ira pas loin. Tous des Algériens et seulement des Algériens, sans appendices ni étiquette, serait le meilleur slogan.

Le rejet de l'autre en est la cause profonde qui ronge ce pays. Pour l'instant rien ne permet d'espérer un quelconque changement qui irait dans le bon sens car nous sommes plus divisés que jamais. Nous ne sommes plus qu'un agglomérat d'individus, tous justes bons à servir de pions sur ce vaste échiquier qui représente l'Algérie. Je crois que Saïd Saadi avait raison de dire qu'il s'était trompé de société. De grâce ! Ne m'appellez pas le jour du vote.

Touche pas à mon lap-top

Depuis l'invention de la massue jusqu'au lap-top d'aujourd'hui, l'homme, cet insatiable prédateur, n'arrête pas d'innover. Que n'a-t-il pas inventé

comme fourbi pour se servir ? Rien ne l'arrête dans son escalade vers le summum du progrès qui finira, peut-être, par avoir raison de lui lorsqu'il aura atteint les limites de la science.

En attendant, il continue son apogée à très grande vitesse, aidé pour cela par le microprocesseur qui est, sans nul doute, l'invention la plus fabuleuse depuis quelques décennies. Oui, sachant le rôle que joue l'ordinateur dans la vie de tous les jours, il serait malaisé d'imaginer un monde dépourvu de cette machine.

Devenu indispensable pour la gestion des institutions mondiales, l'outil informatique s'impose comme une nécessité face à un mode de vie qui se veut de plus en plus robotisé. Cette technique qui explose, a permis une ascension surdimensionnée à ceux qui ont su l'exploiter.

Pour l'exemple, il y a tout juste 7 ans, Mark Zuckerberg, encore inconnu, eut la géniale idée de lancer sa version facebook. Ce jeune rouquin âgé de 28 ans aujourd'hui, a été désigné « personnalité de l'année » en 2010 et sa fortune personnelle est estimée à 17,5 milliards de dollars, rien que ça.

Son savoir-faire aidant, il continue sa progression tous azimuts à travers les continents dont les portes lui sont ouvertes. Devenu incontournable pour beaucoup, son réseau social dépassant aujourd'hui les 800 millions d'utilisateurs, attire et séduit de plus en plus.

L'autre personnalité, c'est évidemment, William Henry Gates III, dit Bill, fondateur de Microsoft en 1975 alors qu'il avait 20 ans. Le succès commercial de sa fenêtre s'ouvrant sur le monde, l'a propulsé en haut de la pyramide pour devenir l'homme le plus riche du monde avec une fortune personnelle estimée à 56 milliards de dollars.

Serait-ce que cet homme qui recevait 4 millions d'e-mails par jour avant de quitter son empire en 2008 et se consacrer à sa fondation humanitaire, posséderait un génie particulier ?

Oui, chaque individu referme un esprit qui dicte, guide et oriente la personne qui l'héberge. Il y a cette fatalité impalpable qui décide de ce que sera celui-ci et celui-là. Chacun de nous est prédestiné à accomplir la mission dont il est chargé bien malgré lui. Le destin n'est pas un concept sur lequel on peut agir, il est une notion immatérielle. Donc, il serait

vain de tenter une autre destinée que celle qui s'impose en ordnatrice absolue.

Invite à une bouffonnerie

A propos de la participation ou pas au festin qui se prépare et qui sera présenté prochainement, je dirais sans me tromper qu'il aura le même goût que tous les précédents banquets organisés ici et là à travers le territoire. Amer pour les uns, délicieux pour les autres, le repas qui sera servi annonce déjà son avant-goût. Tout le peuple est invité à prendre place autour d'un buffet où tout est minutieusement étudié pour faire avaler la couleuvre.

Parmi les organisateurs dont le nombre ne cesse d'augmenter, on peut noter la présence de deux frères ennemis qui ne sentent pas l'odeur de sainteté chez les initiateurs du jubilé. « Je n'aime pas mon frère et je n'aime pas qu'on le frappe », recommande le fameux dicton qui semble

complètement banni devant les intérêts tous azimuts de nos deux frères démagues.

Cette zizanie qui prédomine chez nos deux frangins, me renvoie vers un conte du terroir qui cite Bousmaha, un animal qui a toujours eu sa place en Kabylie. Mais, pourquoi je saute du coq à l'âne en voulant parler d'un sujet qui n'a rien à voir avec les fables ? Puisque c'est sorti, je dois résumer pour ceux qui ne le savent pas, qui est Bousmaha.

On raconte que l'âne, puisque c'est de lui qu'il s'agit, accepte de partager sa nourriture avec d'autres animaux excepté son semblable. Qu'une poule vienne picorer dans sa mangeoire, la bête ne réagit point. Que son égal s'y approche, c'est l'attaque suivie de morsures et de coups de sabots.

On rapporte plusieurs légendes à propos de ce roi Midas des montagnes : l'âne et le chacal, l'âne et le bœuf, l'âne pris en otage par les animaux sauvages etc. Dans la majorité des fables, cette bête de somme fait toujours les frais des lois de la jungle qui l'exploite sans pitié. Encore de nos jours, le baudet demeure nécessaire, voire indispensable là où le relief rend impossible l'accès motorisé. Tout juste bon pour les corvées, l'âne subit toutes les

besognes que lui inflige son propriétaire et encaisse la bastonnade quand la charge est trop lourde.

.../...

Désolé d'abandonner ce conte de nos grand-mères pour revenir au banquet en question. Que dire sur ce gala qui capte nos médias, sinon qu'en ce moment, c'est le branle-bas de combat où les préparatifs s'accélèrent pour que tout soit fin prêt à la date du rendez-vous. Le repas qui s'annonce très épicé, mais surtout bien pimenté, sera embelli avec quelques suppléments de coups fourrés. L'armada qui s'active à concocter l'un des mets jamais connu jusque-là, est prête à faire face à toute éventualité. Quant à la recette, ça reste dans le secret absolu car des surprises sont programmées dès la fin de la kermesse. Les initiateurs de cette bombance, doués d'une subtilité hors normes, connaissant la magie des mots et des maux afin de séduire l'assistance, attendent le moment venu pour faire leur show sous le chapiteau Algérie.

Depuis 91 et même bien avant, la troupe dont les acteurs vieillissants, continue sa représentation envers tout et contre tout. Malgré l'âge avancé qui

les a rattrapés, les figurants de la tragédie nationale, ne sont pas prêts de céder leur place. Comme le clou de Jeha, j'y suis j'y reste, ils ne se sentent pas gênés outre mesure.

« Lanayaç thechva amesmar irsan dhi thesga iqim !
»

En toute franchise

Si les derniers jours de mauvais temps, m'ont démarqué de mes occupations habituelles, ils m'ont permis de faire le plein de surf sur Internet. Donc, après avoir visité un ensemble d'endroits, me voici revenu à mon port d'attache avec peu de chose pouvant me faire oublier la grisaille d'Alger et ses environs. Ni les sites amis, ni même facebook n'ont réussi à dissiper le spleen qui me saisit dès que je remets les pieds dans cette ville qui fut Alger la blanche. N'est-ce pas Api ?

Pour me dégourdir les jambes, j'ai l'habitude de faire un circuit de 8 km, le même depuis quelques

temps. Cette tournée qui n'est pas une promenade, s'impose comme une obligation pour dérouiller mes articulations qui prennent un sacré coup à cause de l'air marin. Départ de chez-moi à la Brise marine, en passant par Alger-plage, les ondines, le chemin des ruines, j'aboutis au port de Tamentefoust (l'antique Rusgunia) où j'effectue un demi-tour et la boucle est bouclée. Juste un détail : Hier après-midi, malgré la réapparition du soleil, j'ai été contraint de contourner mon chemin, ce qui m'a obligé d'effectuer un kilomètre supplémentaire, et pour cause ? Au niveau des ondines, des bouches d'égout, visiblement trop pleines, ont éructé.

La marrée noire et les odeurs qui s'y dégageaient, faisaient oublier que l'argent possède une valeur. En effet, lorsqu'on sait que de nombreux multimilliardaires habitent les lieux, on se pose beaucoup de questions quant à la situation qui prévaut en Algérie. Ici, c'est le pays des extrêmes où l'échelle des valeurs a cédé la place à une sorte de méli-mélo que les experts du monde entier auraient du mal à cerner. Aucun adjectif ne peut qualifier notre condition de vie qui ne ressemble à rien.

Depuis bien longtemps, nous faisons semblant d'exister, mais au fond, nous ne faisons que végéter, n'en déplaise aux concepteurs de la langue de bois.

Tout est faux et tout est hors normes dans notre pratique, qu'elle soit réelle, virtuelle ou spirituelle. « Je me manifeste, donc je suis », « j'écris, donc je suis », « me voici, me voilà », ne sont que des attributs trompeurs pour se donner l'illusion d'être comme je le fais en ce moment. Un peuple qui a perdu son identité et qui se recherche à travers des surnoms importés ici et là, ne peut pas former une nation forte telle qu'elle fut jadis avant la première invasion.

Sur ce, je vais rejoindre ma montagne qui me manque affreusement. Là-bas où on se sent plus proche des cieux, la première chose que je dois faire, c'est de rendre visite à mes oliviers pour voir comment ils ont accueilli les neiges dont les bienfaits ont été approuvés par nos aïeux.

A contre-courant

Il neige, il neige même beaucoup, ce qui est tout à fait normal en cette période hivernale. Ce qui n'est pas normal, c'est le comportement des gens face à de tels événements. La neige ne date pas d'aujourd'hui et si elle est revenue après une longue absence, c'est pour nous rappeler à l'ordre.

Cette neige, très appréciée de nos aïeux, appelée « leghvar netmourth », l'or blanc par ailleurs, aurait pu être la bienvenue chez nous si les gens avaient pris conscience que le monde évolue et qu'il fallait suivre son mouvement. Comme ça n'a pas été le cas, il serait vain d'essayer de rattraper le train qui s'éloigne de plus en plus.

Les quelques jours de neige, ont suffi pour saper le moral de la population qui se voit désarmée devant le retour de cet élément aussi nécessaire que vital. Même si le mot « neige » n'est pas transcrit dans les paroles de Dieu, elle demeure une substance indispensable à l'équilibre de notre planète. Les discours sur le réchauffement climatique nous ont fait oublier que la nature est capable de se protéger contre les agressions de l'homme.

Il fut un temps où les neiges étaient accueillies avec ferveur chez une population démunie mais qui

vivait son temps dans la joie. Avant l'annonce de l'hiver, chaque famille prenait ses dispositions pour stocker les provisions dont elle avait besoin pour l'hiver : denrées alimentaires, bois de chauffe, nourriture pour les animaux, pétrole pour l'éclairage etc.

Ayant atteint les villages les plus reculés, le progrès d'aujourd'hui est devenu un souci pour une population qui n'a pas su en profiter. Les coupures d'électricité, la pénurie de gaz dans un pays producteur, le manque de ravitaillement dû à l'absence de routes ou leur entretien, créent une angoisse chez les habitants obnubilés par les gadgets de la technologie moderne.

A défaut de revenir au mode de vie à l'ancienne pour vivre heureux comme l'ont été nos aïeux, il faut assumer son choix et penser à ceux qui vivent sous des températures de moins cinquante degrés ou ceux qui en profitent pour faire du ski. Si l'un et l'autre mode de vie ne nous conviennent pas, continuons alors à vivoter dans la voie tracée par ceux qui en font de la récupération pour nous gaver de discours.

Passeport pour un visa

Un million et trois cent mille dinars, l'équivalent de Dix mille euros au change parallèle, rien que ça, c'est le prix d'un visa de sortie pour rejoindre l'hexagone. Certainement un aller sans retour pour Hassane, jeune travailleur, fils unique ne manquant de rien, qui a reçu l'aval de ses parents pour quitter le pays et foncer vers l'aventure de l'autre côté de la Méditerranée.

J'ai longuement discuté avec ce candidat à l'exil afin de satisfaire ma curiosité à propos de la vente de visas que je croyais falsifiés comme tout autre document dans des trafics qui s'exercent un peu partout. Mais non, me répondit Hassane, il s'agit bien d'un visa officiel dûment délivré par les autorités consulaires françaises.

Après avoir formulé, sans succès, plusieurs demandes de visa d'entrée sur le territoire français, Hassane dut s'adresser un homme d'affaires de sa région qui verse dans des trafics en tous genres pour qui veut négocier une action difficile à régler

par les moyens légaux. En effet, cet homme d'affaires n'agit pas en cachette ou dans la rue, c'est par une enseigne « Import-export » donnant sur une place publique qu'il indique ses bureaux.

Dans ses locaux de transactions, tout se règle à condition de mettre le paquet. Du document administratif difficile à obtenir aux affaires les plus ardues, des solutions sont proposées moyennant une somme d'argent. L'achat et la vente de devises se font sur place selon le cours parallèle. Tout y est chez notre influent bonhomme plein aux as. Il a assisté Hassène dans la préparation des documents nécessaires à la demande de visa jusqu'à la remise de son passeport par le consulat de France.

Ce n'est qu'après avoir rencontré Hassane que j'ai compris la rage d'un auteur avéré à qui on a refusé le visa d'entrée. Cet auteur qui devait assister à la vente-dédicace de ses romans publiés en France par des maisons d'édition de renom, a fini par rejoindre le Canada qui lui a ouvert toutes ses portes. J'imagine que le visa qui devait lui être accordé avec aisance a été détourné pour servir un clandestin.

Si un quota est fixé par le consulat de France pour la délivrance des visas, ce qui est légitime en soi, ce procédé sanctionne les honnêtes gens en faveur des malhonnêtes. Il paraît que le pactole de dix mille euros est partagé entre huit personnes dont quatre employés du consulat. Donc, dans la règle de l'art des corrupteurs et des corrompus du consulat, notre ami s'est envolé pour Paris « la charmeuse ».

L'énigme du jour

Missive à mon compagnon d'infortune pour ne pas oublier !

Il n'est pas de mes habitudes de finir une bouteille de merlot, mais ce soir je l'ai fait. Te voyant partir avec Tony vers je ne sais quelle destination, je suis descendu chez Robert dans le but d'acheter un remontant pour mon moral assez éprouvé par une découverte pour le moins bizarre.

Surpris de me voir sur les lieux, Robert me demanda ce que je voulais. Je lui ai dit que je venais

chercher une bonne bouteille pour un nouvel ami. Alors, il me conseilla du merlot, un bon vin de qualité qui peut être offert à quelqu'un qui sait apprécier un bon cru. Sacré Robert, il ne pouvait pas imaginer que je faisais allusion à l'âne d'à côté à qui je donne à boire quand il a soif. En fait c'était bien pour moi, car l'animal n'ayant pas cette disposition pour choisir son breuvage, il se contenterait d'un seau d'eau naturelle.

Depuis hier soir, une énigme qui me triture les méninges, m'a poussé au bout de mes capacités en essayant de voir plus clair dans quelque chose qui relève des pires diableries s'il en existe. En effet, la chose qui m'est arrivé a de quoi tromper Satan qui se verrait impuissant devant une telle affaire. Donc, pour essayer d'en déduire les tenants et aboutissants de cette curieuse histoire, il fallait titiller mon esprit afin de mieux réfléchir.

Ce matin, je t'ai offert une machette qui pourrait te servir dans ta besogne, mais il faut savoir que ce n'est pas un objet pour couper du bois que je t'ai donné. Ce cadeau que je détiens de feu mon père, a une valeur qui n'a pas de prix pour qui sait l'apprécier. Ce n'est point pour abattre des arbres

ou autres choses du genre, mais il s'agit d'un symbole de sagesse. Cette machette qui sert à trancher entre le bien et le mal, si tu l'utilises à bon escient, peut t'ouvrir les voies vers le bonheur et disséquer les nœuds les plus compliqués qui soient, mais si tu t'en sers dans le mauvais sens, elle peut se retourner contre toi.

Si j'étais un sage, je t'aurais choisi comme disciple car tu as des aptitudes qui ne sont pas à démontrer. A nous deux, nous formerions un duo capable d'adjurer quelques habitudes acquises en matière d'hypocrisie et autres sournoiseries. Pour aboutir à cette démarche, tu dois faire des efforts pour te situer au dessus des agaceries et provocations malicieuses de nos concitoyens. Enfin, tu dois mettre fin à tes taquineries envers moi et me considérer tel que je suis sans perceptions superflues. C'est à cette seule condition que je débattrais avec toi le sujet en question qui me tient à coeur, à savoir l'énigme des temps maudits dont la clé se trouve chez toi si tu adhères à ma pensée.

Je viens de vider ma bouteille de merlot, il est 22h36 en ce jour d'aucune grâce où j'ai montré, dès le matin, un air gai qui t'a fait réagir et tu m'as

demandé pourquoi j'étais de bonne humeur. Je t'ai répondu que c'est à cause du beau temps qui m'inspire bien des choses. En fait, c'était bien l'énigme du jour qui m'a donné à réfléchir sur ce qui venait de m'arriver. Comme quoi, l'apprentissage n'a pas de limite d'âge et ne se termine qu'avec le trépas.

Un tag signé Marika

Sur le mur de mon ami Gérard Lambert qui a eu la gentillesse d'afficher mon roman « M'hend et ses épisodes » édité chez Publibook, est arrivé un commentaire dont la teneur révèle toute la méchanceté de son auteur qui injurie la culture, plusieurs fois millénaire, dans laquelle je baigne depuis mon enfance.

Celle qui s'est permise de m'agresser par la remarque ci-dessous, ne sait pas que mon livre autobiographique est la conséquence de la fureur des gens qui m'ont ôté le droit à l'instruction dès l'âge de 12 ans. Cette privation m'a obligé à faire

des efforts pour raconter un vécu, le mien, dans une langue qui n'est pas la mienne. Si l'orthographe, la conjugaison, la syntaxe, les temps & modes font partie de mon univers impitoyable, comme l'a écrit si justement mon ami Salaber à propos de mon autre roman, la culture est l'oxygène que je respire.

Les règles élémentaires de bienséance, m'imposent de me situer bien au-dessus du misérabilisme et de la médiocrité d'où qu'ils viennent. Celles ou ceux qui pensent que mes textes sont une insulte à la langue de Molière, ne sont pas les bienvenus sur mes blogs. Je n'écris pas en direction de l'académie française, j'écris à l'attention des nombreux lecteurs et lectrices qui trouvent mes articles intéressants.

Je regrette de me sentir obligé de faire cette mise au point et la publier sur le mur de mon ami à qui j'ai rendu, via un article, un vibrant hommage pour sa participation à l'élévation de la culture en général.

Que l'auteur de l'inconvenant commentaire sache que j'écris proprement, pas comme elle a osé le faire d'une manière abjecte et sans aucune retenue.

« Marika Geneviève Harland Il est triste que constater que n'importe qui peut éditer, à compte d'auteurs, des textes qui sont une insulte à la langue française. Textes mal orthographiés, mal écrits, bourrés de fautes de toutes sortes et en plus, il faudrait que nous fassions des éloges à des "auteurs" qui ne le méritent pas ! Nous nageons, dans l'inculture, le misérabilisme intellectuel et la médiocrité, ce n'est pas nous rendre service que de faire de la publicité à des textes qui auraient dû rester dans un tiroir ou un grenier. Je ne vise pas que cet auteur mais tous ceux qui se gargarisent de leurs écrits indigestes en se prenant pour Zola, Camus ou Boris Vian. Gérard Lambert, vous ne rendez pas service à la culture en diffusant ces écrivillons du dimanche. »

Miss Kabylie 2012

Cette satanée connexion m'a empêché de parler au moment opportun d'un événement et non des moindres, il s'agit de l'élection de Miss Kabylie 2012. Qu'à cela ne tienne, je vais livrer quelques impressions à propos de ce rendez-vous organisé à

l'occasion de Yennayer (premier jour de l'an Amazigh 2962).

Quoique les shows, culturels soient-ils, ne sont pas mon point fort, j'ai accepté l'invitation avec plaisir et me suis rendu, accompagné de ma dame, à la maison de la culture Mouloud Mammeri de Tizi-ouzou pour la première fois. Je dois dire qu'à ce jour, j'ai à mon actif deux événements auxquels j'ai assisté et les deux ont des points communs : maison de la culture, le nom de Mouloud Mammeri et la rencontre, pour la deuxième fois, avec l'abeille du Djurdjura.

Mon but n'est pas de faire l'apologie des candidates, aussi méritantes les unes et les autres, à cette 7ème édition de Miss Kabylie, ni de jouer au reporter car cela relève des médias, mais de citer quelques points obscurs en dehors de l'organisation impeccable de cette démonstration dont le mérite revient à Monsieur Mourad Ait Ahmed.

En effet, il faut avoir une sacrée détermination et beaucoup de courage pour s'imprégner dans une telle discipline qui est un excellent moyen de promouvoir notre culture. Cette démonstration qui

est le miroir de la Kabylie, est comme un rayon de soleil qui vient transpercer un climat qui se dégrade de plus en plus. Ici, on n'encourage pas ce qui est porteur de progrès, au contraire, on l'étouffe.

Cet événement a montré la preuve que dans ce pays, la préférence va vers l'inculture et la médiocrité, un choix établi depuis bien longtemps par ceux qui ne reculent devant rien pour garder leur statut. La campagne médiatique lancée à l'encontre des organisateurs du concours, n'a pas réussi à faire échouer l'élection de Miss Kabylie qui s'est déroulée normalement échappant de justesse aux échauffourées.

A un moment donné, j'ai cru que c'en était fini quand Mourad Ait Ahmed prit le micro et annonça : «j'appelle la sécurité, nous sommes menacés dans les coulisses !» Des jeunes avaient envahi l'enceinte de la maison de la culture, proposant des billets d'invitation à 200 DA, tandis que d'autres tentaient de s'infiltrer d'office à l'intérieur. Le fait que les cartes d'invitations soient familiales et estampillées, n'a pas empêché le trafic de faire son

chemin, permettant ainsi l'accès aux opportunistes de semer des troubles.

En dépit de toutes les entraves, Mourad Ait Ahmed a su relever le défi en respectant à la lettre le programme de la compétition pour cette année, mais qu'en sera-t-il l'année prochaine ? En tout cas, nous lui souhaitons d'aller jusqu'au bout de son chemin et atteindre son objectif, car il le mérite bien.

Faut pas rêver !

Afin de sortir du cauchemar de la ville, je m'étais réfugié en Kabylie, emportant avec moi un rêve que je croyais possible. Ce rêve que j'ai anticipé dans mon précédent article, a pris une autre tournure pour devenir un véritable casse-tête dont je me serais passé aisément s'il n'y avait pas eu de précédent virtuel.

Début Octobre, je me suis lancé le pari de parachever mon rêve par une connexion à haut débit. Eh bien, j'ai eu tort de penser qu'au pays des hommes libres, le droit de rêver que j'ai payé

comptant à la date du 16 Octobre, était possible. Je ne savais pas qu'une liaison téléphonique et un raccordement sur Internet, une procédure toute simple sous d'autres cieux, relèveraient du parcours du combattant.

En attendant une providentielle connexion, je me contente d'observer le temps qui passe à travers ma fenêtre. Je dois dire que l'ambiance est plutôt morose en ces jours de pluies et de neiges où, mis à part le son des hauts parleurs qui émettent à partir des mosquées, il ne se passe rien de particulier. Ces appels viennent nous rappeler qu'ici, comme partout ailleurs dans ce bled, la vraie vie c'est celle d'après.

Les temps ont bien changé sur ces collines qui gardent encore, malgré les blessures profondes qu'elles ont subi, leurs silhouettes d'actrices d'une pièce de théâtre qui se joue sous le regard impuissant du Djurdjura. Spectateur malgré moi, j'observe le défilement des jours et des nuits qui se succèdent dans un climat agité par les perturbations hivernales.

Ce contretemps ne me fait pas oublier mes amis du web auxquels j'adresse mes bons souvenirs. Au

terme de l'année qui s'achève et à l'aube de 2012, je tiens à formuler par ce biais que j'aurais aimé qu'il soit exprimé autrement que dans un cybercafé, tous mes meilleurs vœux. A toutes et à tous, je vous dis : Bonne et heureuse année.

Nouvelles de mon village

En me demandant de lui donner des nouvelles entre deux rêves éveillés, mon ami Salaber sait que je ne rêve pas et si je dois le faire, c'est sur commande. Eh bien, je vais essayer de plonger dans un songe et le raconter à tous mes amis lecteurs et lectrices en espérant que le plaisir sera partagé.

Tout commence avec un matériel de pointe, une connexion à haut débit et une fenêtre virtuelle qui s'ouvre sur le monde. Mais avant d'aller sur Internet, un moment de réflexion s'impose devant ce tableau (photo ci-dessus) offert gracieusement par Dame Nature.

Aussi vieille que la montagne du Djurdjura, cette toile magique qui décore mon mur, est une invite à un voyage dans le temps et dans l'espace. En attendant de prendre place pour une promenade dans le cosmos, ce qui suppose beaucoup d'imagination, je vais me contenter d'une petite balade sur terre à travers ce panorama.

Une randonnée par ces belles journées d'Octobre, est vivement recommandée pour faire le plein de rêves tout en restant éveillé. Eh oui, on aurait dit que l'été indien s'est déplacé en Kabylie pour inspirer notre artiste qui se lâche dans une chanson improvisée entre deux airs de guitare. Autour d'un méchoui convivial arrosé d'une bonne cuvée, le tout baignant dans une ambiance champêtre permettant les plus beaux songes, le temps s'arrête pour faire durer le plaisir.

Grâce à cette vue qui montre une partie du côté Est de mon village, on peut s'offrir des animations dans un spectacle fantastique de jour comme de nuit. En effet, sur cette œuvre peinte de toutes les couleurs par son créateur après en avoir dessiné l'esquisse, l'homme a apposé sa signature en y rajoutant des détails qui sont autant de touches venues se greffer

à cette représentation. Remodelé au gré des conditions climatiques et des phénomènes naturels, ce paysage que j'ai encadré, propose un regard sur le passé, le présent et le futur.

Cette première nouvelle issue d'un premier rêve, n'est qu'un aperçu des rêves à venir avec l'apparition des premières neiges. Tout un programme en attente d'être raconté dans le détail, sommeille dans ma tête depuis la fenêtre de mes aïeux. Ceux et celles qui voudront me suivre dans ce voyage à travers les saisons, seront les bienvenus. Donc, rendez-vous pris pour bientôt devant ce décor pour observer ensemble la valse du temps.

Déconnexion en cours

Dans ce pays transformé en un immense terrain vague, et où les têtes ne sont que des coquilles vides, il serait illusoire de tenter une quelconque thérapie pouvant redonner une espérance de vie à ce peuple qui se meurt. Triste sort que celui réservé à cette nation qui a donné les meilleurs espoirs qui,

malheureusement, n'ont pas hésité à la quitter pour d'autres contrées plus accueillantes, offrant la possibilité d'une existence réelle. Eh bien oui, ils sont partis négocier leurs compétences contre une carte de séjour afin d'échapper à un environnement en totale décomposition.

Ceux qui, comme moi, n'ont pas les capacités requises pour être acceptés chez les concepteurs de l'émigration choisie, ou qui n'ont pas la possibilité de fuir, doivent se soumettre à leur douloureux destin et prendre leur mal en patience. Après avoir évacué tout espoir d'un cadre de vie ordinaire, je me suis rabattu sur Internet pour ne pas perdre mon statut d'être humain et rester, ainsi, en contact avec le monde civilisé. Pour cela, il m'a fallu faire face aux désagréments liés à une connexion titubante à laquelle il faut rajouter toutes les difficultés rencontrées pour me frayer un passage dans cet infini labyrinthe du web.

A mon corps défendant, j'ai dû accoucher au forceps de quelques écrits exprimés ici et là sur le net afin de mériter ma place parmi la communauté virtuelle. J'ai fait tout mon possible pour m'accrocher au clic, seul moyen de franchir les

frontières pour ne pas replonger dans un archaïsme délirant. Cette existence virtuelle a été, pour moi, l'unique refuge d'un exil involontaire qui m'a aidé à survivre à la liquéfaction dans laquelle le pays plonge chaque jour un peu plus. Mais, je savais que ce moyen qui me permettait d'accéder au monde extérieur, sera rendu, tôt ou tard, inaccessible à cause de l'incurie de nos préposés chargés de la maintenance des réseaux, incapables de gérer ce que les autres ont fait de bien.

Devant cette situation, je crois que je n'ai pas d'autre choix que de rejoindre ma montagne pour y faire une pause. Sachant que toute chose a une fin, je m'étais préparé à cette éventualité depuis bien longtemps. Là-bas, loin de la pollution et la puanteur de la ville, je m'offrirai le temps de revivre tous mes fantasmes jusque-là inassouvis. Au bord de la rivière bordant mon oliveraie, allongé sur l'herbe à l'ombre d'un vieil arbre, je m'autoriserai des instants de rêverie que je m'étais interdite par pudeur. Le ruissellement de l'eau et le gazouillis des oiseaux aidant, je me lâcherai à fond dans une songerie des illusions perdues.

Entre le réel et le virtuel

« Moi, Galiléo, fils de feu Vincenzo Galilei de Florence, âgé de soixante dix ans, ici traduit pour y être jugé, agenouillé devant les très éminents et révéérés cardinaux inquisiteurs généraux contre toute hérésie dans la chrétienté, ayant devant les yeux et touchant de ma main les Saints Évangiles, jure que j'ai toujours tenu pour vrai, et tiens encore pour vrai, et avec l'aide de Dieu tiendrai pour vrai dans le futur, tout ce que la Sainte Église Catholique et Apostolique affirme, présente et enseigne. Cependant, alors que j'avais été condamné par injonction du Saint Office d'abandonner complètement la croyance fausse que le Soleil est au centre du monde et ne se déplace pas, et que la Terre n'est pas au centre du monde et se déplace, et de ne pas défendre ni enseigner cette doctrine erronée de quelque manière que ce soit, par oral ou par écrit; et après avoir été averti que cette doctrine n'est pas conforme à ce que disent les Saintes Écritures, j'ai écrit et publié un livre dans lequel je traite de cette doctrine condamnée et la

présente par des arguments très pressants, sans la réfuter en aucune manière; ce pour quoi j'ai été tenu pour hautement suspect d'hérésie, pour avoir professé et cru que le Soleil est le centre du monde, et est sans mouvement, et que la Terre n'est pas le centre, et se meut ».

Et si la terre n'est pas ronde et qu'elle ne bouge pas ? Et si l'homme n'a jamais été sur la lune ? Et si les nouvelles technologies ne sont que des simulacres ? Et si on supprimait le « si », ce conditionnel qui nous agace, il en résultera que la terre n'a jamais été aussi plate, qu'elle a des bords et qu'au bout, l'horizon touche le ciel. Une légende bien de chez nous, dit que la terre repose sur la corne d'un bœuf ! Pensez donc, ce mythe ancien qui prête à sourire, est d'un moralisme extraordinaire pour ceux qui savent le déchiffrer. Dans la Kabylie ancienne, les labours se faisaient avec des bœufs. Comprendre par là, la terre nourricière qu'il faut travailler si on veut garder notre statut d'êtres humains. De nos jours, cette méthode tend à disparaître de notre décor, emportant avec elle notre statut et cédant sa place aux bétonneuses et autres engins de déblaiement.

Et cette lune qui ne finit pas de parler d'elle ? Aujourd'hui encore, on se demande pourquoi Jules Verne est allé jusqu'à imaginer le voyage de la terre à la lune en 97 heures et 20 minutes en 1865, avec en sus le drapeau américain sur son obus. Il devait être fou pour laisser vadrouiller aussi loin sa fantaisie. Non, le Yankee nous a berné avec son Apollo, nous faisant croire à l'impossible pour nous détourner des vraies croyances. Cette année de Juillet 1969, alors que le monde entier avait les yeux rivés sur leurs écrans, pour la majorité en noir et blanc, ces filous de cosmonautes avaient pris place dans leur capsule pour aller se cacher juste à côté, le temps d'un voyage fictif et revenir en héros !

Et ces nouvelles technologies ? Ces méthodes ne sont que des tours de passe-passe que nous jouent ces prétendus chercheurs qui se remplissent les poches sur le dos des crédules. La vérité se trouve chez les politiques de tous bords qui ne ménagent aucun effort pour couvrir les omniscients de leurs messages porteurs de bien-être. Suivez le guide, il vous conduira tout droit vers l'eldorado tant rêvé et où se trouve le bonheur recherché.

Et l'informatique en question, c'est quoi ? Cette intelligence artificielle n'est qu'un fourbi que l'homme a inventé pour rendre le monde tout petit, tellement petit, qu'il n'existe plus de frontières entre individus. Bien que j'utilise cet outil pour communiquer, je vous demanderais de m'accorder le privilège d'en douter. A mon avis, ce n'est rien du tout, ça n'existe pas, et même si c'était le cas, ce n'est que du virtuel, donc irréel. « Maâza walou taret ».

Cupidon et sa flèche

L'âme, serait-elle enfouie quelque part dans les cœurs ? Tant que l'homme persiste dans l'expression de ses sentiments par le cœur et non par le cerveau, la paix ne sera pas pour demain. Ce schéma de pensée, ancré depuis la nuit des temps dans nos méninges, n'est pas prêt de nous lâcher. « Maâza walou taret », c'est toujours une chèvre même si elle s'est envolée, dit-on chez nous de celui qui s'entête à contredire une réalité.

- Tu vois le corbeau là-bas ? Dit une personne à une autre.

- Non, ce n'est pas un corbeau, c'est une chèvre ! Répondit l'autre.

Entre-temps, le corbeau s'envola et la personne, contente d'avoir raison, fit remarquer :

- Tiens, le voilà justement qu'il s'envole !

- Je te dis que c'est une chèvre, un point c'est tout.

Cette façon de voir conduit à admettre que c'est le cœur qui est le siège de la personnalité, de la mémoire et de la conscience. On pense avec le cœur, on voit avec les yeux du cœur, on aime de tout son cœur etc. Le cerveau n'a rien à y voir, il est simplement une matière grise, un appendice qui remplit la tête et qui la dérange. Si ces deux organes sont complémentaires et indissociables l'un de l'autre, il se trouve que le cœur joue des tours au cerveau et l'empêche ainsi de réfléchir. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point », d'après les pensées de Pascal.

Dans la mythologie Egyptienne, le jugement de l'âme consistait à mettre le cœur du défunt sur une balance et de l'autre côté une plume représentant

la déesse Maât. Si le cœur est plus léger, ce qui signifie qu'il n'est pas entaché de péchés, le défunt peut donc rejoindre le royaume des morts. Depuis, rien n'a changé, c'est toujours le cœur qui ravit la vedette au cerveau qui se retrouve occulté ou mis de côté afin que le message du cœur puisse mieux passer.

Ceux qui tentent de penser par le cerveau, se heurtent aux sentiments des uns et des autres pour qui les cœurs, lavés et purifiés de tout quiproquo, rejettent toute idée nouvelle pouvant remettre en cause leurs convictions dictées par le cerveau ayant subi un lavage, vrai celui-là. Face aux irrésistibles « coups » de cœur et fatigués de respirer par le cerveau, ces marginaux ont décidé de se taire pour ne pas faire la cible des ordonnateurs de lois informelles et finir en boucs émissaires. Il ne s'agit point, ici, de contester les attributs de ce noble organe qu'est le cœur, Cupidon lui-même aurait été fâché, mais de dénoncer ce qui lui est attribué à tort.

Ceci dit, offrir un cœur est, tout de même, plus agréable que d'offrir un cerveau fut-il servi en sauce meunière. Rendre à chacun des deux organes

ses propriétés, serait plus sage et ouvrirait, peut-être, les yeux à ceux et à celles qui refusent de voir. « A cœur vaillant rien d'impossible » dit le proverbe. Ce cœur, parfois malveillant, dicte sa loi et s'érige en despote sur le cerveau qui a besoin de lui pour s'alimenter. L'homme peut-il espérer un changement ? Ce n'est pas évident, d'autant plus que les habitudes puisent leurs racines dans les méandres d'un passé largement consommé, mais qui s'impose en maître absolu sur les nouvelles technologies.

Visions nocturnes

Je sais qu'un jour je serai libéré, débarrassé des contraintes de la vie, ce beau cadeau mais empoisonné, sachant qu'un jour il me sera repris. Dès l'instant d'un rendez-vous donné, et juste avant de lancer mon premier cri d'angoisse et de peur de ma destinée, l'ange chargé de mission me dit :

Voici une offrande que Dieu t'a donnée, prends soin de ce qui est prédit, trace ton chemin, suis-le sans

bifurquer et fais attention de ne pas zigzaguer. Dans toute la pureté du **nouveau-né**, j'ouvris les yeux et à l'ange je souris. Dans mon innocence, je me sentis protégé des démons et autres diableries.

Mais tout cela ayant une courte durée, immaculé et intact, je n'avais rien compris. Si seulement je savais ce qui m'attendait, je lui aurais demandé de repartir avec lui. L'ange s'envola me laissant enchanté de découvrir le monde et ses drôleries. De n'importe quoi je m'amusais, joyeux et radieux, je m'en étais réjoui.

Enfant, je quittais mon berceau de bébé pour faire connaissance avec la supercherie. Peu à peu, je prenais conscience de la réalité, jouant comme tout le monde à la tromperie. **Adolescent**, ni ange ni démon, attiré par les plaisirs qu'offre la vie, je humais tout ce qui se présentait devant moi avec gloutonnerie.

Quelquefois un rêve devenait réalité, mais souvent ce n'était qu'une utopie. Insouciant et crédule, je l'étais jusqu'au jour de ma majorité. Là, les tracas et les plaisirs se sont entremêlés, il fallait vivre avec et dépasser les soucis. Ah ! Si seulement cette

jeunesse savait, j'aurais refait mes comptes avec minutie.

Qu'à cela ne tienne, sur ma voie j'ai foncé droit devant avec des œillères sans avoir réfléchi. Au bout du chemin, j'étais piégé tel un gibier dans les rets, j'étais pris. Mon **célibat** que j'ai mis de côté, m'aura coûté des déboires, et ce fut ainsi que je devins le papa et **l'adulte** engagé pour jouer le rôle qui m'était réparti.

Corps et âme, je fus totalement impliqué dans une rude bataille et j'ai combattu sans répit afin d'atteindre l'objectif qui m'était assigné et avoir le sentiment du devoir accompli. Aujourd'hui, je me sens plus triste que jamais devant l'ignorance de tous ces érudits qui s'octroient le titre d'hommes cultivés et qui font la loi à laquelle je suis soumis.

Heureusement que cela n'est que passager, puisque le jour fatal viendra où c'en sera fini de tout et de rien. Il ne restera même pas la fumée du brasier qui aura certainement raison de la gabegie. Après ça, c'est l'inconnue et personne ne sait si cette dimension s'étendant à l'infini, donnera lieu à un nouveau progrès qui viendrait démontrer et imposer sa suprématie.

PS/ En relisant ce texte, je m'aperçois qu'il y a une rime que je n'ai pas voulue, mais qui peut être lue sous la forme d'un poème.

Rien de stable par Anonymal

Un peu comme dans une pièce obscure dont la petite lucarne est laissée ouverte afin de recevoir un peu de clarté, voici un long commentaire qui est arrivé à point nommé pour luire un coin de l'article précédent. Ce texte signé Anonymal, me renvoie vers un passé récent où l'homme « Argaz » était cité pour ses vertus : savoir, sagesse, conduite etc. Aujourd'hui, toutes ces valeurs sont occultées au bénéfice de l'unique schéma de référence : le port de la gandoura !

Rien de stable. Même le solide plancher des vaches tremble à tout va. Les séismes touchent à tout. Les mentalités et les progrès technologiques ne sont pas en reste. La globalisation a ouvert une fenêtre au diaphragme béant donnant sur un monde qui éblouit en même temps qu'il effraie. Un flux intense,

charriant sans cesse une énorme masse d'informations, bombarde les esprits, diluant ainsi les caractères déjà fragilisés par un système d'enseignement et une éducation n'ayant pas su se préparer à affronter un monde différent en développant des valeurs de respect, faisant de la diversité une richesse et non un facteur de discorde et de rejet, de négation de l'autre.

Les enfants sont jetés en pâture à une école dépersonnalisante, tuant dans l'œuf tout esprit critique, qui en a fait des sujets en série, programmés sur le même modèle et voués à être ballottés comme des fétus de paille à chaque tempête.

S'accrocher coûte que coûte. A n'importe quoi. Un besoin qui mène à se réfugier dans n'importe quels bras ouverts, pourvu que ceux-ci soient prêts à recevoir une nouvelle recrue. Quitte à être revêtu d'une identité de substitution ! L'essentiel étant d'être reconnu et accepté, ce qui donne le droit d'intégrer un groupe donné et ainsi se mettre à l'abri du danger. Un danger réel ou supposé, plus facile à conjurer ou à contrer en groupe qu'à affronter seul et sans armes ; ces armes constituées

par une identité forte, à l'abri de toute incursion étrangère malveillante mais apte à s'ouvrir à de nouveaux horizons constructeurs et constructifs.

Le droit d'entrée à ces groupes, s'apparentant à des sectes, n'est jamais gratuit. L'obéissance aveugle est exigée et l'individu n'existe plus en tant que tel. La responsabilité morale disparaît dans cette appartenance corps et âme à une idée, une valeur commune soutenue par un groupe de pouvoir sans état d'âme. La conscience se trouve disculpée des agissements toujours répréhensibles. Le lourd sentiment de culpabilité ainsi déjoué, l'impunité assurée par l'autorité morale la plus élevée possible aidant, l'homme, croyant faire le bien, se met au service du mal, sans retenue.

Peu à peu, ses mauvais penchants font surface. La haine se déchaîne. Tout ce qui fait envie, tout ce qui fait peur, tout ce qui est différent est à abattre. A commencer par le maillon faible de la société : la femme, accusée de tous les maux. Oubliant que « ce suppôt de Satan » leur a donné le sein et les a portés neufs mois durant dans ses entrailles. Sont-ils les enfants du diable, ingrats de surcroît, pour se retourner ainsi contre celle qui leur a donné la vie.

Incapable d'assumer, chacun d'eux dira que sa mère n'est pas en cause. Touche pas à ma mère !

Est-il idiot ? Sont-ils idiots ou font-ils semblant d'oublier qu'une femme est toujours la mère de quelqu'un. Fille, femme et mère. Insulter l'une et les deux autres en prennent pour leur grade. Mépriser et piétiner l'une et l'opprobre retombera sur le père, l'époux, le fils. « Crache au-dessus de ta tête et ton visage en sera souillé », auraient dit nos anciens.

Prière, jeûne, pèlerinage et belles paroles ne disculpent personne et n'effaceront jamais les crimes abjects commis au nom d'une idéologie, qui plus est, sous couvert d'une religion, le propre d'une religion étant d'inviter les hommes à s'interroger et à cultiver ce qu'ils ont de meilleur.

Anonymal

Réflexion et méditation

Rares, sont ceux qui, en regardant les étoiles, s'offrent le temps de s'interroger sur les mystères de la création. Après avoir longuement réfléchi à la question, j'ai compris que ceux qui savent qu'ils ne savent rien, possèdent un atout qui leur permet d'aller vers un bonheur intérieur où règnent la paix et l'apaisement, une sorte de communion avec le créateur. Si au bas de l'échelle, la raison et la foi ne vont pas dans le même sens, en haut de l'échelle, elles se rejoignent dans une dialectique cohérente. Chaque individu, ayant ses propres raisons de sa foi exprimée par une conscience dont il est doté bien malgré lui, il serait vain d'essayer de lui faire admettre le contraire.

Il y a quelques années, ce sujet concernant la foi eût paru inapproprié. On pensait que cette question était réglée et qu'elle relevait de la mystique ou de la pure transcendance. Aujourd'hui, elle revient sous une autre forme comme autrefois lorsque les guerres se faisaient au nom de Dieu. Depuis, rien n'a évolué, la notion du créateur qui, normalement doit échapper à la raison humaine, est remise au goût du jour. Faisant référence à tel ou tel autre texte, le pratiquant s'arroge le droit de rappeler, à

tout moment, la parole de Dieu qu'utilisent les faux dévots pour semer la haine. Quand le discours de la mauvaise foi prend le dessus sur le bon sens, il n'est plus permis d'espérer un monde futuriste qui serait débarrassé de toutes les querelles et les guerres faites au nom de la foi.

Depuis la nuit des temps, on nous a enseigné que l'humanité a commencé par le couple Adam et Eve. De cette union naquirent deux enfants Abel et Caen, mais à quatre, ils étaient trop nombreux sur cette planète. Dès lors, germa l'idée de l'assassinat dans la tête du fils aîné qui exécuta la sentence en tuant son frère cadet. Ce fratricide qui ouvrit la voie au meurtre, fut le prélude à d'autres crimes commis au nom de la foi. « Tu ne tueras point » ne cessent de recommander tous les textes et pourtant. Ce qui se passe à travers le monde donne la preuve du contraire en incitant au mépris de l'autre si on veut rester fidèle à son dogme. Tous ces maquisards de la foi qui crient haut et fort qu'il faut combattre « l'ennemi » si on veut ambitionner les portes du paradis, nous rappellent la douloureuse histoire de l'humanité.

Par Dieu et pour Dieu, des militants de la foi, se croyant investis d'une mission divine, se sont formés au fil des siècles afin de pérenniser un acte répréhensible qui remonterait à la création. Jusqu'à maintenant et peut-être jusqu'à la fin des jours, il se trouvera des gens, tel l'ex-président de la première puissance mondiale, pour pointer du doigt « l'axe du mal ». Guérir le mal par le mal, voici une thérapie qui a donné à réfléchir à ce partisan de la guerre sainte en s'inspirant d'un autre « axe » comme au temps des croisades. Récemment, le grand mufti de la Libye, décréta que les régiments de son seigneur, en tant que « moudjahiddines » de la cause, sont exemptés du jeûne. Ils doivent se nourrir pour garder la forme afin de mener à bien leur mission. C'est-à-dire, massacrer au maximum leurs frères.

Je m'arrête là, car à l'instant même, une secousse tellurique d'intensité moyenne vient me rappeler la toute puissance du créateur, signe que nous sommes si peu de choses dans ce tout petit monde. Vu à l'échelle interplanétaire, ce petit univers dans lequel nous évoluons, n'est qu'un petit rien gravitant dans un cosmos qui, lui-même, pourrait

être un petit élément dans une dimension inconnue et ainsi de suite. Ceci étant un point de vue, je crois que l'un des plus grands mystères de la création, est bien l'homme et son esprit. Au lieu d'aller chercher la réponse à la question intelligente mais insoluble qu'il se pose sur l'inconnue, il ferait mieux de se regarder en face et se demander qui il est d'abord.

Mes aïeux par Salaber

Qui n'a pas de ces délicieux grands-parents aux visages grenus dont la vue fait resurgir le souvenir d'une bonne odeur de confiture de prunes ou le délicat parfum d'une tarte aux pommes maison qui dore dans le four entrouvert de la cuisine fleurant bon la lavande de la lessive qui a lustré le sol en tomettes du pays de leurs ancêtres ?

Je n'ai connu les miens que jeunes et souriants, éclairés en contre-jour sur un papier fané. Alors je ne pouvais pas imaginer.

J'ai croisé bien de vieilles gens sur une route ou sur une autre. Je les ai vues fanées et aigries : sourires en faïence, jambes fatiguées, cheveux cotonneux. Je me suis souvent demandé ce qu'elles avaient bien pu serrer dans leurs bras desséchés, quel teint avait leur peau avant qu'elle ne flétrisse, quelle couleur avaient leurs lèvres avant de se crevasser, ce que caressaient leurs mains avant d'être usées.

Je suis né au milieu d'une tempête de sable lointaine qui souffla des Aurès : un long sirocco qui charria la dépouille de grains de sable de longues années durant. L'une d'elle revint qui ne sentait ni le sable chaud ni l'enivrant parfum de la victoire, juste cette odeur d'invisible qui s'exhale toujours du linceul des héros.

Plus tôt avant lui, son père et son beau-père avaient donné jusqu'à leur dernier soupir pour chasser l'ouragan de honte qui dévastait leurs terres hémophiles. L'un au détour d'un champ de ruines incendiées du ciel, l'autre sur une berge boursouflée de cratères fumants. L'un et l'autre ne se connaissaient même pas, pourtant emportés par la même tourmente. Leurs femmes non plus, mes si séduisantes grands-mères.

Pour donner la vie l'une quitta la sienne, dans un maigre sursaut fatigué, pour qu'à mon tour je vois la lumière, plus tard, bien plus tard. L'autre s'est affalée dans un sanglot, un petit matin frais, les yeux bâillonnés, les mains liées, le dos au mur. Un mur de haine, un mur de solitude, un mur de silence pour la paix des âmes, un simple mur de pierres toujours debout, fleuri des plaques blanches du souvenir de ces ombres tombées au champ d'horreur.

C'est ainsi qu'ils sont mes aïeux : éternellement jeunes, étrangement lointains, silhouettes en noir & blanc, souvenirs impalpables, rires muets, rescapés de l'outrage du temps. Ils vieillissent pourtant au chaud de mon conscient, cheveux blancs et belles rides que je vous envie de contempler lorsque vous poussez la porte des vôtres un matin d'été, un panier au bras, les contemplant assis sous leur cerisier, souriants de votre arrivée, accueilli comme un moment suspendu qui les rajeunit.

© Salaber

Romans, actualité de l'auteur :

<http://salaberiko.com>

Les moissons de Juillet

Non ! Il ne s'agit pas de céréales mais de kermesses que le pays a connu tout au long de ce mois de Juillet un peu particulier. Pris de court par le temps, les fêtards se sont dépêchés de faire le plein avant le mois d'Août qui sera celui du ramadhan. La nuit de Dimanche à Lundi ou la suivante, sera décisive pour annoncer l'arrivée du jeûne. Tout dépendra de l'observation, à l'œil nue, du croissant lunaire, première condition pour entamer le mois d'abstinence. Au crépuscule, des yeux se lèveront vers le ciel pour guetter la naissance tant attendue par les fidèles. Les conditions météorologiques en cette période d'été, ne pouvant être que favorables, la lune apparaîtra donc dans toute sa pureté, tel un nouveau-né.

Des tables rondes seront organisées un peu partout dans le monde musulman et l'annonce se fera via les médias. Voilà qui simplifie la communication qui va couvrir les quatre points cardinaux à la vitesse

de la lumière grâce aux ondes. Autrefois, c'était un grand feu, auquel on rajoutait du fumier séché afin de donner une fumée épaisse, que les paysans allumaient pour signaler le croissant. L'information faisait son chemin de région en région et ainsi naquirent les premiers moyens de communication, ébauche de l'actuel Internet.

Un jour, alors qu'un attroupement s'était formé sur une colline pour observer la lune qui se faisait capricieuse, un déglingué vint à passer et leur demanda ce qu'ils faisaient là.

- Ne vois-tu pas qu'on observe la lune ?

Il leva la tête vers l'ouest, les yeux grands ouverts et sans hésiter, il pointa du doigt le ciel en s'exclamant :

- Regardez là-bas ! Vous ne la voyez pas ?

L'assistance lui fit la bise et lui donna quelques pièces de monnaie en guise de remerciements. Tout content d'avoir empoché de l'argent, il se retourna vers l'est et annonça :

- Regardez là-bas ! Voici sa sœur, vous ne la voyez pas ?

Le pauvre bougre, croyant doubler la mise, se fit bousculer et tabasser. Mais le plus malin, c'était Jeha qui décida de ne jeûner que s'il voyait de ses propres yeux la lune comme l'exige la règle. Alors, tout au long du mois de carême, il se défendit de lever les yeux vers le ciel du crépuscule à l'aube. Mais un jour, obligé de voyager de nuit, il dût traverser une rivière et vit le reflet de la lune.

- Mince alors, tu m'as suivi jusqu'ici ! Rentre dans mon œil pendant que tu y es ! S'exclama-t-il en s'adressant à la lune.

Je disais donc, du jour au lendemain, le rythme du tam-tam devra céder la place à celui des cuillères sur les assiettes remplies de chorba, tradition oblige. J'imagine les chaudes journées d'Août qui paraîtront interminables à force de compter les minutes en attendant le coup de canon. Le paysage Algérien changera complètement de décor pendant un mois, puis il renouera avec les fêtes que les retardataires n'ont pas pu honorer, faute de disponibilité de tout un ensemble rattaché à la célébration d'un mariage. Donc, rendez-vous pris pour Septembre, juste avant la rentrée, pour

d'autres anecdotes. En attendant, je crois que je vais rejoindre ma montagne le temps d'un épisode.

Politiquement incorrect

Il n'est pas de mes habitudes de vouloir jeter des fleurs à quiconque pour espérer quelque chose en retour. Il n'est pas, non plus, de mon tempérament de claquer des mains au passage d'un quelconque élu qui ne mérite pas les applaudissements. Je préfère laisser ce privilège aux lèche-bottes, très nombreux dans ce bas monde et m'abstenir d'en rajouter un de plus. Dieu merci, je ne cultive pas le culte de la personnalité comme le font tous les emballés du monde envers des bipèdes comme vous et moi. Je dois dire que tous les gourous du monde, qu'ils soient rois, papes, hommes politiques en général ainsi que ceux qui les vénèrent, ne m'inspirent aucune sympathie, au contraire. Je ne vois aucune raison de m'incliner devant des mafieux ayant bâti leurs fortunes sur le dos des pauvres crédules. Par contre, il m'arrive de me

prosterner devant Sa Majesté « Azou N’etletat », injustement appelé « la main du Juif ». Cette éminence du Djurdjura qui culmine les collines de ma région, s’impose en maître des lieux comme un souverain. Phénomène de Dame Nature comme toutes créations connues ou qui restent à découvrir, on ne peut qu’éprouver des sentiments indéfinis à la vue de tant de choses qui dépassent la raison humaine.

En tant qu’élément du genre humain, je refuse catégoriquement de faire des courbettes à mon semblable, fût-il le seigneur du monde entier. A la limite, j’accepte d’applaudir, de toutes mes forces, ceux qui m’ont fasciné par leur intelligence. J’entends par là, des gens que la nature a dotés, bien malgré eux, d’un savoir-faire ayant fait ses preuves. Bill Gates, Larry Page, Sergey Brin, Mark Zuckerberg et bien d’autres encore sont des personnes qui imposent le respect et l’admiration. La fameuse sentence qui dit que derrière chaque fortune se cache un crime et même plusieurs, devient caduque devant le cas de ces hommes dont les profils sont à méditer. Ils ont su exploiter leur intelligence, ce beau cadeau offert gracieusement

par Dame Nature et s'ils ont bâti leurs empires, c'est grâce à leurs connaissances. Ces illuminés de l'informatique, tout comme d'autres éclairés, tels l'Abbé Pierre, Coluche ainsi que d'autres notables connus ou inconnus, sont des cas qui invitent à la réflexion. Plus que cela même, il faut avoir l'indépendance de la pensée pour faire la différence entre tel et tel autre.

Mais l'homme, en tant que créature énigmatique, reste prisonnier de sa propre pensée qui lui interdit de se libérer du vieux schéma pour voir les choses autrement. Dans certains milieux, la règle établie étant de faire passer les défauts pour des qualités, il n'est admise aucune critique pour que l'aveuglement reste de mise. Il n'y a que ceux qui tirent les ficelles de l'enjeu, qui garde les yeux ouverts sur un patrimoine qu'ils contrôlent et qui leur permet de bien s'installer. Les autres doivent se contenter de la léthargie dans laquelle ils sont plongés sous l'effet hypnotique de leurs maîtres-penseurs. Mort le roi, vive le roi ou vive Attila, peu importe, que vive la sottise qui sévit chez nous. Si vous cherchez le roi des huns, il est là devant vous sur la photo, juste à côté de chez moi, dans cette

ferme qui fut, jadis, le fleuron du Cap Matifou. J'ai observé la faune et la flore et j'ai constaté que ces deux natures se respectent et vivent en parfaite symbiose. Curieusement, le sanglier, méprisé par ailleurs, respecte son statut d'animal pour ne saccager que la nuit. Alors, que dire de celui qui saccage jour et nuit ?

Prélude au no comment

Il n'y a pas longtemps, l'idée m'était venue de couper la semaine en deux et en faire deux hémisphères, une partie à droite et l'autre à gauche. Pendant que la droite est inondée de soleil, celle de gauche sombre dans l'obscurité. Je les regarde et les observe, un peu comme l'a fait Otto von Guericke en attachant deux chevaux pour séparer ses hémisphères après avoir pompé l'air qui s'y trouvait. Mon expérience n'a rien de scientifique, elle est métaphysique et toute simple. Sur les sept jours qui composent la semaine, j'ai décidé de prendre trois jours que j'ai mis du côté

d'Alger et les trois autres, je les ai consacrés au village. Reste le fameux Samedi qui, vous l'avez compris, est réservé au voyage qui fait la jonction entre les deux parties. En fait, le 7eme jour comprend deux demi-journées que j'ai dérobées aux Vendredi et Dimanche, ce qui donne le bon compte.

C'est aussi simple que ça, ma semaine est bien partagée en deux parties égales, mais pas semblables du tout. Alger me permet de me connecter, de faire le tour d'horizon que je me suis délimité sur le Net, lâcher un texte comme celui-ci et le village pour papoter avec mes compagnons, à défaut de bricoles. Anonymal, avec qui je partage des idées via Internet, en sait quelque chose pour s'y être réfugiée sur la colline d'en face pour mieux méditer. Salaber, de l'autre côté de la Méditerranée, en sait aussi beaucoup sur nos bavardages et nos jacasseries. Il ne me perd pas de vue et se tient toujours prêt à venir à mon secours en cas de besoin.

Au bled, on s'amuse bien, de tout et de rien. Nous sommes un groupe de dingues et les commentaires ne manquent pas en cette période de canicule. Le

village est en effervescence, c'est le branle-bas de combat partout en Algérie. Des mariages à n'en plus finir, tout le monde profite de ce mois de juillet pour faire la fête avant le mois d'Août qui sera celui du ramadhan. Je vous laisse imaginer les chaudes et longues journées de jeûne prescrit pour les fidèles qui vont accomplir l'un des cinq principaux piliers de l'islam. Une obligation faite à tout croyant s'il veut ambitionner les portes du paradis. Il n'y a que les fous et les simples d'esprits qui s'entêtent à refuser cette offre, et Dieu sait qu'ils sont nombreux au village à passer outre les recommandations divines.

- Maudit soit Satan le lapidé qui est monté sur leurs épaules ! Disais-je à l'assistance en voyant passer un groupe de jeunes visiblement éméchés.

- Moi, l'homme des montagnes, je suis l'oublié, le mal-aimé de Dieu, je viens de perdre deux mandoles, fendillés à cause de la chaleur, une perte qui vient accroître ma misère ! Hurla Yahia l'artiste depuis son atelier de parpaings. Il faisait très chaud, plus de 40 degrés sous abri, un petit groupe s'était formé en face de l'atelier de l'artiste

méconnu. Nous étions là à causer de choses et d'autres pour passer le temps.

- Vous connaissez la dernière ? On vient de découvrir un squelette de 25 mètres de long, ce qui corrobore ce qui a été dit dans le chapitre « Houd », Jetez un coup d'œil sur Internet et vous verrez ! Disait un Algérois ayant tourné la veste depuis peu pour tenter un prêche. Il était venu assister au mariage de son frère, un filou comme il n'y en a pas.

Cette autre moitié de Juillet qui s'annonce chaude, promet des élucubrations délirantes en attendant le mois sacré. Août chamboulera toutes les données pour d'autres hallucinations prometteuses d'un au-delà d'où personne n'est revenu. On passera du déhanchement au rythme de deux airs (une sonate unique de tambour et Med Alloua), à la danse du ventre qu'il faudra charger de « zlabia et autres confiseries » pour que la tête puisse chanter à l'envi. A force d'entendre toujours la même rengaine, d'un côté comme de l'autre, on finit par perdre son kabyle et tout le reste. Faut-il continuer à nager à contre-courant ou se laisser emporter par

les flots ? C'est une autre question à laquelle je vais y réfléchir.

No comment

Depuis quelque temps, mes textes accusent une absence de commentaires. Un « no comment » qui me fait penser que mes articles n'intéressent plus personnes. Si c'était le cas, et j'aimerais le savoir, je vais m'épargner la maltraitance de mes méninges, déjà mises à l'épreuve, pour ne plus publier. En effet, l'écriture n'étant pas mon point fort, j'éprouve une réelle souffrance à rédiger le plus petit texte qui soit. Quant à répondre à un commentaire qui vient s'échouer ici, c'est toute une gymnastique d'esprit que je dois pratiquer, un sport auquel je ne suis pas préparé et qui, par conséquent, me fatigue.

Au départ, ce fut un défi que je m'étais lancé, celui d'être auteur, quitte à composer un griffonné à la manière locale. Après avoir écrit et publié mon premier roman autobiographique « M'hend et ses

épisodes », l'idée m'était venue d'aller plus en avant en me faisant connaître sur le Net. A partir de ce moment, un autre roman « les guérilleros ou la chaleur des greniers favoris » ainsi qu'un recueil de poèmes, sont venus se greffer à ces 144 articles qui, collés les uns aux autres, feraient un autre manuscrit. J'y pense, mais cela suppose beaucoup d'efforts de ma part pour quelque chose dont j'ignore l'intérêt. Seul le lecteur est en mesure de me dire si cela vaut la peine de consacrer quelques efforts supplémentaires afin de ne pas m'arrêter en si bon chemin.

Il est vrai que, malgré les difficultés rencontrées sur ce parcours que j'ai entrepris, j'éprouve un certain plaisir à raconter mes historiettes. L'inspiration ne manque pas ici, tous les ingrédients nécessaires sont disponibles pour celui qui veut relater. Un regard furtif, une écoute, un fait quelconque pris au hasard, peuvent donner lieu à des kilomètres d'écriture pour celui qui manie facilement la plume. Cette facilité me faisant défaut, je me limite à de petits textes, à l'exemple de celui-ci, pour rapporter quelques anecdotes tout en m'imposant un bornage. En effet, à défaut de dire

les choses clairement, je les contourne pour ne pas m'attirer les foudres de ceux qui ont établi une censure sournoise depuis bien longtemps.

La prétendue liberté d'expression, soi-disant acquise, n'est qu'un leurre. Nous sommes et nous resterons les prisonniers de notre pensée. Après réflexion, j'en ai déduit que le seul moyen de quitter ce pénitencier, est de consentir un sacrifice. Donc, pour se libérer, il faudrait accepter de rejoindre l'asile au sens vrai du terme, devenir fou pour échapper au jugement des hommes. Peut-être que je ne tarderai pas à perdre complètement la boule et dire tout haut ce que je pense tout bas. N'ayant pas une autre alternative, je vais y réfléchir et tiendrai au courant le lecteur éventuel par ce biais. Si tel sera le cas, j'ai déjà un aperçu des titres que j'ai choisis pour mes futurs articles. De même, que l'envie me prend de créer une communauté de fous, mais fous à lier et j'imagine...

Etre ou ne pas être

Etre ou ne pas être ? Pour moi, la question n'est pas là. La question que je me pose est : faut-il se manifester pour paraître ou se dissimuler pour vivre tranquillement en attendant le non-être. Mais, l'homme, par sa nature énigmatique, essaie de faire du mieux qu'il peut pour marquer son territoire d'une empreinte, si possible, indélébile afin d'affirmer son ego. Il pense donc il est et pas seulement, il faut qu'il laisse des traces ici-bas, une façon bizarre de vouloir se perpétuer après le trépas.

Quand on est jeune, la motivation n'étant pas la même, par conséquent, on vit à fond le présent tout en rêvant que demain sera meilleur. Que de fantasmes, souvent inassouvis, après qu'on s'est rendu compte qu'on est passé à côté de pas mal de choses. « Si jeunesse savait et si vieillesse pouvait », tranche le vieux proverbe. Eh ! Oui, si seulement c'était à refaire, phrase fréquemment entendue et souvent accompagnée d'un long soupir. Comme il est trop tard et qu'on ne peut plus faire marche arrière, on adopte la conjugaison à l'imparfait.

Sachant que chaque jour qui passe est déduit de l'itinéraire qui nous est alloué, on fait vite de

raconter, d'écrire, quitte à dire n'importe quoi, pourvu qu'on laisse quelque chose qui puisse rappeler qu'on est passé en ce bas monde. Depuis les temps reculés, bien avant l'invention de l'écriture, l'homme a agi ainsi en utilisant des signes attestant de son existence. Il fallait qu'on parle de lui coûte que coûte. Quelqu'un qui avait réfléchi à la question et qui n'avait aucun moyen pour qu'on parle de lui, eut l'idée de déféquer dans l'unique source d'eau potable d'où buvaient les habitants d'un hameau. Un geste qui est devenu un adage bien qu'il fût abject : Flen a souillé la source !

Aujourd'hui, l'outil de communication moderne offre une occasion à qui veut bien la saisir, afin de signaler sa présence physique dans les quatre coins du globe. Cette opportunité que procure le Web, facilite le passage de l'anonymat vers le rêve de faire parler de soi. Je me suis dit, pourquoi ne pas aller comme tout le monde et émettre : me voici, me voilà, c'est moi ! Il est clair que ce n'est pas la popularité que je recherche, mais simplement l'envie d'apposer mon tag sur cette infinie toile tissée par des génies.

Depuis que j'ai appris à naviguer dans cet infini océan du Web, il m'est arrivé de croiser bien des aventuriers, comme moi, porteurs de missives qu'ils ont jetées à l'eau. C'est exactement ce que je tente de faire en allant, ici et là, déposer mes billets à travers lesquels j'essaie d'exprimer une idée. Un peu comme un coffret jeté à la mer, je me demande si, un jour, il atteindra le rivage pour être ouvert par des gens et voir son contenu. Pour l'instant, ce coffret dans lequel j'ai enfoui, entre autres, un message codé, continue de tanguer sans attirer les regards. Un jour, peut-être, ce message sera intercepté et déchiffré. Avis aux amateurs de gymnastique cérébrale !

Avenir et succès

« On dit que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt et le succès à ceux qui se couchent tard. Je ne sais pas trop si tu te couchais ou te levais à l'heure où tu as posté ton message ? » Avait écrit Salaber à

l'adresse d'une écrivaine venue rejoindre la WBE (plateforme d'auteurs indépendants).

Je connaissais bien la fameuse devise : le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt, mais je ne savais pas que le succès est à ceux qui se couchent tard. Je dois dire que Salaber est toujours à quelques encablures de mon port d'attache pour venir à mon secours. En effet, à cause d'un manque de carburant, j'ai dû amarrer ma barque de navigation ces derniers jours, et si ce n'était l'arrivée inopinée de mon ami, je resterais ancré pour quelques jours encore. Et hop ! Me voici réveillé par cet adage qui me rappelle une improbabilité dans les deux cas.

Je me souviens de ce père soucieux d'habituer son fils à se lever tôt, très tôt même, en lui répétant sans cesse le fameux discours.

- Lève-toi, il se fait tard, le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt, espèce de paresseux ! Lui répétait chaque matin son père.

- S'il te plait, laisse-moi dormir encore un peu, suppliait le fiston à chaque fois que son père le harcelait.

Ce matin, c'était Vendredi, jour de marché et comme d'habitude, le père ordonna à son fils de faire quelques achats tout en lui rappelant la célèbre formule. Le fils s'exécuta sans rechigner puis se prépara à prendre le chemin qui mène vers le marché hebdomadaire. En cours de route, il tomba sur une bonne liasse d'argent que quelqu'un avait perdue. Au retour, il tira de sa poche le paquet d'argent qu'il montra à son père surpris par une pareille somme.

- Tu vois, lui dit-il, qu'est-ce que je te disais, hein !

- Ce n'est pas convainquant du tout, lui répondit le fils.

Comment ça, ce n'est pas convainquant ? La preuve est là, en te levant de bonne heure, tu as été récompensé, lui fit remarquer son père.

- Ce n'est pas évident pour la simple raison qu'il se trouve quelqu'un qui a perdu son argent et que cette personne a dû se lever bien avant moi !
Conclut le fils.

Chez nous, beaucoup de gens se lèvent avant l'aube à cause de la prière du matin recommandée. Il y a ceux à qui l'avenir appartient et pourquoi pas, se

disent-ils, gagner dans l'au-delà. Certains exploitateurs sont convaincus que si le monde leur appartient car tout s'achète, il en est de même pour l'au-delà en faisant dans la surenchère. D'autres pour qui l'avenir est incertain, gardent l'espoir d'une moisson au royaume des cieux. Et enfin il y a les prolétaires hérétiques qui n'ont aucun avenir ici-bas et qui n'espèrent pas plus après.

L'avenir et le succès étant indissociables et indivisibles, il ne peut pas y avoir l'un sans l'autre. Ces deux bakchichs, je les compare à des siamois qui sont condamnés à vivre et à finir ensemble. Toute tentative de leur séparation s'avérerait fatale pour les deux.

L'air du temps,

« Tu n'as qu'un trésor, celui de tes vingt ans, tu ne vis que de rêves et de l'air du temps », chantait Dalida à l'adresse d'une jeunesse des années twist. Aujourd'hui, cette même jeunesse n'a pas changé dans sa façon de rêver. Ce qui a changé, c'est l'air

du temps et quand le verbe rime avec, il faut écouter avec l'oreille gauche et laisser la droite ouverte. Lorsque les propos passent d'un côté, ils ressortent de l'autre comme si de rien n'était. Des moyens existent pour retenir le baratin afin d'en faire une récolte selon le désir de chacun. Parmi ces moyens, à moins de faire la sourde oreille, il y a le sac étanche (recommandé pour tout ramasser), le sac en toile de jute (pour filtrer ce qui est jugé bon et laisser s'échapper le reste), et enfin, il y a le couffin de l'avisé qui a retenu l'ancien adage recommandant de tendre un filet à celui qui s'amuse à proposer du vent.

Depuis l'avènement d'une nouvelle culture, le monde baigne dans un système de verbiage où tout tourne autour du bla-bla. Du vent made in, du vent local, du vent promotionnel, dans les souks, dans les rues, dans les maisons, tout le monde s'est converti dans le business du vent. On achète, on vend, on échange, on stocke du vent partout y compris dans cet article où il se répète, je ne sais combien de fois. Oui, le vent est devenu quelque chose de vital et chacun fait de son mieux pour se gaver de cet air du temps. Les poumons sont

remplis, les têtes aussi, on en met partout, dans les poches, dans les tiroirs, dans les remises etc. Les plus malins ont investi dans des banques du vent dont le taux d'intérêt leur garantie des jours dorés en cas disette. Pour le moment, ils n'ont pas de soucis à se faire puisque le vent souffle bien et la crainte d'un manque dans leurs projets à venir, est complètement évacuée.

Même notre artiste méconnu, s'est mis à chanter le vent soufflant sur la montagne. Les affairistes ont même pensé à un label de qualité qui est décerné à ceux qui savent fructifier leur vent. Conditionné sous plusieurs formes, allant du plus petit sachet de poche au dirigeable géostationnaire, cet air du temps est mis à disposition de qui veut s'en servir. Du vent rien que du vent, ça souffle de partout. Les foires, les marchés, les braderies, croulent sous cette marchandise et ça vente de toutes parts.

Que mon ami A. Abdelmadjid, auteur de talent, se rassure. Je ne l'ai pas plagié et je ne veux pas le concurrencer dans ce commerce du vent. J'avais complètement oublié son article à travers lequel, il présentait son nouveau produit « du vent bon marché ». Mon ami que je salue au passage, ne m'a

pas soufflé l'idée d'écrire cet article, ce n'est qu'une coïncidence. Et même si c'était le cas, dans ce genre de commerce libre, soutenu par les instances, il n'y a pas de rivalités. Faire la promotion du vent, reste un devoir que chacun se sent l'obligation d'accomplir. Et pour preuve, il suffit de voir comment les banques insistent pour octroyer des crédits illimités à tout le monde afin que le commerce du vent atteigne son apogée.

« Respirer, expirer du souffle », est cette devise qui invite les heureux candidats à se débarrasser du stress qui empoisonne leur quotidien. « Et s'il n'y a pas de vent, comment prendre son envol ? » Disent les affiches publicitaires qui couvrent les murs où d'alléchantes invitations appellent les non-initiés à rejoindre la corporation des adeptes du vent. On y apprend tout le savoir-faire lié à son conditionnement et comment le doser avant de le distribuer. Vent d'est, vent d'ouest, du nord et du sud, peu importe sa provenance, le souffle du vent, continue sa valse aux quatre points cardinaux à la satisfaction de ses initiateurs et au plaisir de ses consommateurs.

Cependant, une simple question me taraude l'esprit : et si jamais ce vent tournait en cyclone ?

Portraits de Kabylie

Entre le rêve et l'imaginaire de mon personnage « Ali le malchanceux », il y a cette photo bien réelle qui marque une journée un peu particulière en cette matinée de Mai. Nous voici en pleins labours à Vlehkem qui a permis cette rencontre autour d'une vieille pratique qu'il serait bien dommage de remiser aux oubliettes. En effet, si nos ancêtres ont utilisé la charrue et les bœufs, c'est parce qu'ils n'avaient pas d'autres choix à faire devant la nature de nos terrains. Aujourd'hui, la tendance étant au modernisme qui n'apporte pas grand-chose dans ce cas de figure, il faut souhaiter que le flambeau de nos aînés, soit repris et que sa flamme ne s'éteindra pas.

Avant de rendre un vibrant hommage à cette équipe que je vais présenter, je tiens à remercier tout d'abord l'auteur de cette photo qui, comme

toujours, a fait le déplacement avec sa caméra pour filmer cette séquence que nous verrons bientôt sur bien des supports. Mon ami Mohamed Tabèche qui n'est pas à décrire, est ce bénévole engagé volontaire pour la défense de l'environnement. Infatigable, il sillonne le Djurdjura avec sa caméra dans le but d'éveiller les consciences et rappeler que nous avons une culture millénaire qui fait notre richesse. Il faut espérer que la peine qu'il se donne pour promouvoir notre patrimoine, ne soit pas vaine.

L'autre personne à qui je tiens à témoigner tout mon respect et mon admiration pour ce qu'elle est, n'était pas présente à cette rencontre. Les échanges de connaissances que j'ai eu à partager avec elle sur Internet et sur le terrain, ont dévoilé une grande dame digne de ce nom pouvant servir de modèle pour notre société. Dommage qu'elle se veut discrète, non pas par crainte de quoi que ce soit, mais par pure modestie. Militante des droits de l'homme, ayant activé longtemps pour les droits de la femme en Algérie, elle continue son combat en Kabylie pour la noble cause qu'est la mise en valeur de nos terres. Cette dame au parcours fulgurant,

s'investit dans l'agriculture où elle consacre tous ses efforts à développer l'arboriculture et l'apiculture en milieu rural.

De gauche à droite sur la photo, on peut voir :

- Le jeune cultivateur Mostéfa Boudinar qui a pris la relève de ses aînés afin que ce noble métier ne se perde pas. Dès son jeune âge, il a appris à conduire les bœufs et à les traiter en tant qu'animaux qui nécessitent une attention particulière.

- Messaoud Ahmed Said, malgré le poids de sa soixantaine d'années qu'il porte assez bien, n'est pas prêt de lâcher la pioche. Aimant les travaux agricoles, c'est de bon cœur qu'il accepte toutes les besognes. Un travail bien fait, est pour lui une récompense.

- Moi-même, j'en ai déjà trop dit.

- Yahia Challali, notre artisan est aussi un artiste aux multiples talents. Grand spécialiste en tous genres, rien ne lui échappe. On le découvre à peine et l'intérêt qu'il suscite peut lui ouvrir d'autres horizons.

- Arav Ould Amer, cet octogénaire à qui Tabèche a consacré un documentaire, a tenu la charrue et

conduit les bœufs pour la circonstance pendant un moment. N'ayant jamais fréquenté l'école, mais érudit dans pas mal de domaines, il n'hésite pas à payer quelqu'un pour lui faire la lecture d'un livre. Très cultivé et expert du langage, c'est toujours un plaisir de discuter avec lui.

Traditions et modernité

Travaillez, prenez de la peine, disait Jean de La Fontaine. De nos jours, combien sont-ils à avoir retenu cette belle leçon de morale ? Je n'en sais rien. En tout cas, dans mon village, il ne reste dans une famille, réputée pour ce genre d'action bénéfique, qu'un papa et ses enfants qui continuent à demeurer les gardiens d'une tradition qui tend à disparaître. Abdeslam Boudinar, à qui je rends un vibrant hommage, est ce monsieur qui mérite bien des égards pour avoir su reprendre le flambeau de nos aïeux afin que vos valeurs demeurent.

Je me souviens de mon village quand les paires de bœufs se comptaient par dizaines. Nos aînés nous

apprenaient à aimer la terre et à la respecter. Aujourd'hui, il n'y a que deux personnes qui possèdent encore ce legs, ô combien méritoire. La première paire appartient à un monsieur très aisé pour ses labours personnels, la seconde est la propriété de la personne que je viens de citer.

J'ai été confronté à un choix encombrant dans les labours de mon oliveraie. Je dois dire qu'il m'a été difficile de trancher entre le tracteur et les bœufs. Après avoir réfléchi, j'en ai déduit qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre la machine et l'animal. Le tracteur de son côté et l'animal de l'autre, chacun étant rendu nécessaire en des endroits précis, il n'y a pas lieu de s'en embarrasser. Dans le cas de mon oliveraie, j'ai dû opter pour les bœufs car la nature du terrain l'impose. C'est donc avec un immense plaisir que j'ai fait la connaissance du jeune Mostéfa Boudinar et de son assesseur Messaoud Ahmed Said.

J'ai été très touché lorsque j'ai vu le jeune cultivateur apposer un baiser entre les cornes de son animal, et lui chuchoter quelques mots en guise de remerciements. J'ai été fasciné par les liens affectifs que ce jeune homme entretient avec ses

bœufs. Pour ne pas les fatiguer, il les fait travailler la matinée seulement et l'après-midi, il leur consacre toute son attention. J'ai observé Mostefa pendant le labourage, je dois dire que j'ai été ébloui par tant de savoir-faire qu'il utilise avec ses animaux. Il leur parle dans un langage spécifique et eux comprennent. Les animaux savent reconnaître leur maître ainsi que sa voix. Que dire quand on assiste à tant de dévouement de la part de l'homme et de ses animaux ? Lorsque le sacrifice, de part et d'autre, est fait en direction de la nature qui nous le rend bien, il y a de quoi réfléchir.

Pendant ces labours, j'ai pensé à une chose, à savoir : les quatre genres qui font bon ménage et qui vivent en parfaite symbiose. L'humain, l'animal, le végétal et la matière. Cet animal qui a donné le meilleur de lui-même, ne sera pas épargné lorsqu'il ne servira pas à grand-chose. Ce végétal, avec ses innombrables bienfaits, ne sera pas, non plus, ménagé à ses vieux jours, il servira de bois de chauffage. Cette matière qui est notre terre nourricière subira, de même, les assauts de l'homme, ce principal genre sorti tout droit de ses entrailles. L'homme ? Toute la question est là. Sait-

il que cette nature qui l'a enfanté, est capable de faire mal ? Si nous vivons des catastrophes en tous genres, naturelles et humaines, c'est parce que Dame Nature prend soin de nous avertir du mal dont elle capable. Mais l'homme, entêté comme il est, continue à faire la sourde oreille à ces avertissements. Signes avant-coureurs d'une apocalypse qui mettra fin au génie de l'espèce humaine ? Rien n'est exclu.

Ceci dit, je reviens à notre prévenant fellah avec ses bœufs dans cette vidéo :

Formation par défaut

Quand la formation continue en France m'a fait l'honneur de m'inviter à la rejoindre sur sa plateforme, j'étais bien embarrassé quant à la réponse qu'il fallait donner. Allais-je accepter cette invitation aussi avenante ou la refuser gentiment ? Sachant que je n'avais rien de particulier à transmettre, si ce n'est une petite expérience acquise dans la vie de tous les jours, j'ai accepté de

m’y engager. Depuis ce moment-là, ma modeste contribution à cette discipline, s’est limitée à deux articles : regard sur une cyber formation et l’orthographe en question. Ces deux réflexions qui n’apportent aucune nouveauté, ni pédagogie profitables, sont l’expression d’un laissé-pour-compte à qui on a ôté l’instruction dès son jeune âge.

Partant de ce constat, une soif d’apprendre m’a poussé à vouloir me former dans plusieurs disciplines à la fois. Le besoin de tout savoir et mes motivations sont autant de raisons qui m’ont conduit à une boulimie d’un apprentissage que je voudrais sans limites. Je ne suis pas le seul à avoir subi cette absence d’instruction dans ma région de Kabylie où l’école parallèle, celle de toute une culture héritée de nos aïeux, a donné lieu à un enseignement riche en connaissances. Ceux qui ont eu l’occasion de s’initier à la lecture et à l’écriture, ont joint l’utile à l’agréable en faisant un parcours fulgurant dans la formation diplômante. Les autres, non moins qualifiés et n’ayant pas rencontré cette occasion de s’instruire, font dans la formation qualifiante, cherchant toujours à

s'améliorer dans la pratique de leurs divers métiers.

« Le stylo ne suffit pas, il faut aussi savoir tenir une pioche », disait un octogénaire qui s'intéresse à tout. Cet homme qui n'a pas connu l'école, achète son journal chaque matin et paie quelqu'un pour le lui lire. C'est dire que cette envie d'apprendre s'impose, tout au long de la vie, comme une évidence pour certains. Pour d'autres, moins motivés, le métier n'est qu'un moyen d'aboutir à un but lucratif.

La formation continue peut se présenter sous deux cas de figure.

1. Cours normal après l'école, des études menant vers un bac plus et l'expérience dans le métier, le candidat se satisfait de son diplôme dont il se sert pour s'améliorer dans sa branche sans chercher à la quitter.

2. Pas d'école, pas d'études, sans aucun diplôme, l'autodidacte ressent le besoin d'une formation continue et voudrait toucher à tous les métiers. Dans ce cas, le candidat, motivé par l'absence d'instruction, fera tout pour compenser ce manque.

Dans le premier cas, la voie unique mène vers une formation diplômante avec sa théorie et dans le second cas, le chemin, avec ses intersections et toute sa pratique, mène vers une formation qualifiante.

Pour que la formation soit complète, il faudrait associer les deux cas cités en exemple et faire en sorte que le postulant au diplôme soit aussi un candidat au savoir-faire précis. Il doit compléter sa formation par des stages pratiques où il aura à découvrir d'autres techniques de travail. Ceci a l'avantage d'acquérir des compétences à appliquer dans la vie de tous les jours.

Apprendre et toujours apprendre, il n'y a pas de sot métier. J'ai entendu quelqu'un rappeler le fameux adage « douze métiers, treize misères » à la vue d'une personne possédant un savoir-faire hors normes, mais qui ne vit pas dans l'aisance. J'ai de suite pensé que la meilleure des richesses au monde, ne peut pas égaler la possession d'un bien immatériel qui est un acquis inépuisable dans lequel réside tout le bonheur souhaité.

Epître à mon ami

Toi l'ami inconnu, toi qui sais regarder derrière les choses qui cachent l'invisible, toi qui lèves les yeux vers le ciel, toi qui sens le souffle du vent caresser les oliviers, dis moi comment fais-tu pour éveiller tes sens. Je voudrais tant être comme toi, me projeter vers l'autre et, à travers lui, me regarder tel que j'aurais dû être, sans vices ni défauts. Je rêve d'être cette personne imaginaire, capable de semer le bonheur sur terre, mais cela n'est qu'une vision et si le songe est permis, la réalité fausse toutes les données.

Sais-tu qu'il m'est souvent arrivé de vouloir sentir le parfum des matins de Mai, de toucher la rose et ses épines qui l'enrobent, de goûter au fiel de la vie amère et le partager avec les affligés qui le boivent jusqu'à la lie. J'écoute et j'entends la nature me dire toute sa souffrance devant l'homme qui lui inflige tant de supplices. Je regarde et j'essaie de comprendre pourquoi ces glorifiés ne reculent devant aucun obstacle pour assouvir leurs

fantasmes. Je les entends, ces assoiffés indétrônables du pouvoir absolu qui parient sur des milliers de têtes, qu'ils iraient jusqu'au bout de leur jouissance meurtrière. En spectateur accablé, je vois ces pauvres gens qui n'ont d'autre choix que de courber l'échine quand passe la canaille.

J'apprends à m'observer et je me questionne tout le temps sans trouver de réponse à mes interrogations. Et si j'étais à la place de tel glorifié ou de tel autre assoiffé, comment je me serais comporté ? Cette question me renvoie vers un concours de circonstances qui ont fait de moi ce que je suis. Il n'y a pas d'exceptions aux règles établies qui veulent que l'homme agisse selon une volonté qui le dépasse. Un peu comme un ordinateur, il est programmé d'avance pour une mission qu'il doit forcément accomplir. Faut-il le rendre responsable de ses actes ? Et qui peut prétendre posséder le droit de le juger ? Peut-être le magistrat qui, lui-même, répond également à un programme pour rendre sa décision. Le verdict étant prononcé d'avance, le juge ne fait qu'appliquer ce que lui dicte une conscience dont il est doté bien malgré lui. Partant de ce point de vue qui rend l'homme

irresponsable devant ses actes, fussent-ils gravissimes, toute la question est de savoir à qui incombe la faute et comment la déterminer si faute il y a.

Ces assoiffés du pouvoir ou même ces pauvres gens, étant tous générés de la même façon, donc égaux physiologiquement, ils auraient agi de la même manière et avec les mêmes motivations engendrées par des situations qui font la différence. Celui-ci est comme cela, celui-là est comme ceci, le tout s'embrouille dans des impulsions auxquelles l'homme obéit naturellement. Par conséquent, tout jugement sur ses actions par son semblable, ne serait pas approprié. Bienheureux ou malheureux, mais peut-être chanceux, est le genre animal qui est dépourvu d'une conscience dont il se passerait bien naturellement.

Affûte ta plume mon ami, toi qui écris sur le sable que le vent disperse, toi qui graves sur les cimes que la neige recouvre, écris et fais savoir que si j'étais né aigle ou même tourtereau, j'aurais été plus heureux parmi les condors et autres passereaux.

La plainte de l'artiste méconnu

Quand l'infernale toupie de sa machine à bois se saisit de sa main gauche, lui qui est droitier, il prononça instinctivement : J'ai perdu mon mandole ! Pour lui, ce n'était pas ses doigts qu'il venait de perdre, mais sa guitare dont il devait se séparer pour toujours. A ce moment là, ça devait être très triste pour cet artiste à qui j'ai déjà rendu un hommage en le décryptant à travers un article dont voici le lien.

Yahia n'a pas fini de me surprendre et je suis très loin de découvrir tout le génie de ce personnage étonnant. Inventif, habile et adroit dans tous les travaux qu'il pratique avec art, passant du chevronné en agriculture au maître forgeron et que sais-je encore, il est un pluriel de dame nature. Souvent sensible et généreux, mais quelquefois acéré comme ses outils de travail, il maîtrise aussi bien le verbe que la parole qu'il exprime dans une élégante subtilité. Homme complet possédant d'énormes qualités qui cachent quelques petits

défauts, nul n'est parfait, Yahia est de ceux qui méritent bien des éloges. La guitare, le mandole ou le banjo qu'il fabrique ne sont rien à côté des instruments à vent dont il avait une préférence avant qu'il ne perde ses doigts.

- Yahia ! Lui dis-je, veux-tu me jouer un air ou une chanson ? Il prend sa guitare, la gratte un instant, puis enchaîne sur cet air musical dont le refrain m'a emporté vers les cimes du Djurdjura tout revêtu de blanc en cette saison. Tout en prêtant une oreille attentive au son émis par sa guitare, je détournais mon regard de mon ami Yahia pour observer la montagne. Soudain, j'entendis sa voix enchaînant sur des paroles aussi magnifiques que profondes. L'artiste aux multiples talents, hélas méconnu, improvisait une complainte qui mérite une attention toute particulière. Je n'ai pas raté ce moment pour lui proposer un enregistrement qu'il a accepté avec joie. Le voici donc à l'œuvre dans une chanson que je vais tenter de traduire dans un français approximatif, sachant que cette traduction ne pourrait jamais refléter la force des mots dits dans notre langue.

Yahia s'adressait au vent à peu près comme ceci :

*Ô vent qui souffle sur la montagne
Qu'as-tu apporté de nouveau
Est-ce l'obscurité pour nous endormir
Ou bien la clarté pour nous réveiller*

*S'il te plait dis-moi la vérité
Si tu viens de l'est ou du sud
Et qui t'a envoyé
Je veux savoir d'où tu viens*

*Ô vent destructeur
Retourne chez les tiens
Nous attendions la bonne nouvelle
Tu nous gaves de malheurs*

*Et cette montagne des neiges
En deuil depuis que tu es là
Avec tes rafales et tes tourbillons*

Ton but est atteint

La brise a perdu sa douceur

Ne reste que désarroi et froideur

Aveuglé par ta poussière

Nous sombrons dans tes noirceurs

Ô vent soufflant la misère

Le chiendent que tu as semé

A envahi nos vergers

Recouverts par l'ivraie

Ceux qui t'aiment et t'adorent

Ensorcelés par ton emblème

Te portent sur les épaules

A nous la descente aux enfers !

Causeries tous azimuts

Et c'est reparti pour des historiettes sans tête ni queue. Du coq à l'âne, je me suis pris à ce jeu d'écrire n'importe quoi pour faire plaisir à celles et ceux qui me qualifient « d'écrivain ». Eh oui, je ressemble à celui qui insistait pour dire son mot, alors qu'il ne disait que des choses qui n'ont pas de sens. Laissez-moi, s'il vous plaît, placer un mot rond comme un dollar, répétait-il à l'assistance qui ne l'écoutait jamais. A cette époque, il n'y avait pas encore ces outils actuels de communication qui permettent, aujourd'hui, à ceux qui font la pluie et le beau temps de cracher leur venin à travers les médias. Avant, ce n'était pas pareil du tout, les gens faisaient attention à ce qu'ils disaient, les mots étaient pesés et analysés avant d'être lâchés. Il fut un temps où, lors des assemblées des villages, les lois sanctionnaient quiconque osait parler si c'était pour dire des bêtises. Maintenant, on peut dire tout ce qu'on veut sans risque d'être remis à l'ordre, puisque l'air du temps est à la parlote.

Des bavardages, des commérages, des calomnies, des médisances et surtout des discours de ceux qui ont la langue fourchue, font notre quotidien. C'est

vrai qu'il y a de quoi ouvrir le bec, comme le fait souvent mon ami El-Hadi qui a connu bien des déboires à cause des règles établies pour inverser l'échelle des valeurs. En effet, depuis qu'on a voulu s'organiser en société, on a décidé de remplacer la pelle et la pioche par un stylo. Aux mains, tout juste bonnes à tenir une bêche pour retourner la terre, on offrit un stylo et un bureau. Résultat : On s'est retrouvé sans travailleurs de la terre dans un pays qui fut l'un des greniers de la méditerranée. Que des intellects, tous des chefs sans ouvriers, les travaux manuels n'ont pas leur ici. Par ailleurs, c'est aussi mon cas, je ne travaille plus, mais j'utilise quand même le clavier de l'ordinateur avec mes doigts et cela ma fatigue. J'aurais aimé, si j'en avais les moyens, m'offrir un micro à commandes vocales, c'est plus reposant et ça fait chic, façon de se montrer.

Mon ami El-Hadi est tout le temps écoeuré par ce qu'il observe autour de lui. Ce jour là, c'était un de ces inventifs qu'il voyait sur un écran de télévision. « L'artiste » se cabrait sur la scène avec son micro à la main dans un vacarme à faire crever les

tympan. El-Hadi, n'attendit pas pour me sortir aussitôt cette petite composition :

- Il n'est pas bête l'âne qui chante comme je pète
- Lorsqu'il s'ébroue, il se prend pour un poète
- Et quand il dort, il rêve d'être prophète
- Mais il ne sait pas que son postérieur ne sera jamais une trompette !

Sacré El-Hadi, toujours avec son humour acéré, il n'a pas ménagé l'artiste qui folâtrait devant une assistance se déhanchant au rythme du tam-tam. La vedette portait une boucle sur l'une de ses oreilles, un collier autour du cou et une grosse gourmette au poignet. Bel exemple pour ses fans qui rêvent de lui ressembler et connaître ainsi la gloire. Ici, l'argent c'est comme du papier, il y en a qui le stockent dans des containers, vous ne me croyez pas ? Et pourtant c'est toute la vérité, rien que la vérité, je le jure. Ici, même si on ne sait pas lire, ce qui n'est pas du tout un handicap, nous savons parfaitement compter l'argent. La tare a changé de camp, elle se trouve chez les cérébraux qui ne connaissent rien aux affaires louches et autres diableries afin de faire fortune. Je pourrais

continuer comme cela sans discontinuer, mais j'ai décidé d'une limite pour ne pas ennuyer le lecteur. Amis visiteurs, je vous dis donc, à la prochaine fois et merci de vos visites.

L'insolence de sa beauté

Comme vous l'avez sans doute remarqué, depuis que je me suis enlisé dans l'écriture en jouant au chroniqueur, publiant des articles désordonnés et certainement confus, il me plaît de continuer dans cette voie. Tel un automate, un peu dérangé à cause d'un circuit défaillant, je laisse vadrouiller ma raison au gré des circonstances de l'instant. Aujourd'hui, j'ai envie de parler de celle qui accapare toutes les pensées. Il s'agit de la star du moment qui fait la « une » du village en cette période hivernale. Dès qu'elle montre patte blanche, tous les regards sont braqués sur elle. Le jour, elle prend possession de toute la substance que peut contenir un corps déjà fragilisé et quand arrive la nuit, elle hante les esprits. Tout au long de

cet intermède, tous les sujets de discussion sont axés sur cette séductrice possédant des atouts auxquels il est difficile de résister. Les multiples vertus et les bienfaits qu'offre cette charmeuse, ont un prix dont l'addition peut être, quelquefois, salée. Ce qui m'est arrivé, à l'instar des rares personnes qui ont connu ce genre de sacrifice, en est la preuve.

Envoûté, ensorcelé, charmé par sa splendeur et sa générosité, j'ai souscrit comme la plupart de mes concitoyens, à l'attrait de celle qu'on appelle ici : Thazemourth. Certaines personnes font le déplacement de loin et acceptent toutes les conditions, rien que pour flirter avec elle, quitte à vivre durant leur séjour dans des conditions précaires. A mon grand regret, je n'ai pas échappé à la magie de cette légendaire déesse de nos collines. Eh oui, il y a tout juste cinq jours de cela, je suis bel et bien tombée sur le bec au moment où je courtais l'impertinente aguicheuse au lieu dit « Vlehkem ». Vers les coups de onze heures, trahi par une jeune pousse adhérent mal au pivot, j'ai chuté et me suis retrouvé assommé sur l'herbe. Sur le coup, j'ai senti un fracas suivi d'un bourdonnement dans la tête et puis plus rien. J'ai

vu des étoiles en plein jour et le choc aurait pu être aggravé par le sécateur que j'avais en poche et la scie attachée à ma ceinture. Ayant repris connaissance juste après, je me suis relevé et vu mon épouse paniquée arrivant à mon secours. Après les premiers soins reçus au niveau de notre dispensaire, on m'a évacué vers l'hôpital où tous les examens ont été bons.

Plus de peur que de mal, j'espère reprendre rapidement cette aventure qui m'a coûté une entorse à la cheville, quelques contusions et une petite hémorragie. Dès que je me sentirai apte à affronter ma dulcinée, j'irai la rejoindre au lieu du rendez-vous déjà fixé d'avance. Quand on est un passionné de la lady Thazemourth, on ne peut pas se passer de la bichonner comme l'ont fait nos aïeux depuis toujours. Ceux qui ne savent pas qui est cette fée qui enchante, Thazemourth est du féminin en kabyle qui veut dire tout simplement : l'olivier. Chez nous, la majorité des arbres sont nommés au féminin, seuls quelques uns sont dits au masculin. Sacrée Thazemourth, symbole de longévité, de force, de calme, de paix et de bienfaits, jusqu'à quand vas-tu nous obséder ?

Des hauts et des bas

Alors qu'il avait soif, notre hérisson avait pris le risque de descendre dans un puits pour se désaltérer. Il s'agrippa à la corde qui pendait autour d'une poulie suspendue en haut du puits et se vit entraîner vers le fond. Au fur et à mesure qu'il faisait sa descente, le seau qui était attaché à l'autre bout de la corde remonta jusqu'à buter sur la poulie. Ayant atteint le fond du puits, le hérisson se trouva devant une fâcheuse situation. Comme il ne pouvait plus remonter, il dut réfléchir longuement au moyen à utiliser pour se tirer d'affaire et il trouva un subterfuge. Donc, il décida de crier de toutes ses forces : Hé ! Ho ! Holà ! Par ici, imitant un berger que son troupeau de brebis agaçait.

Un chacal rodant aux alentours, entendit la voix du hérisson qui semblait bien embarrassé. Il fit une halte et prêta l'oreille pendant un moment pour saisir ce qui se passait au fond du puits. Pour le

chacal, c'était une aubaine à laquelle il ne s'attendait point d'autant plus que la faim le terrassait depuis quelques jours. Il n'avait rien à se mettre sous la dent, pas même une crotte de chèvre en cette période de disette. Des brebis au fond du puits ! Il se lécha les babines pendant un court instant, puis lança à l'adresse du hérisson :

- Hé ! Que se passe t-il en bas ?

- Rien du tout, va t'en passer ! Laisse moi tranquille, je suis très occupé, répondit le hérisson.

- Mais non, je voudrais savoir pourquoi tu cries si fort, cela fait un bon moment que je t'écoute et tu as l'air d'être bien embêté, lui dit le chacal.

- En effet, c'est ces sacrées brebis et leurs petits qui m'enquiquinent depuis ce matin, fit le hérisson.

- Puis-je t'offrir mon aide ? Lui proposa le chacal.

- Avec plaisir si tu veux bien te donner la peine de partager avec moi cette corvée, intima le hérisson.

- Mais comment faire pour descendre là-dedans ? Questionna le chacal.

- C'est simple, place toi dans le seau et laisse toi dévaler tranquillement.

Sans hésiter, le chacal se mit à califourchon sur le seau puis se laissa chuter pendant que le hérisson, bien accroché à la corde, remontait avec elle. Au milieu du puits, ils se croisèrent et ce fut à ce moment là que l'infortuné chacal comprit le piège qui lui était tendu.

- Hé ! Que fais-tu là ? Cria le chacal.

- Rien du tout cher ami, je ne fais que remonter en surface pendant que tu descends vers le fond ! Ainsi va la vie, il y a ceux qui émergent et il y a ceux qui sombrent au fond des abysses, conclut le hérisson.

Le revers de la médaille

Comme on est loin, très loin de cette image qui montre « Achrouf » avec sa minuscule aire de stationnement ainsi qu'une partie du quartier « Ath Imloul ». En cette période de 1960, j'avais 18 ans et lorsqu'une occasion se présentait, je la saisisais pour faire une virée au village afin de revoir ma famille.

Je me souviens comme si c'était hier, de cet instant que j'ai essayé de saisir avec un appareil photographique de l'époque. Sur cette photo de mauvaise qualité, on voit l'unique taxi du village, une Peugeot 403 qui était garée là dans l'attente d'un hypothétique client. Le camion, un 2 tonnes 5 Renault ayant appartenu à feu Da Mabrouk, venait d'arriver de Tizi-Ouzou avec la petite marchandise destinée aux rares épiciers du village. On peut aussi distinguer les silhouettes des élèves faisant leur sortie de récréation devant la classe improvisée dans une maisonnette. L'instituteur était un militaire et les trois classes ainsi que leurs logements de l'école primaire, étaient occupés par l'armée à l'autre bout du village.

Souvenirs d'une époque avec ses aléas, souvenirs d'une troublante jeunesse, je revois bien d'autres clichés qui défilent dans ma tête et j'essaie de faire une juxtaposition sur ces endroits métamorphosés. En quelques décennies, mon village, à l'instar des autres villages de Kabylie, a muté vers un modernisme qui n'a rien à envier à celui de nos grandes cités, au contraire.

J'habite depuis 1963 à Bordj-el-Bahri (Ex Cap Matifou), une commune de la banlieue Est d'Alger qui fut, autrefois, un endroit de plaisance avant de crouler sous les ordures et sombrer dans la déchéance. Tout au long de cette longue période, je n'ai pas quitté des yeux mon village natal, une commune sise au pied du Djurdjura qui a pris son envol malgré le peu de ressources dont elle dispose.

De la petite maisonnette en guise de classe d'école, nous voici avec un collège, un lycée, un centre de formation de la jeunesse et d'autres lieux d'apprentissage. De la Peugeot 403, on se retrouve avec des autocars de transport de passagers et même des bus scolaires. Le petit camion de marchandise a cédé sa place à des véhicules lourds faisant oublier les baudets d'antan. Une benne « tasseuse » pour le ramassage des ordures ménagères ainsi que des engins utiles à la voirie sont une preuve du progrès accompli.

Que s'est-il passé pour que mon village qui baignait dans un procédé archaïque, se retrouve dans un mode moderne et comment expliquer ce virage vers la descente d'une commune qui fut, il n'y a pas longtemps, un joyau de la côte algéroise ? Cette

ironie du sort de deux communes auxquelles je suis profondément lié, me renvoie vers l'incroyable destin de tout un pays.

Les marchands de sommeil.

Ce titre est un bien vilain mot pour les rescapés du déluge qui s'abattit sur un village qui fut, autrefois, un modèle de réussite dans tous les domaines. Avant la catastrophe, les habitants de ce village, doués d'une intelligence hors normes, menaient une vie paisible dans un environnement au climat propice à toutes sortes de cultures. Donc, ils profitèrent des quatre saisons pour en tirer le meilleur des produits d'une qualité exceptionnelle qui fut reconnue au-delà de leurs frontières.

Ce savoir faire dont ils avaient le secret, fit la fierté de ces villageois que rien n'arrêta pour aller toujours de l'avant. Ils avaient une volonté à toute épreuve et s'acharnaient à produire de jour comme de nuit pour se faire un nom parmi les labels de

haute qualité. Mais cette détermination à vouloir trop bien faire, supposait un sacrifice qu'ils allèrent payer chèrement. Le goût de la réussite les grisa à tel point qu'ils décidèrent de rester éveillés et d'évacuer le sommeil de leur esprit. Pas question de dormir pour ces gens omniscients qui finirent par s'octroyer, à juste titre, le surnom attribué aux tisserands des lumières.

Infatigables et toujours en éveil, ils menaient une vie sans problème que rien ne prédestinait à une issue fatale. En effet, tout baignait dans le meilleur pour ces villageois jusqu'au jour fatidique où une avalanche s'abattit sur eux. Des rafales de vent, des ballons de nuages suivis de tornades d'une force sans pareil ainsi que des averses torrentielles, décimèrent en peu de temps tout une œuvre colossale qu'ils se donnèrent tant de peine à construire.

Après ce déluge, ils s'activèrent, tant bien que mal, à la reconstruction de tous leurs biens mais ils étaient trop affaiblis et fatigués pour tenir le coup. Et ce fut ce moment là que choisirent les marchands de sommeil, venus d'une contrée voisine, pour fourber leur produit aux pauvres villageois. Le

besoin de dormir étant une nécessité vitale, ceux qu'on appela les tisserands des lumières qui ne vivaient que dans la clarté, découvrirent les ténèbres et sombrèrent dans un sommeil profond.

Dès lors, ils prirent goût à l'endormissement et se mirent à savourer tous les bienfaits du repos, de la somnolence et même de la torpeur. Dormir, dormir et encore dormir comme des bienheureux en attendant de dormir pour de bon avaient-ils décidé !

Et rebelote

- Allo You ? Quel temps fait-il là-bas ? Lui demanda son fils qui voulait fuir les bruits et la pollution de la ville le temps d'une journée ou deux.

You est cette dame qui, comme chaque année en cette période, plie bagages pour être présente au grand rendez-vous de la récolte des olives.

- Tu voudrais peut-être que je te dise qu'il fait un temps splendide pour débarquer avec ton barbecue

et faire semblant de vouloir donner un coup de main ? Non ! Reste là où tu es, c'est mieux pour tout le monde. Ici, on ne s'amuse pas, on ne fait pas de pique-nique, répondit You à son fils.

- Mais You ! Sais-tu qu'aujourd'hui c'est le réveillon de Yennayer, notre premier jour de l'an 2961 ? Questionna le fils.

Cette conversation téléphonique entre la mère et son fils, m'a rappelé une fable du terroir où il était question d'une souris des villes qui décida de quitter sa belle demeure pour une promenade champêtre. Pendant qu'elle gambadait, elle rencontra une gerboise qui l'invita à déjeuner chez elle. Au menu, il y avait toutes sortes de graines récoltées aux alentours, que la gerboise avait pris soin de présenter à sa convive. La souris, étant habituée à d'autres mets, tels les fromages, chocolats et autres friandises, n'apprécia guère le repas et s'excusa de repartir aussitôt, argumentant une urgence. Avant de quitter la gerboise, correction oblige, la souris l'invita à son tour dans son quartier chic de la capitale. Une fois sur les lieux, la gerboise découvrit tout un monde en couleur dans une ambiance feutrée qu'elle était

loin d'imaginer. A peine s'attablèrent-elles que des bruits de pas se firent entendre dans le couloir, c'était le propriétaire de la maison qui venait d'arriver.

- Fais vite ! Sauve-toi et cachons-nous jusqu'à ce que la personne s'en aille, s'exclama la souris.

Les deux infortunées attendirent longtemps, le ventre creux, avant d'entendre la porte se refermer derrière le propriétaire qui quittait son domicile.

- Ouf ! Nous allons pouvoir manger maintenant que nous sommes seules. Viens, sortons de cette cachette et remettons-nous à table, dit la souris à la gerboise.

Une fois de plus, dès qu'elles entamèrent l'entrée, un miaulement résonna dans leurs oreilles, le matou qui dormait à l'étage venait de se réveiller et les deux consœurs se sauvèrent de justesse.

Avant de repartir dans ses champs, la gerboise jura de ne plus s'aventurer en ville et de se contenter des bienfaits que lui offre la nature dans une paix totale. Toute contente d'avoir échappée à la torture, elle laissa cette boutade à son hôtesse :

« Je préfère les graines de soja que de subir les griffes du chat ».

Il est clair que You avait raison d'opter pour la cueillette des olives afin d'évacuer tout le stress dû au mal de vivre dans nos villes, mais par dessus tout, renouer avec la terre de ses ancêtres. Comme quoi, une virée vers les collines oubliées, si chères à feu Mouloud Mammeri, pour retrouver la joie de vivre, est vivement recommandée. Ici, dans ces collines, désormais, retrouvées, la tradition se poursuit et le moderne peut se moquer du soi-disant confort des villes où il ne reste que l'amertume et le dégoût.

Grâce à des personnes de bonne volonté, tel ce jeune cultivateur de notre village qui a su concilier l'ancien et le nouveau, nos valeurs ne se perdront pas.

Assegas amegaz 2961.

Sans aucune certitude

Et Dieu créa tout ce que nous savons, ce qui reste à découvrir et ce qui restera à jamais dans le secret absolu. L'univers dans lequel nous évoluons, continue sa valse avec ses mouvements parfaits où les jours et les nuits se succèdent avec leurs lots chargés d'histoire.

Aux événements célestes, auxquels personne n'y peut rien, se sont greffés des bouleversements tous azimuts, décidés par l'homme depuis qu'il a appris à se mettre debout. Ainsi, rien n'arrête ce prédateur qui a tout inventé pour semer le désarroi sur terre. Il commença par partager le monde en le bornant de frontières, à se disputer les territoires dans des conflits ravageurs et à se livrer des guerres au nom de la foi.

Depuis la connaissance de l'histoire, l'homme a tout fait pour rejeter les bienfaits mis à sa disposition par Dame Nature. Il s'inventa mille et une ruses pour se tromper soi-même et abuser son semblable. Faisant dans un illusionnisme parfait, il a réussi son tour de passe-passe qui consiste à semer la zizanie.

Si les jours qui passent sont analogues, l'homme, à défaut d'agir sur leurs mouvements, a décidé de les

mettre dans un calendrier et chacun finit par créer son propre agenda selon sa convenance. Ainsi naquirent plusieurs almanachs plus ou moins célèbres qui veulent que l'année commence à un moment donné.

Comme il est d'usage de formuler des vœux à cette occasion, je me vois astreint de faire comme tout le monde et hurler du haut du Djurdjura : Que l'année nouvelle qui s'annonce soit porteuse de paix et de bien-être à l'humanité entière.

Le bûcheron et le fainéant

Les goûts et les couleurs ne se discutent pas, dit-on. Si les couleurs ne sont qu'une apparence, qu'en est-il de cette substance réelle mais impalpable qu'est le goût ? Là, il ne s'agit point du goût perçu par les papilles gustatives, mais du goût profondément enraciné dans le conscient et le subconscient. Vous l'avez deviné, il est question d'un mets spécial auquel on est conviés de force. Ce plat, nommé la vie, étant servi à toutes les sauces, bonnes ou

mauvaises, l'obligation est faite à chacun de humer son présent.

Ainsi commence toute une gymnastique qui mène vers une boulimie sans fin. Tel l'athlète ayant goûté à l'effort physique, le champion n'arrête pas de bomber le torse pour ambitionner le haut du podium. De même, l'amateur de l'effort cérébral, se sature les méninges afin d'obtenir un label qui fera de lui une éminence de la matière grise. Il arrive souvent qu'un glouton, jamais rassasié, fait la jonction entre l'effort physique et l'effort intellectuel pour culminer au dessus de tous. A côté de ces gourmets, il y a le partisan du moindre effort qui n'est attiré par aucune saveur, mais qui se contente de goûter, malgré lui, au menu ordinaire qui lui est servi.

Ce partisan, puisque c'est de lui qu'il s'agit, se contente de savourer sa pitance à l'ombre d'un vieux frêne par temps chauds. En hiver, il se met en quête d'un coin bien ensoleillé pour goûter les plaisirs d'une bonne relaxation.

- Lève-toi ! Espèce de fainéant ! Lui dit le vieux bûcheron qui passait toujours par là pour rejoindre sa forêt.

- Mais pourquoi me lever ? Répondit le roi des fainéants.

- Pardi ! C'est pour faire comme tout le monde. Chercher du travail et gagner de l'argent ! S'exclama le bûcheron.

- Et puis après ? Questionna le fainéant.

- Après quoi, tu feras des économies comme font les gens de ton âge. Conseilla le bûcheron.

- Et pourquoi faire des économies ? Demanda le fainéant.

- C'est pour construire une maison et te marier ! Suggéra le bûcheron.

- Et ensuite que devrais-je faire ? Interrogea le fainéant.

- Avoir une famille, des enfants, travailler pour eux etc. Répondit le bûcheron.

- Et puis après ? Reprit le fainéant.

- Et puis après, tu seras comme moi, tu sueras toute ta vie jusqu'à la retraite ! Ajouta le bûcheron.

- Et après la retraite, que ferais-je ? Questionna le fainéant.

- Ma foi, après la retraite, tu pourras alors te dorloter au soleil comme tu le fais maintenant ! Répondit le bûcheron.

- Si je comprends bien, je dois faire tout ce parcours assommant pour gagner cette place ? Si j'ai choisi de me défaire de toutes les corvées que tu viens de citer, c'est parce que j'ai compris, il y a longtemps, que la vie n'est qu'illusion et quoi qu'on fasse, on finit toujours au bout du tunnel où se rejoignent toutes les routes bordées de fleurs ainsi que tous les chemins tortueux parsemés d'épines. Conclut le fainéant.

Le bûcheron, réfléchit un instant, puis reprend la fameuse question qu'il posa au fainéant : Et après ?

- Et après... En voilà une question, tu ferais mieux de la poser à ton revenant des bois que tu prétends avoir vu à plusieurs reprises. Moi, je n'en sais rien. Répondit le fainéant.

L'orthographe en question

« Orthographe, conjugaison, temps & modes, syntaxe, font partie de l'univers impitoyable de l'auteur comme autant de maîtres exigeants et sévères », avait écrit Salaber dans un article à mon sujet. Ces quelques phrases résument ce que je ressens quand le besoin de m'exprimer me saisit. En effet, ayant perdu mon alphabet, j'ai dû emprunter quelques mots de la langue de Molière pour formuler ce que j'ai à dire. Seulement, là où les choses se compliquent, c'est lorsque je me heurte à la complexité de cette langue, à laquelle s'ajoute mon niveau d'instruction qui s'est arrêté au primaire.

Oui, je suis fatigué de rechercher le mot qu'il faut et comment l'écrire. Je suis fatigué de réfléchir à la ponctuation, aux temps des verbes, lesquels utiliser et comment les écrire. Je suis fatigué de tous les pièges du langage : homonymes, paronymes, barbarismes et j'en passe. Je suis fatigué de me creuser les méninges pour ne pas me tromper. Un mot mal choisi parmi la multitude de ses semblables, peut donner lieu à une mauvaise interprétation. Une virgule mal placée peut fausser la phrase et causer des dégâts, sachant le fameux

message avec sa virgule qui tue : « Tuez pas laisser-passer ». Toutes ces difficultés font qu'il me prend envie d'utiliser le langage des jeunes qui voudraient, peut-être, une réforme en profondeur de cette langue tant courtisée par ailleurs.

Je ne comprendrai jamais pourquoi des mots qui s'écrivent au masculin quand ils sont au singulier, passent obligatoirement au féminin dès qu'ils sont écrits au pluriel. Si on prend le mot « Gens », on constate toute l'ambiguïté et les difficultés de cette langue.

- Tous les gens querelleurs (La Fontaine).
- Toutes les vieilles gens, se sont les meilleures gens que j'aie connus, j'écris pour ces petites gens d'entre lesquels je suis sorti (G. Duhamel),
- Quels sont ces gens ? (J. Romains).
- Quelles que soient ces vieilles gens, je veux m'occuper d'eux etc. Sans compter la gent, (seulement au singulier, pas de pluriel), qui désigne une race humaine ou animale. Je trouve bizarre, qu'on ait pas pensé à mettre de l'ordre dans tout cela et séparer la jante automobile de la gent canine et pas seulement. Serait-ce à cause de

ces difficultés qui donnent du fil à retordre, que la langue française séduit ? Je n'en sais rien, mais je suis certain que si j'avais à choisir une langue pour exprimer mes idées, j'aurais opté pour une autre. Que les Gendelettes veuillent bien m'excuser s'il m'arrive d'écorcher, involontairement, la langue de Molière, je n'ai malheureusement pas de langue de rechange.

Ces magiciens du Web

Un jour, le hasard aidant, j'ai mis le doigt sur une souris sans savoir exactement où cela allait me mener. Je me suis laissé guider vers une aventure extraordinaire qui m'a fait découvrir un monde virtuel que j'étais loin d'imaginer. Tout au long de ce voyage à travers cet espace infini, j'ai croisé sur mon chemin, des profils dont la diversité incalculable, reste indéfinie. Aujourd'hui, j'ai envie de citer deux ou trois profils parmi ceux qui m'ont le plus impressionné, mais il est difficile de faire le

choix, étant donné l'éventail des personnes avec qui j'ai débattu sur bien des sujets liés à cette toile.

Fascination, charme, élégance, surprises, intrigues et énigmes, font toute la magie de ces rencontres virtuelles des temps modernes. Autant de qualificatifs spécifiques à chacun, qui rajoutent un plus à l'attrait de cette mosaïque du Web. Réunis sous un même chapiteau, acteurs et spectateurs se retrouvent sur une arène où chacun est libre de choisir sa place.

« Venez nous rejoindre sur notre plateforme », disait une affiche alléchante pour une invite qu'il m'était difficile de décliner, vu mon côté fouineur et avide de curiosités. Et me voici faisant mon entrée dans ce cirque avec son infinie piste où valse tout un monde dans des mouvements aussi divers que variés. Moi, qui n'ai jamais fait un pas de danse, j'ai été entraîné vers les plateaux où les webmestres, tels des magiciens, usent des meilleurs tours de passe-passe afin de séduire l'assistance et d'attirer le maximum de visiteurs.

Voltigeurs, équilibristes, cascadeurs ou jongleurs, étaient tous présents dans une sorte de gymnastique que, seuls les virtuoses de ballets

acrobatiques, peuvent pratiquer. Invité à présenter mon numéro parmi les personnages qui se succédèrent dans leurs shows, j'ai inventé un subterfuge pour me défaire d'un rôle qu'on voulait me coller. Non ! Je ne suis pas acrobate, ni illusionniste, encore moins bouffon, pour oser mon entrée dans la cour des grands.

En fait, je ne suis acteur de quoi que ce soit pour prétendre m'impliquer par un rôle dans cet espace vraisemblable du virtuel. Et même si la tentation du spectacle est irrésistible, à quoi bon me tortiller jusqu'à rompre mes os déjà fragilisés par une tentative d'un essai de quelques mouvements. La petite expérience vécue dans ce domaine, m'a enseigné que tout n'est qu'illusion sous ce chapiteau du monde. En effet, il m'est arrivé de croire qu'après la séance, le divertissement allait s'étendre en dehors du cirque, seulement, il se trouve que le billet d'entrée est jeté dès la sortie comme au cinéma.

Pareil à l'imaginaire ou les rêves, l'espace virtuel est vécu pendant un moment puis vite oublié devant un autre mirage se profilant à l'horizon. Cette déduction, toute personnelle, résulte de

quelques échanges de propos virtuels que j'ai eus à partager avec quelques webmestres qui m'ont fasciné par leurs qualités. Mystérieux personnages difficiles à décrypter ou bien acteurs transparents, ces gens aux multiples talents apparaissent comme des magiciens qui méritent tous les applaudissements.

On ne choisit pas son destin

« Travaillez, prenez de la peine » dit Jean de la Fontaine. Cette fable inspira le plus jeune des frères qui tente vainement de déchiffrer le message que contenait sa boîte remplie de terre. Pour ne pas faillir à l'orientation de son père et les conseils du sage, pendant longtemps et comme chaque soir, il prend sa boîte, l'ouvre puis contemple son contenu, espérant un signe de la providence pour l'aider à trouver une solution. Un soir d'hiver, las d'observer sa boîte qui ne souffle pas un mot, il la vide de son contenu et la jette. Pendant son sommeil, il fait un

rêve dans lequel est apparu son père très mécontent de ce qu'il venait de faire.

- Pourquoi as-tu jeté la terre que je t'ai léguée ? Lui dit-il. Je t'ai pourtant dit de prendre soin de ton héritage. Ton salut se trouvait dans la boîte et maintenant que tu t'en es séparé, que vas-tu faire, tu peux me le dire ?

- Oui ! répondit le cadet dans son rêve. Dès demain j'irai à la recherche de mon destin ! Quitte à faire un long chemin jusqu'au fin fond du désert, je ne reviendrai pas avant d'avoir rencontré ma chance.

Après ce rêve, le lendemain au petit matin, le cadet prend son balluchon et entreprend un long voyage. De campagne en campagne, sa marche à la recherche de son destin, le mène jusqu'aux portes du sud où une oasis luxuriante, s'étendant à perte de vue, se trouvait sur son chemin.

- Où vas-tu comme ça étranger ? Lui demanda le monsieur debout devant l'entrée de cette oasis au portique forgé d'or et d'argent.

- Je vais à la recherche de mon destin ! répondit le malheureux héritier de la boîte remplie de terre.

- Moi, lui dit le monsieur, je symbolise la chance de ton frère aîné. Continue ta route jusqu'au milieu du désert où tu trouveras quelqu'un qui t'indiquera le chemin à suivre.

Après quelques jours de marche, le cadet arrive enfin devant une base de vie presque aussi luxuriante que l'oasis. Les immeubles pointant vers le ciel, les espaces verts et toute une infrastructure digne d'un conte de fée, indiquent tout le faste qu'espérait notre marcheur. A l'entrée de cette base, un monsieur aux allures d'un seigneur, était là.

- Où vas-tu étranger ? Lui demanda le maître des lieux.

- Je cherche mon destin, j'ai pensé qu'il se trouverait, peut-être, ici ? Répondit notre passager.

- Ah ! Pas du tout. Lui rétorqua le maître des lieux. Ici, se trouve la chance de ton frère qui a hérité de la boîte contenant les os. Va encore plus loin, prends cette direction et marche jusqu'au prochain carrefour, tu trouveras quelqu'un qui te dira où se trouve ta chance.

Content de pouvoir rencontrer son destin au bout du long parcours, notre aventurier continue son chemin avec l'espoir de croiser, à l'instar de ses frères, son bonheur. Epuisé par le chemin parsemé d'obstacles, le malheureux voyageur arrive au carrefour et voit un gourbi abritant un reclus qui ne payait pas de mine et qui était à moitié endormi.

- Salut à toi, peux-tu m'indiquer le chemin à suivre pour rencontrer ma chance ? Demanda t-il à l'ermite.

- Je suis ta chance ! Pourquoi es-tu venu jusqu'ici ? Répondit le reclus d'un air menaçant en ouvrant juste un œil.

- Je te cherchais depuis longtemps et te voilà misérable ! Réveille toi malheureux ! Pourquoi tu n'es pas comme tes aînés qui baignent dans le bonheur. Allez ! Debout ! Sermonna le malchanceux.

Pour toute réponse, le reclus le menaça de refermer l'autre l'œil et de sombrer encore plus dans la misère s'il ne quittait pas immédiatement les lieux. L'âme en peine, le misérable héritier se retourna et entendit sa chance répéter dans un langage

hilarant : « Pauvre bougre qui croyait changer son destin... »

L'étoile du berger

Non ! Il n'est pas tombé sur un os, bien que sa boîte ne contenait que des os, le petit berger qu'il fut chez des gens, moyennant quelques sous et sa nourriture, tombera plus tard sur un trésor. Qui aurait imaginé, qu'un jour, l'ex berger posséderait l'un des plus grands cheptels des hauts plateaux. Né dans une famille pauvre, il n'eut même pas droit à l'instruction car il fallait manger. Tout petit, il avait appris à bien connaître l'ovine et à vivre avec le troupeau dont il avait la charge de faire brouter.

Bien après le décès de son père, ce second des frères qui avait suivi les conseils du sage, fit des efforts pour posséder quelques brebis. Un jour, une de ses brebis mit bas à un petit mort-né que le berger s'empressa d'enterrer au lieu de le laisser en pâture aux chacals et autres rapaces. En creusant la terre, il buta sur quelques pierres sous lesquelles se

trouvait une jarre assez volumineuse. Après avoir retiré avec soins le couvercle de la jarre enterrée depuis des lustres, il fut saisi de stupeur par ce qu'il voyait ! Des pièces d'or d'un autre âge, attendaient l'heureux bénéficiaire. Pendant un moment, il ne crut pas ses yeux, se demandant si ce n'était pas un rêve qu'il était entrain de vivre.

L'émotion passée, il se ressaisit et se mit à réfléchir à ce qu'il venait de découvrir et comment procéder. Dès lors, un tas d'idées lui traversèrent la tête, tout un embrouillement se mit à lui triturer les méninges. Allait-il crier sa fabuleuse découverte ? Allait-il se taire et que faire du trésor ? Finalement, il opta pour une solution qu'il pensa être la meilleure de toutes. Comme il était dans un champ à l'abri de toute intrusion, il jugea utile d'enterrer l'agneau à l'endroit des pierres laissant le trésor en l'état. Ensuite, il recouvrit le tout avec des branchages et rentra chez lui comme si de rien n'était. La nuit blanche qu'il passa à réfléchir lui porta conseil.

Le lendemain, au lieu d'aller aux pâturages comme à l'accoutumée, il décida de prendre le bus et d'aller voir un parent bijoutier en ville. Ce dernier, à qui il

avait une totale confiance, lui suggéra de garder le secret et lui proposa un rachat progressif, moyennant un pourcentage. C'était énormément d'argent, une fortune colossal qui permit à notre détenteur de la seconde boite magique d'acquérir des biens immobiliers, d'acheter des fermes avec les usages qui leur siéent et de devenir ainsi l'homme honorable comme il en existe un peu partout.

Cette histoire vraie ou imaginée, peu importe, a inspiré plus d'un qui usa de sa rumeur pour montrer comment un berger, par le fait du hasard, est devenu le patron respecté et redouté par bon nombre de personnes.

PS : Plus tard, on verra comment le cadet s'est tiré d'affaire, le plus jeunes des trois frères qui hérita la boite remplie de terre.

La boite magique

Du haut de son édifice, frappé d'un sigle en lettres de feu représentant les initiales de son groupe, le sexagénaire ne pouvait pas imaginer, un instant, qu'étant destiné à la vie paysanne, il serait devenu un jour le maître de ces lieux employant jusqu'à deux mille ouvriers. Ce jour là, ce monsieur aux cheveux grisonnants, assis derrière son bureau situé à l'étage supérieur de son immeuble, ne rêvait pas. Non ! Ce n'est pas un rêveur mais un pensif qui s'était mis, spontanément, à se remémorer quelques passages de son enfance. Il se revoit à l'âge de douze ans, vendant à la criée aux alentours du marché, quelques futilités telles des cornets de cacahouètes, des bâtons de zalabia ou, quelquefois, cinq ou six bouteilles de soda noyées dans un sceau recouvert d'un sac en jute.

Ce bonhomme d'une modestie exemplaire, d'une rare bonté et au cœur large, est un exemple d'une réussite bien méritée. En disant cela et je pèse mes mots, je ne me trompe pas car j'ai eu la chance de connaître cette personne pendant des décennies durant lesquels j'ai suivi son ascension fulgurante. Issu d'une famille prolétaire, il peina pour décrocher son bac et souffrit pour se faire une place

dans une école prestigieuse où il obtint avec succès son titre d'ingénieur polytechnicien. A partir de ce moment là, il ne tarda pas à s'établir à son compte en créant un petit bureau d'étude qui lui ouvrit les portes vers des horizons prospères.

Partant de petits bricolages par ci et par là, il finit dans les grandes installations en partenariat avec des entreprises étrangères. Puis, la chance l'ayant toujours accompagnée, il créa sa propre société au revenu limité avant de grossir et devenir un groupe. Aujourd'hui, il est le patron de plusieurs sociétés par actions qui donnent à manger à des milliers de familles de diverses régions du pays. En bon croyant, il s'est toujours fié à son destin qui veut qu'il soit le gérant d'une fortune à partager avec bon nombre de personnes.

En effet, tout le monde en profite à commencer par ses proches qui se servent directement ou indirectement. Les pauvres et les personnes âgées qu'il nourrit sont, peut-être, la raison de son élévation au sommet du bien. Chapeau bas pour ce monsieur qui n'a pas pris la grosse tête et qui garde toujours sa mesure d'homme complet. On ne

peut qu'admirer cette catégorie de gens dont les vertus méritent tous les hommages.

PS : Ayant perdu les traces de l'aîné des frères qui a hérité la boîte contenant quelques sous, j'ai pris cet exemple en échange de la suite du précédent article. Suivra le récit du second des frères à qui fut destinée la boîte remplie d'os.

Un legs d'un genre particulier

Peu de temps avant sa mort, un pauvre paysan, travailleur journalier chez des gens, décida de laisser un legs d'un genre particulier à ses enfants. Il avait préparé trois boîtes et dans chacune des boîtes, il avait pris soin de mettre une chose bizarre destinée à chacun de ses trois fils. Dans la première boîte léguée à son fils aîné, il y avait le peu d'argent qu'il avait difficilement économisé. Dans la deuxième boîte destinée au second des frères, il y avait des os et dans la troisième boîte, il n'y avait que de la terre offerte au cadet. Ce curieux héritage étonna les trois frères et les mit dans l'embarras.

Bien qu'ils n'avaient pas de quoi se disputer pour si peu, les trois frères décidèrent quand même d'aller consulter un sage pour les éclairer.

Chemin faisant, ils croisèrent quelques curiosités qui attirèrent leur attention. Sans se donner la peine d'essayer de comprendre la signification de ces curiosités pour le moins insolites, ils avancèrent tout en observant les alentours. Arrivés devant le sage qui les pria de prendre place avant de leur prêter l'oreille, ils exposèrent leur cas.

- Avant de vous répondre, leur dit-il, dites moi si en cours de chemin, vous n'avez rien remarqué de particulier ?

- Si, répondirent les trois frères.

- Et qu'avez-vous vu ? Leur demanda le sage.

- Nous avons vu des vaches paissant sur une terre presque aride où quelques brindilles, par ci et par là, ne suffisaient même pas à nourrir une chèvre, mais les vaches étaient grasses et avaient une mine superbe. Plus loin, nous avons vu d'autres vaches paissant dans un pré où, malgré l'abondance de la végétation, les vaches étaient d'une maigreur incroyable. Plus loin, nous avons vu un bélier qui

s'amusait à cogner sur une pierre qu'il roulait jusqu'à un endroit pour se coucher un moment à côté de la pierre avant de reprendre son jeu. Encore un peu plus loin, nous avons observé un oiseau qui, dès qu'il quitte la plante sur laquelle il s'était posé, les fleurs se fanent et quand il revient les fleurs s'ouvrent comme par magie. Toujours plus loin, vous avons remarqué un serpent qui quittait son trou en sortant normalement, mais en y entrant, il s'y prend par la queue et passe donc un long moment à essayer de s'engouffrer dans son gîte sans y parvenir.

- Voyez-vous, leur dit le sage, il n'y a aucun mystère dans tout ce que vous avez vu.

- Les grasses vaches représentent les personnes avenantes qui savent gérer convenablement leur existence.

- Les vaches maigres symbolisent les personnes richissimes mais avares qui ne profitent pas de leurs biens.

- Le bélier incarne l'homme qui bat sa femme à longueur de journée et le soir venu, il partage avec elle le même lit.

- L'oiseau peut être comparé à un homme qui a plusieurs femmes dans sa vie et qu'il quitte sans prévenir pour aller à la recherche de nouveaux sourires.
- Le serpent c'est comme l'homme ayant perdu tout son argent au jeu du hasard et qui a fini par miser tous ses biens y compris sa demeure.
- Quant au legs de votre père, c'est clair qu'il a voulu vous transmettre un message. Après vous avoir observés, il avait déduit que votre réussite résiderait dans les trois orientations qu'il vous a indiquées.
- Je pense, conclut le sage, que vous devez rechercher votre destin dans les fonctions que votre père vous a désignées à travers le contenu des trois boites.
- Toi l'aîné, va tenter ta chance dans le commerce avec ta boite et les quelques sous qu'il y a dedans.
- Toi le second, débrouille toi pour verser dans l'élevage et prends soin de ta boite remplie d'os.
- Toi le cadet, ton salut se trouverait dans l'agriculture. Ta boite remplie de terre étant très

précieuse, elle te permettra de devenir une fable comme celle décrite par Jean de La Fontaine.

Et en effet, telle une prémonition, le pauvre paysan avait vu juste. Ses trois fils vont-ils réussir leur vie ? C'est ce que nous verrons prochainement dans la suite de cet épisode en suivant les traces de ces trois héritiers pas comme les autres.

L'inspiration et la transpiration

Quand le cerveau ne respire plus et que les poumons n'arrivent plus à contenir l'oxygène nécessaire à l'activité physique, que reste-il dans la coquille comme substitut pour occuper son temps ? A cette question posée, je répondrais qu'il ne reste pas grand-chose même s'il y a le choix d'une solution pour compenser ce manque vital. Il serait malaisé de dire qu'il existe une voie de recours pour rester éveillé jusqu'au bout du parcours. Que faut-il faire quand le cerveau ne veut plus inspirer ? Rien, sinon de respirer par les narines et donner ainsi le maximum d'oxygène aux poumons afin de

vaquer à quelques activités pour ne pas perdre le statut d'être humain. Confronté à ce problème, je me suis réfugié vers les hauteurs du Djurdjura en attendant de rejoindre ceux qui n'ont plus que la panse et le bla-bla qui fait la différence avec l'autre genre.

Ici, loin de tout bruit, le goût de l'effort physique avec la transpiration qui lui sied, ne laisse pas de place à l'inspiration même si celle-ci tente parfois de refaire surface. L'envie de m'accrocher encore un temps à cette toile du Net me prend souvent, mais l'inspiration ne veut plus m'accompagner. Dès lors, un tas d'idées me frôlent l'esprit, à savoir comment alimenter mon espace qui s'essouffle et qui ne peut rester indéfiniment suspendu à des liens qui risquent de rompre à tout moment. A défaut d'une solution convenable, j'ai pensé verser dans le plagiat comme le font bon nombre de blogueurs qui n'ont pas besoin d'inspiration ni de transpiration pour se servir les meilleurs mets et dire qu'ils en sont les maîtres queux.

Pendant que je me posais toutes ces questions, je ne sais par quel moyen, mon ami Joé est arrivé à mon secours en créant la « Revue Ici » que je découvre

sans surprise mais avec interrogation. Que dois-je dire à mon ami, ce franc-tireur du Web qui est toujours présent pour redonner un peu de souffle à ceux qui, comme moi, ne peuvent plus transpirer ni par la cerveau ni par le corps. Au moment où je sentais ma substance s'évaporer, ne laissant derrière elle qu'un contenant vidé de sa matière grise, le voilà entrain de m'injecter une dose d'inspiration. Tant qu'il existera des personnes, comme Joé, qui respirent à fond et transpirent en même temps la connaissance qu'ils sèment sur leur passage, ce monde virtuel continuera de m'intéresser. Merci mon ami.

La jungle et sa loi

Oups ! Ce mot tout à fait nouveau dans mon lexique déjà limité, vient me rappeler que cela fait un mois que j'ai oublié de publier quelque chose sur ce blog, ne serait-ce qu'une image accompagnée d'une légende pour ne pas sombrer dans les oubliettes. Mais de quoi vais-je parler après avoir vidé ma gibecière contenant la moisson de mon

braconnage sur Internet ? Parler de mon évasion vers les montagnes du Djurdjura où j'ai renoué avec la nature qui m'a vu naître ? Dire que j'ai retrouvé ma truette de maçon pendant quelques jours en attendant de la troquer contre une scie et un sécateur en prévision de la cueillette des olives ?

Raconter ce qui se dit à la « Djemaa », lieu où se retrouvent des gens de tous niveaux ? Dans ce monde hétéroclite, la diversité n'a pas de limites. Il y a ceux qui croient dur comme fer que l'homme n'a jamais été sur la lune et il y a d'autres qui dépassent de loin ce satellite pour voguer bien au-delà. Il y a ceux qui parlent des lumières et il y a ceux pour qui les ténèbres n'ont pas de secret. Il y a ceux qui portent le deuil de leur parent disparu et il y a d'autres qui font la grande fête avec les klaxons et autres DJ à faire crever les tympans. Il y a ceux qui baignent dans la surabondance mais il y a aussi ceux qui n'ont que la pauvreté pour compagne. Il y a ceux qui sont nés pour vivre et il y a d'autres qui sont morts dès leur naissance pour n'avoir jamais vécu. Il y a ceux qui font une virée chaque soir chez « Douadi » pour se débarrasser d'une grosse somme d'argent et il y a les autres qui font un clin

d'œil au billet de banque. Bref, il y a de tout au village et la vie y est plutôt agréable dans l'ensemble.

En fait, ce dont j'ai envie de parler, n'a rien à voir avec le quotidien du village. Il s'agit de ce safari que j'ai entrepris à travers cette jungle du virtuel. Il se trouve que des chasseurs malveillants, embusqués derrière la vidéo de mon ami Tabeche, m'ont ciblé et m'ont blessé profondément. J'ai eu la désagréable surprise de découvrir en quatrième page de Google, que le nom de mon village ainsi que le mien, sont mêlés à un innommable site. Mon ami, m'ayant rendu visite sur les lieux de mon oliveraie en pleine cueillette, m'a filmé et a diffusé largement la vidéo sur ses nombreux blogs. Comme pour mieux faire, il a pris soin de me consacrer un article qui a été repris par ces prédateurs de la brousse. Voilà ce qui arrive quand on s'équipe de son arsenal avec caméra au poing et qu'on va à l'affût des clichés. Il arrive, comme c'est le cas, de mettre le pied dans des excréments qui sentent mauvais et qui seraient difficiles à nettoyer. Que mon ami Tabeche se rassure, je ne lui en veux pas pour cet incident de parcours dont lui-même est autant

embarrassé que moi. Dans cette jungle où règne la confusion totale, tous les risques sont possibles et, à partir du moment qu'on s'y engage, il faut savoir les prendre.

Sa Majesté Azru N'tletat

« Un médecin, une conscience, audace et générosité, un don de soi et un appel... Vous l'entendez ? »

Un aussi beau commentaire signé d'une personne anonyme, vaut des pages d'écriture sur notre valeureux médecin/poète. Cette interrogation qui résonne comme un cri lancé du haut du Djurdjura, ne manquera pas de recevoir des échos tôt ou tard, avais-je répondu à cette personne.

Quelques temps plus tard, Dahbia, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, rajouta dans un autre message :

« C'est, effectivement, un cri. Le cri d'un oiseau blessé. Un oiseau qui s'est brûlé les ailes au feu de l'Algérie. Un cri qui ne peut être lancé de nulle part ailleurs. Son écho ne peut avoir de sens que s'il

est répercuté par « sa majesté **azru n'tletat** ». Un cri a besoin d'une identité. Où que nous soyons, nous revenons, physiquement ou symboliquement, lancer nos cris, nos appels, nos défis et nos mises en garde à partir de ce point d'ancrage, seul **repère** identitaire à l'abri du temps et du vandalisme en tous genres. Que l'écho de nos cris conjugués, lancés du haut du Djurdjura, tonnent et résonnent à l'infini.

Qui suis-je ? Faut-il rompre le charme de l'incognito ? Mais ne faut-il pas toujours assumer ses actes et ses écrits ? Donc les pensées et les positions dont la sincérité et, partant, la crédibilité sont liées à la personnalité de leur auteur. Je cours le risque, mais vous me faites trop d'honneur M. Aït Mohand. Mon seul mérite est de me prétendre citoyenne à part entière malgré les lois et les mentalités. Ce que j'y ai gagné ? La souffrance et la solitude. Mais aussi une conscience accrue du monde et de son devenir. Pour apporter ma pierre, je tente de faire revivre une terre à l'agonie, avec la conviction d'être dans le Vrai. Mais le doute est là et le Vrai n'est pas toujours vrai.

Tant qu'il y aura des Djaffar, des Idir et des Moh...il y aura des Hommes et de l'espoir. Pardonnez-moi d'avoir estropié votre expression et rendons à César ce qui appartient à César en rendant le roc à l'auriculaire, la force au plus faible : « **Sa majesté azru n'tletat** ».

Et de conclure par un post-scriptum : « Un cri lancé du haut du Djurdjura » – Comment avez-vous su ?

Pour ceux qui ne connaissent pas la région, il faut savoir que « **azru n'tletat** » ou le « **roc de l'auriculaire** », comme vient de me corriger si habilement Dahbia, est amputé de son petit doigt lors d'une secousse tellurique. Ce roc, plus connu sous le nom de « **la main du juif** », a longtemps résisté aux soubresauts de l'histoire avant de se voir mutilé, à l'instar des villages qu'il domine, de son auriculaire. La blessure est profonde et la mal est déjà fait pour espérer rendre à ce roc ce qui lui appartient et qui lui revient de droit.

Merci Dahbia pour cet article, ô combien digne d'une grande réflexion.

Cet insatiable prédateur

« Je voudrais parler une langue que tous les peuples comprennent, les pauvres sont mes amis et les sages sont mes frères », disait un philosophe. Mais voilà que l'homme, cet insatiable prédateur, incapable de semer le bonheur sur terre, fait tout le contraire de ce qu'il est sensé enseigner comme bien. Parmi toutes les créatures, la plus ambiguë étant l'espèce humaine, que n'a-t-elle pas inventé comme fourbi depuis la massue, en passant par la poudre à canon, jusqu'aux guerres intelligentes pour s'autodétruire.

Si l'homme a volontairement occulté le regard sur soi, c'est pour s'absoudre de tous ses crimes commis envers ses semblables. Que n'a-t-il pas fait pour s'autoriser tous les péchés perpétrés envers les autres règnes dont il est la locomotive. La difficulté qui réside en lui-même veut qu'il aille chercher des solutions là où aucun problème n'existe. L'homme, cette créature énigmatique, a commencé par circonscrire son regard sur son prochain, puis sur le pauvre animal avant de fourrer son nez dans le règne végétal qu'il a

dénaturé. Ensuite, le voilà aux prises avec son environnement qu'il décida de transformer pour porter atteinte à la matière même.

La preuve étant établie ou inventée, peu importe le mode de pensée de chacun, est là pour démontrer que cette espèce étrange et inquiétante refuse toujours le bonheur ici-bas. En effet, le premier homme arrivé sur terre, non content du paradis qui lui avait été offert, osa outrepasser les instructions de son créateur pour piquer dans le fruit défendu. Dès lors, il fut chassé purement et simplement de cet éden qu'il ne mérite pas. Parmi tous les règnes, la créature humaine est de loin la plus avariée au milieu de tant d'autres.

Que sait-on du végétal qui naît, se nourrit, vit et meurt ? Qui peut affirmer ou infirmer que cette nature ne possède pas une âme ? En tout cas, ce qui est certain c'est que ce végétal est le règne le plus propre après le premier qui représente la matière. Ensuite, vient le règne animal, beaucoup plus propre que l'homme, même si c'est un charognard, son intérieur ne pue pas autant que celui de l'humain. Qu'on le veuille ou non, nous portons en nous-mêmes cette tare que tous les produits du

monde ne peuvent nettoyer, étant entendu que les cosmétiques qui sont la création humaine, ne servent qu'en apparence.

La faune et la flore qui n'ont nul besoin de ces inventions pour rester propres, doivent inspirer le genre humain qui porte en son ventre une imperfection jusqu'à la fin de ses jours. Sa matière grise aussi obscure que sa couleur, ne lui est d'aucun secours pour se purifier. Il a beau se laver, se saupoudrer, se pomponner, le bipède restera un dépotoir ambulante jusqu'à ce que la nature se charge de se débarrasser du contenant de l'impureté. Transformé, il ne restera de l'individu que les troubles qu'il a semés sur son passage, en attendant que le temps efface toute trace de son existence. Mais d'ici là, il sévit en prédateur incontournable pour faire mal comme ce scorpion dont la mission est d'injecter son venin.

- Fais-moi traverser la rivière, dit un scorpion à une grenouille.

- Non, jamais ! Tu as un dard qui tue, répondit la grenouille.

- Je te jure que je ne te ferai aucun mal, répliqua le scorpion.

La naïve grenouille permit au scorpion de monter sur dos et, une fois arrivés à l'autre rive, l'arachnide injecta de toutes ses forces son venin dans le dos de la grenouille.

- Pourquoi tu as trahi le serment que tu m'as fait, hurla la pauvre grenouille.

- Mon rôle est de piquer, de faire mal et de tuer, si je ne le fais pas, je ne serais plus un scorpion.

L'espèce humaine étant ce qu'elle est, il serait vain d'espérer une métamorphose qui lui ferait changer de statut pour passer du genre humain connu pour ses exactions à un genre plus proche des règnes dont la nature est d'instinct plus clément.

L'imparfait et le subjectif

Après cette savoureuse lecture sur les différents avis concernant TBE, permettez-moi de coller ici mon dernier article publié sur mon blog et inspiré

de ces échanges. Le diction qui suit est un proverbe kabyle qui enseigne qu'il ne faut pas se mettre entre deux personnes fortes qui se taquent car on risque de se faire écraser. Là n'est pas mon cas, j'apporte simplement un point de vue personnel puisque le hasard a fait que je me retrouve ici.

Ne dit-on pas : « Lorsque deux meuniers se disputent, fais attention à ton blé ! ».

Après avoir lu avec un intérêt particulier des échanges sur le forum de la WBE, plateforme d'auteurs indépendants, voici quelques mots à propos de ma petite expérience dans le domaine de l'édition du livre dont je me refuse toujours le titre d'écrivain. Je n'écris ni pour le plaisir, ni par plaisir, j'écris parce qu'il faut le faire. Et puisque nous sommes sur une toile libre, autant dire mon point de vue sur ce que j'ai relevé comme étant une petite polémique entre deux Auteurs avérés, l'un pour la WBE et l'autre pour TBE.

Pour la petite histoire, tout a commencé quand le besoin de m'exprimer se fit ressentir avec force. Ignorant les possibilités de l'autoédition à titre gratuit, j'avais donc adressé à Publibook mon premier roman. J'avoue que si je savais quelque

chose dans les pratiques de l'écriture et de son impression, j'aurais réfléchi par deux fois avant de m'y engager. Donc, après avoir conçu mon livre dans sa totalité, tel qu'il est imprimé et diffusé aujourd'hui, y compris sa couverture et tout le bataclan, je l'ai adressé à ce premier éditeur qui s'affichait sur mon écran.

Comme je tenais absolument à la parution de ce premier roman autobiographique, j'ai dû déboursier, via un intermédiaire la somme de 550 Euros que j'ai remboursée ici, ceci avant de connaître les aboutissants de cette aventure. Par la suite, on me fit savoir que mon livre était prêt à l'impression tel que présenté sur un fichier pdf qu'on m'a adressé. Le texte Word que je leur ai envoyé puis transformé en fichier pdf, présentait beaucoup de fautes et erreurs que je voulais rectifier. Seulement là où la surprise m'attendait, on me demanda de payer un supplément pour chaque faute et bien plus en cas de transformation, sachant que tout le travail devait être fait par moi-même.

N'ayant pas eu d'autre choix, je fus contraint d'accepter l'impression de mon livre sinon je

perdais tout. Pris au piège, je ne pouvais faire autrement que d'acheter cinq (5) exemplaires de mon livre pour la somme de 550 Euros. Cette leçon, même si elle est chèrement payée, m'aura permis une expérience supplémentaire dans un domaine réservé aux érudits. Je n'ai pas rêvé un livre, je l'ai écrit sans en attendre rien en retour, si ce n'est le résultat d'un défi que je m'étais lancé et le pari gagné. « Euréka ! » pour moi qui ai réussi à coucher sur papier un vécu somme toute ordinaire mais très important à mes yeux.

Sans trop savoir comment, me voici atterri sur WBE à qui j'ai soumis un livre « les Guérilleros » que des évaluateurs ont jugé différemment, du rédhibitoire au tolérable, du récit intéressant au texte plein de fautes, cela ne m'a pas gêné outre mesure. Ce livre est maintenant sur Edifree, Actilib, Lulu, ILV et peut-être d'autres éditeurs en ligne plus tard. Le seul obstacle que j'ai rencontré jusqu'ici dans l'édition de mes romans se trouve chez TBE. Il y a comme quelque chose qui me fait penser que TBE n'accepte pas « l'intrusion de certains profils » qui ne répondent pas à des critères que, seul cet éditeur, en connaît les caractéristiques. En effet,

pour ne pas passer outre les suggestions de mes amis, j'ai accepté d'ouvrir un compte chez TBE qui rejette mon livre de manière sournoise. La sourde oreille faite à mes tentatives de transférer mon texte et la non-réponse à mon message, me laisse croire que ce que j'avance, pourrait s'avérer juste.

Quant à la WBE, plateforme naissante mais sûrement porteuse d'espoir grâce à des Auteurs, (je pense à deux amis qui se reconnaîtront), je suis convaincu qu'elle fera parler d'elle bientôt. Tant qu'il y aura des Auteurs comme ces deux bénévoles qui m'ont fait l'honneur de m'aider, le livre promet de beaux jours devant lui. Celui qui est venu vers moi, m'a offert son aide, s'est démené pour tenter de faire passer mon livre sur la WBE, est ce Monsieur comme il en existe peu de nos jours. Lui qui disait : « Il y a des circonstances qui font des rencontres et c'en fut une que les Guérilleros », a écrit pour moi : « l'imparfait est-il subjectif ? »
Merci Amigo !

Regard sur une cyber-formation

Puisqu'il me faut rajouter mon grain de sel à la Formation continue qui m'a invité à la rejoindre sur sa plateforme, voici ce que j'ai à dire de ma modeste expérience sur Internet.

Le 29 Août 2008, je lâchais ici même mon premier article sans savoir où cela allait me mener. Deux ans après, quel bilan peut-on tirer de cette formation sur le tas et où se situe l'intérêt ?

Le bilan est, pour moi, plus que positif puisque cette formation m'a permis une expérience que j'étais loin d'imaginer. En effet, si tout au long de mon parcours, j'ai eu à suivre des petits stages ici et là, ce que j'ai appris sur le Web en l'espace de deux ans, dépasse de loin tous ces apprentissages que j'ai eus à connaître depuis mes premiers pas vers l'école.

Premiers pas aussi sur cette merveilleuse toile d'araignée où le piège consiste à attraper les proies. Ce labyrinthe de fil en soie collante, inspiré du rongeur (Gopher) des Etats-Unis, s'accapare de celui qui s'y aventure. Tel un bébé qui se met debout, apprend à marcher puis commence son

chemin, la route peut s'avérer longue. L'aventure au bout d'un clic et en avant pour un fabuleux voyage qui aura duré deux ans.

De découverte en découverte, de surprise en surprise, Internet n'arrête pas d'envoûter. La tentation d'aller toujours plus loin sans faire de halte en cours de chemin pour souffler étant plus forte, on finit par se fatiguer. Par conséquent, le stagiaire, face aux robots bêtes et disciplinés, doit savoir se déconnecter au moment opportun pour ne pas subir un bug.

Quand un ordinateur ne répond plus à cause d'une surcharge, on le fait redémarrer pour reprendre sa forme et lorsque qu'il présente un problème sérieux que tous les remèdes n'arrivent pas à régler, eh bien, on le formate et le revoilà intact comme un bébé à la naissance.

Etant donné que cette possibilité n'est pas permise à l'élève stagiaire, ce dernier doit être attentif aux efforts intenses qu'exige de lui la machine formatrice. L'élève n'étant pas un robot, une soif d'apprendre sans répit peut le conduire à un état de sursaturation. Il est donc conseillé de bien baliser

son chemin, d'avancer selon son rythme et de savoir s'arrêter au besoin.

Quant à l'intérêt, on peut le simplifier en une phrase, car il présente autant de variantes qu'il existe d'Internaute. Tous ceux qui font connaissance avec le web, restent les seuls arbitres de leurs choix et de leurs motivations quant à l'usage qu'ils désirent en faire, chacun va chercher le sujet qui l'intéresse, là où il se trouve. Internet peut apporter beaucoup, mais il peut aussi avoir des conséquences sur celui qui navigue les yeux fermés.

Extrait du dossier « Sites et Blogs » par Mohamed-Arezki Himeur journaliste au quotidien « Liberté »

Internet : diversité indiscutable dans un espace infini.
« Privé d'instruction, autodidacte, rétrogradé injustement après 30 ans d'ancienneté puis mis à la retraite, j'essaie de m'exprimer à travers cet espace », écrit Idir Ait Mohand de Ath Saada, un village accroché à l'un des flancs du Djurdjura. C'est quoi un blog ? « J'ai essayé de réfléchir à la question et plus j'y pense, plus je me perds dans ce méli-

mélo qu'est cette toile du net s'étendant à l'infini », écrit-il.

« Un blog peut être comparé à une embarcation voguant au gré du vent sur cet immense océan du web. De l'insignifiant radeau à la plus petite voile, de l'imposant porte-avions et autres sous-marins en passant par une multitude de paquebots, la gamme est très variée. Chacun peut s'offrir sa propre croisière et naviguer ainsi en eaux troubles ou limpides selon son désir », ajoute-t-il. Ce blogueur ne blague pas. Il sait de quoi il en retourne. Pour avoir, vraisemblablement, « longtemps roulé sa bosse » sur la toile. Sa description du Web est poétique, mais juste et pertinente. Il existe, comme il le souligne, une « diversité indiscutable » dans « cet espace infini » de la toile.

« Tels des soldats, les blogs se livrent une bataille acharnée pour remporter quelques points supplémentaires qui les aideraient à monter en grade. On ne peut pas arriver dans ces armées aux couleurs multiples, avec le grade de général. Il va de soi que le bidasse, engagé volontaire, doit passer par l'apprentissage avant d'ambitionner une

brillante carrière qui fera de lui, peut-être, un haut gradé aux nombreuses décorations : (le haut de gamme, le top des blogs avec tous les privilèges qui leur siéent) ».

Domage que ce blogueur a décidé de se retirer, de prendre ses distances. Cependant, dit-il à ses amis du web, « si j'ai décidé de larguer les amarres, c'est pour ambitionner une autre aventure ». Dans ce cas, souhaitons-lui en chœur bon vent. Le développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) « a profondément bouleversé les modes de gouvernances, les principes de participation politiques et le schémas de la relation entre les hommes. Elles ne laissent indifférents aucune sphère de la société », écrivait en 2006 Mamadou Ndiaye dans une thèse de doctorat intitulée « E-gouvernance et démocratie en Afrique : le Sénégal dans la mondialisation des pratiques ». M. Ndiaye ajoutait que « déjà en 2000, dans les dernières lignes de sa Galaxie Internet, Manuel Castells nous lançait un avertissement en nous faisant comprendre que si nous nous occupions pas des réseaux, les réseaux, eux, s'occuperaient de nous ; la vie en société, désormais, est

nécessairement confronté à la vie des réseaux ». C'est désormais à ce niveau, celui de la maîtrise des nouvelles technologies de l'information, que se joue, déjà, le développement, l'évolution, l'indépendance, la bonne gouvernance d'un pays. C'est donc dans sens qu'il faudra agir, prendre des initiatives audacieuses afin de réduire « la fracture numérique ».

M.A.Himeur

Yahia et le vieux cèdre

Hymne à l'Artiste.

Affûte ton ciseau, prends soin de bien ciseler ta guitare et tes mots, va rejoindre la montagne et d'en haut, lâche tes fibres et tes vers les plus beaux.

Ecoute le vent, les nuages et les eaux, écoute le gazouillis des oiseaux, tu verras que si tu étais né aigle ou même tourtereau, tu aurais été plus heureux parmi les condors et autres passereaux.

Affine ta voix Amigo, chante la colombe et le rameau, tes symboles de paix et ton porte-drapeau. Eveille tes sens Guérillero, fais parler ton banjo, improvise ton appel qui fera des échos au dessus des monts et des vaux.

S'il est vrai que tous les humains naissent égaux, d'une voix naquirent tous les maux qui divisèrent les hommes et les rendirent inégaux.

Etant parmi ceux qui savent écouter les oiseaux, qui respectent les animaux et qui donne un sens aux végétaux, je te fais révérence mon Ami en ôtant mon chapeau.

Yahia Challali est un artiste au sens le plus développé. Infirmier diplômé d'état, il s'est exercé à plusieurs métiers qu'il pratique avec art dont le dernier en date, est celui de menuisier/ébéniste. Son coup de ciseau qu'il ne rate jamais quand il s'agit de donner la touche finale à sa sculpture, m'a souvent étonné. Mais un jour, je découvre que Yahia cachait l'âme d'un artiste fini. Je ne savais pas, qu'en plus d'être un fabricant d'objets insolites, il avait une essence d'un créateur hors normes.

De son talent d'homme à tout faire, s'est greffé celui d'un poète, instrumentiste et chansonnier improvisé. J'ai été surpris d'apprendre qu'il avait ce don, en plus de jouer de plusieurs instruments et d'improviser ses chansons, il fabrique lui-même ses guitares. Là où ça va encore plus fort, c'est lorsqu'il a su redonner vie à un tronc d'arbre calciné que des incendiaires ont sauvagement étêté.

Je l'ai vu ramener un bout d'un tronc d'arbre du Djurdjura que les flammes n'ont pas totalement consumé. Ce morceau de cèdre carbonisé, gisant dans un coin de son atelier, avait attiré mon attention. Et pour attiser ma curiosité, Yahia me répondit qu'il allait lui redonner vie et le faire chanter à l'endroit même où il fut victime de l'incendie criminel. Fort ! Ca va très fort en compagnie de cet Artiste méconnu à qui je dis « chapeau bas ! Yahia ».

PS : Avis à mon ami Tabèche, l'inconditionnel défenseur du Djurdjura et de l'environnement en général, s'il désire rencontrer l'Artiste et le filmer.

Mise au point

On m'a fait croire que j'écrivais bien et j'ai souscrit à cette idée en osant une intrusion dans un domaine réservé. Ma place pouvait être n'importe où, mais pas sur ce territoire où la règle première est de savoir tenir une plume entre ses doigts. Moi qui étais si bien sur mon site des champs avec mes oliviers, je me suis laissé berné par le rêve de devenir Auteur. J'ai donc échangé mes outils d'agriculture contre les robots du Net à chercher à me faire une autre image que celle qui m'était destinée. Du fantaisiste blogueur, en passant par l'apprenti écrivain et le faux poète, d'autres comme moi qui s'amuse à tuer le temps, m'ont induit en erreur. Un peu comme le corbeau qui, voulant imiter le cri de la perdrix, j'ai fini par perdre ma voix. Il m'a fallu du temps pour comprendre qu'il ne faut jamais faire de rêves avant de s'endormir car on risque de sombrer dans la confusion totale.

J'ai appris à mes dépens que je vais devoir revenir sur ce que j'ai dit, à savoir que le talent est un don de Dame Nature qui ne s'apprend pas comme un métier quelconque dans une centre de formation.

En littérature, on ne bricole pas, c'est quelque chose de plus fort que la parole qui, à la limite, peut être lâchée librement sans gêner personne. A l'inverse, la plume doit être domestiquée par son manipulateur car elle peut s'avérer affilée, donc tranchante. Un écrivain ou un poète n'est pas celui qui, comme moi, cherche difficilement les mots, les place et essaie de les ajuster pour en faire une construction. Non ! Il ne s'agit point d'une bâtisse à l'image de celle que j'ai, plus ou moins, réussie en manipulant la truelle et autres matériaux. L'écriture est une chose sacrée qu'il ne faut pas dénaturer en publiant n'importe quoi pour s'amuser à passer le temps.

Ceci dit, dans le cas qui est le mien, ce n'est pas du tout la recherche de la célébrité qui m'a poussé à écrire, mais le besoin de témoigner d'un vécu que d'autres veulent absolument occulter pour des raisons qui sont les leurs. Je ne remerciais jamais assez deux Auteurs avérés qui m'ont tiré de mon cauchemar en m'ouvrant les yeux. Ces deux écrivains que j'ai cités dans mon billet précédent « la littérature et moi », m'ont offert leur aide, m'ont guidé et orienté. Leur critique objective et

sans complaisance, m'a permis de sortir de ma léthargie. Sans eux, j'aurais continué à me triturer les méninges pour aller plus en avant dans ce qui me paraissait, avec la bénédiction de quelques scribouillards, refléter les belles-lettres, alors qu'elles ne peuvent être que « rédhibitoires ». Ce terme qui sied comme il faut à mes écritures comparées à celles de vrais Auteurs, je l'ai appris récemment en jouant au chroniqueur comme le font bien des blagueurs.

Changement de décor

L'alerte passée, me voici de retour au bercail après ma fugue. Tout compte fait, j'ai eu tort de partir vers la montagne où, malgré les multiples avantages qu'offrent les hauteurs du Djurdjura en matière de repos et de tranquillité, cela ne vaut rien devant cette étendue de 1200 kilomètres de côte. Oui ! Tout au long de ce littoral, on peut s'offrir des vacances de luxe à titre gratuit. En effet, il suffit de fermer les yeux et vous voilà dans un

cadre féerique à faire rougir les meilleurs sites touristiques du monde.

J'ai la chance d'habiter dans une de ces zones appelée jadis Cap Matifou à cause de sa nature en forme de pointe. Comme par enchantement, cette pointe enlaçant la baie d'Alger, est à 16 km de distance d'une autre pointe dite « Pescade ». Se regardant sans se lasser, les deux pointes offrent un panorama exceptionnel. On aurait dit deux tribunes entourant une piste de danse où valsent, de jour comme de nuit, toutes les embarcations de plaisance qui virevoltent le long de la baie.

Chez moi, à quelques encablures de la Pérouse, l'antique romaine, on n'a pas besoin de se déplacer pour s'offrir tous les plaisirs de bien-être. Il suffit de fermer les yeux et, comme par magie, tout se transforme en un panorama dont le décor n'a d'égal que sa splendeur. Le port de plaisance de la Pérouse accueille chaque été la jet-set locale ainsi que le flux de touristes qui viennent des quatre coins du monde. Quelle chance pour ces « Aquafortains » comme on les appelle ici et même ailleurs, d'habiter un endroit aussi magique sorti tout droit d'un conte de fée.

Ici, on n'a pas le temps de rêver, on vit au sens le plus vrai du terme, il suffit simplement de fermer les yeux et voir l'in vraisemblable ! Des somptueuses villas avec leurs piscines aux normes olympiques, poussent comme des champignons. Il n'y a que l'abondance et l'opulence, les milliardaires ne se comptent plus et la villégiature est devenue le quotidien de n'importe qui vivant aux alentours. Tout le monde baigne dans le bonheur total et même que les gens commencent à s'en lasser. Décrire une soirée sur le boulevard du front de mer, serait sous-évaluer l'incroyable atmosphère qui y règne, tellement les mots les plus mielleux n'y suffiraient pas.

Ici, on ne rêve pas, on vit dans une ambiance fantastique depuis qu'on a décidé de s'offrir le label « Number One » à travers le monde qui nous regarde avec envie. L'Aquafortain, ce riverain béni, n'a pas besoin de travailler pour mener la vie de ses rêves, il bénéficie d'un statut privilégié que nulle part ailleurs, personne ne possède. Tout se passe dans la tête, le bien matériel ne compte plus, la vie n'en serait pas une sans cette faculté de pouvoir fermer les yeux et voir l'inimaginable. C'est

inouï ce que cette recette miracle a pu offrir comme bienfaits dont l'unique condition est de savoir fermer les yeux pour voir !

Les quelques habitants, très peu nombreux, qui s'entêtent à garder les yeux grands ouverts, sont des laissés pour compte. Ces marginaux qui refusent de fermer les yeux pour voir l'eldorado, sont confrontés à une bien triste réalité. Ces gens là, à l'inverse des nantis, vivent un quotidien âpre et monotone qui ne laisse présager rien de bon. Le mal de vivre, sous toutes ses formes, qui les étirent chaque jour un peu plus, va les contraindre, à défaut de rejoindre les autres, à s'exiler vers d'autres horizons.

L'Echo d'Ait Saada

Alerte ! Une panne de climatiseur, et la peau devient moite, les oreilles bourdonnent, les sens sont mis à rude épreuve et l'inspiration fait défaut. Je dois dire qu'il est temps de fuir ce milieu fait de tintamarre et autres klaxons à la mode citadine.

Donc, une fugue s'impose pour casser la monotonie de cette région côtière rendue invivable par la canicule aggravée par le taux d'humidité et les comportements de plus en plus négatifs. La pollution ayant envahi tous les domaines, il est grand temps de rompre avec cet environnement encrassé au sens le plus le large. Face à cette situation devenue intolérable, il ne reste que le fameux cri de détresse pour se tirer d'affaire : sauve qui peut.

Par conséquent, il importe de me casser d'ici sans hésiter une seconde et aller rejoindre mon gîte se trouvant au village où une autre ambiance particulière m'y attend. Après de Da Hemou et ses brebis, de Salah le marginal, de tel ou tel intello ayant fait ses preuves ou de Djef le jacasseur et bien d'autres encore, l'ambiance de décontraction et de relâchement ne coûte rien. Là-bas, loin de tout souci et du bruit de la ville, rêver à l'ombre d'un arbre séculaire tout en écoutant le gazouillis des oiseaux, est un cadeau offert gracieusement par Dame Nature aux collines du Djurdjura. Là-haut sur la montagne, à plus de deux mille mètres d'altitude et à quelques encablures du village, les amateurs

de quiétude et de récréation, y trouvent leur compte.

Du haut de cette montagne, je ne manquerai pas de renvoyer l'écho à mes amis du web qui n'ont inspiré le nouvel espace « l'Echo d'Ait Saada » que je vous laisse découvrir pendant mon décrochement. Cet appel, lancé depuis l'autre rive de la méditerranée, a résonné dans le Djurdjura comme une invite au savoir et à la connaissance. Que cet appel soit entendu par notre jeunesse et qu'elle en fasse un bon usage, c'est mon souhait. Merci aux lecteurs et lectrices et merci à ceux qui sèment leur savoir sur leur passage pour en faire profiter autrui.

La Poésie et moi

Après mon essai littéraire où la question posée, était de savoir si je pouvais accéder à ce domaine réservé, j'ai tenté une autre approche sur un terrain aussi sinueux et non moins compliqué qui est celui de la poésie. J'ai donc pris mon courage à deux mains et je me suis laissé emporté vers une

aventure à la recherche de la rime. En fait, ces deux chemins qui peuvent paraître opposés l'un de l'autre, la prose et la poésie, ne sont qu'une seule voie mais à double sens. Autant l'écriture d'un livre suppose une lecture compréhensible, claire et nette, la composition d'un poème doit être confuse pour intéresser le lecteur. Il ne s'agit point d'inspiration comme le prétendent quelques auteurs, mais simplement de transpiration si on veut se donner la peine d'écrire.

Mon expérience dans ce domaine m'a prouvé que n'importe qui, ayant un minimum d'instruction, peut devenir auteur s'il le désire. En effet, j'étais loin de penser qu'un jour, je croiserais ce chemin si lointain de mon horizon fait de bricolage manuel. Sachant qu'on ne bricole pas dans l'écriture, je n'avais pas d'autres choix que de m'y aventurer. A ma mise à la retraite, mon physique ne voulant plus obéir aux commandes intellectuelles dans l'exécution de mon bricolage favori, je me suis laissé guidé vers cette voie pour ne pas décrocher. Cette route qui est venue vers moi, je l'ai empruntée de bon gré, sachant qu'elle ne présente aucun

risque sinon de paraître stupide à défaut d'être applaudi.

Comme tout aventurier, je devais prendre ce risque et aller chercher où se trouvent les racines du brouillard, là où bien des candidats aguerris ont échoué. Je ne dis pas que j'ai réussi dans ce passage, mais cette expérience m'a permis d'avoir une idée sur ce qui est communément appelé : l'inspiration. Il n'y a point d'inspiration, il y a le don et le talent, deux cadeaux que dame nature a bien voulu nous offrir. Le don et le talent étant innés et donc indépendants de notre volonté, on ne peut pas chanter si la voix ne s'y prête pas, bien que les cordes vocales se travaillent et s'améliorent. Par contre, écrire un poème ou jouer d'un instrument musical, c'est exactement pareil que tout autre métier qui s'apprend. Il suffit de s'entraîner et avec de la persévérance, on peut devenir un virtuose de la guitare ou un artiste dans la maçonnerie.

Je ne crois pas que le poète attend que les vers lui tombent du ciel pour nous faire croire qu'il possède un sens que les autres n'ont pas. Un poète, c'est quelqu'un qui se creuse la cervelle en cherchant les mots qu'il faut, qu'il place là où il faut et le tour est

joué. Il ne faut pas sortir de Saint-Cyr pour construire un mur, me disait quelqu'un alors que je cherchais un maçon. Je dirais la même chose à ceux qui désireraient se lancer dans ce domaine si redouté de l'écriture. Mon apprentissage sur le Net, aura bouclé ses deux ans le mois d'Août prochain, j'ai la certitude que ce que j'avance est vrai. Cela peut se vérifier à travers cette randonnée que je n'ai pas manquée de rapporter ici même. Qu'une communauté comme la Formation continue ou qu'une plateforme telle la WBE, m'invitent à les rejoindre, moi qui n'ai connu que le primaire, je crois qu'il y a là une réponse à ceux qui en douteraient.

La Littérature et moi

Les guérilléros sont bien arrivés, ils suscitent en privé bien des débats, me disait l'explorateur littéraire. Administrateur de la WBE et Auteur, entre autres, de l'ouvrage « Le Baron des Caraïbes », M. Salaber m'a repéré sur le Net. Pour l'histoire,

tout a commencé quand je me suis mis à écrire mon deuxième roman afin de tuer le temps avant qu'il ne me tue. Une fois ce roman achevé, sans le relire pour le corriger, ni lui accorder trop d'importance, je me suis amusé à le soumettre au premier éditeur en ligne qui s'affichait sur mon écran, la veille d'une escapade au village. A mon retour, deux jours après, j'ai constaté que mon livre était publié. En bas de la page, un avis d'un lecteur « Jolie plume bravo » signé Alain Garot, avait attiré mon attention et comme il n'y avait pas de lien, je n'ai pas cherché à en savoir plus.

Quelques jours après, un ami du Web avec qui je partage mon voyage et mes découvertes à travers le Net, me dit d'aller voir du côté de mon commentateur. Là, je découvre un auteur de talent dont le parcours atypique m'a laissé pantois. Donc, après avoir parcouru ses sites, je lui ai laissé un petit commentaire en guise de remerciements. J'étais loin de penser que ce petit signe allait me conduire vers la rencontre d'un autre auteur romancier qui me proposa de rejoindre sa nouvelle plateforme en voie de lancement. Il s'avère que cette plateforme, d'un genre nouveau, est quelque

chose que je qualifierais de grande école dont l'admission requiert un examen de passage pas facile du tout. N'ayant pas eu la chance de passer une épreuve quelconque, à part les compositions du primaire, cette occasion est tombée à point nommé pour connaître le suspens des résultats d'un examen de haut niveau.

Donc, après avoir suivi les conseils et les orientations de M. Salaber, me voici face à un jury de haut niveau qui notera les épreuves présentées à travers mon roman. Si j'attends les résultats avec impatience, c'est juste pour avoir un aperçu de ce que ressent un candidat à l'examen du Bac par exemple. Un peu comme un élève devant ses examinateurs, j'ai hâte de connaître les annotations de cette équipe composée d'un lecteur (metteur en scène et comédien), d'un auteur de renom et d'un spécialiste agrégé de la langue française. En attendant, je ne remerciais jamais assez MM. Alain Garot et Salaber qui m'ont permis cette expérience supplémentaire dans une aventure si instructive et passionnante.

A titre d'exemple, voici le commentaire d'un examinateur :

Il ne s'agit pas d'un jugement vis à vis du texte, mais plutôt d'un questionnement (outre les aspects formels qui nécessiteraient une reprise) sur l'adéquation entre le genre de texte, la démarche de l'auteur, et les exigences du label. La position de l'auteur par rapport à son instruction, ses lacunes dues à son histoire, par rapport à l'école en général, suscite une émotion réelle. La qualité du récit est d'ailleurs bien supérieure à ce que l'évocation du parcours scolaire laisse entendre ou imaginer, et l'on devine chez l'auteur une curiosité intellectuelle dont le texte est en partie l'expression. L'expérience relatée est émouvante également, elle montre tout ce qu'une période troublée peut révéler de la nature humaine, mais il semble en fait à plusieurs reprises que l'auteur s'adresse en priorité à sa communauté, à la jeunesse de Kabylie, à un public qui possède certaines clés et qui fera le reste du chemin, (même si mon expérience de lecteur a été globalement agréable), que le texte trouve dans cette démarche toute sa justification, toute sa légitimité, mais aussi ses limites par rapport aux objectifs du label. Enfin pour revenir aux problèmes d'orthographe et de syntaxe, ils ne sont pas, globalement, un obstacle à la lecture (mis à part

quelques passages confus où l'on se perd un peu), ils participent peut-être de l'authenticité de la démarche, mais ils peuvent difficilement s'accorder en l'état aux choix qui président à la validation en matière d'exigence formelle. Position évaluateur
Avis : Très favorable

Les Glaneurs de tempête

Il y a tellement de citations sur la force des mots, qu'il est difficile d'en choisir une au hasard. Qu'à cela ne tienne, j'ai envie de dire qu'un mot est comparable à un grain de blé, il y a le bon mais il y a aussi l'ivraie, ce qui m'incite à faire le rapprochement avec les cultures d'autrefois et glaner ainsi la parole avec les moyens de communication actuels.

Le glanage étant un droit d'usage sur la production agricole, il existait dans quelques pays sous différentes formes depuis le moyen âge. Les gens allaient glaner ou grappiller dans les champs afin de ramasser les restes. Les agriculteurs récoltaient

le fruit de leur labeur et les moins nantis profitaient de la récolte. Aujourd'hui, s'il subsiste encore quelque chose de semblable, c'est sous une autre forme qui n'a rien à voir avec la bouffetance. Si j'ose dire que ce souci de pitance est largement dépassé depuis bien longtemps, du moins dans quelques pays, les semis consommables d'antan sont donc déclassés par d'autres semis dont la récolte va se loger dans les cerveaux. La gamme, dans ce genre de culture, étant très complexe et trop compliquée, il serait vain de choisir un exemple quelconque puisque qu'il s'agit du langage propre à chacun de nous.

Le logo « La semeuse du pissenlit » si cher à Pierre Larousse dont la devise était « Instruire tout le monde et sur toute chose », illustre si bien l'objectif que s'est assigné le fameux dictionnaire qui invite à la diffusion du savoir. Nourriture et connaissance ou inversement, ces deux éléments indissociables et indispensables à la nature humaine, se résument au besoin de s'alimenter physiquement pour survivre et au besoin de se nourrir mentalement pour se distinguer de l'animal. Donc, ces deux substances vitales se sèment, se moissonnent et se

consomment. S'il y a une différence à faire entre ces deux cultures, c'est le côté matériel pour l'une et le côté immatériel pour l'autre.

Si pour le premier cas de culture, on sème à tout vent comme Larousse, dans le second cas, on peut inverser la donne et semer du vent. Tout comme en agriculture où il existe le bon grain et l'ivraie, on peut semer la bonne ou la mauvaise parole, c'est selon. Dans les deux cas de figures, on peut dire qu'après avoir fait leur moisson, les semeurs laissent le champ libre aux autres de glaner et grappiller dans le verbiage de leur choix. Une fois rassasiés de ce qu'on a bien voulu ramasser, on devient à notre tour semeurs et ainsi de suite. Dans le cas de semeurs de vent, il est clair qu'après avoir accompli la féconde moisson de tempête, les glaneurs séduits par la bourrasque peuvent, à leur tour, ramasser les restes de tornade et autre cyclone.

Du simple bla-bla au grand discours, du mensonge à la vérité, la parole reste indéfinie et illimitée dans le temps et dans l'espace. On peut glaner tout seul comme je le fais souvent en me parlant à moi-même, on peut glaner chez soi, dans la rue, dans les

tribunes, sur Internet ou ailleurs, cela ne change rien à cette culture des mots. Paroles en l'air, parole de guerre, parole de paix, parole d'honneur etc., la puissance de la parole est capable de bouleverser le monde en bien ou en mal. Sachant que l'origine de tous les maux de la planète, réside dans la parole, il serait vain de rechercher leur solution ailleurs que dans celle-ci.

Awal comme Parole

« Si la parole est d'argent, le silence est d'or », dit un proverbe. A mon humble avis, ni l'un ni l'autre ne sont ni d'argent ni d'or. En effet, la parole peut blesser ou même tuer et le silence peut rendre son auteur complice d'une situation donnée, où se taire équivaut à une trahison réprochée par la morale. Donc, quelle serait l'attitude à adapter devant ce dilemme ? Pour les auteurs, poètes et chanteurs, il existe un chemin intermédiaire, celui qui contourne l'expression pour dire les mots dans une métaphore que personne ne peut comprendre. Dans ce cas

précis, il ne sert donc à rien d'utiliser un langage de sourd pour se lancer dans un monologue comme je le fais en ce moment en écrivant ce texte.

Si dans ma tête tout est clair, qu'en sera-t-il dans l'esprit de l'aède auquel je m'adresse ? Saura t-il interpréter ce dont j'ai envie de parler ? Comme par exemple, réfléchir sur la portée d'un mot mal perçu par un protagoniste qui réplique par un autre mot, puis s'en suit une escalade d'échange de mots virulents qui conduisent à une échauffourée. Les mots ayant toujours été la source de tous les maux, il y a les mots qui blessent, les mots qui guérissent, les mots qui tuent, les mots qui enchantent, les mots qui font rêver, les mots qui dépriment, les mots qui redonnent l'espoir, les mots qui font revivre, les mots qui bercent, les mots qui endorment, les mots qui réveillent, ...bref, la liste s'avère infinie.

A la réflexion, on aboutit à quatre cas de figure :

- Parler, c'est prendre ainsi le risque de l'irréparable.
- Se taire, c'est accepter la malhonnêteté.
- Dire les choses indirectement, c'est être incompris.

- Parler comme le fait un dérangé, c'est prendre le risque de passer pour un fou.

Le choix étant ambigu, personnellement, j'aurais opté pour le cas du dérangé, mais ce choix suppose une prédisposition que je n'ai pas. Alors comment faire ?

Oui ! La parole peut être d'argent mais à condition qu'elle soit une balle. Le silence peut être d'or pour la personne capable de supporter son poids. En effet, une personne honnête, ne peut pas accepter une charge aussi lourde de remords qui lui écraserait la cervelle et dont les tortures à vie sont inacceptables. Les mots du poète n'ont de valeur que s'ils sont dits sans zigzag pour ne pas parler dans le vide. Reste donc la parole du marginal qui dit explicitement sa pensée en vociférant des insultes à l'adresse de tout le monde. Les gens dont il se marre et qui ne voient en lui qu'un malade à plaindre et non à blâmer, sont eux aussi à plaindre. Puis on finit par se marrer les uns des autres, se blâmer mutuellement et tant pis si on est plus de fous pour mieux en rire.

Depuis toujours, la parole de l'être humain n'a fait que tuer, qu'elle soit de plomb, de bronze ou de

métal quelconque, elle continue de faire des ravages. Ceci dit, heureusement qu'il existe une parole parvenue jusqu'à nous sous une forme de message codé dans la conscience de chacun. Cette parole de vérité abstraite que l'homme interprète à sa manière, nous guide, nous oriente et nous dicte la voie à suivre. Ce don indéfinissable et indéchiffrable qui loge dans l'esprit de chaque individu normalement constitué, peut se résumer en une simple phrase accessible à tout être humain : « Tu ne tueras point ».

Bizutage sur le Net

Le mot « Bizuté » étant peut-être exagéré, je dirais « Tagué »

« Le bizutage est un ensemble de pratiques épreuves ou traitements ritualisés, destinés à symboliser l'intégration d'une personne au sein d'un groupe social particulier ». Cette explication donnée par Wiki, me renvoie à mes débuts sur la blogosphère où je débarquais comme un bleu dans

une armée de vétérans. Comme je n'ai pas eu la chance d'aller plus loin que le primaire dans ma scolarité, j'ai dû échapper à ce rituel avant que je ne le subisse sur Internet. Ne dit-on pas que celui qui te dépasse d'une nuit, te dépasse d'une malice et malgré cela, je me suis laissé bizuter sur cette toile du Net s'étendant à l'infini. Cela a commencé par des liens que je plaçais naïvement sur mon blog, favorisant ainsi d'autres blogueurs et me pénalisant de la sorte sur le référencement.

Quand j'ai assimilé la leçon, j'ai tenté de faire passer mon message en direction des webmasters via un article : le chaton et le souriceau, mais les mots sont dits indirectement, ce qui fait que j'écrivais pour moi-même. D'ailleurs la majorité de mes articles, faisant référence à tel ou tel fait, sont à lire entre les lignes, c'est comme cela que je m'exprime. Je constate que je ne suis pas très avancé depuis ce bizutage si l'on juge de par le nombre de visites en provenance de la plateforme qui m'héberge : zéro visite en une semaine. Ce constat ne m'a pas surpris outre mesure, mais m'a m'interpellé sur la fameuse barre d'outils à laquelle j'ai consacré un article. J'aurais aimé acheter ou

louer un domaine, mais cette possibilité n'est pas encore envisageable chez nous. D'ailleurs, l'unique plateforme d'hébergement gratuit de blogs (Dzblog), ébauchée il y a peu de temps, s'est vue obligée de mettre la clé sous le paillason, Overblog s'en est chargé de la reprendre en bloc, ses occupants y compris. N'ayant pas d'autre choix, je reste dépendant de mon hébergeur que je remercie au passage pour le gîte qu'il m'a offert gracieusement. Même si l'invité que je suis est quelques fois le malvenu, je persiste à continuer ma traversée, car les curiosités du Net m'attirent et me passionnent depuis que j'ai redécouvert cette toile d'araignée sous une autre forme.

En effet, depuis l'Arpanet, mis au point par l'Agence de recherche sur les projets avancés en 1969, devenu par la suite Internet et cédé au domaine civil, ce cyberspace a chambardé toute imagination. Je me souviens des premiers services de base : Telnet pour l'envoi et la réception d'un E-mail (Electronic mail), ou l'exploration des réseaux : Gopher (du nom d'un rongeur d'Amérique), World-wide-web (les 3w), la recherche des bases de données et même comment

transférer un fichier texte. Le tout se faisait sous MS Dos avec une vitesse de transmission qui s'exprimait en bits par seconde et la recherche d'adresses se faisait manuellement via le clavier de l'ordinateur. Inutile de décrire toute la gymnastique qu'il fallait accomplir pour se connecter à quelques organismes afin d'obtenir et de réussir le transfert d'un fichier texte. On est bien loin des multiples moteurs de recherche ainsi que des innombrables plateformes d'accueil. Une coupure d'une bonne décennie avec l'interface d'accès à Internet et ses complications, a suffit pour me réexpédier à l'arrière-plan, m'obligeant ainsi à tout réapprendre ou plutôt à ne pas lever le doigt sur le bouton de la souris. Cliquer et la machine me guide, m'oriente, me suggère... Bref, elle me remplace en tout et pour tout.

Ces automates qui nous gèrent

Si l'erreur est humaine, pourquoi la machine n'admet pas d'erreur ? Je veux parler de cette

mémoire artificielle que j'ai en face de moi et qui n'arrête pas de m'interpeller. Si d'aucuns voient en ces appareils, de simples robots intelligents au service de ceux qui les commandent, personnellement, j'y vois des androïdes qui me donnent des frissons. Un peu comme une pieuvre aux géantes tentacules couvrant toute la planète, elle finira par nous écraser. Bêtes mais disciplinés, d'une rigueur sans faille, ces robots créés par l'homme et qui répondent à un code, restent jusque là, des objets entre les mains de leurs inventeurs.

Si nous faisons une petite rétrospective, nous verrions que le micro-ordinateur, n'est pas né comme il est aujourd'hui. Il est le fruit d'une évolution technologique ayant comme base de départ, le génie de l'homme, aidé par l'outil qu'il a su créer. Sans cet outil fantastique, l'homme ne peut rien faire, sinon de retrouver les méthodes d'antan et verser dans la bricole, comme le faisait son ancêtre. Depuis la trouvaille de l'informatique, il y a eu comme une sorte d'union entre l'homme et la machine, engendrant ainsi un produit de plus en plus performant. De cette combinaison, est née une

intelligence artificielle qui, pour le moment, obéit à son producteur.

En effet, il suffit d'un clic pour qu'un travail, dépassant les capacités humaines, s'exerce en un éclair. Bien qu'ayant des facultés virtuelles illimitées, cette intelligence artificielle, reste soumise devant la dernière matière grise qui soit. Elle dépend de la volonté de son utilisateur qui, ayant tous les droits sur son ordinateur, peut en faire ce que bon lui semble. S'il y avait un parallèle à faire entre un ordinateur et son ordonnateur, quelle en serait la différence ? Un ordinateur n'est qu'un matériel complexe doté d'un système qu'il gère intelligemment avec toutes les fonctions que l'on sait. C'est une machine dont la réaction spontanée et logique, ne laisse aucun doute sur son comportement rationnel.

L'ordonnateur étant une machine humaine plus complexe, il est loin d'égaliser son invention en matière de logique. Pourvu d'un système avec une mémoire indéfinie, ce don du ciel lui échappe. Sa réaction spontanée ou réfléchie, logique ou irrationnelle, peut varier selon l'individu. A la différence de la machine capable d'une auto-

analyse, l'homme n'est pas en mesure de gérer son système, il en dépend même. Tous ces composants, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, qu'ils soient humains ou matériels, répondent à un degré de hiérarchie dépendant d'une volonté. A l'origine de toutes les créations, c'est-à-dire ce que nous savons, ce que nous aurons, peut-être, à découvrir et ce que nous ne saurons jamais, il y eut Dieu qui fit de l'homme, la plus belle de ses créations en le dotant de facultés intellectuelles incommensurables.

Ayant acquis de son créateur, la liberté et le loisir de développer et d'exploiter ses facultés intellectuelles, l'homme reste le seul arbitre de son destin. Depuis la massue préhistorique aux intelligences artificielles d'aujourd'hui, l'homme n'arrête pas d'innover. Quelquefois dans le bon sens, quelquefois dans le mauvais, rien n'échappe à cette mystérieuse créature humaine qui refuse obstinément de semer le bonheur sur terre. Lorsqu'on sait ce qui s'est passé et ce qui se passe à travers les continents de cette belle planète, on est en droit de se demander si l'homme ne va pas à sa perte, mais cette question est tributaire d'une autre

dimension dont le secret est détenu par le tout puissant créateur.

Valeurs par défaut

Avant d'aller quémander un peu de respect chez les autres, il faut d'abord savoir se respecter soi-même. Pour cela, on doit chasser toute modestie qui viendrait barrer le chemin au respect que l'on attend d'autrui. Une fois l'humilité mise de côté, il faut pouvoir devenir arrogant pour prétendre à ce respect tant espéré. Ces deux qualités innées qui sont la décence et son contraire l'insolence, ne s'acquièrent pas, ne s'apprennent pas et ne s'achètent pas. Selon le moule dans lequel la nature nous a façonnés, on ne peut pas changer notre comportement. Donc, il ne sert à rien de faire des tentatives afin de se donner une autre apparence que celle qu'on porte en soi, sachant qu'au fond de soi-même, ce n'est qu'une comédie.

Solliciter de la considération à juste titre et par tous les moyens, c'est demander l'impossible de nos

jours. En effet, l'échelle des valeurs, s'étant brisée, les choses se sont renversées à tel point que le mauvais comportement l'a emporté sur la bonne conduite. Alors, que reste t-il comme preuve à donner pour convaincre autrui de son mérite ? Rien. Après avoir démontré le bien fondé de la requête en utilisant toutes les voies et moyens, on aboutit à une fin de non recevoir. Le constat étant, malheureusement, déplorable, il fallait être blessant et hautain pour s'attirer des égards.

Autrefois, les gens humbles se faisaient tout petits pour paraître grands. Aujourd'hui, la donne a bien changée, se faire tout petit, alors qu'on est grand, c'est se rendre encore plus petit aux yeux des autres. Dans un environnement où la médiocrité passe pour une excellence, il ne faut pas s'attendre à des lendemains meilleurs. Ici, les valeurs c'est comme en bourse, on peut donner du crédit à une monnaie de singe, faire monter les enchères, tout comme on peut dévaloriser la meilleure monnaie qui soit. D'aucuns diront que ce point de vue n'est qu'une vision défaitiste, mais c'est pourtant une réalité constatée sur le terrain et qui peut être vérifiée en cas de doutes.

Retour au bercail

Sur insistance de mes amis du web, j'ai décidé de mettre fin à ma fugue. Donc, me voici de retour là où j'ai laissé ma barque de blog. Aujourd'hui, je vais essayer de lever l'ancre si aucune avarie n'est constatée dans la coque de mon embarcation. Et si les conditions atmosphériques le permettent, je vais tenter de repartir vers un autre rivage. Pendant ce temps qu'a duré ma fuite, je me suis retrouvé par hasard et sans le vouloir réellement, dans un endroit où on peut s'offrir des vacances gratuites. Là, sur cette côte s'étendant à l'infini, l'air du temps est à la détente et l'oisiveté. Toutes les conditions y sont réunies pour y accueillir toujours d'avantage de touristes. Vous l'avez compris, il s'agit de ce continent nommé : facebook !

Si Christophe Colomb découvrit l'Amérique, ce rouquin qui vient de fêter ses 26 ans, découvrit ce fabuleux continent il y a de cela 6 ans. Depuis Février 2004, cet endroit luxuriant n'arrête pas

d'accueillir de plus en plus de vacanciers. Aujourd'hui, on annonce le chiffre faramineux dépassant les quatre cent millions d'adeptes pour ne pas dire de touristes. Là-bas, les gens passent leur temps à s'amuser, à former des groupes (toutes sensibilités confondues), et à se taguer les uns les autres. Cette trouvaille : (écrire sur un mur), me rappelle mon premier voyage à Paris où je fus impressionné par tous les graffitis inscrits à la manière de Picasso. Partout on ne voyait que ça, des tags rien que tags. Comme j'ignorais ce phénomène qui n'existait pas chez nous, j'ai pensé en toute naïveté que c'était fait exprès.

Nouveau débarqué, n'ayant rien compris à toutes les inscriptions qui garnissaient les murs, j'ai demandé au premier venu, ce que cela représentait ? On me répondit : des tags faits par des tagueurs ! A cette époque, je ne pouvais pas savoir qu'un jour, je taguerais à mon tour. Là-bas, sur ce nouveau continent que j'appellerais la planète fribourg, j'ai appris à taguer. J'y ai trouvé une devise qui reprend l'ancien diction : « dis moi qui tu fréquentes, je te dirais qui tu es » et en effet, durant le peu de temps que j'ai passé là-bas, je me

suis comporté comme tout le monde. Je suis donc revenu avec une nouveauté, celle d'écrire sur son mur et écrire sur celui des autres. La réciprocité étant de mise, les uns et les autres s'échangent des écritures à n'en plus finir.

Ceci est mon compte rendu que j'ai consigné sur mon carnet de bord à mon retour de fribourg. Juste une question : Ce jeune homme, patron de facebook, sera-t-il le maître de la planète dans quelques années ? Tout en lui souhaitant de vivre le plus longtemps possible, je ne peux éprouver que de l'admiration envers ce génie qui n'a pas fini de surprendre !

Le navigateur solitaire

« Ait Saada, mon village natal » était, il n'y a pas longtemps, un bourg méconnu sur le web. Depuis quelques temps, on assiste à un décalquage sans pareil d'Ait Saada par ci, Ait Saada par là. Servi à toutes les sauces, avec comme ingrédient mon nom, ce village est devenu un appât utilisé par quelques

pirates du net naviguant en haute mer pour pêcher le poisson. Lorsque Tataouine les bains ou « poésie blog » devient mon village natal, je crois qu'il était temps, pour moi, de changer de cap. En effet, après avoir créé ce blog, un peu comme un naufragé sur une île déserte, ne sachant pas nager, je m'étais attelé à monter avec les moyens de bord une barque afin de prendre le large et découvrir d'autres horizons. Malgré les remous et les difficultés rencontrées, j'ai navigué pendant un certain temps et, tout au long de ce long périple, j'ai pu atteindre tous les rivages ciblés dont ma mission était d'y débarquer un bagage. Ce paquetage était composé de quelques enregistrements audiovisuels, d'un recueil de poèmes, de deux romans ainsi que quelques idées et beaucoup de souvenirs remisés au fond d'un tiroir. Sachant qu'un jour ou l'autre, ce voyage prendrait fin, je m'étais préparé à cette éventualité. Donc, c'est sans regret que je vais devoir abandonner le large et ses requins pour retrouver la terre ferme. Là, je construirai une hutte à l'abri des regards et y stockerai le restant de ma cargaison.

Cette façon de conclure me renvoie vers un de mes articles où j'ai fait l'analogie des blogs dont je reprends ici un extrait qui en dit long sur ma motivation. A quoi peut ressembler un blog ? J'ai essayé de réfléchir à la question et plus j'y pense, plus je me perds dans ce méli-mélo qu'est cette toile du net s'étendant à l'infini. Un blog peut être comparé à une embarcation voguant au gré du vent sur cet immense océan du web. De l'insignifiant radeau à la plus petite voile, de l'imposant porte-avions et autres sous-marins en passant par une multitude de paquebots, la gamme est très variée. Chacun peut s'offrir sa propre croisière et naviguer ainsi en eaux troubles ou limpides selon son désir. Pendant que certains navires n'arrivent pas à quitter la berge, d'autres capitaines, plus astucieux et chevronnés, sillonnent les océans à la découverte d'horizons toujours plus accueillants. Durant la traversée, il arrive que quelques navigateurs abandonnent, volontairement, leurs embarcations qui continuent leurs voyages sans boussole, tandis que d'autres les font couler délibérément afin de mettre fin au voyage : (erreur 505, le blog demandé n'existe pas). A tout ces navigateurs soumis aux caprices des océans, il peut arriver la désagréable

surprise d'un séisme en haute mer ou d'un tsunami et s'en est fini pour les embarcations se trouvant sur les lieux : (les naufragés de tel ou tel hébergeur qui s'en vont rejoindre les épaves au fond des abysses).

Puisque nous sommes en plein dans la navigation, pourquoi ne pas confondre un blog avec un objet volant dans cet espace infini du web ? Dans ce cas, la diversité est indiscutable puisqu'elle va de l'aéronef qui ne quitte jamais le sol à l'avion supersonique sans oublier les fusées, les vaisseaux spatiaux et autres satellites géostationnaires. La différence étant considérable, on ne peut pas comparer un dirigeable à un sputnik. La seule chose que ces engins spatiaux ont en commun, c'est l'option qui est proposée comme choix dans le sigle du profil, être un ovni (un pseudonyme autrement dit) ou faire dans la transparence. Ce dernier cas peut rendre vulnérable un blog identifiable en cas d'attaque par ses pairs. Dans cet espace aussi vaste où chacun essaie de monter plus haut que ses congénères, un aéroplane devenu gênant pourrait faire la cible d'un chasseur pendant son apogée. A la guerre comme à la guerre, la bataille est rude.

Tels des soldats, les blogs se livrent une bataille acharnée pour remporter quelques points supplémentaires qui les aideraient à monter en grade. On ne peut pas arriver dans ces armées aux couleurs multiples, avec le grade de général. Il va de soi que le bidasse, engagé volontaire, doit passer par l'apprentissage avant d'ambitionner une brillante carrière qui fera de lui, peut-être, un haut gradé aux nombreuses décorations : (le haut de gamme, le top des blogs avec tous les privilèges qui leur siéent). On peut aller comme cela à l'infini dans les comparaisons mais là n'est pas le but recherché. Je voudrais simplement dire à mes amis du web que si j'ai décidé de larguer les amarres, c'est pour ambitionner une autre aventure.

« Homme » ou rat des champs

C'est avec un grand regret que je publie cet article dont la teneur ne sied pas à cette plateforme, mais à cause d'une intrusion particulière, j'ai décidé de ne pas taire la présence d'un rongeur sur le web. Afin

de mettre en garde mes amis blogueurs et à toutes fins utiles, j'ai jugé nécessaire de signaler ce genre d'effraction. Aussi, je présente toutes mes excuses aux amis lecteurs et visiteurs de ce blog qui jugeraient ce cent et unième article inadéquat :

« Il n'y a que la vérité qui blesse, ne bondissez pas sous l'injure », dit un proverbe. Quand j'ai créé ce blog, j'étais confronté à un dilemme, à savoir filtrer ou non les commentaires qui me parviendraient éventuellement. Après réflexion, j'avais donc décidé d'opter pour la modération bien que cela soit une gêne à l'égard des webmasters d'outre-mer qui, pour la plupart, ne modèrent pas les commentaires. Connaissant parfaitement la filouterie de mes semblables, je n'avais pas d'autre solution que d'appliquer cette procédure rendue incontournable par quelques plaisantins. La modération étant une retenue, je n'ai pas hésité un instant à faire mon choix qui s'avéra opportun.

Des insultes gratuites émanant de personnes anonymes, j'en reçois beaucoup et aussitôt arrivées, elles finissent à la poubelle que je vide par réflexe de propreté. A travers cet article, je voulais simplement dire à un inconnu ayant signé

« l'homme », qu'il ne m'a nullement dérangé en venant fureter sur mon blog comme un rat. Sachant qu'on ne peut pas empêcher l'intrusion d'un mulot dans un champ de blé, même si sa visite est la malvenue, je n'avais pas à en parler si ce n'est que cette fois-ci, la bête nuisible a laissé des traces sur son passage.

L'article : Au café du village, fut un appât auquel ce rat n'a pas résisté et voici comment il a réagi : « la prochaine fois je te casserai ta gueule sale chiffon de mes... que des bla bla au bled je te massacre crapaud de bizarre... ». Par respect aux lecteurs, j'ai remplacé les mots qui en disent bien plus que ça par des points de suspension. Ce mulot qui se terre derrière le réseau Fawri de Mohammedia, route nationale no. 5 à El Harrach, m'a donné l'occasion d'expliquer les raisons qui m'ont poussé à placer un filtre dans la publication des commentaires.

Que ce rat des champs sache que je n'ai pas l'intention de lui tendre une souricière si l'envie lui prend de sortir de son trou. Comme je ne peux pas l'empêcher de revenir grignoter quelques épis que j'ai semés tout au long de cet espace, je suis sûr que

la répugnante bête laissera encore des empreintes à son prochain passage.

Au café du village

Dans l'un des deux cafés de mon village, l'ambiance qui y règne fait oublier tous les soucis. En effet, dans une atmosphère où se mêlent toutes les odeurs, faire une partie de dominos, de belote ou regarder jouer tout simplement, est le meilleur des loisirs. C'est aussi une bonne thérapie pour évacuer le stress et retrouver une bonne forme. Dans ce climat où règnent la décontraction et le relâchement, le jeu favori est celui des dominos. Un médecin spécialiste n'omet jamais de faire une virée au village à chaque occasion qui lui est donnée pour faire sa partie de jeu. Enroulé dans son burnous blanc par temps frais, il rejoint les autres paysans qui, pour les uns ont fait un bref passage à l'école, d'autres pas du tout, ce qui ne les empêche pas d'être des fins connaisseurs du jeu mais aussi des joutes oratoires.

L'un deux, un mordu du jeu aux dominos, fit remarquer que la boucle par double six valait toutes les fortunes du monde. Un autre qui avait perdu une partie à cause d'un pion mal placé par son coéquipier, se tritura les méninges toute une soirée. Une fois chez lui, après s'être emmitouflé dans ses couvertures, il continua à rechercher la faille de la défaite. Soudain ! La solution arriva d'elle-même, il venait de se débarrasser d'un fardeau lourd à porter.

- Holà ! Se dit-il, c'était donc ce sacré double cinq que m'a balancé mon camarade qui nous a fait perdre la partie !

Impossible de garder ça pour lui jusqu'au matin, mais non ! Malgré l'heure tardive, il n'hésita pas une seconde à se lever, s'habiller et aller frapper à la porte de son ami qui s'empressa d'ouvrir, pensant à une urgence.

- Qu'est ce qui se passe, j'espère qu'il n'y a rien de grave ?

- Mais non ! Tout va bien, répondit l'autre, je voulais simplement te dire que j'ai trouvé l'erreur,

c'était le Quarto qu'il fallait me passer et non pas le Blanc, je t'aurais renvoyé le Six et le tour est joué.

Le bonhomme soulagé, rentre chez lui et passe une douce nuit en attendant le lendemain pour tenter sa revanche. C'est comme cela que ça se passe à chaque fin d'après-midi. Après chaque retour des champs, pour se détendre et oublier tous les soucis, y compris la fatigue de la journée due au labeur, on a trouvé ce moyen qui efface tout pour ne voir que les pièces du jeu.

Certains sont tellement absorbés par le jeu qui requiert un calcul mental terrible, qu'il leur arrive de ne voir que les dominos qu'ils ont entre leurs mains, ce qui se passe en dehors de la table n'existe plus. Un jeune qui appelait son papa pour faire quelques commissions, se vit sermonner :

- Je t'ai déjà dit que quand je suis attablé au jeu, je ne suis là pour personne ! Allez dégage ! Ici il n'y a pas de papa, il y a « Domino ».

Une fois j'étais convié à une partie de dominos par Ramdane, un chevronné du jeu qui était venu passer quelques jours de vacances au village. Nous étions quatre autour de la table, deux équipes

inégaies, car moi et mon coéquipier, savions à peine placer les pièces. Le hasard a voulu qu'on gagne la première manche et Ramdane, fou de rage, jeta les pièces qu'il avait entre ses mains, se leva en jurant de ne plus toucher aux dominos.

- Hé Ramdane ! Lui dis-je, pourquoi tu t'énerves comme ça ?

- Toi, tu es comme un mauvais joueur sur un stade de foot, tu fausses toutes les combinaisons et tous les calculs, ce qui dérouté complètement les vrais joueurs ! Je regrette de m'être confronté à deux profanes comme vous, ce n'est plus du jeu ! Je suis désolé mais on ne m'y reprendra plus jamais !
Conclut Ramdane.

A la prochaine virée chez Hakim pour le repos du guerrier !

Ali le malchanceux

En cette matinée de printemps d'Avril, il faisait un peu plus chaud que d'habitude et soleil qui pointait

au dessus de la tête d'Ali, le fit changer de place pour s'installer dans un coin d'ombre à la djemaa. Après un moment, il leva les yeux et constata que la journée était trop belle pour ne pas la rater. Donc, il se sépara de ses compagnons pour rentrer chez lui et préparer sa sortie champêtre. Dans sa tête, tous les calculs étaient faits pour bien se détendre et oublier tous les soucis. Sur son passage devant la boulangerie, il acheta une baguette puis d'un magasin d'alimentation, il remplit tout un sac, deux boites de thon, du fromage ainsi que quelques fruits. Juste à côté, chez le boucher, il se fit servir un bon steak, puis se demanda s'il n'avait rien oublié. Tout compte fait, il se dit pourquoi pas une bonne salade d'accompagnement. Il acheta encore deux tomates, un oignon et deux piments assez forts. Sans ce condiment, c'est comme s'il n'avait rien acheté.

A la maison, il se changea, mit sa tenue de combat, pas pour faire la guerre, mais pour mieux être à l'aise. Ali n'oublie jamais son bâton de pèlerin depuis qu'un chien sauvage l'avait agressé dans son champ. Heureusement, qu'il avait à sa portée un olivier sur lequel il monta vite pour échapper à

l'intrus qui sortait de la forêt. Il lui restait une question à régler, allait-il préparer sa salade et faire cuire le steak au champ, ou bien tout préparer à la maison et emporter son repas avec lui. Finalement, il opta pour la deuxième solution, c'est plus propre et plus pratique. Ali allait remplir une bouteille d'eau lorsqu'il se rappela qu'il avait caché une bouteille d'un vin un peu spécial. Un cadeau que son ami, de retour de l'étranger, lui avait offert depuis plus d'une année. Ce jour là, était une occasion pour qu'il boive un coup, sans être harcelé par son épouse qui n'aimait pas ça. Elle avait un empêchement et ne put l'accompagner, comme elle en avait l'habitude, à chacun de ses déplacements.

Arrivé sur place, il gara sa voiture, prit son couffin sans oublier son bâton, puis jeta un coup d'œil sur la montagne dont les cimes étaient encore recouvertes de neige. La vue qui donnait sur quelques villages au ras de la montagne, était féérique. La verdure parsemée de fleurs sauvages, le gazouillis des oiseaux et le calme qui y régnait faisaient rêver Ali. Avant même de déposer son couffin entre les branches d'un olivier séculaire, il était déjà euphorique. En attendant l'heure du

déjeuner, il prit un sachet et s'en alla cueillir des asperges sauvages ainsi que quelques morilles. Il y avait là, de quoi remplir un sac si on rajoutait les poireaux sauvages et autres plantes comestibles, servant de salade.

De retour après une fructueuse récolte, Ali prend son couteau suisse équipé d'un tire-bouchon, plonge sa main dans le panier et sort la bouteille. Avant de retirer le bouchon, il prit soin de bien lire l'étiquette qui portait une marque d'un cru de renommée. Tiens ! Se dit-il, ça faisait longtemps que ce petit plaisir lui était presque interdit. A cause de la bigoterie ambiante, il dut se résigner à faire comme tout le monde. Il s'assit sur l'herbe à l'ombre de l'olivier et tira sur le bouchon, une odeur aromatique lui titilla les narines. Seul parmi les oiseaux au milieu de son champ, Ali versa un demi verre de nectar qu'il dégusta avec art. Puis il descendit son couffin, sortit une nappe et commença à disposer son repas. Ô combien ! Il aurait aimé partager ce moment avec une compagnie, façon de se dire : à ta santé ou tchin-tchin, comme jadis au temps de l'abondance. Tant

pis, se dit-il, la nature était si agréable qu'elle suffisait à lui tenir compagnie.

Au fur et à mesure qu'il sirotait sa bouteille, des idées lui traversèrent la tête. Serait-il éméché au point d'avoir des visions ? Faut pas exagérer ! Il se ressaisit mais le pinard était trop fort, il avait pris une dose supplémentaire qui déborda dans son cerveau. Une bonne sieste dans ces conditions, s'imposa d'elle-même. Soudain, un air d'une douce chanson siffla dans ses oreilles et il entendit la berceuse que lui chantait sa mère. Ali se vit descendre du Djurdjura avec un parapente, planant au dessus de son village. L'altitude pouvait lui permettre de survoler toute sa région et même au-delà. C'était une occasion à ne pas rater pour virevolter comme ce papillon qui vint se poser sur une fleur juste devant lui. Il commença par faire un tour de l'autre côté de la montagne pour aller jusqu'au complexe touristique. Il survola toutes les stations de ski qui se transformèrent, en cette saison, en lieux de détente pour les nombreux touristes. Juste un tour au dessus du complexe et Ali dut faire demi tour. Il dessina dans le ciel un demi cercle et revint dans sa direction. Il n'avait pas le

droit de survoler la zone touristique située au ras de la montagne, à cause de l'héliport. Les moyens de transport devaient être à la mesure de la grandeur de ce complexe où, pour faire face au mouvement des randonneurs qui envahissaient le terrain, des hélicoptères furent intégrés au trafic routier et ferroviaire.

Les gens arrivaient de partout pour découvrir ce joyau où rien ne manquait. A chaque dépression, on pouvait apercevoir des petits lacs artificiels où les oiseaux aquatiques y trouvaient leur bonheur. Aux abords, les auberges, les cafés, les brasseries et autres restaurants grouillaient de monde en ce Dimanche de paques. Il y avait même des petits ponts aménagés pour permettre les déplacements d'une rive à l'autre. Les téléphériques et les cabines aériennes faisaient le va-et-vient entre les sommets d'où partaient d'autres cabines reliant les villages environnants. Du haut du ciel, Ali se délecta de ce paysage magique et juste au moment où il allait entreprendre la descente vers son champ, il vit un parc zoologique. C'était nouveau ! Il venait d'ouvrir ses portes pour la joie des enfants et il ne le savait pas. Il décida de prolonger un petit peu sa voltige et

voir de plus près le parc, mais il se faisait tard. Donc, il bifurqua de quelques degrés et se retrouva descendant dans son champ.

Il ramassa ses affaires puis remonta vers sa voiture et démarra pour rentrer à la maison. Ce soir là, il ne dîna pas car il n'y avait plus de place pour un autre repas. Il venait de se rassasier d'un déjeuner un peu spécial et surtout bien arrosé. Il ne tarda pas à se mettre au lit et passa une bonne nuit. Il dormit comme un loir jusqu'au matin, réveillé par sa musique préférée. C'était un lundi et il fallait être en forme pour attaquer la semaine de travail. Dans son appartement du vingt-huitième étage en plein cœur de la capitale, Ali avait tout un confort. Après avoir fait sa toilette, il ouvrit sa garde-robe, choisit le costume du jour qu'il enfila comme d'habitude, puis pensa un instant s'il n'avait rien oublié et quitta son appartement. En quelques secondes, il était dans le hall de l'immeuble, conduit par un ascenseur ultra moderne. Ali avait cette manie de prendre son petit déjeuner dans une brasserie située au rez-de-chaussée de son immeuble. Après cela, il quitte la brasserie et descend vers le métro par l'escalier mécanique. Comme chaque jour, il

devait emprunter une ligne jusqu'à une station et de là, prendre une correspondance qui devait le déposer à son lieu de travail. C'était la même routine de Lundi à Vendredi soir car il fallait bien faire vivre sa petite famille mais surtout vivre soi-même. La semaine de labeur est vite oubliée dès Samedi après midi. Comme toujours, la matinée de Samedi se passait à la maison car il devait faire le grand ménage. Après le déjeuner, il descend par l'ascenseur jusqu'au sous-sol où était garée sa voiture depuis une semaine. Le moteur chauffé, Ali quitte le garage par le portillon automatique et prend la direction est. Ce Samedi après-midi, il avait décidé de s'offrir le plaisir d'une ballade dans une station balnéaire. Là, il projetait de s'offrir un dîner sur un bateau restaurant et finir la soirée dans une discothèque.

Au matin, ce n'était plus sa musique préférée qui retentit dans ses oreilles, mais le hululement d'un hibou qui le réveilla. Non ! Il rêvait tout simplement ou plutôt le rêve se transforma en cauchemar quand se dressa devant lui, un vampire avec sur son épaule le cadavre « Artartou ». Il avait un visage tellement pâle qu'on aurait dit qu'il sortait

d'un sac farine. De ses yeux d'un rouge vif, se dégageaient des rayons bleuâtres et de ses crocs, dégoulinait du sang :

- Ca fait longtemps que je te cherche Ali ! Débout, ici dans ce bled maudit, le rêve est interdit ! Il n'y a que le cauchemar que tu es entrain de vivre qui est autorisé et encore ! Qui t'a permis de rêver ! A R T A R T O U...

Sur ce, Ali le malchanceux qui n'avait pas bougé de dessous son olivier, sa bouteille vide à côté de lui, ouvrit les yeux après ce cauchemar. Il se rendit compte qu'il avait trop bu et que la nuit commençait à tomber. Son regard pointé vers les branches de l'olivier, il essaya de sortir de sa torpeur en voulant se relever. Une godasse lui écrasa la poitrine et le remit dans sa position couchée. Il avait en face de lui deux énergumènes avec leurs barbes hirsutes et leurs tenues de sanguinaires sortis tout droit de la forêt. Pendant que l'un des deux l'écrasait de son pied, l'autre sortit son poignard. Ce n'était plus un rêve, ni même un cauchemar mais une bien triste réalité. « Faut pas rêver ».

Sauvé par sa barbe

En ce début de nuit, nous étions quelques mômes, attirés par la présence de Da Salah qui se trouvait à l'intérieur d'une petite épicerie du quartier. Le barbu avait sous son manteau une bouteille de vin. De temps à autre, on l'entendait dire quelque chose que les trois ou quatre personnes installées dans la boutique, probablement gênées par la présence de Da Salah, firent mine de ne pas entendre. A force de répéter avec insistance :

- Vous permettez que je fasse le geste ? Je vous dis que je vais le faire...

Une des personnes, excédée lui dit :

- Fais ton geste et tais-toi, tu nous casses les pieds !

Le bonhomme sort sa bouteille, la débouche, s'envoie un coup puis remet le bouchon et cache la bouteille. Soudain, une patrouille de maquisards arriva par surprise. Ils étaient sept ou huit personnes, pataugas aux pieds, chapeau de brousse sur la tête et arme en bandoulière. L'un des

maquisards nous braqua avec son fusil et nous dit, sur un ton sévère dans un langage hachuré mi-chaoui mi-kabyle :

- Allez dormir vous autres !

Il voulait nous impressionner avec son accent à peine compréhensible pour nous. La peur au ventre, nous courûmes rejoindre nos maisons. Un cousin du même âge que moi, à qui son père avait appris la chique très tôt, sortit la boîte de sa poche puis la jeta vers un champ. Le tabac était interdit depuis le début de la guerre et presque tout le monde le savait. En un clin d'oeil j'atteignis notre maison où, ma mère inquiète, m'attendait. Rassurée de me voir arriver, elle n'attendit pas un instant pour monter au grenier et jeter un coup d'oeil vers l'école à travers la lucarne de notre maison. Donc, elle était au courant de l'arrivée des maquisards et savait aussi le but de leur présence dont l'objectif était d'attaquer l'école. Chez nous au village, ce fut le premier acte du déclenchement de la révolution qui avait commencé par le saccage de l'école.

- Maman ! Descends de là, s'il te plait, ils voient à travers la boule de cristal, ils vont venir vers nous, la suppliais-je.

Ma mère ne m'écoula pas, elle continua à observer les flammes qui se dégageaient de l'école. Il y avait de quoi faire un grand feu avec tout le mobilier des classes et le reste. Dans ma naïveté de petit enfant, je croyais, sincèrement, qu'ils avaient ce pouvoir de voyance. En tout cas, c'était ce qui se disait chez les adultes et nous, petits enfants, on gobait n'importe quoi. L'école était finie pour tout le monde, c'était la première fois que je voyais des maquisards. Quant à Da Salah, il fut embarqué illico car l'alcool était puni de mort. Notre barbu, fort sympathique, ancien cheminot, chef de gare à l'est du pays, ressemblait à un lion avec sa tignasse qu'il garda depuis qu'on l'avait agressé dans l'exercice de ses fonctions. Gravement blessé, laissé pour mort, depuis ce temps il ne récupéra jamais. Il s'était mis à boire sans gêner personne au contraire. A cause de sa gentillesse et sa nature d'homme marginal, il était apprécié de tout le village.

Sa disparition avait ému tout le village, jusqu'au jour où il réapparut soudainement, sauvé par sa

barbe ! Oui, quand ses ravisseurs lui demandèrent pourquoi il buvait et pourquoi il avait une telle chevelure, il leur répondit que ces deux choses étaient sa vie, sans cela, il n'avait aucune raison d'exister. Sa toison était si touffue qu'on apercevait à peine ses yeux et leurs orbites à l'image des félins. Il les supplia de ne pas le raser, préférant la mort avec sa barbe que la vie sans sa barbe. Donc, ils pensèrent que la meilleure punition qu'il pouvait subir, était de le raser. Après quoi, le barbu sans barbe dut se cacher pendant longtemps avant de se montrer au village. Il lui a fallu patienter longtemps avant de retrouver son image d'antan. Souvenir, souvenir...

Le saccage de notre école

- Aujourd'hui, tu vas aller à l'école, tu vas apprendre plein de choses, tu verras comme c'est bien, me dit mon père.

C'était du chinois pour moi, tout ce que je savais c'était que ce matin là, était différent des autres.

Alors, j'avais hâte de découvrir ce dont mon père parlait. Nous voilà, en route pour l'école située à moins d'un kilomètre de la maison. La petite école de deux classes et un seul logement pour le maître, directeur en même temps, me parut immense avec sa cour et son mûrier sur lequel pendait une corde reliée à une cloche. Il y régnait une atmosphère très étrange, beaucoup de monde, des petits enfants, des moyens, des grands et tous les papas accompagnant leurs enfants. Comme moi, ils découvraient l'école pour la première fois. Mon père me fit asseoir sur le banc de la table sans brancher ni rechigner, j'étais trop attiré par tout ce que voyais autour de moi. La moyenne fenêtre de la classe me parut gigantesque, je voyais pour la première fois des vitres avec un fin grillage les protégeant de dehors. Mon père profita de ce moment d'inattention pour s'éclipser. Retournant ma tête, il était derrière la fenêtre, juste à côté de la table sur laquelle j'étais assis, j'explosais en sanglots essayant de me lever pour le suivre :

- Papa ! Ne me laisse pas ici...Il me fit signe de la main et me dit :

- Je ne pars pas d'ici, tu vois je suis là, n'aies pas peur.

Pendant ma première année scolaire, une troisième classe et son logement étaient en cours de construction. L'année d'après, c'est dans cette nouvelle classe que j'ai appris les balbutiements de la langue française : j'ouvre la porte, je ferme la porte en joignant le geste etc. Pour cette seconde année scolaire, le maître était français. Tour à tour, des instituteurs français et algériens se succédèrent dans cette école du village plus que centenaire, jusqu'au jour fatidique où il fallait gommer tout ce qui pouvait rappeler « aroumi » c'est-à-dire le français.

A l'âge de douze ans, j'étais au cours de fin d'études et je devais refaire l'année, non pas parce que j'avais de mauvaises notes, mais parce que j'étais trop jeune pour qu'on me présente à l'examen du certificat d'études primaires. En tous cas, c'est ce que m'avait dit mon instituteur en fin d'année :

- Toi, tu es jeune, je ne vais pas t'inscrire pour l'examen du CEP, on verra l'année prochaine.

Malheureusement, il n'y eut pas de prochaine ni même d'école pour de bon. Et dire que j'étais bien classé parmi mes camarades de ce cours qu'on appelait « fin d'études primaires ». L'élève était sensé avoir terminé ses études pour continuer ses classes dans les champs.

Je me souviendrai toujours de ce début de nuit où des maquisards étaient venus saccager et brûler notre école. De même que je me souviendrai, encore plus, de cette journée d'été où je subissais un interrogatoire par l'armée française, traité comme un « bagnard » à l'âge où on est supposé être au collège. Cela se passait précisément dans cette l'école primaire, sensée dispenser le savoir, où toute la population de mon village était soumise à un contrôle suivi d'une estampille sur une ardoise. Ce triste souvenir, gravé dans la tête de l'adolescent que j'étais, est demeuré indélébile, les faiseurs de guerres en avaient décidé ainsi.

Les apprentis rebelles

1954, à l'école de mon village, entre le printemps et l'été, nous fêtions une journée selon les très anciennes pratiques héritées de nos aïeux. Cette journée changeait le rythme des travaux champêtres. Les pâturages qui commençaient quelques moments après le lever du soleil et qui se terminaient le soir, devaient commencer plus tôt et se faire en deux séances, matinée et après-midi. Donc, on sortait les animaux, tôt le matin pour rentrer avant midi, muni d'un bouquet de fleurs cueillies sur place. Les propriétaires d'animaux préparaient des plats spéciaux pour la circonstance. Ce repas de midi était servi et partagé avec la population sur les places publiques. Ce jour de fête, nous avions classe et ça tombait mal. Pour nous les apprentis rebelles, il n'était pas question de faire classe ce jour là. Dans nos petites têtes, les calculs étaient faits d'avance. La veille, nous avons décidé d'aller voir le directeur et lui demander de nous accorder la permission de nous absenter pour la journée. Avant que ne sonne la cloche pour annoncer la rentrée des classes, tous les élèves étaient présents aux alentours de l'école en attendant, comme tous les jours, l'ouverture du portail pour rentrer dans la cour. Après

concertation, nous allâmes frapper à la porte du directeur :

- Bonjour monsieur, nous venons vous demander la permission de nous libérer pour cette journée car c'est la fête du printemps.

- Quelle fête ! Il n'y a pas de fête aujourd'hui ?

- Mais monsieur... Nous tentions d'insister quand le directeur nous stoppa net :

- La fête c'est en classe et c'est dans un petit moment ! Allez rompez.

Décus, nous décidâmes de ne pas faire classe et invitâmes tous les élèves à nous suivre pour faire la fête à notre manière. En un laps de temps, il n'y avait plus aucun élève devant le portail, seuls quelques tout-petits étaient rentrés chez eux, tous les autres nous avaient suivis. Nous avons pris la route pour la clé des champs jusqu'à la rivière à quelques cinq ou six kilomètres de là.

Personne ne savait où nous étions partis, ni les instituteurs qui pensaient que nous étions rentrés chez nous, ni les parents qui croyaient que nous étions en classe. Comme s'il s'agissait d'une prémonition, les petits rebelles venaient de signer

le prologue d'une situation qui allait perdurer dans le temps. Nous savions que les maîtres d'école allaient informer nos parents et qu'ils allaient partir à notre recherche. Alors, petits malins que nous étions, nous avons dépassé la rivière pour aller le plus loin possible. On s'était retrouvés de l'autre côté du versant où il y avait une autre rivière bordée de vergers. Nous étions au moins une centaine d'élèves à envahir ces vergers qui firent notre bonheur d'une journée. En cette saison de la mi-Mai, il y avait de quoi manger, entre les fruits de saison, les légumes verts que nous aimions grignoter et quelques herbes comestibles, nous avions tout un choix. La rivière grouillait de petits poissons et autres anguilles. Quelques uns s'étaient mis à les attraper, les autres gambadaient aux environs. C'était une journée agréable qui nous fit oublier les soucis que devaient se faire nos parents. Au courant de l'après-midi, nous remontâmes la côte tranquillement, mais à la périphérie du village, une appréhension nous gagna, ne sachant de quelle façon nous allions être accueillis par nos adultes.

Senteurs de Cap-Matifou

S'il est interdit de jeter des ordures, pourquoi nous croulons sous des tas d'immondices !

Pour blaguer un peu, en voici une : Lors du défilé du 14 Juillet à Paris, un étranger qui se trouvait là en spectateur, regardait passer la troupe de cavalerie quand il eut un malaise. Malgré toutes les tentatives des secouristes qui essayaient de le réanimer, le bonhomme resta allongé sur le pavé sans aucune réaction. Si ce n'était la présence sur les lieux d'un de ses semblables, il aurait sombré dans le coma pour longtemps. Ayant compris le malaise de son compatriote, l'autre courut vers la chaussée, prit une crotte de cheval qu'il mit sur le nez du type qui ouvrit instantanément les yeux, inspira un bon coup avant de lancer : Riht el bled ! « Senteur de mon pays », puis de se relever comme si de rien n'était. En fait, il était tellement pris de nostalgie, qu'il y eut ce vague à l'âme qui a failli lui coûter la vie.

Un bousier ne peut pas vivre en dehors de son milieu naturel, il a besoin de la fiente dans laquelle

il évolue. Juste en face, sur ce lieu maudit qui fut, autrefois, un domaine de prestige, les bousiers en tout genre n'arrêtent pas de m'embêter avec leurs ordures qu'il viennent déposer à la sauvette. Il m'est arrivé d'en venir, presque, aux mains avec quelques individus qui venaient avec leurs camions pour décharger leurs cargaisons. Les réclamations à qui de droit n'ayant servi à rien, il me fallait trouver un moyen de dissuasion que j'ai utilisé pendant un temps. Je faisais le guet et dès je voyais quelqu'un arriver, je le prenais en photo sans lui adresser la parole. Craignant des poursuites après ce geste, l'individu redémarrait sans décharger sur le moment, ce qui ne l'empêcha pas de revenir la nuit et me réserver une surprise au matin.

Je rappelle que cette ferme d'en face, avant de devenir ce qu'elle est aujourd'hui, fut la propriété du maire de Cap Matifou puis cédée en 1962 à un caïd. Ancien capitaine de la guerre de 1914 à 18, chevalier de la légion d'honneur et autres distinctions, ce caïd laissa derrière lui toute une légende dont un de ses fils est toujours présent sur ce lieu maudit. Pour en savoir plus, je vous invite à cliquer [ici](#) pour lire l'incroyable destin d'une

famille « hors normes » qui, peut-être, continue sa trajectoire de l'autre côté de la méditerranée. A travers cet article, je jette une bouteille la mer avec l'espoir qu'elle soit retrouvée par la descendance d'une femme hors du commun, appelée : La Caïda

Hommage à Jédjiga Belhamri

Pour illustrer cet article, j'ai repris cette vieille photo de 1960 que le hasard d'une rencontre sur Internet a fait parvenir jusqu'à moi. Son auteur est un ancien médecin militaire ayant crapahuté dans ma région de 1959 à 1962. Cette innocente femme est l'incarnation même de la madone.

En cette journée du 8 Mars, ma pensée va vers Jédjiga Ath Azzouz, cette grande dame au long parcours qui symbolise la femme et un plus comme on dit chez nous. Un précepte du terroir recommande d'épouser, si possible, une femme et son plus, c'est-à-dire que si le plus s'en va à cause d'une maladie, il restera toujours la femme. C'est ce qui est arrivé à Jedjiga qui a su maîtriser sa

maladie pour demeurer, malgré tout, la dame et bien plus. En effet, Jedjiga est une exception que la nature a su forger comme il se doit.

Je voudrais tant décrire cette dame mais je ne trouve pas les mots qu'il faut et même si c'était le cas, ils ne suffiraient pas à résumer un portrait aussi surprenant et aussi fascinant. Que dire de cette femme kabyle de Beni-Yenni qui a su tracer un trait d'union entre les deux rives de la méditerranée. Pour la paraphraser, elle disait qu'elle était de l'autre côté par le corps et ici par la tête et le cœur. La dame aux multiples qualités, disait aussi que l'amitié est un bijou dont l'écrin est le cœur, une vieille amitié ne craint pas la rouille, errer dans l'espace avec un crayon, c'est être un peu écrivain, la meilleure façon de penser est d'écrire etc.

Imprégnée d'une double culture, celle des grand-mères Kabyles et celle des grand-mères Berrichonnes, rien n'a échappé à Jedjiga. Elle incarne à la fois, la Kabylie profonde, sa région natale, la province historique du Berry, son pays d'accueil et, bien entendu, la femme moderne dont

le cursus doit servir de modèle pour nos petites filles qui ambitionnent d'aller le plus loin possible.

Je n'ai pas eu l'honneur de rencontrer Jedjiga mais j'ai eu le plaisir de la voir chez elle à travers un reportage télévisé. Ce que j'ai vu m'a laissé ébahi, elle, qui a réussi le pari de créer un micro environnement de la lointaine Kabylie dans sa ferme du Berry sans omettre quoi que ce soit, mérite qu'on s'y attarde. Un jour, alors que nos chemins se sont croisés sur cette toile du net, elle m'a fait le privilège d'un échange de messagerie.

Depuis quelques temps, Jedjiga est absente du web. Je n'ai pas osé la contacter mais j'ai demandé de ses nouvelles. Elle serait sérieusement malade et en ce moment elle partagerait sa vie entre l'hôpital et la maison. Donc, prions pour elle pour qu'elle retrouve une bonne santé.

Appellation d'origine garantie

Cap Matifou par-ci, Cap Matifou par-là, voilà une appellation qui revient après avoir été gommée durant quelques décennies pour céder la place, renaissance oblige, à une autre appellation. Tout comme Fort de l'eau baptisé Bordj el Kiffan, c'est-à-dire « le fort des falaises », Bordj el Bahri qui veut dire le fort de la brise, puise son inspiration du fort Turc se trouvant à la Pérouse, l'actuelle Tamentfoust. Un peu partout, les enseignes d'antan reviennent à la mode à cause d'une concurrence dans l'affichage des enseignes sur les façades de magasins. Il fut un temps où tous les écriteaux, inscriptions, pancartes etc., étaient écrits en arabe uniquement, une obligation sanctionnée par une loi, toujours en vigueur, de la république.

Je me souviens de l'époque du bâton où le matraquage des pancartes et autres écritures, donnait lieu à des absurdités parce qu'il fallait abolir la langue de Molière de notre vocabulaire. Si toutes les plaques étaient écrites uniquement en arabe avec des lettres arabes, cela aurait été normal puisqu'il s'agit d'un choix d'une langue et chacun est libre d'opter pour tel ou tel dialecte s'il le veut. Seulement, là où ça ne va pas, c'était lorsque

ces inscriptions en arabe, étaient doublées d'un alphabet latin à consonance arabe pour faire bonne impression vis-à-vis de l'étranger qui arrive chez nous. On s'est retrouvé avec une invention unique, écrire l'arabe en français ! Je sais que c'est difficile à comprendre et même inexplicable mais je vais essayer de donner un exemple.

Prenons le titre de ce blog « mon village natal », ce qui donnerait « thadarth idhiy loulegh », bien entendu, il n'y a que ceux qui parlent la même langue que moi qui comprendront cette traduction. Pour un nom propre, la question ne se pose pas puisqu'il n'est pas traduisible, on peut l'écrire avec n'importe quel alphabet du monde, ça ne change en rien son profil mais aller jusqu'à écrire un nom commun, en alphabet latin à consonance en arabe, cela est un peu tiré par les cheveux. Pendant une période, Alger c'était (El Djazaïr), Oran (Wahran), Boudouaou (Boudwaw) pour faire tilt, Skikda (Soukeïkida) et j'en passe. Là où ça a buté, c'était Relizane (Ighil izane) ancien nom d'origine berbère d'où (la colline brûlée). Dans la phonétique kabyle, Ighil veut dire colline et Izane est synonyme de grillée, mouches, etc. Qu'à cela ne tienne, il suffit

d'une légère accentuation pour que « Izane » devienne de la m... Je n'ose pas le terme par respect au lecteur et de toutes les manières, même les mouches sont sales.

Par conséquent, ceux qui étaient derrière cette arabisation au forceps et démesurée, se virent obligés de revoir leur décision quant aux noms des villes. Comme il leur fallait, coûte que coûte, réussir dans leur besogne, ils ne reculèrent devant aucune aberration à tel point qu'ils changèrent les sigles de tous les clubs de football. Rien que pour faire plaisir à la jeunesse sportive de kabylie « JSK » dont le sigle remonte à sa création, ce club s'est vu forcé de s'arabiser et pour ne pas perdre ses initiales, (j'y suis j'y reste), JSK s'est inventée « Jamahir Sarie Kawakeb » qui signifie (public rapide étoile), du n'importe quoi pourvu que les initiales demeurent. Comme on dit chez nous « Faquou », c'est tout compris, on décida de parrainer tous les clubs par les entreprises étatiques, ce qui fit de la JSK, la JET « Jeunesse électronique de Tizi-Ouzou ». C'était dans les années soixante dix avant de remettre un peu d'ordre dans ce micmac.

La symbolique de l'argent

« La culture c'est comme la génétique, toute manipulation risque d'aboutir à des catastrophes ». Il est évident que lorsqu'on sème des produits génétiquement modifiés, la récolte ne sera qu'une ivraie, ce à quoi on assiste aujourd'hui avec la réforme des mentalités. A un proche parent que je n'avais pas revu depuis fort longtemps, et qui m'avait posé la fameuse question sur mon comportement par rapport à la société d'aujourd'hui, je répondis que je suis la même personne qu'il avait connue autrefois. Surpris et étonné par mon entêtement à vouloir coûte que coûte garder ma personnalité, mon proche parent n'en revenait pas.

Pour lui, il fallait que je me mette au diapason afin de ressembler à la majorité de mes compatriotes qui ont depuis quelques temps occulté leur culture, abandonné leur pratiques ô combien riches d'enseignements et mis de côté leurs us et coutumes si méritoires. Je veux parler de notre

symbole qui est cet argent, non pas la monnaie mais le métal. Il faut savoir gré à tous ceux qui continuent à ciseler et à perpétuer ce cachet qui remonte à la nuit des temps. Depuis La Kahéna reine du peuple Amazigh, en passant par la Jeanne d'Arc du Djurdjura (Fadhma N'soumeur), le métal argent a toujours eu une signification particulière. En effet, si toutes les monnaies, y compris le billet s'appellent « argent » et non pas cuivre ou or pourtant plus coûteux à cause de sa composition, c'est parce ce métal avait une signification particulière et nos ancêtres savaient parfaitement ce qu'ils faisaient.

Aujourd'hui, nous avons trouvé le moyen d'abroger ce métal si légendaire pour le remplacer par n'importe quoi. Il fut un temps où ces exemples de civilisation et de démocratie, faisant référence à la lointaine Kabylie, furent calqués par d'autres peuples qui s'en servirent à bon escient. Ne dit-on pas que la femme est le piler central de la maison ? Cette sentence se vérifia par le comportement de la femme kabyle, qui de tout temps, se distingua par ses multiples qualités y compris dans sa façon de s'afficher. Pour ceux qui ne le savent pas, la jeune

femme célibataire, la femme mariée ainsi que la veuve ou la femme divorcée, devaient porter une certaine parure bien spécifique pour se distinguer les unes des autres. Par exemple, dès la première naissance et si c'est un garçon, la maman mettait bien en vue une grosse broche. La même chose si c'est une fille, simplement, la broche était différente, plus petite et ainsi de suite. La femme kabyle se montrait ainsi pour vivre en harmonie dans une société, jadis, bien structurée.

A l'instar des femmes du monde civilisé, la femme kabyle de naguère, cette vraie moitié de l'homme, joua un rôle essentiel au sein de son foyer en assistant l'homme dans son labeur en plus des travaux domestiques que lui-même ne pouvait pas réaliser. De nos jours, tout est remis en cause et toutes ces belles pratiques anciennes ont cédé, malheureusement, la place à toutes sortes de fantaisies venues d'ailleurs. Dans nos villages des hautes montagnes, comme partout à travers le territoire, les choses se sont entremêlées pour donner un pur produit hybride dû aux conquêtes successives que le pays a subi depuis toujours.

Le zèle d'une barre d'outils

Il y a quelques jours, je faisais remarquer, via un commentaire, qu'Over-blog est le seul juge de la présentation de sa plateforme. Par conséquent, je n'ai aucun commentaire à émettre en ce qui concerne la nouvelle barre d'outils. Néanmoins, je signalais, à toutes fins utiles, que le module : « Articles récents, liste complète », existant sur tous les blogs, n'apparaît plus comme avant l'avènement de cette fameuse barre d'outils qui a suscité énormément de débats. En effet, de liste complète des articles, cette page est passée à une semi liste qui ôte toute la présentation d'une page si bien faite antérieurement. Je trouve dommage qu'une page, aussi secondaire soit-elle, faisant partie du look du portail d'Over-blog, soit reléguée au second plan.

Quant à la nouveauté, à défaut de dire tout haut ce que je pense tout bas, qu'on me permette de rajouter mon grain de sel à cette recette si savamment préparée, sans toutefois contrevenir

aux usages de l'hospitalité. Etant l'hôte de mon hébergeur, je dois me limiter à quelques remarques pour ne pas risquer d'être expulsé et mis dehors sans préavis. Donc, si cette barre d'outils apporte un plus à certains blogs dans leur référencement, le mien subit un châtement qu'il ne mérite pas. En effet, depuis que cette barre s'érige en bon gendarme à l'entête de mon blog, elle restreint l'accès des robots de Google vers mes articles et pages. Inutile de dire le nombre d'erreurs d'exploitation que je constate chaque jour. Pas moins de 75 pages sont introuvables par les moteurs de recherche. A ces conditions, d'ici peu de temps, tout mon blog finira par être introuvable sur le web, erreur 404 oblige ! Si cette barre d'outils est à ce point avantageuse, pourquoi ne pas permettre le libre choix de son activation et qu'en pensent ceux qui, comme moi, ne peuvent pas disposer du Prénium ?

S'il est vrai qu'un blog reste un objet virtuel, il n'en demeure pas moins une construction comme j'en ai fait la comparaison dans mon article « Analogie des blogs ». Dans le cas qui est le mien, je constate avec émoi que le montage de ce blog m'a donné

autant de peine que la construction de ma maison et, peut-être, j'ai mis plus de temps pour la réalisation de ce blog. Par conséquent, je ne tiens pas à reprendre tout ce labeur si un jour... Mais en attendant, je dois toute ma reconnaissance à la jeune équipe d'Over-blog qui a su tisser cette belle plateforme sur laquelle je m'exprime.

L'insolent roitelet

« La considération n'est pas une vertu, elle réside dans l'image diffusée ». Moi qui suis friand de métaphores, je n'ai pas pu m'empêcher de renvoyer, via cet article, l'écho d'un joli poème lu sur le blog de Aoudia Mourad. Si ce poème est dédié à l'aigle du Djurdjura, que mon compatriote me permette de lui rappeler que cet oiseau mythique est détrôné depuis fort longtemps par le tout petit passereau connu sous le sobriquet de (sibous-ouali). Ne dit-on pas que si le roitelet est petit, sa fourberie est grande et que pour paraître grand, il faut se faire tout petit.

« Je suis le plus fort et le plus grand de tous les oiseaux, le seigneur de toute cette contrée », disait le roitelet à ses petits cachés dans leur nid. Les oiselets qui n'avaient connu que le minuscule nid construit sur le bord d'un talus, croyaient que leurs parents étaient aussi grands qu'ils le prétendaient. Mais un jour, alors que les petits sortaient leurs têtes pour découvrir un autre univers que celui de leur nid, ils virent passer dans le ciel du Djurdjura, un aigle royal. L'incroyable masse qui passait au dessus de leur environnement, les laissa ébahis. Ils attendirent avec impatience l'arrivée de leur père pour avoir une explication.

- Hé papa ! On a vu passer dans le ciel un oiseau tellement énorme qu'il a recouvert de son ombre toute la forêt, s'exclamèrent les minuscules passereaux.

- Comment ça ? Je suis le roi de tous les volatiles, est-il grand comme cela, dit le roitelet en ouvrant légèrement une de ses ailes.

- Bien plus grand que ça, firent remarquer les petits.

- Plus grand que ça, objecta le papa en écartant bien son aile.

- Oh ! Beaucoup plus grand, crièrent en cœur les oisillons.

- Le roitelet ouvrit son autre aile, écarta sa queue et ses pattes, se gonfla à fond puis dit à ses petits :

- Est-il aussi grand que ça ?

- Oh Oui ! Enormément plus grand, répondirent les petits oiseaux.

- Un oiseau plus grand que ça n'existe pas, vous avez fait un cauchemar en dormant et dans votre sommeil, vous avez vu un monstre, rassurez-vous, il n'y a pas plus grand que moi, renchérit le roitelet.

Et en effet, d'après les innombrables fables, ce minuscule oiseau eut raison de l'aigle royal qu'il défia, malin qu'il est, sur son propre terrain. Mais alors, pourquoi ne pas cheminer dans cette voie tracée par nos aïeux et changer ce symbole de puissance par celui du roitelet ? Imaginons un aigle royal planant au dessus de (azrou-netletat ou la main du juif) avec un roitelet sur son dos, bien accroché entre ses deux ailes, entraîné de lui picorer la peau sans pitié !

Imeghras et son bordj

Ma chèvre n'aime pas les restes des ivrognes cria-t-elle !

A quelques encablures d'une rivière, jadis renommée par sa proximité avec notre usine hydroélectrique de Souk El Djemaa, il y avait un bordj ayant appartenu et qui appartient toujours à une grande famille du village. Cet endroit, autrefois célèbre par son histoire, aura vécu et connu des moments agréables chargés de souvenirs inoubliables. Abandonné par ses propriétaires, ce lieu est devenu inaccessible à cause de la forêt qui a eu raison de lui. La rivière qui le longe est, aujourd'hui, plus que polluée par les eaux usées auxquelles s'ajoutent toutes sortes de déchets ménagers. Je me souviens très bien du temps où je m'offrais les meilleures baignades dans cette rivière de Souk El Djemaa où je prenais un plaisir à taquiner les belles carpes et autres anguilles.

Il y a quelques décennies, je fus invité par un groupe de copains qui avaient l'habitude d'organiser des méchouis le temps d'un week-end, dans cet endroit qui fut la propriété d'une famille honorable du village. Nous étions au mois de juin en pleine saison des cerises, lorsque mes amis organisèrent un méchoui. Voulant se faire plaisir et épater quelques unes de leurs connaissances exerçant au titre de la coopération, ils firent le maximum pour flatter leurs convives qui devaient arriver d'Alger tandis que d'autres se trouvaient sur place. Ce jour là, nous étions environ une vingtaine de personnes pour trois moutons. En fins connaisseurs, les organisateurs ne laissèrent rien au hasard. Les préparatifs avaient commencé la veille dans cet endroit privé surplombant la rivière. Le banquet était fait de branchages taillés et cloués, le tout recouvert de feuilles de fougères qui envahissaient les alentours. Il y en avait tellement que mes copains se permirent le luxe d'en disposer d'énormes quantités sur l'herbe, un genre de matelas pour ceux qui prolongèrent le pique-nique jusqu'au lendemain.

Le temps de préparer les moutons et de les embrocher, le bois qui était choisi spécialement, fut réduit en braises. Personnellement, j'avais la mission de ramener cinq kg de beurre, trois pinceaux ainsi que trois manches à balai pour le badigeonnage. Mais pour faire un geste, je dus acheter une grande quantité de fruits variés sur mon passage. Les boissons étaient mises au frais dans l'un des bassins d'où jaillissait une eau tellement pure à ne plus couper la soif. Au fur et à mesure que les invités arrivaient, l'ambiance qui y régnait ressemblait à une fête avec de la musique et autres accessoires. L'organisation était impeccable, car préparée par des chevronnés des repas champêtres. Pendant que les uns s'activaient à faire rôtir les méchouis, d'autres préparaient les brochettes ou la salade algérienne autour d'un apéritif. Un festin auquel le cadre rajoutait un plus grâce à une nature sortie des contes de fées. Au courant de l'après midi, les vapeurs éthyliques commencèrent à monter et les quelques éméchés firent un petit somme, tandis que d'autres allèrent cueillir des cerises ou faire un plongeon dans la rivière. Parmi le groupe, il y en avait même qui s'amuserent à tirer une cible avec des fusils de

chasse, mais ceux là n'étaient pas amateurs de Bacchus.

Un ancien émigré qui habitait dans son champ au bord de la rivière et qui vivait du fruit de son braconnage, s'arrangeait à chaque fois pour signaler sa présence avec discrétion. Cet émigré, vivant en reclus, piégeait les sangliers qu'il vendait aux coopérants travaillant dans les environs. Comme d'habitude, à chaque méchoui en fin d'après midi, les camarades avaient l'habitude de l'appeler avec courtoisie pour prendre les restes pour ses trois chiens et par la même, lui offrir quelques bouteilles. Quelques instants après, il fut de retour avec une énorme cuisse de sanglier sur son épaule : J'ai pensé que ce modeste présent, ferait plaisir à vos amis, avait-il dit. En effet, les coopérants furent ravis de repartir avec le cadeau à la mesure de sa taille.

Quant à moi, il ne fallait pas que je tarde car ma petite famille m'attendait. Avant de remonter, je pris soins de remplir un couffin de fruits divers, pensant faire plaisir à ma dame en les donnant à sa chèvre qu'elle éleva pour le plaisir. Prise de colère, Madame cria que sa chèvre n'aimait pas les restes

des ivrognes, puis jeta tout le panier à travers une fenêtre donnant sur notre champ. Normal qu'elle eut cette réaction car je n'avais pas pour habitude de la mettre à l'écart de mes sorties.

Souvenirs, souvenirs...

Le guignon du match ?

L'Algérie a perdu le match contre l'Égypte et c'est ma faute ! Ne cherchez plus la cause de cette défaite, elle est liée à moi. Hier, j'étais le malheur, la poisse, la scoumoune de notre équipe nationale de football. Il est vrai que je n'ai jamais été un passionné de la balle ronde, mais il m'arrive, quelquefois, de regarder un match important tel celui d'hier.

On vient de me rappeler qu'à chaque fois que je regarde un match opposant notre équipe à un adversaire, c'est toujours l'Algérie qui perd. La dernière fois, notre équipe de football avait perdu un match, alors que je me trouvais en Kabylie. La

première question qui me fut posée à mon retour par ma benjamine, c'était si j'avais suivi cette rencontre. Naïvement, j'ai répondu que oui et mon épouse de s'exclamer : « Rien d'étonnant, je l'avais deviné, il fallait que tu aies les yeux braqués sur l'écran ». Peut-être que j'ai le mauvais œil me suis-je dit, mais de là, à influencer une rencontre par télécommande sur une grande distance, cela est une autre affaire qui mérite d'être débattue.

Au début de la rencontre d'hier, un de mes enfants qui était seul dans une pièce juste à côté, semblait gêné de me voir entrer. Il avait les yeux rivés sur son écran et ne répondit même pas à ma question : « Où en était le score ». Sur le champ, je n'avais pas bien compris pourquoi il ne répondit pas et qu'elle était la raison de son attitude. Ce n'est que plus tard que j'ai réalisé, qu'en fait, j'aurais mieux fait de me connecter sur Internet ou bien regarder un autre programme sinon l'Algérie allait perdre à tous les coups.

A l'autre endroit, se trouvaient mes deux filles en compagnie de trois parentes, car dans ce genre de compétition, chacun à ses manies. Certains se regroupent pour mieux attiser l'ambiance, tandis

que d'autres préfèrent s'isoler pour mieux se concentrer. Ayant saisi, le défaut qu'on n'impute, je fis exprès de rendre visite à chacun d'eux pour les taquiner. Faisant irruption chez les filles, elles ne se sont pas gênées de me chasser purement et simplement, me demandant d'aller voir ailleurs ce qui se passe.

En effet, je suis monté à la terrasse pour observer quelque mouvement de voitures ou autres, il n'y avait pas âme qui bouge durant tout le match. Le silence régnait en maître absolu jusqu'à la fin de la rencontre, quand, soudain, j'entendis les klaxons, les cris et le tam-tam des supporters comme si l'Algérie venait de gagner la coupe. Le clou de la soirée, ce fut quand mon épouse me dit : qu'avec mes yeux de vieux singe, on devait forcément perdre la partie !

Analogie des blogs

A quoi peut-on comparer un blog ? J'ai essayé de réfléchir à la question et plus j'y pense, plus je me

perds dans ce méli-mélo qu'est cette toile du net s'étendant à l'infini. Un blog peut être comparé à une embarcation voguant au gré du vent sur cet immense océan du web. De l'insignifiant radeau à la plus petite voile, de l'imposant porte-avions et autres sous-marins en passant par une multitude de paquebots, la gamme est très variée. Chacun peut s'offrir sa propre croisière et naviguer ainsi en eaux troubles ou limpides selon son désir. Pendant que certains navires n'arrivent pas à quitter la berge, d'autres capitaines, plus astucieux et chevronnés, sillonnent les océans à la découverte d'horizons toujours plus accueillants. Durant la traversée, il arrive que quelques navigateurs abandonnent, volontairement, leurs embarcations qui continuent leurs voyages sans boussole, tandis que d'autres les font couler délibérément afin de mettre fin au voyage, (Erreur 505, le blog demandé n'existe pas). A tout ces navigateurs soumis aux caprices des océans, il peut arriver la désagréable surprise d'un séisme en haute mer ou d'un tsunami et c'est fini pour les embarcations se trouvant sur les lieux, (les naufragés de tel ou tel hébergeur qui s'en vont rejoindre les épaves au fond des abysses).

Un blog peut, également, être comparé à un bâti dont la réalisation dépend de son maître d'œuvre. Comme dans toutes les constructions, les paramètres étant variables, différents ou analogues, ils peuvent aller de la plus petite maisonnette au building le plus haut. Là aussi, la variante est tellement étendue qu'il est difficile de choisir un exemple pour en faire la comparaison. Mais puisque nous sommes dans le bâtiment, prenons au hasard quelques cas de constructions de blogs. Cela peut commencer par une idée suivie d'un projet qui voit son exécution dans les normes avec le matériau approprié. De même qu'on peut se passer des étapes précédentes et construire à l'aveuglette avec une matière quelconque. Tout est permis à l'image de tous les assemblages du monde. Il y a des gratte-ciels, des palaces et autres lieux d'hébergement, comme il existe des gourbis en passant par les tanières etc. La durée de vie de tout cet ensemble dépend de ses locataires. Quelque soit la construction, son occupation n'est pas limitée dans le temps, elle peut être habitée ou pas, comme elle peut être abandonnée ou même démolie. Là aussi, les blogs ne sont pas à l'abri d'une catastrophe sismique à très grande échelle. Si

cela devait se produire, il ne restera plus aucun lieu d'hébergement ni de plateforme pour les locataires.

Et si on faisait d'un blog un objet volant dans cet espace infini du web ? La diversité est, dans ce cas, indiscutable puisqu'elle va de l'aéronef qui ne quitte jamais le sol à l'avion supersonique sans oublier les fusées, les vaisseaux spatiaux et autres satellites géostationnaires. La différence est de taille, on ne peut pas comparer un dirigeable à un spoutnik. La seule chose que ces engins spatiaux ont en commun, c'est l'option qui est proposée comme choix dans le sigle du profil, être un ovni (un pseudonyme autrement dit) ou faire dans la transparence. Ce dernier cas peut rendre vulnérable le blog identifiable en cas d'attaque par ses pairs. Dans cet espace aussi vaste où chacun essaie de monter plus haut que ses congénères, un aéroplane devenu gênant pourrait faire la cible d'un chasseur pendant son apogée. A la guerre comme à la guerre, la bataille est rude. Tels des soldats, les blogs se livrent une bataille acharnée pour remporter quelques points supplémentaires qui les aideraient à monter en grade. On ne peut

pas arriver dans ces armées aux couleurs multiples avec le grade de général. Il va de soi que le bidasse, engagé volontaire, doit passer par l'apprentissage avant d'ambitionner une brillante carrière qui fera de lui, peut-être, un haut gradé aux multiples décorations, (le haut de gamme, le top des blogs avec tous les privilèges qui lui siéent).

On peut aller comme cela à l'infini dans les comparaisons mais là n'est pas le but recherché. Je voudrais simplement dire à mes amis du web que cet article est inspiré de mon propre blog qui accuse en ce moment un « No comment ».

Alerte sur mon blog !

Moi qui suis friand des énigmes, en voici une qui m'a laissé pantois. Je sais que vous n'allez pas me croire et pourtant c'est la stricte la vérité. En date du 6 mai 2009, j'ai placé la photo ci-contre pour illustrer mon article « Un fragment d'histoire » où, encore une fois, je parlais de cet endroit nommé Achrouf qui n'a pas fini de livrer tous ses secrets. Il

y a quelques jours, j'étais sur mon espace images pour ajouter une photo lorsque j'ai été surpris par la présence d'une photo qui ne m'appartient pas. Cette dernière se trouvait parmi mes images et elle représentait une dame que j'appellerai X qui avait remplacé celle que l'on voit ci-dessus, disparue totalement de mon fichier.

J'ai été sur mon blog pour vérifier l'article et, effectivement, c'était la photo de la dame X qui figurait à la place de celle qu'on voit ici. Ma première réaction a été de penser qu'une personne mal intentionnée avait pris possession de l'administration de mon blog. J'ai donc, immédiatement, modifié tous mes mots de passe et j'ai vérifié le contenu de mon blog pour voir s'il n'y avait pas d'autres anomalies. Ayant constaté que c'était la seule particularité, j'ai supprimé la photo de la dame X de mon espace images. Comme tout le monde le sait, lorsqu'on supprime une photo de l'espace images, elle doit systématiquement disparaître de l'article, seulement, il s'est avéré que la dame X était toujours là à me narguer sur mon blog. Après plusieurs tentatives de modification de l'article, j'ai réussi à la supprimer. Il ne me restait

plus qu'à reprendre l'ancienne photo et la republier afin de réparer la bévue.

Je ne pouvais pas me douter qu'une autre surprise, encore plus inquiétante, m'attendait lorsque j'ai voulu replacer la photo de cette dame jardinant dans les années 60. A chaque envoi, celle-ci arrivait transformée en dame X sur mon espace images et pourtant elle se trouvait dans mes fichiers sur mon ordinateur ! Il a fallu modifier plusieurs fois l'image pour qu'elle apparaisse normalement telle que je l'ai postée. Combien de visiteurs ont vu cette mystérieuse dame X avant que je m'en aperçoive, je ne saurais le dire. J'avoue ne rien comprendre à cette histoire bizarre qui a semé le doute sur une évidence au point de me demander, moi-même, si je voyais clair.

Quelqu'un peut-il m'aider à clarifier cette énigme ? Est-ce qu'il y a eu des cas similaires ? Over-blog peut-il me renseigner sur cette éventualité ? S'agit-il d'une prouesse d'un chevronné en informatique ou bien c'est seulement un simple hasard dû aux robots du net ? D'avance, je remercie toute personne pouvant me donner son avis sur cette

interrogation. Je rappelle que l'auteur de la photo ci-dessus est Mr JLB que je salue au passage.

La Pérouse ou l'antique Rusguniae

A mon ami l'émigré,

De passage par l'actuelle Tamentfoust, ex La Pérouse ou l'antique Rusguniae, j'ai été frappé par le degré de putréfaction en si peu de temps de cet endroit jadis très fréquenté. Il y a quelques années à peine, son mini port de plaisance, sa plage et ses restaurants attiraient beaucoup de monde. Tout a commencé quand, le fric aidant, les nouveaux riches s'étaient mis à édifier de gigantesques bâtisses sur les lieux mêmes des ruines romaines pour effacer toutes traces du passé. « Si à un certain âge, la conjugaison ne doit plus se faire au futur car l'avenir est déjà derrière, le présent étant incertain et le passé occulté, alors, quel temps faut-il utiliser pour décrire ce qui fut, il n'y a pas longtemps, un joyau parmi d'autres sites longeant la côte

Algéroise », disait ce bonhomme que j'ai croisé lors de ma ballade.

S'il est vrai qu'aujourd'hui, comme le veut la fatalité, il ne reste plus que des fossiles qui n'intéressent même pas les archéologues, il se trouve toujours quelqu'un, tel ce bonhomme qui ferma les yeux devant tant de gâchis pour remonter dans ses souvenirs et revoir ainsi quelques images du temps passé. Le constat étant amer, il se posa beaucoup de questions auxquelles il ne trouva aucune réponse. Le pourquoi et le comment qui lui trituraient les méninges le pousse, par moment, à monologuer sans faire attention aux passants qui doivent le prendre pour un dérangé. « Il ne restera dans l'oued que ses galets », disait-il en observant l'amas d'ordures inondant la plage, puis de continuer à soliloquer tout en faisant ses pas en direction du mini port.

Là-bas, il s'assied sur un rocher, jette un coup d'œil sur la baie d'Alger puis pense à tous ces jeunes candidats à la traversée (Harags) qui n'hésitent pas à se jeter à la mer, quitte à faire le festin des requins. Notre bonhomme pensa un instant : « Et si nos frontières étaient libres de

passage sans aucun document ni justification, qui restera dans ce pays qui se meurt », se demanda t-il avant d'être convaincu qu'il ne restera que les bras cassés. Combien il aurait aimé voir la bouteille à moitié pleine et non à moitié vide comme pas mal de gens la perçoivent mais il n'y arrive pas. Ainsi, se dit-il, il n'y a aucun remède à son mal lié à la situation de son pays pris en otage dont les ravisseurs ne sont que ses compatriotes. Le vague à l'âme, il se leva, quitta son rocher et bien que n'ayant pas le droit d'utiliser le futur, il se posa à nouveau l'éternelle question : « Comment sera demain ? ».

Le chaton et le souriceau

Il était une fois un chaton qui, chaque jour, allait à la rencontre de son ami le souriceau pour passer d'agréables moments. Les inséparables amis s'amusaient comme deux bons camarades sans arrière pensé. Puis un jour, le minet tarda à rentrer

chez ses parents qui commençaient à s'inquiéter de son absence inhabituelle.

- Où étais-tu passé tout ce temps, crièrent les parents du petit chat.

- J'étais avec mon ami, on s'était oubliés dans une partie de jeu très attrayant.

- Et qui est ce petit ami que nous ne connaissons pas, questionna le papa matou.

- C'est le voisin souriceau qui n'habite pas loin d'ici dans un trou, répondit le minou.

- Espèce de naïf que tu es ! Les souris, on les mange et c'est notre mets favoris, dès demain matin tu iras l'appeler et tu en feras un festin, sinon gare à toi, conseillèrent les parents chats.

Idem pour le souriceau dont l'absence inquiéta les parents souris. Les mêmes questions lui furent posées et le souriceau répondit à ses parents de la même manière que le chaton.

- Holà mon petit, tu l'as échappé belle ! Tu ne sais pas que nos pires ennemis sont les chats, ils adorent notre chair et ne font qu'une bouchée de

nous. Tu ne quitteras plus notre cachette jusqu'à ce qu'on déménage d'ici.

Le souriceau, ayant compris la leçon, savait que le lendemain, son camarade ennemi, allait l'attendre comme d'habitude.

Le chaton passa la plus longue nuit de sa vie à s'imaginer entrain de déguster sa proie. Dès le matin, il s'empessa de rejoindre le gîte de celui qui fut mon meilleur compagnon, puis attendit longtemps car le souriceau n'avait pas intérêt à quitter son trou.

- Hé mon ami ! Ca fait longtemps que j'attends que tu sortes pour qu'on aille jouer, lança le chaton à travers l'entrée du refuge.

- Tu peux attendre longtemps mon ami, la leçon que tes parents t'ont donnée hier soir, eh bien, j'ai reçu la même leçon de mes parents, tu peux moisir dehors, je te souhaite de crever de froid, espèce de malfrat, moi, je suis bien au chaud.

Quel enseignement pouvons-nous tirer de ce récit ?

Chez nous, il existe un terme auquel je n'ai pas trouvé de synonyme pour expliquer ce qui motive

cet article. Lorsqu'on dit « Faqou » c'est tout dit, tout compris etc.

Je pense que la sournoiserie, la fourberie et la ruse ne peuvent pas triompher de la vérité, la droiture et la franchise. Ces défauts et ces qualités existent bel et bien et ne sont pas innés, ils s'apprennent au fur et à mesure qu'on grandit et dépendent du milieu dans lequel on évolue. Fasse que ces défauts s'éloignent de nous pour que la place réservée aux qualités soit plus étendue. C'est là, mon vœu de Yennayer, jour de l'an berbère que nous allons célébrer dans la nuit du 11 au 12 Janvier.

La nuit du destin de Djouher

Cette nuit de Décembre 1952 la neige était au rendez-vous. Pendant toute la semaine, il n'y avait pas eu le moindre nuage, le ciel était d'un bleu azur et le soleil réchauffait de quelques degrés la température glaciale des longues nuits d'hiver. A l'intérieur de la maisonnette, les grosses bûches de bois de chêne laissaient tomber leurs braises dans

le foyer et la flamme rajoutait un peu de clarté à la pièce que la lampe à pétrole éclairait à peine. En cette nuit de Yennayer (jour de l'an Amazigh), correspondant au 12 Janvier, Djouher avait préparé un couscous accompagné d'un coq comme le veut la tradition. Le mari de Djouher, émigré pour un an ou deux, était absent mais la coutume voulait qu'au moment du dîner de Yennayer, les enfants doivent appeler leur papa pour partager avec eux ce moment tant attendu. Autour du plat en bois, étaient assis les enfants et leur maman sur une nappe en alfa et chacun d'eux avait en face de lui une cuillère et un morceau de coq y compris la part du papa se trouvant à deux mille kilomètres de là.

- « Viens te joindre à nous papa, crièrent les enfants en chœur ». Dans son imaginaire, le cadet entendit l'écho de son père qui lui fit savoir qu'il arriverait à l'aube. Après le repas, Djouher qui connaissait par chœur les contes kabyles anciens, entama comme chaque soir, une histoire pour distraire ses enfants avant de dormir. Après quelques contes de fées, Djouher jeta un coup d'œil à travers la porte à deux battant et vit une épaisseur de neige

impressionnante qui lui inspira cet autre conte qui se révéla prémonitoire. Mes enfants, leur dit-elle, il était une fois un couple de paysans très pauvres qui n'avait plus de bois pour se chauffer. L'épouse proposa à son mari de fondre la porte en lui disant : « Ô mon mari, coupe la porte aujourd'hui, nous allons veiller et si Dieu le veut, nous achèterons une paire de bœufs pour pâturer dans une prairie ». L'époux adhéra à l'idée de sa femme, il fonda la porte, alluma le feu pendant que sa son épouse finissait de préparer le maigre repas du soir.

Quelques instants après, un ogre fit irruption dans la chaumière avec un balluchon sur son dos. La bonne femme l'accueillit en toute hospitalité, elle lui proposa de se chauffer et l'invita à partager leur maigre dîner. Comme il avait faim, il dut ingurgiter tout le repas avant de ressortir en laissant son balluchon là où il l'avait entreposé. Croyant qu'il avait oublié son ballot, la femme l'interpella pour le reprendre. L'ogre répondit qu'il était venu pour les dévorer tous, eux et leurs enfants mais comme il fut reçu en hôte, il fit exprès de leur laisser son balluchon en guise de récompense qui servirait à la postérité. Le balluchon était rempli de pièces d'or,

une fortune que les deux paysans utilisèrent à bon escient.

Quant à Djouher qui conta cette fable à ses enfants, elle était loin de deviner que cette nuit de Yennayer, était sa nuit du destin. En effet, Son mari, à l'autre bout de la méditerranée, venait de faire fortune en empochant le gros lot d'une loterie, un billet qu'il trouva dans la poche d'une veste d'occasion qu'il venait d'acheter. Ce don du ciel lui permit de s'offrir un hôtel/restaurant, d'embarquer sitôt toute sa famille et vivre des jours heureux dans un vrai conte de fée.

Le reflet de son père

Un nom très connu dans ma région de Kabylie et souvent cité comme étant un exemple de grande sagesse et de savoir, revient fréquemment dans les discussions. Il s'agit de Arav Ath Amer dont le legs tient dans ce nom qui s'est transmis de père en fils depuis plusieurs générations. Le cas qui nous intéresse est celui de Arav (dernier du nom) dont le

père, orphelin dès l'âge de trois ans, s'illustra par ses multiples talents de grand homme dont le parcours fut très brillant. Se voyant partir sans laisser de descendant masculin, il se lança le pari fou d'épouser une jeune femme et tenter l'impossible afin de pérenniser la dynastie.

A l'âge de quatre vingt huit ans, la nature le combla d'un garçon et six ans et demi plus tard, il décéda laissant ainsi le petit orphelin livré à lui-même. Dès son jeune, Arav dut se débrouiller pour survivre et, tout comme son père, il se révéla être un homme doué de plusieurs talents. Quand, pour la première fois, il alla se faire inscrire à l'école, le préposé aux inscriptions, lui conseilla d'aller plutôt se marier car paraissant trop âgé à sept ans. Pour lui, ce rejet fut une motivation supplémentaire pour apprendre et toujours apprendre jusqu'à devenir une encyclopédie vivante. En effet, arav est un homme de culture maîtrisant aussi bien le verbe que la poésie, c'est une source intarissable de connaissances malgré son illettrisme.

Sur ma proposition, mon ami Tabeche du web, non moins homme de culture et amoureux de la nature, a fait un long déplacement avec sa caméra pour

rencontrer Arav ath Amer qui nous a reçu sur les lieux mêmes de son pâturage. Lors de la discussion, le tic de mon ami ne pouvait pas m'échapper lorsque Arav fit référence à un passage de tel ou tel livre, lui qui n'a connu point d'école. Et oui ! Ce séduisant personnage achète son journal, va au café du village et trouve toujours quelqu'un pour lui en faire la lecture moyennant une consommation. Quant aux livres c'est pareil, il dira qu'il paie pour cela. Sa soif inassouvie de tout savoir, l'a poussé à faire de longs voyages à la recherche de l'information. Arav dira qu'il aurait aimé questionner les oiseaux, la faune et la flore s'il en avait les moyens.

Mon ami Tabèche est reparti avec, dans ses bagages, un portrait atypique qu'il a mis sur ses blogs afin de le partager avec le public. Je vous invite donc à cliquer sur ce lien pour découvrir cet instantané du moment avec « Arav Ath Amer (Ould Amer) d'Ait Saada ».

Des mots, rien que des maux

Depuis quelques jours, je suis privé de ma connexion Internet. « Problème technique ? » m'a-t-on répondu. Ceci explique mon absence sur la toile et en attendant qu'on daigne rétablir ma ligne, je vous laisse lire mes mots.

Le besoin de dire, de parler pour se soulager d'un poids pesant, est parfois plus fort que le silence qui est recommandé dans certains cas. Pour m'exprimer sans attirer les foudres de Belzébuth, il me fallait trouver un moyen. S'il est plus aisé de dire que le printemps revient toujours, il est déconseillé de lâcher des mots de vérité qui peuvent blesser. Tant de proverbes rappellent qu'une bouche cousue ne risque point de mouches, qu'il faut tourner sa langue sept fois avant de sortir un mot, qu'une parole est comme une balle, une fois sortie du canon, elle ne revient plus en arrière, qu'une blessure guérit, par contre, une mauvaise parole peut tuer etc.

Dans l'organisation de la Kabylie ancienne, il y avait une convention qui punissait d'une amende toute personne qui osait se taire, ainsi que toute personne qui osait parler lors de l'assemblée du

village. Mais alors, comment faire si prendre la parole ou ne rien dire, on prenait une amende dans les deux cas. Parmi tous les citoyens qui se connaissaient au-delà du village, il y avait ceux qui avaient le devoir de prendre la parole et il y avait ceux qui avaient le devoir de se taire. Aussi paradoxale qu'elle puisse paraître, cette décision d'une grande sagesse, exposait l'auteur du silence à une sanction, tout comme elle exposait l'auteur d'une parole à la même sanction.

Explication : Dans le premier cas, si une personne, connue pour son savoir et son sens de l'analyse, ne dit rien pour suggérer une solution à un problème donné, elle était mise à l'amende car son avis ne pouvait que servir l'organisation au village. Par conséquent, cette personne était tenue de prendre la parole et exposer ses idées afin de bénéficier de ses connaissances et de son savoir-faire.

Dans le second cas, oser la parole pour dire n'importe quoi, n'apportant rien de positif, c'était s'exposer à une amende pour avoir empiété sur certaines règles de bonne conduite. Cette personne était tenue de se taire pour ne pas compliquer un sujet et faire perdre du temps à l'assemblée du

village. Ils y avaient ceux qui, avec les mots, réglait les problèmes les plus ambigus, tels les différents entre personnes et il y avaient ceux qui, par la méconnaissance et l'ignorance, compliquaient les choses.

Si aujourd'hui, en bon villageois que je suis, j'ai pris la liberté de dire quelques mots, c'est parce que la parole n'a plus de signification particulière et, par conséquent, je sais que je ne risque point d'amende par mes concitoyens pour avoir déballé n'importe quoi. Vous l'avez compris, il s'agit de quelques maux que j'ai publié ici depuis quelques temps et qui sont dits en kabyle, à défaut de parler une langue que tous les peuples comprennent. Désolé d'être dans l'impossibilité de m'exprimer dans une langue autre que celle qui m'a bercé depuis ma naissance.

Welcome to Cap Matifou

« Allez, allez ! Tout le monde, inchallah la coupe du monde », c'est le refrain d'une belle chanson parmi

tant d'autres qui rajoutent à l'euphorie du football. « One, two, three, viva l'Algérie ! », c'est gagné et nous irons en coupe du monde. Ces jours-ci, cet événement a occulté un autre sujet dont j'ai envie de parler. Il s'agit du mouton qui, d'habitude, occupait la rue pendant les jours qui précèdent la fête de l'Aïd. Comme vous le constatez sur cette photo, le mouton est partout, il a quitté son milieu habituel des hauts plateaux pour venir s'installer dans les cités. Ici, juste à côté, il a élu domicile dans cette pizzeria de la Brise Marine où il se sent bien au chaud en attendant l'abattoir. A l'instar de ses congénères parqués sous d'autres toits ou à la belle étoile, il sera la vedette du divertissement pendant les prochains jours qui nous séparent de la fête.

Des histoires de moutons, il y en a tellement que cela prendrait beaucoup de temps à les raconter. Une fois, on avait importé le mouton d'Australie, une espèce d'ovin sans queue avec de petites oreilles qui lui valut le doute sur sa conformité au sacrifice de l'Aïd. Quelques jeunes qui rêvaient de s'exiler le plus loin possible, avaient inventé cette blague bien triste « Si seulement, on nous troquait contre des moutons, une cargaison de bateau

contre une autre de jeunes, disaient-ils avec amertume». Cette race importée d’Australie, me rappelle cette anecdote entendue au village entre deux bergers qui vantaient leurs brebis. L’un d’eux disait à son camarade : «Tu peux dire n’importe quoi sur mes brebis locales. En tous cas, elles ne font pas de mal comme les tiennes, importées de je ne sais où, avec leurs cartes d’identité et peut-être un passeport pour brouter librement partout, à tel point qu’après avoir rasé le jardin potager de ton frère, elles ont envahi son verger où il ne reste plus que les racines des arbres».

L’an passé, à la veille de l’Aïd, un bonhomme avait lancé cette plaisanterie à son copain venu acheter un mouton. Alors qu’il ne restait plus un seul mouton à la vente, tous liquidés, le bonhomme raconta cette fable du loup à son compagnon. Un jour, lui dit-il, un loup s’était introduit dans une bergerie et comme il n’avait que l’embarras du choix, il s’était mis à repérer la meilleure bête pendant que les brebis filaient une par une devant son museau. Avec son regard glouton et la faim qui le tenaillait, il ne put se fixer sur sa proie car il trouva à chacune des brebis un petit défaut. Les

unes étaient maigres, les autres trop grasses, trop jeunes ou trop vieilles etc. jusqu'à la dernière qu'il vit s'éloigner dans la nature. Plus une seule brebis ne restait dans la bergerie, toutes avaient fui pendant que le loup faisait son choix. Affamé, il dut se contenter de la crotte encore chaude. « De la crotte avant qu'elle ne refroidisse » conclut le bonhomme à son camarade avant de d'exploser de rire.

L'évènement du jour

A deux jours du match décisif, mon pays est en pleine effervescence. La frénésie a commencé il y a quelques temps avec les éliminatoires au niveau Africain et au fur et à mesure que se dessine l'espoir, l'ébullition ne fait que monter. Pendant le jeûne, l'Algérie recevait la Zambie et tous les matchs à domicile furent joués à Blida car, paraît-il, le stade leur portait bonheur. Des gens étaient venus des quatre coins du territoire pour assister au match et comme le terrain offrait un nombre

insuffisant de places, il fallait se débrouiller pour avoir sa sienne. Des fans, venus d'Oran après avoir payé, sous le manteau, le billet à 5.000 Dinars, n'ont pas hésité à passer trois jours et trois nuits aux alentours du stade où des bénévoles leur offraient de quoi se nourrir.

L'avant dernier match contre l'Egypte fut un évènement de taille avant et après la victoire de l'Algérie à l'aller. Le retour se fera ce Samedi au Caire et là, les pronostics sont donnés d'avance contre cet adversaire qui a tenu des propos inadaptés juste après le match « aller ». Je viens d'apprendre que certains supporters se sont permis le billet du voyage au prix de 100.000 Dinars en première classe. Tous les moyens sont bons pourvu qu'on assiste à la défaite de nos frères mal aimés à cause de leur impertinence. Ce n'est pas tout de pouvoir s'offrir un billet par les airs ou par voie terrestre mais il faut, avant tout, obtenir le visa. Une chaîne interminable s'est formée, ces derniers jours, devant le consulat d'Egypte où des malins ont trouvé un moyen de se faire de l'argent en vendant leur place après trois jours et trois nuits passés à la belle étoile.

Rien n'arrête notre jeunesse pour se défouler et faire la fête, pour peu que leurs aînés les entraînent sur la piste de danse. A chaque occasion donnée, c'est le délire collectif, à en juger par tous les excès permis le temps d'un évènement. Pendant quelques jours, l'Algérie vibre au son des klaxons, tambourins et autres musiques, le tout baignant dans les couleurs nationales. En effet, notre drapeau est partout, devenu une occasion pour les affairistes, il se vend sous toutes les formes allant du petit brassard à la toile géante couvrant toute une façade d'un immeuble. Du gros importateur au petit revendeur de rue, chacun trouve son compte dans l'emblème national qui va jusqu'à couvrir toute une voiture avec une matière plastique. Une affaire juteuse que certains avaient, sans doute, préméditée en fonction de l'évènement combiné d'avance et, par la même, sonder notre jeunesse afin de mieux la brider.

One, two, three, Viva l'Algérie !

Le rêve fou de Mouloud

Qui pourra contredire cette maxime bien de chez nous : « Il ne restera dans l'oued que ses galets ». Par une autre maxime, j'ai fait l'éloge d'une auberge en lui réservant une page à juste titre. Aujourd'hui, je ne sais pas si je dois supprimer cette page ou bien la laisser en souvenir d'un semis d'espoir qui, juste après avoir germé, est étouffé sous une avalanche qui nous tombe dessus et écrase tout ce qui est louable. En effet, à l'instar de ses congénères dignes de renom, le Thassaft Restaurant vient de fermer ses portes. Tant pis pour mon ami (l'émigré) qui projetait de passer quelques jours de vacances d'hiver en Kabylie.

A l'occasion d'un déjeuner au Thassaft, mon ami l'émigré, complètement déconnecté de notre réalité et séduit par les lieux, jura de revenir avec sa famille pour s'offrir un séjour dans cette auberge qui reflète l'image de son manager dont la sympathie et la courtoisie n'ont pas d'égal. Mais, comme le label de qualité est mis de côté en faveur d'une gastronomie importée, l'aubergiste est contraint de mettre fin à son rêve. Dans un bled qui se meurt, la fermeture de ce genre d'établissement

était prévisible car la baraka se trouve dans la « garantita » et autres mets bédouins et non pas dans les plats « maison » si chers à Mouloud. En attendant que notre couscous local fasse l'objet d'une réprobation à cause de son cachet original, nous souhaitons bien du courage à tous ces aubergistes qui jettent l'éponge les uns après les autres.

Je reproduis ci-après l'article intégral du journal « Liberté » qui m'a appris cette regrettable nouvelle :

« En juin 2007, Mouloud Ould Hamouda qui a la passion de la montagne et de la nature, s'est lancé le pari fou de planter au sommet d'une colline de Thassaft Ouguemoun un restaurant, une merveille qui allie gastronomie locale avec écologie et convivialité. Un concept original dont la réputation a vite fait le tour de la blogosphère. On y venait de partout chez Mouloud pour le plaisir des papilles gustatives et des yeux qui se régalaient du décor féérique et bucolique du lieu. Des hommes politiques nationaux, des sénateurs français, des artistes libanais, grecs sont parmi les illustres clients de ce « resto » bien de chez nous. Hélas,

Mouloud a décidé de mettre la clé sous le paillason, à son grand regret et à celui de ceux qui sont venus et ont découvert le site. Raison de ce gâchis, car s'en est un, l'administration de la wilaya de Tizi-Ouzou refuse de lui délivrer l'autorisation de servir des boissons alcoolisées. Il ne va tout de même pas offrir du petit-lait aux touristes étrangers ! Avec ces pratiques bureaucratiques inspirées de la bigoterie ambiante, ce n'est pas demain la veille pour le slogan cher à Rahmani du « tourisme moteur de l'économie algérienne post-pétrole ». Tiens bon Mouloud ! »

L'eau vive

Moi, qui voulais rejoindre ma cabane des champs, je crois que je vais devoir remettre ce projet à plus tard car la connexion à l'air d'aller mieux. En effet, pour la première fois, je parviens à placer quelques petits enregistrements qui me tenaient à cœur.

Aujourd'hui, l'occasion m'est donnée pour publier ce petit montage et le dédier à l'auteur de ces

photos anciennes qui me sont parvenues à la suite d'un contact sur le net. Cette célèbre chanson de Guy Béart, reprise par des enfants dans une chorale de notre chanteur Idir, a déjà été évoquée dans un de mes articles intitulé, à juste titre, « Un fragment d'histoire ».

J'avais placé cette chanson sur la page d'accueil de mon blog et le hasard a fait qu'un visiteur, m'ayant abordé via un commentaire, m'a dit qu'il se souvenait de cette chanson reprise par des écoliers de mon village durant la période de 1960 à 1962. Etonné par ce contact, j'ai voulu en savoir plus et grande fut ma surprise quand ce visiteur, à qui je rends hommage, m'a gratifié de quelques photos de ma région.

Sur une des photos, j'ai reconnu ma cousine jardinant devant la maison qui m'a vu naître, les autres montrent le paysage environnant ainsi que des personnes que je n'ai pas pu identifier. Parmi ces photos inédites de 1960, on voit des enfants faisant la chaîne pour une visite médicale suivie d'une vaccination. Certains de ces garçons, ayant aujourd'hui plus de soixante ans, se souviennent encore de ces moments passés avec leurs

instituteurs militaires dont ils se rappellent les noms.

Celui de Monsieur JLB (ex médecin militaire) est encore dans les mémoires des personnes qu'il a soignées. Ce bénévole, auteur des photos, m'a fait savoir qu'après avoir été appelé pour le service militaire, il fut affecté au 7^{ème} BCA (Bataillon des chasseurs alpins) aux environs de mon village en 1959 puis muté à Ait Saada en 1960 où il y demeura jusqu'à son départ définitif en février 1962.

J'ai été très ému en regardant ces photos qui représentent un passé qu'il ne faut pas occulter car faisant partie de notre mémoire.

A travers cet article, j'adresse mes remerciements au Docteur JLB et l'invite à venir faire un pèlerinage sur les lieux mêmes où il a immortalisé ces instants mémorables.

Promotion à rebours

Cette médaille « d'or » de travail n'est qu'un leurre. En effet, après avoir été rétrogradé injustement à la suite de trente années de loyaux services, on m'a récompensé par cette parure en toc qui ne voulait rien dire sinon que je l'ai obtenue grâce à mon ancienneté. Je ne suis pas prêt d'oublier ma carrière peu reluisante qui a débuté en 1960 pour prendre fin avec ma mise à la retraite en 1998. Les blessures physiques peuvent guérir avec le temps et même disparaître sans laisser de traces, par contre, les attaques morales sont toujours présentes. Un peu comme sur un ordinateur où certains fichiers ne peuvent pas être effacés, je n'ai pas pu supprimer ce déboire, pourtant rangé au fond de ma mémoire depuis bientôt douze ans.

Pour compléter mon profil sur ce blog et afin de lever toute équivoque sur cette rétrogradation, je dois préciser que j'aurais commis un délit de faciès sans compter mon accent de montagnard. Très jeune, j'avais eu la chance de trouver un boulot dans une importante entreprise qui m'adopta pour mon sérieux et qui me permit de me former jusqu'à atteindre mon niveau actuel. Puis un jour, ce parcours dont je garde les meilleurs souvenirs de

mon existence, allait cesser à cause du départ obligé de mon employeur, me laissant comme une proie entre les mains du successeur. Dès lors, commença une galère avec des bas plutôt que des hauts jusqu'à réduire mon poste de travail dans sa plus simple expression. Vingt ans plus tard, ma fonction, déjà dévalorisée à maintes reprises, se transforma en sous-emploi et cela dans le but de m'éjecter car je dérangeais le clan. J'étais à leurs yeux l'intrus qu'il fallait écarter coûte que coûte à cause de mes origines. Alors, on essaya tous les moyens pour m'abattre, allant jusqu'à me coller une invalidité pendant que j'étais en exercice, un statut particulier que j'ai appris au hasard d'une convocation par les assurances. Oui ! J'étais déclaré invalide alors que je me portais bien et que j'allais travailler normalement.

Cette histoire abracadabrante qui faisait de moi un sous-employé pas comme les autres, n'est pas imaginaire mais bien réelle. Comme je dérangeais la causa nostras, il leur fallait inventer n'importe quoi pour me mettre dehors et ce fut alors tous les coups permis. Moi, comme le clou de Jeha « j'y suis, j'y reste », je persistais et, par conséquent, je

continuais à subir toutes les agressions. Je voulais demeurer dans cette maison que les prédécesseurs se donnèrent tant de mal à édifier. De quel droit m'exproprier me disais-je, d'autant plus que j'occupais les lieux bien avant qu'ils n'arrivent. Ayant une dignité à défendre, j'acceptais d'encaisser toutes les blessures jusqu'au jour où je décidais de prendre ma revanche en leur opposant un bras de force. Donc, après avoir saisi l'inspection du travail, mini tribunal de réconciliation où des liens d'affinité existaient avec mes adversaires, je m'étais orienté vers la justice.

Durant les quatre ans de notre procès allant de tribunal en tribunal, je m'étais taillé un statut particulier en outrepassant les règles de travail car je savais qu'à partir de ce moment là, ils ne pouvaient rien faire. A chacune de leur tentative pour me discréditer, ils ne faisaient qu'enfoncer un peu plus le clou. Dans ce milieu de fourberie, de magouilles et autres manœuvres, la sincérité finit toujours par l'emporter. Après le premier jugement rendu en ma faveur et leur sourde oreille à la décision de justice, ils se virent condamnés à une astreinte journalière jusqu'à exécution totale du

jugement. Ce verdict les obligea à me rétablir dans ma véritable fonction, à me régulariser avec effet rétroactif et à me verser des dommages et intérêts. Grâce à l'impartialité de la justice, du jour au lendemain, je passais de la fonction d'aide employé au poste de cadre moyen. Quelques temps après et dès la promulgation de la retraite complète suite à 32 ans de service, je demandais celle-ci pour ne plus avoir à travailler avec un individu à peine lettré, parachuté au poste de chef d'un important service.

« C'est démentiel... » ne cessait de répéter un Monsieur en quittant le bureau du chef. Il était venu pour un travail et avait eu une brève discussion avec le chef de service chez qui je l'avais accompagné.

Le hic d'un constat !

En attendant que nos fournisseurs d'accès à Internet daignent faire le minimum pour qu'on reste en contact avec le monde civilisé, je n'ai pas

d'autre solution que de trouver autre chose pour occuper un quotidien morose, pesant de plus en plus sur une catégorie de gens qui, comme moi, s'entêtent à attendre qu'une hirondelle fasse le printemps. Mon ami Majic, auteur de plusieurs romans, a compris qu'il fallait trouver une solution de rechange. Le 21 Août dernier, il a lâché son dernier article à partir d'un cybercafé où il nous propose toute une gamme d'air à vendre sous divers emballages. Pour ceux qui seraient intéressés par l'air du temps, je les invite à aller voir du côté de : Adour.over-blog.

Quant à moi, je crois que je vais me réfugier dans nos collines du Djurdjura où j'aurais à partager l'air avec la nature. Là-bas, dans mes champs, loin de toute contrainte due à la « civilisation », je monterais une hutte sur un olivier centenaire et je passerais des heures à observer la faune et la flore. Le seul problème est l'approche de l'hiver avec le froid qui sera difficile à surmonter et donc, il me faudra trouver autre chose. En attendant de réfléchir à la question et pendant qu'Internet nous est distillé au compte-gouttes, je vais continuer mon chemin sur cette toile en faisant, de temps à

autre, des incursions dans quelques espaces où j'ai l'habitude de m'y rendre sans prévenir. Faire une intrusion inopinée chez une personne dont l'accueil est plutôt glacial, n'est pas recommandable mais le hic, c'est qu'on ne peut pas deviner, à l'avance, l'attitude de son hôte. Un peu comme le mendiant qui tend sa main et qui se voit repoussé, cela fait mal. Sachant que l'hôte demande au visiteur qui s'invite, d'avoir la gentillesse de laisser sur son passage un commentaire malvenu qui finit dans la corbeille, l'intrus aura du mal à comprendre ce rejet, d'autant plus que son commentaire est d'une correction scrupuleuse.

Pour toutes ces raisons, la tentation de la cabane des champs devient plus forte et je vais y réfléchir sérieusement. Seulement, avant de plier bagages et de boucler cet épisode, je dois placer quelques articles que j'ai en attente et qui me tiennent à cœur. Pour cela, j'ose espérer que cet accès moribond, déjà très restreint à Internet, puisse tenir encore quelques moments. Il va sans dire que j'aurais à regretter ce monde virtuel qui m'a fait découvrir des horizons insoupçonnés. Depuis que j'ai commencé à faire mes premiers pas dans ce

temple du savoir, j'ai croisé plusieurs chemins qui m'ont mené à des espaces où j'ai appris, en quelques mois, ce que je n'ai pas pu apprendre durant toute ma vie. Ce sera, bien évidemment, avec désolation si c'était le cas, que je me séparerais de cette toile d'araignée tissée avec toute la magie qui lui sied.

La légende de Sidi Messaoud

La légende raconte que Sidi Messaoud, serait arrivé très jeune à Ait Hamsi, un village de la commune d'Akbil dans la wilaya de Tizi-Ouzou, où il fut pris en charge par une famille qui l'adopta. Quelques années plus tard, l'enfant devenu adulte, se révéla clairvoyant. Avant de décéder, il demanda à être enterré à l'entrée du village, là où accédaient les ennemis et depuis ce jour aucun belligérant ne fut signalé. Puis un matin, sa tombe était vide, il fut déterré pendant la nuit et emporté par les siens venus du côté de Bouira. Les Ait Hamsi décidèrent d'aller à sa recherche et ne tardèrent pas à repérer

sa tombe d'où il leur dira qu'il allait se diviser en deux pour qu'il n'y ait pas de zizanie entre les deux villages. Depuis, Sidi Messaoud est vénéré dans deux endroits où deux mausolées furent construits à sa juste mesure.

La photo ci-dessus de 1960 fera l'objet d'un autre article où on verra tout le mythe entourant ce village d'Ait Hamsi en forme de soucoupe volante qui, un jour...

Cet article du quotidien « Le soir d'Algérie » vient confirmer l'ubiquité du marabout qui serait à l'origine des deux mausolées où des fidèles perpétuent la tradition. Lisez plutôt :

Comme pour se réapproprier leur histoire, les citoyens du village Tagnits de la commune de Haïzer, à 20 km au nord-est de Bouira, ont décidé à partir de cette année d'instituer la waâda que le saint du village Sidi Messaoud organisait de son vivant, il y a de cela un peu plus de huit siècles et transmise de génération en génération grâce au génie populaire.

La légende du saint Sidi Messaoud

On raconte que le village fut fondé par un certain Sidi Messaoud qui serait venu du Sahara occidental (Saguia El-Hamra) vers le XIe siècle. Dès son installation dans cette partie méridionale du Djurdjura, il s'appliqua à propager la bonne parole parmi les gens de la région. On l'adopta vite et, très vite, beaucoup de familles lui prêtèrent allégeance. Etant tout le temps appliqués à l'enseignement du Coran, la coutume voulait que ce soit les «Kabyles» qui subviennent aux besoins des marabouts, les hommes ramènent du blé, des figues, de l'orge, des fruits ainsi que de l'eau depuis une certaine source située dans le territoire des Kabyles, la source des Iheddaden, pour Sidi (le saint marabout), et les femmes tissent, font le ménage et préparent des mets pour Lalla (la femme du marabout). Cela fut le cas pendant de longues années, les Kabyles offrent le meilleur de tout ce qu'ils possèdent pour le marabout et toutes les familles de sa tribu. Jusqu'au jour où les Iheddaden décidèrent de ne plus approvisionner le marabout en eau depuis leur source. On vint informer Sidi Messaoud de cette décision inattendue. Immédiatement, **le saint prit sa canne et donna plusieurs coups dans le sol et après chaque coup jaillit une source.** Depuis, la

meilleure source, Tala, n'a jamais tari et les femmes de Tagnits pouvaient s'approvisionner en eau sans passer par la source des Iheddaden. Mohamed Smaïli ou ammi Moh qui nous raconta cette histoire nous montrera cette fontaine bien aménagée depuis et reconstruite par les Français en 1937 et dont l'eau coule toujours. Il nous racontera également d'autres légendes attribuées à Sidi Messaoud, celui-là même qui baptisa le village comme «Tagnits aux sept richesses», tant, durant toute l'année, à chaque saison, il se trouvait toujours des fruits et des légumes, du blé et de l'orge, mais aussi, des vaches et des bœufs pour le lait, le petit-lait et le beurre, pour que tous les membres du village en disposent à satiété. Le saint Sidi Messaoud fut enterré à l'intérieur de la mosquée du village, plusieurs autres salihine (saints) furent enterrés à ses côtés à l'intérieur de cette mosquée, source de communion entre toutes les familles qui forment le village de Tagnits.

Signes cabalistiques

Lorsque je compare deux périodes, celle de ma jeunesse et celle d'aujourd'hui, je constate avec inquiétude le changement qui s'est opéré depuis quelques décennies. Pour reprendre la fameuse formule de notre médecin/poète sur le chevauchement des signes cabalistiques où nous sommes passés de Saint Augustin à Saint pneu, je dirai qu'il y a de quoi s'affoler. Sur nos terrasses, il y a autant de paraboles que de pneus suspendus et si les premières reçoivent des signaux à des milliers de kilomètres d'altitude, les seconds en émettent sournoisement pour une majorité de nos jeunes qui croient, dur comme fer, qu'il n'y a jamais eu de voyage sur la lune. Ce phénomène ayant pris ces racines à l'intérieur du pays, s'est étendu un peu partout pour atteindre, avec une très faible proportion, les villages de Kabylie.

Je suis, en effet, très inquiet du niveau de connaissance de nos enfants. Comble de l'ironie, la plupart d'entre eux, ayant fait un cursus universitaire, s'entêtent à rejeter l'idée d'une quelconque découverte scientifique alors qu'ils sont convaincu que le pneu et autres objets du genre ont

un pouvoir surnaturel et éloignent le mauvais œil. J'ai essayé de comprendre ce qui se passe dans leurs têtes et j'ai constaté avec tristesse, qu'ils sont victimes d'un environnement dangereux dont les desseins inavoués les mèneront vers l'ignorance totale. Ces jeunes, devenus la proie d'une école de rue où l'enseignement reçu les rend apte à gouverner n'importe quoi, sont irrécupérables dans la mesure où le maître a depuis longtemps remplacé les parents qui passent pour ne rien savoir. A ce stade, il est inutile d'espérer un retour à la logique à partir du moment que le jeune est forgé pour admettre l'impensable et renier le palpable.

Je me souviens des moments inoubliables passés en compagnie de proches parents de mon âge qui venaient écouter mon père sur des sujets divers de savoir, de culture et de morale. Toute une panoplie de connaissance héritée de nos aïeux et complétée au fil des temps par le progrès scientifique, était abordée à chaque occasion. Mon père avait toujours sur lui une coupure d'un journal rapportant une nouvelle découverte qu'il aimait commenter et nous l'écoutions avec passion. Aujourd'hui, le dialogue est définitivement rompu

entre le père et le fils qui ne sont plus sur la même longueur d'ondes. La discussion n'est plus possible puisque la coquille dans laquelle évolue le fils est impénétrable. A moins d'un miracle que les hommes savent si bien concevoir quand ils le veulent, il est hors de question qu'une mobilisation des parents puisse apporter quelque chose.

Derrière tout cela, se cachent des calculs pour asseoir une mainmise sur la société qu'on veut à tout prix enfermer dans un moule sur mesure. L'influence est tellement forte que je me sens de plus en plus vulnérable au point de me demander si je ne suis pas dans le faux. Sachant qu'il y a une fin à tout, je me dis que de toutes les façons, je ne serai pas là pour assister au pire car il est à craindre pour nos petits enfants qui baignent encore dans l'innocence et cela me rend malheureux. Ce signe des temps n'est-il pas un indice annonciateur d'un bouleversement apocalyptique qui s'étendra au-delà de nos frontières ?

Le mois tant attendu

« Quand le ventre est plein, la tête chante ». En ce moment le ventre est vide et la tête aussi. Si en temps normal, l'inspiration fait défaut, que dire lorsqu'il s'agit du mois de Ramadan où toutes les habitudes sont bouleversées. Donc, après le passage de Chaâbane qui m'a valu un article, voici son jumeau Ramdhane qui tire sa révérence. Aujourd'hui vingt neuvième jour et peut-être le dernier s'il y aura apparition de la nouvelle lune. Tout à l'heure sera à l'observation du croissant lunaire à l'œil nu pour ceux qui ont un ciel dégagé. Pour les autres, ils se contenteront d'attendre les résultats de tous les observateurs à travers le territoire où, au pire du mauvais temps, le sud est là pour permettre une meilleure visibilité.

Si ce n'est pas demain l'Aïd, se sera pour après-demain sans nul doute. Trente jours c'est le maximum pour le mois lunaire et pour les jeûneurs aussi. Pas facile de passer toutes les journées pendant un mois à attendre le coup de canon du soir pour s'alimenter. Si ce n'était mon ami Al Biruni qui vient par un commentaire me souhaiter la bonne fête, j'avais complètement oublié que nous

étions à la fin du jeûne, tellement je suis pris d'une asthénie qui me rend amorphe. Par conséquent, je prie le lecteur de ne pas m'en vouloir si je commets quelques maladresses tout à fait normales en ce mois d'abstinence.

Je disais qu'après le passage de Chaâbane suivi de Ramdhane aimé ou mal aimé des gens, voici Laïd tant attendu que tout le monde apprécie. Il permettra à ceux qui ont observé les obligations sacrées de retrouver un quotidien normal et aux autres réticents de manger en public. Il ne fait pas de doute que des trois compagnons, c'est ce cher Laïd, en kabyle Bélaïd le bien aimé qui fait l'unanimité en attendant de retrouver, inch Allah, dans environ dix mois moins dix jours, le prochain passage de Chaâbane qui sera suivi de son inséparable compagnon Ramdhane. Comme mon ami Al, je vous dis Bonne fête.

Le père et le fils

« Je te demande de me dire ce que faisait mon père », une phrase qui revint souvent dans la bouche d'un homme n'ayant pas connu son père décédé avant sa naissance. A chacune de ses questions, sa mère répondait par un mensonge à son fils sur le métier que pratiquait son époux. Comme elle ne pouvait pas lui dire que son père avait une profession peu recommandable, elle inventait un métier que son fils essaya d'exercer sans succès. Echec sur échec et après maintes tentatives, le fils harcela sa mère pour lui faire avouer le véritable rôle de son père. Puis un jour, elle lui dit d'aller voir dans un coin du grenier où son père cachait, dans une caisse, ses outils de travail. Sans hésiter, le fils monta vite au grenier et fit la surprenante découverte en ouvrant la caisse. Cette dernière contenait tout un matériel fait pour le cambriolage, ce qui poussa l'infortuné fils à méditer pendant un long moment sur les objets insolites. Il se demanda s'il fallait se résigner à subir la misère en faisant fi de la règle pour contredire le proverbe « Je dois faire ce que faisait mon père », ou bien suivre les traces de son père pour gagner son pain. Dans ce cas délicat où il

s'agissait d'un gagne-pain des plus condamnable, le choix du fils s'avéra difficile.

« Que faisait mon père pour que je fasse comme lui » dit cet adage qui n'est plus d'actualité mais qui reste toujours valable. A moins d'être un hybride, on porte les chromosomes de son géniteur qu'on le veuille ou non. Or, cette évidence est mise en doute par le comportement de certains jeunes qui outrepassent cette maxime pour faire le contraire de ce que la morale nous a enseigné. On peut comprendre aisément le conflit de génération, mais de là, à vouloir renier une réalité, il y a quelque chose qui ne tient pas la route. « Tel père, tel fils » reprend cet autre proverbe qui rappelle que le fils tient le plus souvent de son père. Malheureusement, il s'avère de nos jours que, malgré le comportement exemplaire du père, son enfant contourne cette vérité pour peu qu'il ait reçu un enseignement extra-muros l'induisant en erreur. Dans ce cas, le père n'est plus un repère pour le fils qui s'entête à rejeter une morale qui puise ses racines dans les profondeurs de nos valeurs. Ce principe est remplacé par un autre schéma du « maître enseignant », étranger aux us

et coutumes, qui se substitut au père afin d'influencer l'enfant en lui inculquant des habitudes étrangères à son milieu naturel. Ce que le fils reçoit de son « maître » n'est qu'un corps étranger qui finira par être rejeté tôt ou tard.

Aujourd'hui, il est clair qu'une autre orientation vient s'imposer au fils qui, malgré la conduite irréprochable et la réussite de son père toujours en vie, trouve le moyen de faillir à cet usage de tel père, tel fils, pour s'imprégner d'une autre culture qui veut que le père soit remplacé par un « maître ». Cet enseignement acquis par la force des choses, désoriente complètement l'enfant qui perd tous ses repères. Face à ce désarroi, le fils se met en quête d'une hypothétique identité qu'il ne rencontrera jamais. Après avoir perdu ses racines, il se retrouve sur une voie qui le conduit, forcément, vers un chemin sans issue. Devant cette impasse, ne pouvant plus faire marche arrière, il aura tout perdu y compris sa personnalité qui, par ricochet, aura des conséquences désastreuses sur sa descendance. Chez nous, trop de proverbes traitent de ce sujet qui s'inspire de la sagesse du terroir, ô combien riche en enseignement. Il n'y a que le

mulet qui renie sa race, dit-on lorsqu'il s'agit d'un fils qui dévie de la conduite irréprochable du père en faisant le contraire. Quand c'est la conduite du père qui laisse à désirer, on dit qu'il n'y a que le coucou qui ressemble à son père, comprendre que cet oiseau ne construit pas de nid, donc bon à rien et par conséquent, il ne faut pas lui ressembler etc. Pour résumer cet article, je rappelle cet adage : « Nous vivons une époque où l'oisillon apprend la becquée à son père ».

La Pandore de Kabylie

Dans la mythologie grecque, Pandore est la première femme qui fit sortir les présents des profondeurs de la terre. En sommes, elle fut la déesse de la terre qui présida à la fécondité. Dans les contes kabyles anciens, la boîte à Pandore appelée « l'étui », contenait un Djinn ou génie communément appelé « Satan ». Il faut rappeler que le diable ou Satan n'a pas son synonyme dans

la langue berbère. Donc, c'est le djinn ou génie qui fut cité dans nos légendes antiques.

Alors qu'il se reposait tranquillement dans son étui, le djinn ou Satan quitta sa demeure pour inciter à la fécondation du monde. Tout allait bien jusqu'au jour où Setouta « la sorcière » eut raison du génie et réussit à le remettre dans son étui en lui jouant une tour de passe-passe. Mais avant, alors qu'ils sévissaient chacun de son côté, Setouta défia Satan sur son propre terrain en lui proposant de mettre en jeu son génie. Auparavant, les deux champions de la zizanie faisaient bon ménage jusqu'au moment où Setouta, personne physique, non contente d'avoir un concurrent, décida d'humilier Satan qui était un esprit. Alors, elle le provoqua en duel pour voir qui des deux sèmera le plus grand trouble. Ils s'accordèrent à cibler un couple, un jeune homme et une jeune femme en parfaite harmonie dans leur foyer. Satan passa en action en premier, il prépara un plan pour convaincre l'homme de l'infidélité de sa femme et à chaque fois, son montage n'alla pas au-delà d'une dispute suivie de quelques jours de bouderie. Il essaya tous les

moyens pour les séparer définitivement mais ne réussit jamais à atteindre son but.

Vint le tour de la sorcière qui n'alla pas par trente six chemins pour anéantir le couple. Elle manigança un projet qui finit par payer. Maligne qu'elle était, elle pouvait facilement inventer un prétexte pour s'introduire chez la jeune femme et devenir une familière en quelques jours. Ce matin là, avant d'aller rendre visite à son amie, elle prit soin de préparer un sale coup. Chez son hôtesse qui la recevait pour la journée, elle se fit servir à boire dans deux verres plus celui de la dame, ce qui faisait trois verres. Elle s'arrangea pour tripler certains détails en attendant l'arrivée du mari qui ne tarda à rentrer après une journée de labeur. Son épouse, en toute naïveté, lui présenta Setouta qui ne rata pas son coup. Faisant semblant d'être surprise et tout en ajustant ses lunettes, elle dira à la dame :

- Mais pourquoi donc tu me présentes une seconde fois ton mari alors qu'il était avec nous depuis ce matin, et même que vous vous êtes excusés de me laisser seule pendant la sieste ?

- Quoi ! Que dites-vous ? Dit l'homme secoué, complètement ahuri.
- Attendez que je regarde bien ! Ah oui, le bel homme avait l'air de vous ressembler, exactement la même moustache. Oh ! Excusez-moi, je ne vois presque rien, peut-être que j'ai confondu avec l'autre..., enchaîna Setouta.

Après ça et la preuve des verres ainsi que les autres petits détails, il était impossible de convaincre le jeune homme du contraire. Fou de rage, il monta dans sa chambre, prit son arme à feu et tira sur la malheureuse épouse. Setouta, contente d'avoir gagné le pari, ne tarda pas à rejoindre Satan à qui elle joua un autre tour jusqu'à le remettre à nouveau dans son étui. Elle voulait lui démontrer qu'elle était la plus forte et qu'il n'avait pas intérêt à roder là où elle sévit. S'avouant vaincu, il la pria de lui redonner sa liberté et accepta de s'éloigner de son territoire. Pendant que Satan restait enfermé dans son étui, les gens ne faisaient que prier, s'abstenant de toutes activités. Setouta décida, alors, d'ouvrir l'étui et Satan prit la poudre d'escampette pour s'en aller ailleurs, loin, très loin

de la Kabylie d'autrefois. Ce mythe dit qu'après un long exil, Satan fut de retour avec une persuasion qui dépassa de loin celle Setouta. Depuis, Il sévit en maître des lieux pour habiter presque tout le monde où la fécondité connut un grand essor.

La mystérieuse créature

Et Dieu créa le monde avec tout ce que nous savons, ce que nous saurons par des découvertes futures de plus en plus ahurissantes et ce que nous ne saurons jamais. Un monde parfait voguant dans un univers qui demeure la principale curiosité du genre humain car pour le genre animal, cette question est loin d'être un souci. Donc, après avoir créé la plus belle planète de notre système, Dieu l'habilla de son manteau et la décora d'un écosystème plus que parfait où régnaient en parfaite symbiose le végétal et l'animal. Mais voilà que Dieu créa la race d'Adam, cette autre espèce incapable de semer le bonheur sur terre, elle fut chassée du paradis. Le premier assassinat sur cette planète fut commis

par l'un des deux enfants d'Adam et Eve. Alors qu'ils n'étaient que quatre personnes ici bas, l'aîné tua son frère cadet par jalousie comme si une personne était de trop.

Depuis la nuit des temps, cet insatiable prédateur est à l'origine de tous les malheurs de la planète. Le génie de ce fornicateur a toujours été de développer de mieux en mieux son intelligence pour s'autodétruire. Que n'a-t-il pas inventé depuis la massue, le glaive jusqu'aux bombes d'aujourd'hui pour montrer son abomination. Il s'est même surpassé en provoquant l'ozone sa couche protectrice. Son intelligence n'ayant pas suffi, il lui fallait inventer une autre intelligence, artificielle celle là, mais non moins nuisible, elle finira par devenir son maître absolu pour le détruire définitivement. Heureux sont les animaux qui ne demandent rien, sinon qu'on leur fiche la paix pour vivre à l'état pur. L'homo sapiens, encore et toujours, non satisfait de ravager leur espace naturel, s'intéresse à ce pauvre règne animal pour le cloner en attendant de se cloner soi-même. Toutes les expériences menées jusque là sur le vivant ont commencé par ces pauvres « bêtes ». Le

végétal n'a pas, non plus, échappé à la furie de l'homme en le transformant en produits génétiquement modifiés.

La dernière trouvaille est cette molécule du néant que l'homme, fort de son intelligence, inventa pour remonter le temps et percer le mystère du big-bang. On voit bien qu'il cherche par tous les moyens à revenir au point de départ pour encore repartir de plus belles, un peu comme son univers où tout danse une valse parfaitement réglée. Puisqu'il est capable de tant de prouesses, allant jusqu'à dénaturer la biologie en manipulant les gènes, pourquoi il ne résout pas quelques contraintes liées à sa pensée encrassée à tel point qu'il confond la raison et la bêtise, la logique et l'absurde etc. Tant que l'homme continue de jeter son regard à côté de lui et non pas sur soi-même, il restera dans le brouillard. Le plus grand mystère de la création n'étant autre que l'être humain, il ferait mieux de s'intéresser à cette énigme au lieu de chercher ailleurs les racines de l'inaccessible. En attendant que les savants et les sages daignent nous éclairer sur quelques questions élémentaires faisant partie de notre histoire, nous continuons notre chemin qui

doit, obligatoirement, mener tout droit vers l'inconnu. A moins de tout savoir, cette maxime attribuée à Socrate « maintenant je sais que je ne sais rien » mérite, tout de même, un moment de réflexion.

Les inséparables compagnons

Ils étaient deux camarades Chavane et Ramdhane qui ne se quittèrent jamais. On aurait dit deux siamois tellement liés que lorsque Chavane apparaît, Ramdhane n'est pas loin derrière. Autant l'anonymat de Chavane fait de lui quelqu'un de simple et de discret, la célébrité de Ramdhane n'est pas à démontrer. Connue et respecté de bon cœur ou sournoisement, il s'impose comme une nécessité absolue partout où il passe. Ramdhane a un caractère atypique, d'une humeur changeante, il peut passer de la sympathie la plus bienveillante à l'agressivité la plus acerbe. Dans ce village, ses nombreux amis, largement majoritaires, le vénèrent pour ses qualités exceptionnelles. Ceux

qui sont avec lui disent que c'est une personne qui symbolise toute la générosité et la bonté qu'il représente. Par contre, ses ennemis, peu nombreux, disent que c'est une personne méchante et désobligeante qu'il vaut mieux éviter. C'est un personnage énigmatique par opposition à son compagnon Chavane qui est quelqu'un d'inoffensif. Ce dernier à qui on n'accorde aucun intérêt, est un bon à rien, ne faisant ni bien ni mal.

Ainsi les deux alliés sont perçus différemment par les gens, selon qu'on soit d'un côté ou de l'autre. Pour illustrer ce parti pris, voici deux autres amis, bien réels ceux là, car les deux premiers ne sont pas effectifs. Boudjema souhaitait une naissance depuis bien longtemps. Lui qui se voyait privé de descendance, eut l'agréable surprise d'apprendre la grossesse de son épouse qui ne tarda pas à lui offrir le plus beau cadeau qu'il ne pouvait espérer. Un joli poupon vint au monde chez Boudjema qui, fou de joie, alla annoncer la bonne nouvelle à son meilleur ami Mohamed. Comme ce dernier n'était pas à la maison, Boudjema se donna la peine d'aller jusqu'au champ pour l'informer. Il l'appela donc, d'assez loin et à haute voix pour lui annoncer la

naissance d'un garçon. Mohamed qui se trouvait sur un olivier, partagea toute sa joie et après les félicitations, lui demanda comment l'avait-il appelé. L'autre répondit :

- Naturellement « Chavane ».
- Tu ne lui as pas choisi de prénom ! lui rétorqua Mohamed.
- Mais pourquoi ? N'a t-il pas choisi lui-même son prénom en arrivant en plein mois de Chaâbane ? lui dit Boudjema.
- Mais non ! Ce n'est pas ça du tout, je n'ai rien contre Chavane, j'ai une dent contre son compagnon qui le suit toujours derrière, répondit Mohamed.

Malgré toute la discrétion et la modestie de Chavane, il reste pointé du doigt car, même s'il passe inaperçu, il annonce toujours l'arrivée de son jumeau. Par plaisanterie, Mohamed fit exprès de ne pas nommer Ramdhane, ce « bonhomme mal aimé ». Quand quelqu'un dit n'importe quoi, on lui demande de ne pas mélanger Chavane avec Ramdhane. Pendant le mois de jeûne et pour agrémenter les interminables journées, les gens

aimaient faire de l'humour en s'inspirant du quotidien. Ainsi, à l'instar de bien d'autres pratiquants, Mohamed personnifia le mois de Ramadhan en faisant croire qu'il le détestait. Nos villageois avaient ce sens particulier de transformer les pénibles moments de labeur en des instants de loisir. Les plus dures corvées devenaient des amusements grâce aux taquineries. Avec joie et sourire, ils prenaient du plaisir en affrontant les plus épuisantes besognes, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui.

Le roi Midas des montagnes

J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain, je vous en remercie. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes, il me prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens, malheureusement, qu'il m'est impossible de la reprendre et je laisse cette allure naturelle à ceux

qui en sont plus dignes que vous et moi. (*Extrait de la lettre de Voltaire à Rousseau, le 30 août 1755*).

En surfant sur Internet, je suis tombé sur ce paragraphe et, je ne sais pas pourquoi, ma pensée est allé chercher un autre conte du terroir, tout comme le précédent article qui évoque la malice, celui-ci rappelle l'injustice des animaux.

Il était une fois dans la forêt, quelques animaux sauvages qui décidèrent de s'organiser en société et créer une justice. Ce scénario fut monté de toutes pièces pour attenter à la vie d'un âne qui se trouvait là par hasard. Ce pauvre quadrupède n'avait pas sa place parmi tous les prédateurs et autres rapaces. Donc, tout le prédestinait à une triste fin dans ce milieu qui n'était pas le sien. Que venait-il faire dans cet endroit hostile et agressif où le plus fort dévore le plus faible. Un territoire où régnait en maître des lieux, sa majesté le lion qui avait à ses côtés d'autres fauves ainsi qu'une pléiade de charognards de toutes espèces. Pas de pitié pour l'intrus, cet équidé qui arriva à point nommé pour faire de lui un festin. Ils le convoquèrent au tribunal pour assister à la première séance où chacun devait rendre des comptes.

Le lion dira à l'assemblée qu'en sa qualité de seigneur, la tâche lui revint de droit pour présider le tribunal auquel il nomma un tigre, une hyène et un chacal comme juges. Ensuite, il expliqua les raisons de cette première session qui ordonna l'audition de chacun. Ils devaient rendre compte des actes qu'ils avaient commis. Prenant la parole en premier, le lion commença par étaler tout le mal qu'il avait commis. Un jour, alors qu'il avait faim, il prit un mouton dans une bergerie et comme ce dernier ne pouvait pas suffire, il s'attaqua au berger qu'il dégusta lentement. Après cette déclaration, les juges lui signifièrent à l'unanimité, qu'il n'avait fait que son devoir de se nourrir.

Vint le tour du tigre puis celui de l'hyène et enfin celui du chacal. Tous déclarèrent à peu de choses près les mêmes infractions qui donnèrent le même verdict que celui rendu au roi des animaux, un non lieu pour tous. Et voilà arrivé le tour de notre pauvre bête qui déclara qu'étant herbivore, il n'avait jamais mangé de viande et que toute sa vie ne fut que souffrance avec un maître qui le maltraitait. Il le rouait de coups, le chargeait beaucoup et ne lui donnait presque rien à manger.

Un jour, alors qu'il avait sur son dos un fardeau de légumes et qu'il avait fin, il osa prendre une feuille de chou pendant que son maître tournait le dos. L'âne n'avait rien d'autre à déclarer, pensant obtenir l'acquittement. Malheureusement, pour le pauvre bougre, tous les comparses crièrent à la haute trahison et à l'innommable vol de confiance. Ils étaient unanimes pour le condamner, bien évidemment, à la peine capitale qu'ils exécutèrent sur le champ. Triste fin pour le plus malheureux des animaux que la vie bouscula.

A malin, malin et demi

Je ne sais pas pourquoi, on a tendance à se servir des animaux pour instruire les hommes comme disait La Fontaine. Aujourd'hui encore, chacun essaie de faire parler les animaux pour exprimer indirectement sa pensée. Dans notre terroir et peut-être même ailleurs, le chacal et le hérisson évoquent la malice. Chez nous, on fait la distinction entre la malice salée du chacal et celle aiguisée du

hérisson. Lorsque quelqu'un se sent accusé à tort d'une chose qu'il n'a pas commise, il se défend en rappelant cet adage : « Tout ce que la femelle chacal a mangé se retourne contre le chacal ». Il est vrai que lorsqu'une volaille disparaît de la basse-cour, on pointe du doigt le chacal, plus aisé à prononcer que la femelle chacal.

Pour illustrer les malices des deux antagonistes (le chacal et le hérisson), on dit qu'autrefois, ils s'étaient associés pour le meilleur et pour le pire, après que le lion eut décidé de rompre son association avec le chacal. Ayant compris qu'il l'abusait, le lion lui avait dit ceci : l'association avec toi chacal, ça ne va pas ! Quand je tue pour manger, tu en profites et si on me tue, tu vas en profiter. Congédié par le roi des animaux, le chacal alla proposer au hérisson de s'associer avec lui. Ils convinrent de semer un champ de blé et planter des pommes de terre. Voyant les plans de ces dernières tout en verdure, le chacal appela le hérisson pour faire le partage avant la récolte. Il décida d'en faire deux parts : ce qu'il y avait sous la terre et ce qu'il y avait dessus. Ensuite, il s'arrogea le droit de choisir en premier, et bien sûr, prit la partie verte.

Le jour où, retournant la terre, le hérisson ramassa le produit du labeur, le chacal fou de rage, décida d'aller faire le partage du champ de blé. Pressé de choisir avant la moisson, il fit le contraire du premier choix en prenant ce qu'il y avait en sous-sol afin de prendre sa revanche. Les deux compères attendirent le blé jusqu'à maturation et le hérisson fit une fabuleuse moisson, tandis que le chacal avait les racines. Pas content du tout, il revint sur son choix et fit savoir à son associé qu'il n'était pas d'accord sur le premier partage et que, désormais, il allait le refaire. Alors, il organisa une course avec son associé et décida que celui qui arriverait le premier prendra la récolte. Le hérisson qui ne vit pas d'inconvénient, contacta un de ses pairs et le mit au courant du stratège. Il demanda à son camarade de se cacher sur les lieux où le blé fut stocké, sachant que le chacal confondrait leur ressemblance.

Arriva le jour de la compétition, le chacal donna le signal de départ puis partit en toute vitesse. A l'arrivée, il fut désagréablement surpris en trouvant devant lui son associé entrain de procéder à la pesée du blé. Mince, se dit-il, il fallait trouver

autre chose pour en finir définitivement avec ce sacré empoisonneur. Alors pour le liquider physiquement, il lui proposa et le contraignit de l'accompagner rendre visite au roi des animaux. Le lion était malade depuis quelques temps et le chacal pensa lui offrir son associé comme remède. En cours de route, le chacal activa le pas, pressé d'arriver bien avant son compagnon qui ne pouvait pas le suivre dans sa marche. Le hérisson ayant compris qu'un guet-apens se préparait, lui demanda de dire du bien en attendant qu'il arrive, prêt à toute éventualité.

Arrivé sur les lieux, le chacal fit savoir au lion qu'il avait un remède pour lui et que ce remède n'allait pas tarder à arriver. Quelques temps après, voici le hérisson qui pointa devant le lion. Après les salutations d'usage et tout le respect qui lui est dû, le roi des animaux lui fit savoir qu'un remède lui était recommandé par le chacal, et qu'il s'agissait de quelques gouttes de son sang. Le chétif hérisson répondit sans hésiter, qu'en effet, c'est un bon remède mais à la seule condition qu'il soit mélangé à un peu de cervelle de chacal. « Alors mon ex acolyte, lui ordonna le lion, arrange-toi pour

m'offrir un morceau de ta cervelle ! ». Tel est pris qui croyait prendre, le lion fracassa la tête du chacal et le hérisson s'en tira avec une petite saignée sur sa patte. Si ce n'était sa juste ruse dans ce monde de fourberie, l'inoffensif hérisson aurait fait les frais du malin chacal. A bon entendeur...

Attention au top de départ !

« Plus haute est l'ascension, plus dure sera la chute », dit un proverbe. Alors, que faut-il faire pour ne pas risquer un mauvais plongeon ? Evidemment, la solution serait de rester terre à terre, mais depuis le rêve d'Icare, l'homme n'arrête pas de vouloir monter toujours plus haut. « L'ascension », voilà un terme qui remonte à très loin dans le temps. La tour de Babel était, selon la Genèse, une tour que souhaitaient construire les hommes pour atteindre le ciel.

Aujourd'hui, mise à part la construction des gratte-ciels qui ne décolleront jamais, il y a les fusées et autres engins qui eux, décollent pour explorer

l'univers et tenter d'aller le plus loin possible. Les blogs aussi se mettent de la partie, être au top, ce mot qui désigne un signal de départ d'une course, est remis au goût du jour. Il paraît que le mot top est un anglicisme qui signifie « en haut », il est employé en français dans le sens du meilleur, du plus haut. Sur le tableau de bord de mon blog, je lis ceci : « Vous n'êtes pas dans le top des blogs ». Bien que je n'attache aucune importance à ce classement, je préfère rester comme je suis pour ne pas m'encombrer d'un souci supplémentaire, celui de maintenir la barre.

J'ai appris que le meilleur moyen de faire monter son BR, est de publier plusieurs articles en même temps en plaçant, seulement, une image par article sans se donner la peine de mettre une légende. Quelqu'un a découvert cette géniale idée pour noyer et couvrir toute une communauté composée d'une vingtaine de blogs. Le jour où il sera à court d'images, que donnera-t-il à son blog, à moins de replacer les anciennes images en circuit fermé ? Un peu comme une diffusion en boucle qui rumine les mêmes sujets.

Dans tous les domaines, celui qui n'a rien à perdre à tout à gagner, et celui qui a tout gagné risque de tout perdre. Alors, il vaut mieux se contenter de peu et essayer d'en faire un avantage pour vivre heureux. Voici un exemple qui démontre combien le mot « posséder » peut devenir un problème et même nuire à la santé. Une dame d'un richissime commerçant qui passait devant l'habitation d'un employé de son mari, eut la surprise de voir ce dernier attablé avec sa femme autour d'un jeu dans une ambiance de réjouissance indescriptible. Jalouse de ce qu'elle venait de voir, elle fit une scène à son époux qui ne connaissait ni loisirs, ni distraction car n'ayant pas le temps. Trop absorbé par les affaires et le gain, il passait la plus part de son temps à compter ses sous. La querelle qui s'en suivit le fit réfléchir, puis il paria avec sa femme que son employé ne tarderait pas à avoir les mêmes soucis sinon pires. Sa femme accepta le pari et le déficit sur le champ de le rendre aussi tourmenté que lui.

Le lendemain, il appela son employé a qui il remit un sac rempli d'argent en invoquant un songe qui lui recommandait d'enrichir ce dernier. Depuis ce

jour, le fortuné travailleur oublia sa joie et son enthousiasme qui cédèrent la place au surmenage du à l'investissement de son fric. Il se sentit tellement malheureux qu'il décida de s'en défaire en rendant tout le pactole à son patron et demander de réintégrer sa place à l'usine. Un pari gagné sur l'argent qui, paraît-il, ne fait pas le bonheur.

Le village maudit

Non ! Ce n'est pas le mien heureusement, c'est une légende ancienne qui raconte un village frappé par la malédiction. Dans ce bourg maudit, une coutume abominable s'imposait aux villageois depuis des lustres. Un geste inqualifiable devait être accompli par chaque fils envers son père, une fois que ce dernier eût atteint un certain âge. Le fils aîné avait l'horrible mission d'emmener son père vers un endroit précis et le pousser dans un précipice.

Personne n'essaya de mettre fin à cette innommable habitude, jusqu'au jour salubre où

un des fils accompagnant son pauvre père pour le voyage fatal, eut la bonne idée de faillir à la règle. Arrivés à un emplacement, le père qui ne voyait en sa triste fin qu'un geste habituel, demanda à son fils de s'arrêter car ils étaient arrivés à bon port. Il fit savoir à son fils que c'était là que lui-même avait poussé son père, donc, il n'était pas nécessaire d'aller plus loin.

Le fils eut un moment de réflexion puis pensa que s'il basculait son père, plus tard, ce sera lui qui subira le même sort comme le veut la tradition. Alors, il décida de mettre fin à la malédiction, du moins pour sa descendance, en prenant soin de mettre son père sur son dos et le porter jusqu'au au village.

Cet exemple fut suivi par beaucoup, mais comme la malédiction devait encore sévir, bien d'autres personnes ne jugèrent pas utile de gommer cette fatalité une fois pour toutes. Semer le vent ne veut pas dire en faire la récolte soi-même, il s'avère que dans bien des cas, c'est la descendance qui en fait les frais. Il y a des damnations qui ne peuvent s'expliquer que par ce fait par opposition à la récompense qui elle, puise ses racines dans la

bénédiction. Nous récoltons exactement ce que nos ancêtres ont semé en bien et en mal.

C'est en relisant notre médecin/poète dans son recueil intitulé « Flagrants délits », qu'un de ses poèmes m'a rappelé cette légende des maudits d'une bourgade surnommée « le village des damnés » qu'on peut comparer à n'importe quel endroit de la planète. Là où sévit la mystérieuse créature qu'est l'espèce humaine, toute pensée ne peut être que chimérique. Si cette créature est parfaite dans sa composition, qu'en est-il de son raisonnement avec ses préceptes qui régissent le monde ? Je vous invite à lire le courroux de Djaffar, exprimé dans son œuvre qu'il a appelée « un fatras de poèmes pour un monde sans poésie ».

Un régal sur la côte

Bien que m'imaginant à l'avance le constat que j'aurais à faire, je m'arme de patience et décide d'aller voir ce qui se passe à une centaine de kilomètres de mon domicile. En parlant de patience et je pèse bien mes mots, faire la route ne veut pas

dire « circulez... il n'y a rien à voir », car en effet, s'il n'y a rien à voir, « circuler » devient stationner dans des embouteillages sans fin avec tous les aléas que je me dois de taire. Le fameux proverbe « Si la parole est d'argent le silence est d'or », vient me rappeler à l'ordre. Donc, j'ai pris mon courage à deux mains, puis j'ai tracé ma route en direction de la côte ouest.

En compagnie de mon autre moitié qui adore sortir malgré son âge, la suggestion d'un déjeuner en bord de mer, n'est pas tombée dans l'oreille d'une sourde. Je dois dire que ces histoires de sorties ont été souvent la source de petites querelles entre mon épouse et moi. A cause de son caractère typiquement local, elle aime imiter les autres et faire comme tout le monde. Son regard assez positif sur notre mode de vie me donne l'occasion de l'envier. J'aimerais posséder un peu de son caractère et voir la bouteille à moitié pleine. Mais mon pessimisme, peut-être maladif, fait notre différence. Je ne vois rien de bon, sauf quand je suis dans les champs avec mes oliviers pendant la cueillette. En dehors de ça, depuis que je ne bricole

plus, je me contente de garder la maison pendant que les autres sont ailleurs.

Chaque été, c'est le branle-bas de combat avant l'arrivée du mois de Ramadhan prévu cette année pour le 20 ou le 21 Août. L'an prochain, il reculera de 10 jours ce qui donnera une dose supplémentaire à l'assaut des fêtards. Du jour au lendemain, le mois de carême change radicalement l'aspect de la saison estivale pour donner lieu à d'autres occupations plutôt boulimiques. Plus de fêtes, plus de plages, tout se transforme en des veillées nocturnes entre familles ou entre amis. En ce moment, les fêtards essaient de mettre le paquet avant la date inéluctable qui fera taire les klaxons des cortèges nuptiaux etc. J'ai vu des personnes inventer une cérémonie rien que pour imiter les autres, faire la fête en grande pompe.

Les occasions ne manquent pas et les salles des fêtes sont programmées une année à l'avance à des prix incroyables. Il faut voir la limousine louée pour la circonstance, on aurait dit une voiture tirée et rallongée de plusieurs mètres. Parfois, les routes sont si étroites que cela pose un problème, mais il est vite réglé en fonction des idées géniales des

organisateurs. C'est une aubaine pour quelques investisseurs qui envahissent ce créneau porteur dont l'étendue est illimitée. Ça va de la salle des fêtes en passant par le DJ et autres tambourins, aux produits consommables ou non allant jusqu'au petit détail lié à la cérémonie. Une fête réussie est celle qui aura engendré le plus de frais quitte à casser la tirelire, pourvu qu'on fasse parler d'elle. Chez nous l'anormal n'existe pas et pour preuve, un terme nouveau est apparu dans le langage des jeunes : « normal », même dans des situations graves ou extrêmes.

Une fois de plus, je constate que je dévie de mon sujet sans me rendre compte. Il y a tellement de chose à dire que je me surprends à écrire, moi qui n'ai aucune vocation en la matière. Je dois me ressaisir pour reprendre mon sujet du départ que je vais devoir abréger pour ne pas ennuyer le lecteur.

Notre sortie a été une bouffonnerie, ce qui n'est pas l'avis de mon épouse qui l'a trouvée assez bien. En résumé, après le calvaire d'un axe routier d'environ une centaine de kilomètres (deux heures de route), on y est arrivé à l'endroit. Pour stationner, j'ai du

déboursier une somme pour avoir une place sur la voie publique. Ensuite, le choix du restaurant est vite fait car ils se ressemblent tous. Une fois attablés, on nous a présenté un menu, puis on a choisi en bons Kabyles : deux salades de piment, deux mélanges de poissons et une bouteille d'eau minérale bien sûr. Je n'ose pas dire l'addition, elle était aussi salée que ce qu'on a mangé. Une leçon que j'ai chèrement payée d'une légère intoxication et une arête de poisson pourri dans mon gosier. J'ai appris que la meilleure façon de garder le poisson congelé le plus longtemps possible, était de le saler au maximum. J'ai vu de mes yeux des poissonniers stationner leur camionnette frigorifique au bord de la mer, puis pomper l'eau et laver le poisson congelé. C'est une méthode courante chez nous pour arnaquer le client, tel cet émigré qui a payé au prix fort du poisson acheté dans un petit port réputé pour ses prises. Deux heures après, sa voiture puait à distance, le calamar était envahi par la vermine. De retour vers l'endroit où j'ai stationné, ma voiture avait pris, entre-temps, une cabosse. Sur la route, j'ai failli me faire saisir la voiture car j'ai osé suivre d'autres usagers sur la voie de droite qui, paraît-il, est une voie réservée.

Nous sommes rentrés à la maison, ma femme satisfaite d'être sortie et moi content d'avoir osé une ballade. Avis aux amateurs !

Unis dans la désunion ?

Pendant cette période d'été où chacun se met au diapason pour suivre le mouvement effréné des amateurs de plaisirs qu'offre l'été, mes journées se résument en un banal quotidien sans signification. Je ne sors presque pas, non pas à cause d'un empêchement quelconque ou faute de moyens, mais parce que l'environnement et moi sont deux choses diamétralement opposées. En effet, je n'arrive pas à suivre l'évolution du mode de vie qui s'est imposé dans nos us et coutumes depuis quelques années. J'ai cherché sans parvenir à classifier ces nouveaux usages dont nous sommes accablés. Chez nous, le moule de conformité n'existe pas, deux mondes se côtoient, l'archaïque et le moderne. Il suffit de jeter un regard d'un côté ou de l'autre pour passer de l'abondance au dénuement, de la propreté à la

saleté, de la liberté à la servitude etc. Tout est hors normes, n'importe quel exemple a son contraire dans tous les domaines qui régissent notre société. En perte constante de nos valeurs, nous nous recherchons dans un gabarit qui nous sied mal. Alors, tous les excès en tous genres voient le jour et se propagent un peu partout. Ces déséquilibres, tout azimut, entraînent des décalages incroyables entre les membres mêmes d'une seule famille.

Qu'il y ait un déphasage entre l'époux et son conjoint, entre les parents et leurs enfants, lorsqu'ils vivent dans un même pays qui est le notre, cela peut se comprendre à la limite. Qu'il y ait le même déphasage entre un couple, le mari et sa femme, tous deux vivant en Europe, cela me dépasse. J'ai vu arriver un couple proche de ma famille, le mari et sa femme, tous les deux natifs d'ici et ayant émigrés en même temps. L'homme est revenu de France avec une barbe, une gandoura et une chéchia, sa femme était dans une tenue presque indécente. Tous les deux étaient venus rendre visite à ma parente chez qui je me trouvais ce jour là. L'homme avait refusé de toucher la main de sa très proche au motif que c'était interdit par la

religion. Mais sa femme ne s'était pas gênée pour me faire la bise, elle qui n'a aucun lien de parenté avec moi.

Allez comprendre cet autre couple, à l'inverse du premier où c'est l'épouse qui était dans ses habits réglementaires. Elle arrivait d'Espagne où elle avait émigré il y a huit mois pour rejoindre son mari installé là-bas depuis quelques années. Une fois arrivée chez ses parents, son beau frère se vit stopper net pour ne pas lui faire l'accolade, pire encore, même sa main fut rejetée. Aussitôt, le beau frère quitta la maison, suivi par son beau père qui n'avait rien compris de la mutation de sa fille en si peu de temps. Eh bien oui, il doit se passer des choses incroyables ailleurs, dans ces pays qui se disent en avance sur leur époque. Le constat de leur décadence est visible d'ici à travers le comportement de pas mal de vacanciers qui arrivent chaque jour dans nos villes comme dans nos campagnes.

Mon village natal n'échappe pas au dictat de certains jeunes, heureusement très peu nombreux, qui interdisent beaucoup de choses à leurs parents qui refusent de courber l'échine. Il s'en suit une

séparation purement et simplement. A l'inverse, il y a d'autres jeunes, plus nombreux que les premiers, qui font dans les excès à l'exemple des jeunes des pays dit modernes. Eh oui, je ne fais pas exception à la règle qui veut qu'on saute du coq à l'âne. J'étais parti sur un sujet et sans faire exprès, je me suis retrouvé sur un autre à l'image de mon environnement où tout s'entremêle et tout est contradictoire. Je voulais parler de ma ballade d'hier Samedi, début de semaine chez nous, car notre Dimanche c'est Vendredi en attendant le changement qui se fera dans quelques jours. On passera de Vendredi à Samedi qui marquera la fin de semaine. Un schéma qui donne un aperçu sur notre façon de voir les choses. N'est ce pas que chacun est libre de voir son midi selon qu'il a réglé son horloge. La mienne s'étant arrêtée, je ne sais plus distinguer l'heure qu'il est. Je me contente de voguer au pif et à contre-courant en attendant de lâcher prise et suivre mes semblables.

La reine noire de l'échiquier

Le jeu d'échecs évoque pour moi un damier avec ses 64 cases et rien de plus. Pas une seule fois dans ma vie, ce jeu n'a attiré mon attention pour avoir une idée de ce qu'il représente. Tout ce que je sais des échecs, c'est les anecdotes qu'on raconte à propos de la combinaison des 64 cases. Des probabilités mathématiques que chacun reprend à sa façon pour démontrer un niveau d'intelligence. Voici un exemple révélateur de toute la complexité de ce jeu de l'esprit. On raconta l'histoire d'un contrat de travail signé devant un notaire par un riche propriétaire et un ouvrier saisonnier. Ce dernier avait proposé au riche de le payer sur la base d'un échiquier en plaçant un centime dans la première case le premier jour de travail puis de doubler la somme chaque jour dans chacune des cases et ainsi de suite. Le propriétaire, convaincu d'exploiter le pauvre travailleur, accepta la close sans réfléchir. Quelques jours après, il dut déchanter car au fur et à mesure d'une journée supplémentaire, le salaire posait des problèmes. Il finit par épuiser toute sa fortune ainsi que ses biens au profit du saisonnier. Il n'est pas utile d'en faire l'addition car là, n'est

pas mon sujet. Je voulais simplement expliquer les raisons qui m'ont poussé à m'intéresser soudainement à ce jeu dont les origines remonteraient à la nuit des temps. J'ai fouiné sur le web pour en savoir plus sur ce jeu des échecs qui s'est répandu sur toute la planète et qui s'est imposé comme étant une stratégie de joutes cérébrales entre des adversaires qui s'affrontent sur le terrain même de l'intelligence.

En débarquant sur mon blog et après avoir certainement tamisé son contenu, Ornella m'a bombardé de cinquante quatre (54) commentaires sur un total de 346 que j'ai reçus depuis la création de mon blog. A l'instar de ceux qui autorisent les commentaires, j'ai été ravi d'en recevoir autant et c'est avec un grand plaisir que j'ai répondu, via une page, aux premiers commentaires d'Ornella qui n'a pas jugé utile de laisser une adresse sur son passage. Etonné par ce fait inhabituel, j'ai cherché sur le net et j'ai découvert, avec surprise, quelques échiquiers d'Ornella dont les parties étaient terminées et les blogs fermés. Entre temps, vous l'avez compris, elle a lancé une nouvelle partie de jeu dans lequel elle m'a impliqué avec toute la

courtoisie qui lui sied. J'ai été surpris de me voir attribuer le rôle de cavalier à côté d'autres pièces du puzzle formant son échiquier.

Il m'a fallu du temps pour que les premiers traits de l'esquisse de ce jeu se dessinent dans ma tête. Ai-je saisi la règle du jeu ? A cette question, je réponds par la négative et je ne tiens pas à aller bourlinguer dans cette cour réservée aux initiés, au risque de passer pour un bouffon. Aussi, pour le moment, je me contente d'observer la scène qui se joue entre les « antagonistes », en tant que spectateur et non pas acteur comme l'a voulu Ornella, la reine de l'échiquier. A-t-elle choisi le bon jockey ? Je ne le pense pas car là non plus, je n'ai aucune expérience en ce qui concerne les courses au sens propre ou au sens supposé du virtuel. Même si je devrais, malgré ma méconnaissance du jeu, être engagé dans une partie comme c'est le cas, je crains de ne pouvoir poursuivre et d'abandonner le jeu avant d'être défait. Pour ne pas décevoir la reine de l'échiquier, j'ai accepté le rôle qu'elle m'a attribué car elle mérite tous les égards. J'ai appris que le cavalier change de couleur à chaque coup et c'est la seule pièce qui peut passer par-dessus une autre. C'est,

paraît-il, une pièce capable de menacer et d'exécuter des attaques simultanées, ce qui n'est pas mon cas vu mon âge. Une invite est lancée aux amateurs des exercices, ô combien enrichissants, de la faculté de penser et celle d'imaginer, pour aller voir du côté de l'Echiquier virtuel d'Ornella⁷¹ (voir mes liens), ce blog qui mérite de figurer parmi le top mais qui ne l'est pas pour le moment. Les robots qui calculent le BR sont des machines capricieuses, sûrement intelligentes, logiques mais pas rationnelles car elles passent à côté de la raison.

Cap Matifou, l'autre village

Pourquoi l'autre village ? Parce que j'y ai vécu les deux tiers de ma vie dont les souvenirs sont aussi forts que ceux de mon village natal. Dans les deux cas, il y a la face et le revers de la médaille. Ironie du sort, l'ordre des choses s'est renversé, ce qui était la face de la médaille est devenu l'envers et inversement. Je ne sais par quelle magie, le monde archaïque d'autrefois s'est modernisé dans nos

villages de Kabylie et paradoxalement, la célébrité de cette région côtière de renom a sombré dans la désuétude. « Il ne restera dans l'oued que ses galets, dit un proverbe de chez nous » et c'est ce qui se passe dans cet autre village appelé, jadis, Spounta qui est cette pointe de la rive méditerranéenne formant la baie d'Alger. L'actuel Bordj el Bahri (Ex Cap Matifou ou Spounta) est appelé aussi Bounta dans la phonétique de quelques rares autochtones qu'il faut chercher à la loupe. Spunta c'est de l'Italien qui se prononce Spounta et qui veut dire la pointe.

Je suis arrivé ici en 1963 et j'ai beaucoup appris sur ce village côtier à travers des récits et témoignages authentiques de personnes que j'ai connues. Le destin du Cap Matifou ainsi que ses environs est lié à bien d'autres contrées s'étendant de l'est à l'ouest du pays.

Depuis Tamentfoust devenue Rusguniae (sœur jumelle de l'antique Tipaza et Icosium), en passant par La Pérouse puis de nouveau Tamentfoust, cette région a perdu sa légende ainsi que sa beauté. Les vestiges historiques croulent sous le béton et il n'est pas exagéré de dire que de somptueuses villas

ont poussé sur les ruines mêmes de l'antique Romaine. L'ancienne ville est, désormais, enterrée par le cours de l'histoire mais il restera toujours, le temps que cela durera, quelques souvenirs que de nombreux sites et blogs se chargent de nous rappeler avec nostalgie.

Je n'ai pas la prétention de verser dans l'histoire de ce bout de terre pointant dans la mer, là n'est pas mon domaine, mais de faire le parallèle avec le sort d'un éclopé qui refuse d'abandonner ses terres malgré toutes les pressions d'un environnement hostile qu'il subit. L'article que j'ai intitulé « le dernier des mohicans », résume le triste destin d'une région ayant subi plusieurs soubresauts et changements parmi les bons, les moins bons et les mauvais. « L'incroyable hasard » est aussi un article sur un fait assez troublant que j'ai croisé fortuitement. Il s'agit, pour moi, d'un cas embarrassant dans la mesure où je me retrouve encombré d'une vieille voiture de 1991. Elle m'occupe un espace et je ne sais quoi en faire par acquis de conscience.

Cliquer sur les titres pour voir les articles.

Saint Pneu

A quoi peut servir un pneu ? D'aucuns répondront que le rôle principal d'un pneu, est de permettre à une jante de mieux rouler. J'imagine que sans cet accessoire, ô combien important, un véhicule n'ira pas loin sur les jantes. Mais le pneu a d'autres utilités que, seuls quelques visionnaires, ont découvertes depuis quelques années. Par la suite, des éclairés ont fait une autre découverte, celle du CD (Disque compact) qui, même s'il ne roule pas, il a la même forme que son rival. Ces deux alliés ont le même pouvoir et jouent le même rôle dans deux domaines différents.

Voici le point de vue que j'ai relevé dans « flagrants délits » écrits par notre médecin/poète où on peut lire en post-garde ceci : Chevauchement des signes cabalistiques : Sur nos terrasses il y a autant de paraboles que de pneus suspendus. Signe des temps : Les premiers reçoivent publiquement des hallucinogènes, les seconds en émettent

sournoisement. Nous sommes passés de Saint Augustin à Saint Pneu.

Saints Pneus ! Protégez-les. Un « ustadh » (comprendre professeur), ayant fini de construire sa maison, y mit un pneu sur la terrasse. Malin qu'il était, il le plaça à l'angle de telle sorte qu'on le voit difficilement. A la réflexion sur le sujet, il rétorqua que l'idée est de sa mère. Œdipe dictateur !

Djaffar n'a pas cité le Saint CD suspendu au rétroviseur pour éloigner le mauvais œil. Malgré la présence des Saints Pneus sur le véhicule, on n'hésite pas à rajouter d'autres gris-gris pour que l'effet soit garanti. A côté de tout cela, il y a les talismans qui restent discrets puisqu'ils sont portés sous les vêtements ou cachés un peu partout.

Depuis la main de fatma dont les origines remonteraient à très loin, ces superstitions représentées par divers accessoires, vont toutes dans le même sens et visent le même chiffre (cinq).

En effet, les numérations hindous ou arabes par opposition aux chiffres romains qui n'ont pas de zéro, possèdent ce dernier qui peut être nul ou important selon sa position. Donc, le chiffre de la

main (Cinq ou Khamsa) hindou s'écrit comme le zéro d'où le pneu, les disques ou tout ce qui est en forme de cercle. Les amateurs du fétichisme n'ont que l'embarras du choix en attendant de voir des pneus entourer leurs cous en guise de colliers.

Le dernier des mohicans

Celui qui s'est comparé au dernier des mohicans, est le seul entêté parmi sa nombreuse famille, à demeurer dans cette ferme qui fut, jadis, une exploitation agricole de renom. Un voisin oculaire m'a appris qu'un chou de 18 kg, rien que ça, avait été cueilli dans cet endroit devenu, aujourd'hui, une décharge publique. Cette récolte miraculeuse fit la une de la presse dont le vieux garde, en souvenir, une coupure d'un journal de l'époque. Comment cette ferme s'est-elle métamorphosée à ce point et pourquoi l'unique boiteux d'une grande famille d'aristocrates, est-il encore là. Isolé du monde extérieur, il s'est résigné à une vie de reclus dans ce qui reste de cette exploitation d'une

trentaine hectares. Quelques vestiges d'arbres plus que centenaires, hantent les lieux. Tels des fantômes au milieu de la ferme, dans une petite forêt réservée, autrefois, à la chasse ou aux ballades équestres, ces troncs d'arbres sont là pour témoigner d'un passé riche et prospère. Du domaine luxuriant qu'il fut, il ne reste que les débris d'une résidence et le spectre des revenants avec lesquels, le dernier des mohicans vit en parfaite symbiose. On peut facilement imaginer à travers les vestiges, ce qu'était cet endroit avant qu'il ne cède à la furie dévastatrice des ennemis de la nature.

Les derniers occupants des lieux étaient, à l'origine, deux enfants orphelins recueillis par l'assistance publique, un garçon et une fille qui finirent par se marier. Ils donnèrent naissance à des garçons et des filles dont le parcours fut des plus brillants. Faisant partie de l'élite méditerranéenne, cette famille était un exemple d'une réussite extraordinaire. C'est une histoire d'une famille digne des plus beaux feuilletons qui a tourné court à une époque où les espoirs étaient encore permis. L'éclaté de ce scénario garde encore, malgré ses

déboires, les signes caractéristiques des gens de la haute société. Il était l'époux d'une illustre dame avec laquelle il eut deux garçons qu'il ne reverra jamais depuis leur départ à l'étranger. Aujourd'hui, lui-même ne sait pas ce qu'est devenue toute sa famille ayant exilé depuis fort longtemps vers d'autres horizons. Cet « indu » occupant de ces lieux maudits par le cours de l'histoire, tient à finir ses jours dans sa ferme dont il partage le même destin. Cet homme que la vie prédestinait au meilleur, s'est résigné à son triste sort et continue à partager les soubresauts que subit sa terre couverte de détritrus.

Là bas, dans ce lieu où l'on vient pour décharger les ordures, tout le monde doit se taire, il n'y a que les bennes de camions et les meutes de chiens errants qui parlent. Ce n'est, malheureusement, qu'un triste constat à l'image de bien d'autres exemples, qui sont légions un peu partout. Cela se passe à une époque qui se veut moderne puisque, plus haut, à quelques dizaines de mètres, les guirlandes et autres ornements sont suspendus pour rappeler la saison estivale, du tape à l'oeil comme si l'habit faisait le moine. Chez nous, on dit à peu près ceci «Qu'en est-il à l'intérieur de celui qui se drape des

plus belles parures». Les inspirés qui ne manquent pas de génie, donnent un aperçu de leur talent en appliquant à la lettre la fameuse devise « Il faut de tout pour faire un monde » et en effet, il suffit d'un regard pour passer de l'archaïque au moderne et inversement.

Le Panaf 2009 et moi

Aujourd'hui 5 Juillet, ce chiffre symbolisant les cinq doigts de la main, protection garantie contre le mauvais œil, vient me rappeler que je suis inscrit à l'état civil un 5 Juillet de l'année 1942. Cette date qui ne passe inaperçue, puisque c'est aussi l'anniversaire de l'Algérie, figure sur mon profil mais elle reste à vérifier. En effet, ma mère s'était bien souvenue du jour de semaine de ma naissance et cela ne correspond pas à ce que donne le calendrier perpétuel. De toutes les façons, ça n'a aucune importance puisque cette histoire de calendrier n'est qu'une convention faite par les hommes.

Quelqu'un répondait, toujours mais naïvement, qu'il serait né pendant les moissons, l'année où il avait neigé en plein mois de juillet ! Voici une bonne référence qui me renvoie au premier festival panafricain, comme celui d'aujourd'hui, à part que j'ai vieilli de 40 ans. Donc, entre ce premier festival de 1969 et le panaf 2009, la comparaison ressemblerait à celle qui me séparent des mes vingt ans. Je me souviens de cette époque où la télévision française s'était déplacée, avec tout son arsenal à Alger, pour couvrir l'événement qui fut une réussite totale. On assistait pour la première fois à une retransmission en couleurs sur des écrans installés pour la circonstance, le temps du festival, dans quelques artères d'Alger. Elle était magnifique, cette époque où bien des célébrités africaines, à l'image de Myriam Makéba, firent un tabac tout au long du défilé.

La culture d'hier n'a rien à voir avec celle d'aujourd'hui et pour preuve, cet exemple de publicité sur des marques de cigarettes fumées par des cow-boys ou des célébrités. Bien des gens aimaient s'identifier à ces grandes stars pour fumer les mêmes cigarettes et ce n'est pas pour

autant qu'il y avait plus de maladies. La pipe qui rajoutait à l'allure de ces gens qui laissaient sur leur passage l'odeur d'un tabac célèbre, se fait rare sinon inexistante quelque part. Les produits naturels ont cédé leur place à d'autres produits plus dangereux, vecteurs de maladies en tous genres. La voiture de l'époque, est remplacée par l'automobile dont les performances grimpent avec le nombre d'accidents.

Entre le confort d'aujourd'hui, si on peut l'appeler ainsi, avec ses retombées et l'inconfort d'hier avec sa simplicité, le choix serait difficile à faire. Sans vouloir verser dans la nostalgie d'un passé récent, je voulais simplement dire qu'il serait absurde de tenter une comparaison entre le premier festival panafricain de 1969 et le panaf 2009. A cette époque, j'étais jeune, bien portant, ma tête pleine de rêves et d'espoir, tout me prédestinait à un avenir meilleur. Au fil des années et au fur et à mesure, les maux d'une vieillesse prématurée, firent leur apparition. Ma santé devint vulnérable, mes rêves s'estompèrent devant les cauchemars et mes espoirs s'évanouissent doucement mais sûrement. Voici, grosso modo, le schéma

symptomatique d'une époque donnée. Il reste à souhaiter aux générations futures, un avenir qui n'aura pas à subir ce genre d'épopée particulière.

A l'occasion de ce carnaval, je voulais présenter cet article hier mais la connexion, comme toujours, m'a joué un tour de passe-passe. Comme il n'est jamais trop tard pour bien faire, le voici aujourd'hui avec un jour de retard. « Koul aâta fiha khir » dit notre proverbe qui donnerait la traduction suivante « Chaque retard est bénéfique », à l'inverse de « The time is money ». A chacun sa méthode et s'il fallait choisir, j'opterais pour cette devise qui dit « qu'il faut battre le fer tant qu'il est chaud ou celle-ci « il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on doit faire le jour même ». A bon entendeur...

Le sacrifice d'un père

J'ai encore devant mes yeux cette image de ce vieux Monsieur venu rendre visite à mon père durant les années 50. Ils étaient de bons amis et s'étaient rencontrés au sud pendant une compagnie de

dattes. A chaque saison, mon père rejoignait M’Raier su sud de Biskra pour aller travailler chez un négociant à qui il faisait des petits travaux de comptabilité. Son ami, originaire de la vallée de la **Soummam**, allait de même pendant la saison pour se faire un peu d’argent.

Ce jour là, cet ami était venu voir mon père au village et les retrouvailles furent conviviales. A cette occasion, mon père invita deux autres proches parents pour partager le repas spécialement préparé à l’attention de son ami de longue date. Ils étaient quatre personnes (quinquagénaires) à discuter de tout et de rien, abordant plusieurs sujets. Je me souviens de ce vieux Monsieur qui rappela à mon père son histoire que les deux parents conviés ne savaient pas. J’écoutais son récit avec une émotion et une peur que seul, pouvait ressentir l’adolescent que j’étais. Aujourd’hui même, j’ai la chaire de poule rien qu’à l’évocation de ce douloureux souvenir de cet homme que j’ai entendu de mes oreilles. Une tragédie qu’il raconta avec les larmes aux yeux et la voix tremblante dont l’écho me parvient encore.

Il devait avoir une douzaine d'années quand son père, devenu aveugle, le prenait avec lui pour servir de guide à travers la campagne. Durant toute sa vie, son père ne faisait que parcourir les villages à dos de mulet chargé d'épices qu'il vendait pour vivre. Plus tard, ayant vieilli et ayant perdu la vue, son fils l'aidait à se repérer en lui décrivant l'endroit où ils se trouvaient quand il le lui demandait. Connaissant parfaitement les régions environnantes qu'il avait sillonnées une multitude de fois, il décidait de la direction à prendre.

Ce soir là, il se faisait tard et il fallait atteindre le prochain village pour y passer la nuit. Il y avait deux chemins, le plus long n'arrangeait pas le vieux car la tombée de la nuit était proche. Donc, il décida d'emprunter un raccourci, un sentier traversant une forêt réputée dangereuse car un lion hantait les lieux. Le vieux le savait bien, mais il fit le choix de ce chemin pour arriver à temps.

Il avait pour habitude de faire monter son fils derrière lui, leur monture était assez robuste pour supporter leur charge ainsi que la petite marchandise. A mi-chemin de la forêt, le mulet s'arrêta net et refusa d'avancer. Le vieux avait

compris que sa bête avait flairé quelque chose et il demanda à son fils de scruter les alentours, s'il n'y avait pas un boeuf ou un autre animal. Lui, savait parfaitement qu'ils avaient à faire à un lion mais pour ne pas inquiéter son enfant, il lui dit de ne pas avoir peur s'il voyait un « taureau rouge ». Le petit répondit à son père qu'il n'y avait rien et qu'il ne voyait que des buissons.

Alors, il demanda à son fils de passer devant lui, ensuite tenant la bride de ses deux mains, avec son petit entre ses bras, il secoua son mulet tout en lui donnant des coups d'étriers au ventre. Le mulet complètement affolé, partit à toute vitesse et après un court moment, le vieux demanda à son fils de regarder derrière s'ils n'étaient pas poursuivis par l'animal. En retournant sa tête, l'enfant vit le fauve foncer sur eux à quelques distances. Ignorant le danger à cause de son jeune âge, il lui fit savoir qu'un gros animal était trop près derrière. Son père lui recommanda de bien s'accrocher pour ne pas tomber et de dire aux villageois, qu'ils avaient été attaqués par le taureau appartenant à la famille « **Ighil Izem** ». Ce nom qui veut dire le versant du lion en kabyle, le vieux l'avait inventé pour ne pas

angoisser son enfant et pour que les villageois comprennent de quoi il s'agissait.

Pour sauver son fils, il lâcha prise dès qu'il sentit la bête arriver sur eux. L'enfant s'accrocha sur le dos du mulet qui fonça sur le sentier menant tout droit au village. A son arrivée, le petit, tout en sanglots, lança des cris en répétant que son papa avait été attaqué par le taureau de la famille **Ighil Izem**. Les villageois avaient compris la situation et immédiatement, ceux qui possédaient un fusil partirent au secours du vieillard qu'ils connaissaient bien.

A l'approche des lieux, ils lancèrent des cris et ne tardèrent pas à voir le fauve s'acharner sur sa proie en la traînant vers les buissons. Ils tirèrent des coups de feu pour faire fuir le lion qui abandonna le pauvre vieux complètement malmené. Les secouristes le transportèrent dans un état lamentable mais encore en vie, jusqu'au village où il rendit l'âme. Cette tragédie réelle et connue dans la région, fut reprise par un ami lors d'une dissertation ayant comme sujet « **un fait émouvant à développer** ». Le professeur ne se donna même pas la peine de noter la narration de mon

ami, jugeant le récit invraisemblable et portant vrai.

La vérité vue par un marginal

Lorsqu'on lui demandait où il allait, il répondait toujours, qu'il partait à la recherche de la vérité ? Salah était un marginal, totalement différent des autres. Il vivait dans son monde que personne ne pouvait comprendre. Ses paroles paraissaient absurdes mais pouvaient avoir un sens philosophique à condition de savoir les décortiquer. A chaque question qu'on lui posait, il répondait par des énigmes dont lui seul avait le secret. Ce jour là, je l'ai surpris en plein monologue alors qu'il était seul. Assis à l'ombre d'un frêne, il scrutait l'horizon comme s'il s'adressait à quelqu'un en joignant à sa parole des gestes de ses deux mains. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander à qui il parlait. Il me répondit qu'il ne fallait pas le déranger dans son colloque, car il était en conversation avec la reine des constellations ?

C'était une occasion qui s'offrit à moi pour en savoir un peu plus sur ce personnage mystérieux et énigmatique. Il se confia et m'expliqua que son expérience remonte au début de son adolescence, quand pour la première fois, Salah se posa la question : et s'il n'y avait pas ce monde ? Il fut saisi par une bouffée de chaleur qui l'envahit instantanément des pieds au cou, puis sa tête n'existait plus comme si elle lui fut ôtée brusquement et il ne restait plus que le noir du néant. Pendant ce laps de temps, où il n'était plus de ce monde, exactement comme s'il sombrait, subitement, dans une anesthésie générale, il resta debout dans la même position sans tomber.

C'était pendant la période de fenaison. Ce jour là, avec son camarade du même âge, ils avaient décidé d'en finir avec une parcelle d'herbes qu'il fallait couper. Salah tenait entre mes mains une faux et s'apprêtait à l'aiguiser, lorsqu'il fit sa première expérience de « ne pas être ». Quand il reprit conscience, comme s'il revenait d'outre tombe, il lâcha sa faux par terre, lança des cris terrifiants, puis courut de toutes ses forces en direction de sa maison. Son compagnon, surpris par ce qui venait

de lui arriver, le suivit de quelques pas en l'appelant de toute sa voix. Salah l'entendait mais il était déjà loin. Sa mère, qui était à la maison située à quelques centaines de mètres en haut d'une colline, courut à sa rencontre. A mi-chemin, il se lâcha dans ses bras en plein cimetière bordant le sentier, incapable de dire quoi que ce soit, il ne souffla pas un mot mais entendait sa mère, dans un semi coma, faire des prières. Une épreuve difficile à surmonter pour le jeune adolescent qu'il était, n'ayant connu d'autres univers que son village et ses environs.

Pendant les premiers jours qui suivirent, il fut dans un état second avec des troubles de conscience. Tel un objet végétatif et non pas une personne, enroulé dans son petit burnous, il ne répondait à personne. Il était dans une coquille qui n'était pas la sienne mais une chose simplement. Salah décrit cet état qui lui était indifférent, sans angoisse ni peur, sans aucun intérêt pour la vie, étranger à tout ce qui l'entourait. Il n'était plus là et il n'était pas ailleurs non plus, ne ressentant aucune douleur ni sensation, une situation bizarre qu'il venait de vivre pour la première fois.

Quelques temps après, il retrouva, petit à petit, ses esprits comme avant la crise et fut dans un état normal pendant quelques années. Puis un jour, il refit le même épisode nettement moins aigu que le précédent. Ensuite, d'autres épisodes suivirent de plus en plus décroissants, de moins en moins accentués, allant jusqu'à disparaître totalement. Après cela, il fut très bien dans sa peau sans ces affres qui avaient fini par le hanter. La chose qu'il vivait intérieurement, lui fit prendre conscience que ce qui l'habitait avait quelque chose de particulier. Il se tranquillisa en pensant que, peut-être, tout le monde ressentait le même phénomène mais ne le montrait pas.

Et pour revenir à l'éternelle question sur cette vérité s'il l'avait rencontrée ou pas encore, il me répondit qu'il l'avait bien trouvée mais elle n'est pas accessible à l'espèce humaine. Il rajouta que, seuls les animaux et les végétaux connaissent cette vérité et que celui qui en doute, n'a qu'à s'adresser aux deux règnes en question. Par cette réponse, il me dressa un barrage pour clore la discussion.

Sacrée jalousie !

Un vieil adage bien de chez nous ne dit-il pas, c'est la jalousie qui a anéanti « Laarach », c'est-à-dire les régions. Il y a plusieurs types de jalousie, deux sont totalement opposées mais vont dans le même sens. Si le premier cas est constructif, le second est, par contre, destructeur. Il y a ceux qui se réfèrent au premier cas pour en faire une motivation et il y a les autres. Les premiers essaient d'imiter les meilleurs sinon de faire plus, ce qui est un bon exemple de réussite. Les seconds, plus nombreux et pleins de rancœur, ne reculeraient devant rien pour tenter de détruire ceux dont ils sont jaloux. Quitte à s'autodétruire eux-mêmes, ils feraient tout pour rabattre les autres et les réduire à leur plus simple expression. Vouloir à tout prix casser son proche ou son voisin, ne peut que nuire et c'est cela qui fait l'échec de bien des sociétés.

La jalousie est quelque chose d'innée chez toute personne et c'est normal, la nature en a voulu ainsi. Je me souviens de ma jalousie d'enfant envers ma sœur cadette de deux ans, en qui je voyais mal le partage de mon espace avec nos parents. Dans ma

petite tête d'enfant innocent, je m'imaginai que ma sœur cadette était issue de parents autres que les nôtres, ce qui revient à dire qu'un objet quelconque pouvait représenter son papa ou sa maman. Aujourd'hui, malgré l'espacement des naissances et l'évolution dans le domaine éducatif, il n'en demeure pas moins que l'enfant, même préparé, éprouve au fond de lui-même quelque chose que lui seul ressent. Loin de vouloir verser dans la psychologie de l'enfant, ce n'est pas mon domaine et je suis assez vieux pour m'y intéresser, mais dire simplement, ce que j'ai constaté en observant ma petite fille. Il y a entre nous deux une complicité qui s'est installée, et j'essaie de comprendre la malice sournoise qu'elle cache au fond d'elle-même. J'ai remarqué que cette charmante enfant est jalouse d'un fœtus dans le ventre de sa mère.

Toutes ces choses complexes, relevant du domaine du psy et réservées aux spécialistes, ne me concernent pas. Néanmoins, ce que j'ai envie de dire, c'est pourquoi les adultes ne contrôlent pas cet instinct de jalousie et pourquoi, au nom de cette tare, on se donne des coups de toutes sortes.

L'exemple de cette anecdote est révélateur de cette maladie, ô combien méchante.

Il était une fois, deux meneurs opposés au régime du roi, qui furent convoqués par ce dernier qui leur fera la promesse d'exécuter tout ce qu'ils allaient lui demander. C'était, leur dit-il, pour les récompenser du mérite de leur conduite envers le royaume. Sachant leur jalousie morbide et voulant les détruire, il leur posa une condition avant de formuler leurs vœux. Que la demande soit faite par l'un ou par l'autre et que le second aura le double du premier. Leur jalousie était si forte, qu'ils se regardèrent en chiens de faïence pendant un moment, puis hésitèrent tous les deux à passer leur commande. Qui des deux voudra accepter la moitié de ce que recevra l'autre, fût-elle une grosse fortune ! Une aubaine à saisir se dirent-ils, mais dans leurs têtes, l'un et l'autre ne pouvaient admettre que son semblable et proche allait empocher le double de la récompense. Alors, le plus malicieux et le plus envieux, décida de passer à l'action et demanda la crevaision d'un œil, sachant que son compagnon aura les deux yeux crevés. Tant pis se dit-il, s'il devenait borgne pourvu que son

prochain devienne aveugle. Voilà où mène la jalousie destructrice qui a fait des ravages et continue de sévir de nos jours. Le constat est visible sur le terrain et les exemples sont multiples.

Le français correct !

Lors d'une navigation sur le net, j'ai découvert un poussin de blog, à peine sorti de l'œuf, qui posait la question suivante :

« Quatre mots de la langue française peuvent être masculins au singulier et féminins au pluriel. Les connaissez-vous ? »

Tout d'abord, Je tiens à souhaiter la bienvenue sur Over-blog à l'auteur de cette question pertinente sur la complexité de la langue française. En effet, personnellement, je m'y perds souvent dans toutes les tournures de cette langue dont la maîtrise m'est inaccessible, s'agissant de rédiger en français tout

en pensant kabyle. Trop compliquée pour moi, j'essaie de faire de mon mieux pour exprimer mes idées. Au nouveau venu parmi nous, qui n'est autre qu'un kabyle comme moi, j'ai rédigé ce commentaire en guise de réponse :

Bien que n'ayant pas eu cette chance de poursuivre une scolarité normale, ton test de connaissances m'interpelle. Ayant été privé de ce droit, je ressens un désir inexpliqué de combler ce manque, malgré mon âge, en m'intéressant à tout ce qui se rapporte au savoir. Je voudrais tant apprendre et toujours apprendre. Alors, que dois-je répondre à cette question sur les règles grammaticales de la langue française, trop compliquée dans sa forme et très riche dans sa composition.

Si on prend l'exemple du mot **Gens**, on constate que le collectif pluriel est du masculin : **Tous les gens querelleurs** (La Fontaine). **Quels sont ces gens** ? (J. Romains). Cependant, précédé immédiatement d'un adjectif qui n'a pas une forme unique pour les deux genres, il veut au féminin tous les adjectifs placés avant lui, mais les mots placés après lui et dont il commande l'accord se mettent au masculin : **Toutes les vieilles gens, se sont les meilleures gens que j'aie**

connus. J'écris pour ces **petites gens d'entre lesquels je suis sorti** (G. Duhamel), **Quelles que soient ces vieilles gens**, je veux m'occuper d'eux. Les adjectifs qui ne précèdent **gens** que par inversions restent au masculin : Instruits par l'expérience, les **vieilles gens sont soupçonneux.**

Gens suivi de la préposition **de** et d'un nom désignant une qualité, un état, est du masculin : **de nombreux gens** de lettres, de finances, de mer etc.

Un macchabée omniprésent !

Cet article a puisé sa source dans les contes fantastiques du terroir, remis au goût du jour.

Croire à un don d'ubiquité quand la personne est vivante, c'est déjà un canular difficile à gober. Que dire quand il s'agit d'une personne décédée, qui a ce don de se déplacer outre-tombe et même de parler aux vivants ! Cette histoire abracadabrante, je l'ai vue diffuser sur une chaîne de télévision en manque de programmation, qui a déplacé son

équipe pour faire un reportage sur ce bourg perché sur le flanc d'une colline contemplant, sans se lasser, l'horizon azuré d'une mer s'étendant à l'infini. Alors, tout est bon pour ce montrer face à l'écran et raconter n'importe quoi. Ce qui est choquant, c'est que ce reportage avait pour but de couvrir une cérémonie de remise de prix aux lauréats et lauréates du bac, par quelques organisateurs de ce bourg célèbre par sa proximité avec la mer.

Que Jacqueline, qui reste très attachée à cette rive de la méditerranée, m'excuse si je vais devoir citer nommément cette localité où l'étranger est mal perçu à cause d'une jalousie morbide de ses habitants. Allez comprendre pourquoi, ils ont choisi un terrain vague retiré du village, pour organiser leur fiesta et allez savoir pourquoi, la majorité des filles lauréates du bac n'étaient pas présentes. C'était le père ou le tuteur qui était là pour recevoir le prix suivi d'une accolade entre hommes. Quelques vieilles femmes, à peine visibles pour la caméra, observaient d'assez loin la scène. Parmi les orateurs, il y avait une personne qui n'a pas lâché le micro, allant jusqu'à étaler toute une romance pour

donner plus d'importance à son discours, il dira que Jedimouh (son village) a donné les meilleurs intellectuels de toute la région.

Après la cérémonie, l'équipe de cette télévision en mal d'inspiration, s'est déplacée vers le mausolée de Sidi Walou, (le saint marabout). Le caméraman fit tout son possible pour mieux fixer les murs couverts de mosaïque et autres ornements ainsi que le sarcophage couvert de tissus en tout genre. Ensuite, l'orateur entama le récit du jeune garçon qui arriva à l'âge de 10 ans sur les lieux où il fut pris en charge par une personne du hameau. Quelques années plus tard, l'enfant devenu adulte se révéla clairvoyant. Avant de décéder, enchaîna l'orateur, il demanda à être enterré à l'entrée de Jedimouh là où accédaient les ennemis qui arrivaient par la mer. Depuis ce jour, aucun ennemi n'osa franchir le territoire de ce hameau car le mort les refoulait du fond de sa tombe.

Quelques temps après, des gens étaient venus pour le déterrer et l'emporter avec eux pendant une nuit. Après cela, les hommes de Jedimouh décidèrent d'aller à sa recherche, un périple qui ne fut pas sans peine, mais finirent par le retrouver enterré dans

un autre village très loin de là. A la tombée de la nuit, ils déterrèrent le cadavre puis le ramenèrent à son endroit où il reprit sa place. Une fois de plus, il fut encore déterré et repris par les mêmes personnes qui jurèrent que Sidi Walou resterait chez eux pour toujours. Après cela, les gens de Jedimouh se concertèrent et une décision unanime fut prise, ils se devaient coûte que coûte de récupérer leur saint, cette fois avec fracas s'il le fallait.

Alors, ils n'hésitèrent à aller réclamer, publiquement, la dépouille de leur saint adopté par le village. L'affront fait à leurs adversaires faillit mal tourner, si ce n'était le miracle qui se produisit sur le champ : Le mort cria de sa tombe pour dire aux belligérants d'arrêter leurs querelles, qu'il allait se diviser en deux et qu'il n'était pas nécessaire de le déterrer puisque sa doublure se trouvait aussi à Jedimouh. Le narrateur dira qu'en effet, au même instant, le saint était omniprésent dans les deux tombes. Voilà pourquoi, enchaîna l'orateur, deux mausolées furent construits dans les deux villages, adoptif et natal.

La meilleure est cette phrase du conteur qui conclut avec ces mots : « Que notre Sidi Walou me pardonne si j'ai commis quelques erreurs dans mon récit ».

Ce genre d'histoire existe un peu partout, c'est pourquoi, des individus se rivalisent pour avoir le plus prestigieux des saints omniprésents en deux endroits devenus des lieux de culte d'un autre âge. A l'aube du troisième millénaire, ce village qui se vante d'avoir donné les meilleurs intellectuels de toute la région, se permet le luxe d'un reportage pour couvrir deux événements diamétralement opposés, celui du savoir et le jubilé de leur vénéré marabout.

Ces illustres inconnus ?

La célébrité est comme un habit qui peut être taillé sur mesure à qui on veut. Il suffit de plaire aux couturiers, qui de fil en aiguille, peuvent vêtir le plus dénudé qui soit. A l'inverse, il y a des personnes qui se sont donné beaucoup de peine à tisser un habit que d'aucuns essaient de tacher. Des

gens, à qui une djellaba irait mieux qu'un trois pièces, se sont retrouvés avec une garde-robe dont ils ne savent même pas s'en servir. Par contre ceux qui méritent les plus beaux habits n'ont que leurs modestes vêtements qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes.

Pourquoi me suis-je égaré dans cet aspect de fringues, alors que je devais citer deux grandes personnalités peu connues ou bien occultées. Sans mon ami Tabèche, encore lui, j'étais peu au courant de ces illustres personnages d'une époque remise au fond d'un tiroir que Guy Pervillé a décidé d'ouvrir.

Voici donc quelques notes sur ces deux citoyens de Beni Yenni qui fut, autrefois, un douar faisant partie de la commune mixte de Fort National.

Les Ath Yenni n'ont pas donné que des Mammeri, des Idir..., la liste sera longue, ils ont donné toute une pléiade d'intellectuels, les uns connus, d'autres oubliés de l'histoire. Je me souviens de mon premier instituteur nommé Radjah Naafa qui venait de Beni Yenni chaque matin et repartait le soir avec sa monture, une jument presque bleue, car il n'y avait pas encore de piste chez nous, c'était en 1949.

Rabah ZENATI naquit en 1877 à Taourirt El Hadjadj, commune de Beni Yenni, il décéda à Constantine le 15 Octobre 1952. Instituteur en 1903 puis journaliste, cofondateur de la Voix des Humbles, fondateur et animateur de la Voix indigène de 1929 à 1947 devenue la Voix Libre de 1947 à 1952. Il fut partisan acharné et lucide de l'assimilation.

Né dans une famille de petits fellahs, Rabah Zenati passa par l'École Normale de Bouzaréa de 1892 à 1895. Toute sa carrière d'instituteur se situa dans les régions d'Aguemoune à Guergour, Ikhelidjen dans la vallée Soummam et à Constantine de 1903 jusqu'à sa retraite en 1928.

Il participa en 1922 à la fondation de la Voix des Humbles (bulletin de l'association des instituteurs indigènes) dont il deviendra le secrétaire général en 1925. En 1924, il participa, également, à la fondation de l'Amicale des citoyens français d'origine indigène, lancée à Constantine par le docteur Taïeb Morsly, il sera le vice-président de cette fondation en 1930.

Au printemps de 1929, il quitta la Voix des Humbles pour fonder la Voix indigène (journal d'union franco musulmane et de défense des intérêts indigènes). En 1933, il fut élu secrétaire général du Comité de défense des libertés indigènes.

Entre 1937 et 1940, il publia de nombreux articles dans le Républicain de Constantine. En 1938 il publia Le problème algérien vu par un indigène dans les Renseignements coloniaux, ce supplément à l'Afrique Française fera l'objet d'un tirage à part. Ensuite, sous le pseudonyme de Hassan, il écrivit Comment périra l'Algérie Française. En 1944, il publia Bou El Nouar, un roman qui obtiendra le grand prix littéraire de l'Algérie. Le 12 février 1947, il changea le titre de son hebdomadaire qui deviendra la Voix Libre et paraîtra jusqu'au 6 novembre 1952. De plus en plus, isolé et très seul depuis la mort en 1949 de son fils Akli, bâtonnier, il pressentit nettement le drame de l'Afrique du Nord qui se trouvait dans une situation révolutionnaire caractérisée. Officier de la Légion d'honneur, il mourut désespéré en octobre 1952.

Belkacem IBAZIZEN naquit le 17 mai 1897 au village Ait Laarba, décédé à Paris le 10 novembre 1980, il fut avocat à Paris, Tizi Ouzou et Blida. Conseiller général d'Alger de 1949 à 1953 puis conseiller d'état, sa carrière fut le meilleur exemple d'une réussite exemplaire. Natif d'une famille d'instituteurs, il ressentit très jeune, sous l'influence de son père et de ses premiers maîtres, une profonde attirance vers la culture.

Mobilisé en 1917 dans un régiment de tirailleurs, élève officier volontaire pour le front, il défendit la France jusqu'en 1918. Démobilisé en 1920, il s'installa à Paris pour y suivre des études du droit et des lettres. Avocat stagiaire au barreau de Paris de 1924 à 1928, il exerça de 1929 à 1939 à la cour de Tizi Ouzou dont il fut en 1937, le premier bâtonnier kabyle. Remobilisé en 1939 dans les Tirailleurs, puis affecté aux affaires militaires musulmanes, il reprit sa profession d'avocat à Blida après l'armistice.

Pendant l'été de 1942, il rendit visite au maréchal Pétain à Vichy au nom des anciens combattants de la Kabylie. A la fin de la guerre qui lui semblait avoir confirmé la fidélité de la masse indigène à la

France, il fut consterné par la répression de mai 1945. Touché par ses premiers doutes sur l'avenir de l'Algérie française, il redoubla d'efforts pour rapprocher les deux communautés en participant aux Solidarités algériennes. En 1949, il fut élu au conseil général d'Alger Maison Carrée, puis en 1953 à l'Assemblée de l'Union française où il siégea dans le groupe MRP. Déchiré par l'insurrection et la guerre d'Algérie, mais resté fidèle à son idéal, il accompagna en août 1956, durant son voyage autour du monde, le général De Gaulle qui lui accorda de longs entretiens.

Il fut l'un des cinq indigènes algériens admis au Conseil d'État Français. Dans ses Mémoires publiés en deux volumes, l'un avant et l'autre après sa mort, il se montra fidèle aux sentiments et aux idées de toute sa vie. Sans craindre de passer pour un renégat, il justifiait son option personnelle par sa tendance atavique à sa race berbère et méditerranéenne.

Il écrivit, le pont de Bereq'Mouch, le testament d'un berbère et l'itinéraire spirituel et politique.

Un témoignage occulté

« Il y a des gens comme ça qui laissent des traces sur leur passage »

Que représente ce billet si joliment écrit et dûment signé par un représentant de cette grande république ? Ce témoignage de reconnaissance n'a pas servi à grand-chose, ou peut-être si, dans la mesure où il s'agit d'un geste méritoire pour son auteur. Je reviens sur cette notion de bien qui, longtemps après, est toujours là pour nous rappeler que dans la vie, ô combien éphémère, il n'y a que les bonnes actions qui comptent. Ce document daté du 17 Mars 1945, retrouvé dans les papiers de mon père, a poussé ma curiosité à en savoir plus sur ce qu'il représentait. Je ne savais pas trop à qui m'adresser, alors, à l'occasion d'un voyage en France et dans le but d'obtenir quelques dividendes pour ma mère, héritière d'une pension de réversion, j'ai posté la photocopie de ce document à Monsieur le Préfet de Paris. Le titre en question est

passé entre deux ou trois organismes de l'état français avant de finir à la trésorerie qui m'a informé que ce billet n'avait aucune valeur pécuniaire ni immobilière, mais néanmoins, représentait un témoignage de reconnaissance de la république française pour avoir aidé à sa libération.

C'était beaucoup pour moi qui pensait m'en servir pour mes demandes de visas dont l'obtention relevait du parcours du combattant. En fait, je suis passé à côté, puisque le fameux titre joint à ma demande de visa, n'aura servi à rien. Malgré toutes les explications que j'ai données aux services consulaires, ma lettre n'a obtenu aucun écho. Qu'à cela ne tienne, il fallait prendre mon mal en patience et attendre. Je précise qu'aucune raison ne pouvait expliquer, non pas le refus direct d'un visa, mais la volonté de donner des réponses évasives en réclamant de plus en plus de justificatifs. Il m'a fallu attendre longtemps avant d'avoir le visa et pouvoir me rendre sur ce territoire qui fut, jadis, la seconde patrie de l'époux de celle pour qui mon déplacement, de quelques jours en France, devenait impératif. Beaucoup de personnes nées sur cette

terre d'Algérie entre 1830 et 1962 n'ont pas eu à choisir leur nationalité, d'autres l'ont fait pour eux. Ainsi, mon père, à l'instar de ces gens pour qui les actions de bienfaisance priment sur la rancœur, a cru faire un geste patriotique en direction d'une république en proie à l'envahisseur en souscrivant à l'emprunt de la libération. On m'a fait savoir que cet emprunt est perpétuel, ce qui veut que la France est redevable à jamais de quelque chose envers mon père.

Mon devoir était d'en parler par acquis de conscience pour que ce geste humanitaire ne soit pas inutile. Qui aurait dit qu'un jour, ce prestigieux document caché depuis 1945 se baladerait sur le net. Tout le mérite revient, à titre posthume, à celui qui a su garder soigneusement, avec d'autres papiers ayant une grande valeur morale, ce billet témoin de la grandeur d'une âme charitable qui a semé beaucoup de bien sur son passage. Dans une mallette ayant appartenu à mon père, j'ai retrouvé des documents qui m'ont donné à réfléchir sur ce legs d'un autre genre. Tout au long de sa vie, il n'a cessé de militer pour toutes les bonnes causes, depuis son village natal et ses environs jusqu'au

bout de la France, les témoignages posthumes sont là pour le prouver. Je rappelle au passage cette rencontre fortuite que j'ai relatée dans un article sur ce blog même. Aussi, j'invite ceux qui n'ont pas lu cette histoire émouvante d'un genre inédit, à cliquer sur la liste de mes articles et voir « l'enfant tombé du ciel ».

Une vengeance atypique

Œil pour œil et dent pour dent, voici une occasion qui m'est offerte par Med Tabèche pour mettre en pratique cette vengeance. Il a parlé de moi sur son blog et je me réserve le droit de répondre à son article par ce biais. On dit que la vengeance est un plat qui se mange froid, cependant, au risque de perdre son goût et de finir aux oubliettes, je préfère ne pas le laisser se refroidir. Donc, sans attendre, je vais répliquer à chaud à mon ami qui m'a fait la surprise de me voir cité nommément en écrivant beaucoup de choses sur moi. Ce qu'il a dit est, peut-être, vrai mais il me gêne quelques parts, dans la

mesure où il a exagéré les faits. Je ne pense pas être celui qu'il décrit comme étant quelqu'un de surdoué qui s'est découvert, spontanément, des talents que je suis loin de posséder. Je lui accorde le droit de penser ce qu'il veut de moi mais, allant jusqu'à raconter que j'écris aussi vite que je parle, là je dis non et non. Sur cette question, il se trompe largement. Je reconnais que je parle beaucoup et si je le fais c'est parce que durant mon enfance, à cause de ma timidité maladive, je ne pouvais même pas lever le doigt pour répondre à une question posée dont j'avais la réponse. Mon ami Tabèche est allé loin, ce qu'il ne sait pas, c'est que je peine beaucoup en rédigeant et sans l'aide des outils actuels, je ne peux rien écrire.

Voici une brève mise au point quant à mon profil que mon ami du web décrit avec des éloges qui me font rougir. Pour ce qui est de la vengeance que je dois à celui que j'ai rencontré au hasard d'une navigation sur le net, je peux dire qu'il m'est agréable de lui rendre la pareille. Loin de moi l'esprit vengeur dans le sens du mal, mais lorsqu'il s'agit d'une vengeance en bien, je n'hésite pas un instant à la mettre en pratique.

Que dire de Med Tabèche, ce talentueux caméraman qui n'est pas à décrire, son travail le prouve sur plusieurs sites web et il suffit de taper son nom sur les moteurs de recherche pour s'en rendre compte. Les premiers temps, quand il s'est déplacé pour me rejoindre en pleine cueillette des olives, débarquant avec son matériel, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un professionnel de l'image et du film. Par la suite, il m'a appris qu'il faisait ça par plaisir et que son métier n'a rien à voir avec la caméra. Je l'ai entendu dire vaguement qu'il était comptable avant sa mise à la retraite. Toujours aussi modeste, il m'a fait savoir qu'il a fait du secourisme en montagne où ils ont eu, avec ses compagnons, à sauver des vies humaines. De même qu'il a fait partie d'une équipe de spéléologues qui ont exploré les gouffres et les puits profonds du Djurdjura. Plus tard, une autre découverte m'apprend que ce que je viens de citer n'est rien à côté de son talent artistique, de dessinateur, peintre, sculpteur et que sais-je encore. Dans le domaine informatique, il est parmi les vétérans pour qui les astuces ne manquent pas. Actuellement, il s'attelle avec son ami Albiruni du village Ait Ergane, à mettre sur rail un projet de

grande envergure. Redonner vie au parc national et naturel du Djurdjura par des actions concrètes sur le terrain, il dit vouloir se consacrer à la préservation de l'environnement. Ce projet complexe et fastidieux est l'un de ses objectifs parmi d'autres qu'il compte réaliser. Je ne peux que lui souhaiter de réussir dans son entreprise.

Les semeurs du bien et du mal

Dans son concept du monde parfait, la créature humaine est à l'origine de tous ses malheurs. D'après les livres, le premier homme sur terre, fut chassé du paradis avec son épouse, première femme descendue sur terre. Leur fils aîné, jaloux de son frère cadet, commit le premier assassinat ici bas. Bien qu'ils ne fussent que quatre personnes à partager l'espace infini de ce bas monde, il leur fallait le restreindre à trois comme si une personne était de trop. Ceci étant un fait qui nous dépasse mais qui nous conduit à penser qu'en chacun de nous sommeille le bien et le mal, deux éléments

innés que dame nature a pris soins de bien programmer d'avance. Ces deux facteurs sont comme des tares sur une balance qui peut pencher d'un côté comme de l'autre, et c'est seulement, le poids qui fait la différence. Je ne crois pas qu'il puisse exister une seule personne au monde, normalement constituée, qui n'a pas souhaité le bien ou le mal à autrui, ne serait-ce qu'une fois dans la vie. Ces deux antagonistes vont du souhait le plus petit à l'infiniment grand, allant jusqu'au désir de voir anéantie toute une partie de l'humanité. Pour ce qui est du bien, c'est autre chose, la formule est tributaire de la conscience de l'individu. Il serait utopique de vouloir du bien à l'humanité entière, sachant ce qu'elle est.

Qui sème le vent, récoltera la tempête, dit le proverbe que tout le monde connaît. Les exemples sont légions et ils ont démontré que si on ne récolte pas soi-même ce qu'on a semé, c'est la descendance qui en fera la moisson. Dans notre région rurale, on a tendance à dire que les bonnes ou les mauvaises actions sont un dû qui nous est retourné en multiple. De même, en ce qui concerne la malédiction qui se transmet de père en fils comme

un héritage, à moins qu'un des descendants ne décide d'y mettre fin par son comportement. Les adages et autres maximes nous apprennent que celui qui fait du bien ou du mal, c'est sa progéniture qui en récoltera les dividendes. On raconte aussi, qu'une personne malintentionnée se référa à ce précepte pour tendre un piège à son prochain.

Puisque, comme on l'a dit, c'est son descendant qui se fera prendre, lui-même n'étant pas marié, donc pas d'enfant, il n'hésita pas à poser un traquenard puis partit tranquillement. Quelques temps plus tard, le voici sur le même chemin où il avait placé son guêpier et se fit prendre sur le champ. A l'arrivée des secouristes, il hurlait de douleur et répétait qu'on l'avait trompé quant à l'issue de l'adage. Quelqu'un parmi le groupe, lui fit savoir que l'adage est toujours valable et que s'il est tombé dans son propre guet-apens, c'est parce que celui-ci n'est, en réalité, que celui que son père avait tendu, autrefois, au même endroit.

Le bien et le mal sont deux forces de sens contraire et au centre la personne comme point d'application. Si les deux forces se valent, ça ne bouge pas, il n'y a ni bien ni mal et celui qui reçoit

ça, est perçu comme étant un bon à rien. Encore une référence faite au proverbe : Etre bon à rien, c'est n'être bon qu'à soi-même. Ce jeu de l'esprit incite l'une des forces à tirer d'un côté ou de l'autre selon le rapport qui des deux l'emportera. A l'exclusion de l'enfant ou du déficient, encore innocents, chez qui cet affrontement n'existe pas, toute autre personne est imprégnée de ce sentiment naturel. C'est dire, qu'il ne reste plus qu'un souhait à émettre face un ce legs, celui de prier pour que le mal qui sommeil dans chaque individu ne puisse jamais se réveiller.

L'étrange citoyen du village

Que sait-on de Bélaid, ce villageois des collines du Djurdjura, qui ne passe pas inaperçu à cause de la couleur de sa peau. Qui de nous ne connaît pas ou n'a pas croisé ce bonhomme aux caractéristiques particulières. Un type comme ça, il n'y en aura jamais, même si au village, certains sont de couleur du genre métis, Bélaid affiche une différence sur

plusieurs plans : sa couleur, son comportement, sa subtilité et surtout, ses qualités d'agriculteur et d'éleveur chevronné faisant route avec ses bêtes dont l'engraissement ferait ravir les plus expérimentés. Tout le village sait cela, mais ce que les gens ne savent pas, c'est son passé d'aventurier.

J'ai eu écho de quelques bribes de sa jeunesse des années 50, racontée par son ancien compagnon que j'ai rencontré fortuitement lors d'un déplacement à Oran. En effet, Bélaid Bouakli est quelqu'un de discret qui ne parle jamais de son passé que les gens du village ignorent. Nous ne savons rien de ce type sinon qu'il est populaire et sympathique avec son langage habile que beaucoup de personnes aiment entendre. Son ancien compagnon, en me livrant quelques passages de leur épopée dans cette région de l'ouest du pays, m'a laissé pantois. Ainsi, Bélaid (alias Moussa le Sénégalais) n'était pas ce paysan ordinaire que tout le monde connaît ici, mais un personnage qui a imposé le respect dans un certain milieu à une époque donnée.

Fallait-il croire à cette histoire ou pas ? Il m'a fallu attendre longtemps pour que l'occasion d'aborder Bélaid se présente. C'était la semaine dernière au

village et j'ai saisi le moment pour lui demander si je pouvais lui poser quelques questions indiscretes et les mettre sur Internet. Non seulement qu'il a accepte de repondre a toutes mes questions, mais en plus, il m'a propose de le photographier. La conversation que j'ai eue avec lui, s'est faite en presence de deux personnes qui pretèrent l'oreille avec etonnement.

Sans vouloir jouer a l'intervieweur, voici notre discussion, tantot en kabyle, tantot en francais car il le parle aussi bien.

- Les questions que je vais te poser sont liees a une tranche de ta vie privée, puis-je me permettre ?
- Vas-y, même si mon avocat n'est pas là (rires).
- Que sais-tu de tes origines ?
- Pas plus que tu n'en sais toi-même, l'état civil a été établi pour nous tous en 1891 et la tradition orale ne m'a pas appris grand-chose sur les origines de mes aïeux.
- Est-ce vrai que tu as un surnom ?

- Oui, Moussa.
- Pourquoi Moussa ?
- A cause de la couleur de ma peau, j'ai beau essayé de répéter qu'étais kabyle, on ne m'a jamais cru, on m'a toujours confondu.
- Quelle était la marque de ta première voiture ?
- Une traction avant de 15 CV et 6 cylindres comme celle que tu vois dans les films, de couleur noire comme moi, il y avait juste les pneus qui étaient de couleur blanche sur les flancs.
- On m'a dit que tu portais toujours un chapeau ?
- De brousse que j'ai échangé, plus tard, contre une casquette qui ne me quitte jamais.
- C'est ce que je vois et quel âge as-tu ?
- Jeune au fond de moi mais 76 ans dans ma peau.
- Il parait que tu joues de quelques instruments ?

- Mon préféré c'est le mandole, Flen « un chanteur célèbre » m'avait demandé d'échanger mes mains contre les siennes. J'ai répondu d'accord à la seule condition d'échanger nos voix également.
- Quelle est ta couleur préférée ?
- Deux couleurs : le blanc de circonstance et le noir de tous les jours.
- C'est tout dit. Merci Bélaïd ou plutôt Moussa.

Voici qui confirme ce que m'a raconté son ami d'autrefois. (Moussa le Sénégalais) n'est pas une invention mais bien une réalité qui est difficile à croire pour ceux qui connaissent Vlaïdh, ce villageois ordinaire comme tout le monde.

La fraternité en question

Voici un exemple de fraternité comme il n'y en a plus de nos jours. Cet exemple m'a ému et m'a donné à réfléchir sur la fausse fraternité à laquelle on assiste de nos jours. Il y avait quelqu'un qu'on

surnommait « Ouffandi » et qu'on taxait de marginal. Il errait de village en village avec une canne à la main pour se donner des coups sur la tête. Lorsqu'on lui demandait pourquoi il se faisait tant mal, il répondait que c'était des coups entre frères. En effet, s'il avait disjoncté une fois pour toutes, c'était à cause de son frère. Fraternité dit-on ? Au bœuf à qui on demanda qui était son frère, il répondit que son frère était celui avec qui il a partagé le joug pendant les labours.

Qui sème le bien ne pourra récolter que le meilleur, à l'exemple de ces deux frères, durement forgés par la chaîne du Djurdjura et à qui je rends le plus grand hommage. De toute ma vie de villageois, je n'ai connu que deux cas de fraternité ayant résisté à ce phénomène de dislocation qui avait une forte emprise sur nous. Le premier cas avait fini, hélas, par rejoindre tous les autres, mais je peux dire qu'il avait duré longtemps avant qu'il ne finisse avec des problèmes. Reste donc, ce deuxième cas qui mérite d'être cité car des frères comme ça, je pense qu'il n'en existe plus ou du moins très rarissimes.

Voici donc, comment deux frères ayant subi tous les contrecoups de la vie à cause de leur pauvreté,

finirent par devenir un exemple unique de tout le village et, peut-être, de toute la région. Si pour l'aîné, jeune enfant, il lui fallait quitter l'école pour quémander de quoi manger, le cadet ne connut point d'école. Jeunes enfants, ils devaient se débrouiller pour ramener de quoi nourrir leur mère et leur unique sœur, leur père étant déjà décédé. Les tourments qu'ils vécurent étant jeunes enfants furent tellement forts et nombreux, qu'il serait harassant de les reprendre ici.

Adolescents, ils durent mentir sur leur âge pour être acceptés sur un chantier qui venait de débiter pas loin du village. Il s'agissait de creuser quelques galeries pour la conduite d'eau devant alimenter la future petite usine hydroélectrique de Souk El Djemaa. C'est à partir de là, que les deux frères firent leurs carrières de mineurs un peu partout en Algérie, ce qui leur faisait gagner beaucoup d'argent au détriment de leur santé. Ils firent construire une belle maison à l'endroit même qui fut le gourbi de leur enfance, puis se marièrent. A la suite de ça, ils eurent leurs premiers enfants et ne tardèrent pas à quitter la Kabylie pour venir s'installer à Alger. Après avoir acquis un commerce

florissant, ils achetèrent une belle villa de 1500 m² sur la cote Algéroise. Ils profitèrent de la vie qui leur souriait pour donner la meilleure instruction à leurs nombreux enfants y compris leurs neveux et quelques proches allant jusqu'à en faire une élite dans la réussite des études.

Malheureusement, une maladie des mineurs appelée « silicose » s'empara du cadet. Tous les soins qu'il avait reçus, ne lui apportèrent pas grand-chose. Alors, un jour, on conseilla au frère aîné une plante du terroir ayant des vertus thérapeutiques insoupçonnées, mais qui pouvait s'avérer dangereuse pour son frère gravement malade et en fin de vie. Ce qui poussa le grand frère à tester sur lui-même la potion avant de la donner au malade. C'est avec une grande émotion et presque les larmes aux yeux que j'ai appris cette histoire fantastique entre deux frères unis pour la vie. L'aîné, toujours bon vivant avec ses 87 ans dit qu'il attend de rejoindre son frère pour l'éternité. Personnellement, je lui souhaite de vivre encore quelques bonnes années avant d'y aller. Pourvu que ce symbole de fraternité soit compris par la

descendance afin que l'héritage matériel ou moral, ne soit pas vain.

Auteur, malgré moi

« Il est aussi facile de rêver un livre qu'il est difficile de l'écrire » Citation de Balzac.

Se peut-il qu'en chacun de nous sommeille un écrivain, un poète ou les deux en même temps ? Cette question qui me taraude l'esprit depuis quelques mois, je la pose à qui voudra bien m'éclairer sur ce sujet qui me tient tant à cœur. S'agissant de mon cas personnel que d'aucuns ont qualifié d'atypique, je souhaiterais avoir l'avis d'autres personnes sur cet imprévu que j'ai croisé au hasard d'un passage à vide à cause de ma mise à la retraite. A un certain moment, mon physique ne pouvant plus m'accompagner dans mes travaux manuels, il me fallait trouver autre chose pour combler le manque qui se faisait ressentir avec

force. J'ai donc, emprunté un chemin qui m'a conduit vers une aventure que je n'ai pas cherchée et dans laquelle je me suis laissé emporter avec plaisir. Ce chemin auquel je ne m'y attendais pas, était la dernière voie que je pouvais suivre car se situant à l'opposé de ce que je suis sensé être.

Pour retracer cet épisode et pour que le lecteur comprenne bien le sujet, je dois résumer en quelques mots, sans vouloir me faire de la publicité, l'intrigante histoire d'un blog suivi de deux romans puis d'un recueil de poèmes. Généralement, quand on entreprend un travail quelconque, c'est parce qu'il y a un intérêt quelques parts. En effet, le mien n'est pas celui de rechercher un gain de quelque nature que ce soit, mais d'exprimer quelques idées qui me tenaient tant à cœur, de transmettre un vécu à la postérité et enfin de partager ma modeste expérience de la vie avec d'autres personnes.

Reprendre ici le résumé de mon parcours titubant ayant chevauché sur deux mondes, l'archaïque et le moderne, serait fastidieux. Néanmoins, puisque la question est là, je vais essayer d'expliquer en quelques phrases, comment il m'est arrivé de faire

un travail pour lequel je n'avais ni vocation ni prédisposition.

Au risque de me répéter, Je dois préciser que je suis né en 1942 à Ait Saada où j'ai vécu jusqu'à l'âge de 16 ans sans avoir connu d'autres horizons, hormis les collines et la montagne entourant mon petit village de la haute Kabylie. Ma scolarité n'aura duré que quatre ans à cause d'une année perdue par manque d'instituteur et des événements naissants de 1954. A cette époque, la rentrée scolaire se faisait à l'âge de 7 ans pour les garçons et il n'y avait pas de classe pour filles. Une fois l'école terminée, il ne me restait plus qu'à m'occuper de nos bêtes et aider aux travaux champêtres. De ma vie de jeune berger dans un environnement hostile et agressif, je n'ai appris que ce que la nature m'a enseigné.

Quand j'ai quitté mon village pour d'autres horizons, il me fallait apprendre, au préalable, à parler le dialecte algérien car jusque là, je ne m'exprimais que dans ma langue maternelle. Ensuite, j'ai commencé à faire mes premiers pas dans un monde qui n'était pas le mien mais que je découvrais au fil du temps. Les petits emplois que

j'ai exercés çà et là, m'ont permis d'acquérir les rudiments du français. Cet apprentissage a éveillé en moi une soif d'apprendre et ce n'est qu'à l'âge de 67 ans que j'ai écrit mon premier roman. Je me surprends avec ces trois publications qui n'ont rien à voir avec mon profil de bricoleur en ce qui concerne les travaux manuels. De là, à imaginer qu'un jour, je serais édité avec une telle facilité, relevait de l'absurde et pourtant. A travers cet article, je voudrais exposer une idée à débattre, celle de savoir si la littérature et la poésie sont des domaines réservés et inaccessibles pour tous.

Est-il possible qu'on puisse devenir écrivain si les conditions ne sont pas propices ?

Comment parvient-on à composer des poèmes sans en être inspiré ?

Peut-on assimiler cet exercice cérébral, comme c'est le cas, à un entraînement de gymnastique comme on le fait en pratiquant la culture physique pour développer ses muscles ?

A ces questions, je ne saurais répondre même si j'en suis personnellement le sujet à dissenter. Pour plus d'informations sur les raisons de cet article, se

référer à mes blogs où je publie, dispersées dans le désordre, un amas d'idées qui passent à travers ma tête. On peut y trouver la réponse à d'autres questions me concernant. Votre avis me serait d'une grande utilité. Merci.

Un fragment d'histoire

Achrouf et son mystère, cet endroit que j'ai souvent cité et qui fait partie de mon enfance, n'a pas fini de livrer toutes ses énigmes. En voici une qui me vient tout droit de l'autre côté de la méditerranée. Non pas que cette photo en couleur de 1960, a quelque chose de particulier mais parce qu'elle vient, cinquante ans après, me rappeler toutes les légendes qui entourent ce lieu nommé « El Djamaa Entighilt ». Je ne vais pas reprendre ce que j'ai déjà dit à propos de cet emplacement où jardine cette dame qui n'est autre que ma cousine, mais pour dire comment cette photo m'est parvenue après tant d'années.

Tout a commencé par la célèbre chanson « l'eau vive » que j'ai placée sur mon blog en page d'accueil. Cette chanson de Guy Béart, reprise par des enfants dans une chorale du chanteur Idir, a suscité un commentaire d'un français qui dit se souvenir des élèves qui la reprenaient dans une classe de primaire en 1961. Il a rajouté qu'il a écoutée, avec beaucoup d'émotion, cette chanson qui lui a rappelé les enfants de l'école dirigée par un instituteur du contingent où il était médecin militaire à la SAS du village... Le commentateur n'en dira pas plus. Sentant qu'il faisait allusion à ma région, j'ai répondu en disant que je suis convaincu qu'il a exercé son métier de médecin avec dévouement et que ceux qu'il a soignés s'en souviennent encore.

La suite a été une surprise quand j'ai reçu un message personnel de sa part où il m'explique qu'après avoir goûté à la vie militaire à Vincennes, Mourmelon, Brives, il a été envoyé en Algérie. Après un bref passage à Maillot, il a été affecté au 7^{ème} BCA (Bataillon des Chasseurs Alpins) à Tassaft puis détaché à la SAS d'Ait Saada en Novembre 1960 où il est resté jusqu'en Février 1962.

En effet, beaucoup de gens qui se trouvaient au village se souviennent de cette période (1960/62). Une quinquagénaire se rappelle parfaitement tous les instituteurs militaires ainsi le médecin officier, d'ailleurs fort sympathique me dira t-elle avant d'ajouter qu'il portait une barbe et qu'il venait souvent soigner son parent à domicile. Cette dame avait environ entre 6 à 7 ans quand ce médecin la photographiait à chaque visite et lui disait que c'était pour envoyer les photos à son frère qui se trouvait en France. Elle se souvient comme beaucoup d'autres, garçons et filles qui ont été instruits ou soignés pendant cette période, de la générosité de ces gens venus d'ailleurs. Plusieurs de ces anciens élèves ayant fait leurs premiers pas d'écoliers avec leurs instituteurs militaires, ont gardé un bon souvenir de cette tranche de vie et par la suite, ont fait un parcours fulgurant.

On m'a confirmé que ce médecin avait un appareil photo qui ne le quittait jamais et pour preuve, parmi les photos qu'il a m'a envoyées avec toute la gentillesse qui lui sied, il y en a une qui m'a particulièrement touché et c'est justement celle que j'ai choisie pour illustrer cet article. Cette photo de

ma cousine a été prise devant ma maison natale où sont enfouis une multitude de souvenirs. Merci beaucoup Docteur.

Poèmes en ballade

Un poème peut-il choisir son chemin et peut-on l'écrire sans en être inspiré ? C'est à cette question que je réponds oui en connaissance de cause. Il y a quelques années, alors que j'écoutais attentivement la cassette d'un auteur célèbre, je m'étais demandé quel était le moyen qu'il utilisait pour trouver des paroles aussi profondes. Comme j'avais du temps à perdre et pour occuper mes moments vides de la journée, j'ai pris un crayon et du papier puis j'ai commencé à écrire, dans ma langue maternelle, les premiers vers tout en cherchant les mots. Il faut dire que la situation que je vivais à cette époque était telle que ce que j'écrivais avait pour référence les circonstances du moment. Donc, avec une forme métaphorique, je me suis mis à chercher une rime

aux mots que je plaçais au fur et à mesure sur ma feuille de papier.

Ensuite, toujours pour occuper le vide qui pesait sur moi, j'ai continué à en écrire d'autres pendant quelques temps. Ces poèmes que j'ai composés pour mon propre plaisir ont fini par être lus de quelques proches qui m'ont demandé de les faire connaître au lieu de les garder dans mes tiroirs. Pour moi, ce n'était que des suggestions auxquelles je n'accordais aucune importance. A mes yeux, ce que je griffonnais n'avait pas de sens car je rédigeais dans ma langue maternelle avec un alphabet latin que j'ai essayé d'ajuster au mieux du point de vue phonétique. Tout ce travail, y compris mon roman que j'avais sur papier, serait resté caché sans ce hasard qui m'a conduit à créer un blog bien avant que je ne possède un micro ou tout autre outil de communication. C'est à croire que ce chemin entrepris depuis peu était tracé d'avance. En effet, après que mes enfants m'ont offert ce matériel, je me suis attelé à reprendre deux projets, mon roman et le recueil. Comme la lecture des poèmes peut s'avérer difficile ou même impossible, j'ai jugé utile

d'en faire un enregistrement audio sur mon micro portable, seul outil dont je dispose pour le moment.

Une fois de plus, le hasard a voulu que je rencontre un jeune du village qui, après avoir entendu parler de mon blog, est venu me proposer d'imprimer mon livre ainsi que le recueil gratuitement. Hakim Nath Elhadj, fils de Da Omar et frère du Docteur Lounis, puisque c'est de lui qu'il s'agit, tenait absolument à me faire ce cadeau avec insistance. Il est allé jusqu'à me proposer les meilleurs choix du papier pour les couvertures et les pages ainsi qu'un tirage illimité à me fournir gracieusement. J'étais surpris et même étonné par sa gentillesse et sa générosité sans limite. Comment pouvais-je le remercier ? Sur le champ je lui ai répondu que le livre est déjà publié par un éditeur qui en a l'exclusivité mais pour le recueil, j'allais réfléchir.

Quelques jours après, j'ai revu Hakim pour lui dire que j'acceptais sa proposition fort louable, digne des valeurs de sa famille connue de tous, mais que de mon côté, le devoir m'impose un geste en guise de remerciement, celui de faire don de la totalité de la somme des ventes. Connaissant la famille de Hakim, ce dernier ne devait pas s'attendre à mieux.

Très content, il fit tout son possible pour m'apporter, peu de temps après à domicile, le premier tirage de plus de 500 exemplaires en attendant les autres. Aussitôt, j'ai commencé à dupliquer les CD pour les joindre aux recueils qui seront distribués ces jours-ci.

Voici donc, le trajet de quelques poèmes ayant vu le jour avec un enregistrement audio. Leur traduction en français n'étant pas possible, je tiens à présenter mes excuses aux non berbérophones. Puisque l'occasion m'est offerte, j'invite mes concitoyens à contribuer à cette action en achetant le recueil avec le CD inclus au prix de 100 DA (l'équivalent d'un euro). Merci

La magie du web

J'étais entrain de naviguer quelques parts sur le net et partant d'un blog, je me suis retrouvé sur un site ayant pour titre : Faites-vous critiquer par Lisabuzz, le robot qui critique tout.

Comme j'ai toujours cherché à deviner ce que pensent les lecteurs du contenu de mon blog, je n'ai pas hésité un instant à lui demander son avis en indiquant mes coordonnées. Je pensais que, peut-être, on ne me répondra même pas. Néanmoins, ça ne coûte rien d'essayer et j'ai cliqué sur « envoyer ». Je dois dire que je pensais à une plaisanterie quand on m'a demandé de remplir correctement la dernière case qui posait la question : Combien font 2 plus 2. J'y ai répondu en disant que jusqu'à présent 2 plus 2 font quatre mais sait-on jamais ! J'entends par là « Et si ce raisonnement devait changer » ?

Le message n'est pas passé une seconde fois car il fallait répondre naïvement, ce que j'ai fait en répondant 2 et 2 font 4 et j'ai validé. Jusque là, rien de surprenant si ce n'est que je n'ai pas eu le temps de quitter que la réponse est arrivée sur mon écran.

Cette réponse instantanée ci-dessus me gratouille les méninges. En bas de cette réponse, on me demande de copier/coller la critique sur mon blog et de m'inscrire à la news letters. J'avoue que je n'ai pas eu d'autre choix que d'exécuter car une surprise désagréable peut arriver avec cette

incroyable magie du web. J'ai pensé un instant : Et si la réponse m'était défavorable, comment aurais-je fais ?

Une fraction de seconde pour passer au crible mon blog, voila qui m'intrigue et qui donne à réfléchir. La seule chose dont je suis sûr, c'est qu'il s'agit bien d'une machine. Je pose la question comment est-ce possible à moins que la réponse était préparée et prête à être donnée. Merci de bien vouloir m'éclairer sur cette question qui me taraude l'esprit.

Je précise bien à Lisabuzz que ce blog qui est né en 2007 et mis en couveuse jusqu'au 29 Août 2008, date de sa réactivation, est le produit de ma propre personne sans aucune aide, ni conseil, ni orientation de quiconque. Riche, je ne sais pas, aux lecteurs d'en juger. Troublant, c'est possible car cet adjectif que j'accepte avec plaisir, reflète bien le personnage de mon livre et c'est un comité de lecture qui l'a pensé. Sans vouloir faire de la publicité pour mon roman, ce blog n'est que le reflet de ma personnalité, peut-être trouble mais certainement attachante, du moins c'est ce que je pense. Merci Lisabuzz.

PS : Ne cherchez plus la réponse, elle est venue d'elle-même. Je trouve que c'est amusant et captivant. Lisabuzz n'est pas seulement une machine puisqu'elle m'a rendu visite et c'est elle qui m'a incité à publier cet article qui me donne cette occasion pour me faire un peu de publicité. Ce robot a, peut-être, dans son ventre des réponses préétablies mais elles n'en demeurent pas moins énigmatiques. Une vraie cartomancienne qui mérite une visite. N'hésitez pas à la consulter, c'est magique n'est-ce pas ? Merci Lisabuzz, je repasserai pour une prochaine critique.

Le jacasseur infatigable

A quelqu'un à qui j'ai posé la question pour savoir pourquoi il parle sans discontinuer, ne laissant aucune occasion à ceux qui l'écoutent de placer un mot, il me répondit par cette anecdote assez amusante :

- Vois-tu, me dit-il, c'est à cause de ce couple d'idiots.

- Qu'à t-il fait ? Et qui est ce couple, lui demandais-je.

- Ce couple ne m'a rien fait, au contraire, il m'a appris à ne plus me taire et je lui suis reconnaissant de m'avoir guéri de mon complexe de grand timide. Pendant ma scolarité, lorsque l'instituteur posait une question et demandait aux élèves de lever le doigt si quelqu'un savait la réponse, le seul à la connaître c'était moi. Cependant, à cause de ma maudite timidité, je n'osais pas lever le doigt. Alors cette histoire de ce couple d'idiots m'a sauvé de l'échec fatal. Son exemple m'a incité à ne plus me taire et dire tout haut ce qui me passe par la tête.

Voici donc, la mésaventure de ce couple qui avait préparé un joli couscous avec beaucoup de viande. Ils avaient soif et comme leur gargoulette était vide, ils décidèrent que celui qui allait dire un mot, irait puiser de l'eau à la fontaine située à quelques encablures de leur maison. Ils étaient là, bouche cousue quand vint un mendiant qui frappa à la porte entrouverte. N'ayant pas entendu de réponse, il entra et vit le couple assis autour d'une (meïda)

bien garnie. Il leur demanda l'aumône, aucun des deux ne souffla mot ni ne brancha. Il leur demanda encore s'il pouvait manger car la faim le terrassait, toujours pas de réponse. Alors, il décida de se rassasier devant eux et avant de repartir il eut l'idée géniale de les récompenser à sa manière. Il prit les os qu'il attacha avec du fil pour en faire deux colliers qu'il passa autour de leurs coups. C'était pour lui, une façon de marquer son passage et surtout de les remercier.

Quelques temps après, un chien flairant la viande approcha, entra et avala tous les restes puis sauta sur le cou du bonhomme. A ce moment là, sa femme craignant pour son mari, lança un cri. Son époux content d'avoir gagné le pari sauta de joie et jura c'est elle qui irait chercher l'eau.

Le jacasseur conclut en me disant :

- vois-tu, c'est pour cette raison que j'ai décidé de ne plus me taire même si le silence est d'or.

Merci mon ami pour cette belle leçon de morale.
Dont acte.

Un site nommé Gelambre

La blogosphère, terme tout à fait nouveau pour moi, n'est-elle pas ce moyen de rapprocher les gens, de créer des liens (virtuels soient-ils), mais surtout de permettre le partage et l'échange d'idées et de connaissances.

Lors d'une navigation sur Internet, j'ai découvert un blog qui m'a tellement touché par son contenu, que je n'ai pas pu trouver autre chose pour rendre hommage à son auteur que d'écrire ses quelques lignes qui me viennent spontanément à l'esprit.

Que dire de Gérard Lambert ou Gelambre, sinon qu'il est de ceux qui sèment le bien sur leur passage. En effet, quand je me suis rendu sur son blog et après avoir parcouru ses publications, j'ai compris que ce qu'il fait n'est que la continuité des bonnes actions qu'il avait accomplies durant ses séjours en Kabylie. En effet, les témoignages qui parlent d'eux-mêmes, sont là pour prouver toute la bonne volonté de ce Monsieur qui a laissé des traces là où il est passé. A l'instar de ses collègues volontaires, médecins et instituteurs, Gérard

Lambert, après avoir donné le meilleur de lui-même quand il était en exercice, continue sa noble mission par le biais du Web.

Je comprends très bien son souci de servir jusqu'au bout l'auguste cause dont il s'est investi en faisant tout son possible pour contribuer à la promotion de la Kabylie.

Que « l'Incertain GeLamBre » avec sa phrase inversée « CARTELALIILALETTRAC », sache qu'il est une source de connaissance et de savoir qui imposent une halte.

A tous ces volontaires, du plus profond de mon cœur, je leur dis merci et leur souhaite une longue vie.

Amis visiteurs, je vous invite à découvrir celui qui, à travers son œuvre, rend l'un des plus beaux hommages à la Kabylie. Cliquer sur le

En plein dans les nuages !

Ces nuages qui forment étrangement un cœur, peuvent-ils nous donner la réponse à la question : Comment sera fait demain ? Jusqu'à preuve du contraire, aucun être humain ne peut prétendre détenir la clé du mystère de l'inconnu. Si on lâchait notre imagination pour naviguer dans le cosmos comme l'ont bien d'autres personnes depuis l'apparition de l'humanoïde sur terre, les voyages extraordinaires de Jules Verne au 19^{ème} siècle, nous reviendraient à l'esprit. Le tour du monde en quatre vingts jours, de la terre à la lune etc., ces extraordinaires voyages sont dépassés de nos jours. Mais à cette époque, ce n'était que de la fiction et j'imagine qu'à ce moment là, personne ne pouvait y croire. De là à rajouter qu'un jour, cette fiction serait une réalité à laquelle personne ne prêterait attention et qu'en plus, elle ne serait qu'un fait banal ne pouvant intéresser personne, même pas les amateurs du fantastique.

Je me souviens, il n'y a pas longtemps, de la première liaison radio réussie entre la région du sud et celle du nord. La distance était de quelques 700 kilomètres et ce fut un événement de taille. Pour cela, il fallait toute une installation

gigantesque, des mats de plus de 50 mètres de hauteurs pour recevoir les antennes. Sinon, il y avait d'autres réseaux de communication sans fil, les plus puissants pouvaient émettre sur une distance de 250 Km environ. Tout cela supposait des installations auxquelles étaient reliés des postes « émetteurs/récepteurs » via un câble. Je me souviens aussi des téléimprimeurs des années 60, des machines mécaniques avec leur bruit assourdissant, reliées par câble à un centre d'où étaient retransmis les messages. L'arrivée du premier ordinateur en Afrique en 1964, fut médiatisée pendant plusieurs jours. C'était presque une usine avec ses armoires et bobines magnétiques, juste capable de gérer une paie ou de faire des listings. Plus tard vint l'ordinateur, une table bureau avec son petit écran monochrome naguère plus grand qu'une calculette et sa disquette ressemblant à un disque ancien de 45 tours. Ce n'est que bien plus tard qu'est arrivée la génération des mini-ordinateurs et tout le reste qui donne le tournis.

Si le progrès technologique continue d'avancer à cette allure, depuis le transfert du son via les ondes,

de l'image en noir et blanc puis de la couleur et le tout en même temps, plus les odeurs et que sais-je encore... Est ce que plus tard, dans un futur lointain, le transfert de la matière serait-il possible? Je veux dire par là, désagréger la matière pour la reconstituer au bout, un peu à comme le transfert de fichiers. Bien sûr que ça relève de l'utopie et de l'absurdité mais alors, comment expliquer les voyages imaginaires de Jules Verne ?

L'horizon de mon enfance

Depuis ma plus tendre enfance jusqu'à mon adolescence, mon horizon se limitait du côté est, à ce rocher qui me paraissait ressembler étrangement à un rat. Idem du côté ouest, où cet autre rocher représentait dans l'imaginaire de l'enfant que j'étais, un autre rat. Ayant grandi dans mon village situé au centre de ce demi cercle de la chaîne du Djurdjura, ce paysage n'était, pour moi, qu'un élément quelconque sans intérêt ni importance. C'était juste une chose parmi d'autres

faisant partie de moi-même. Aujourd'hui, tout a changé, sauf cet horizon qui est toujours présent pour me rappeler un vécu tourmenté d'une adolescence tumultueuse. A chaque fois que je me rends au village, je ne peux m'empêcher de revivre ce souvenir lointain de mon enfance et revoir ainsi ces deux formes que la nature a taillées dans cette chaîne du Djurdjura.

En me rendant visite, mon ami Tabèche qui a une passion particulière pour les randonnées en montagne, a saisi ce paysage et a imaginé un lac s'étendant depuis la vallée des Ait Ouabane jusqu'au bout de notre commune. Cette image qu'il a transformée, m'a laissé rêveur pendant un long moment et m'a replongé dans une autre vision. Il est vrai qu'en ce mois de printemps et lorsque le soleil est au zénith, tous les fantasmes sont permis. Donc, je me suis laissé emporter par une douce rêverie où je m'imaginai dans mon champ situé au bord de ce lac, allongé sur l'herbe à l'ombre d'un olivier, observant au loin un pont reliant les deux versants séparant les deux communes. Et pourquoi pas ce lac n'irait pas rejoindre toutes les autres communes environnantes me suis-je dit, comme

cela, on pourrait naviguer à bord de petites embarcations de village en village, avoir des quais, des plages et tout un ensemble qui ferait de cet endroit un lieu idéal.

Plus d'un demi siècle sépare ces deux points de vue, l'objet imaginé n'est plus le même mais le rêve est toujours présent, à part qu'il diffère d'une époque à une autre et qu'il évolue en même temps avec l'âge.

Les deux compères

Deux voyageurs en quête d'aventure croisaient un chemin qui devait les mener vers une province dont le Sultan venait de quitter ce monde. Il fallait donc le remplacer selon l'étrange coutume ancrée dans les mœurs des habitants de ce pays hors normes. Cette tradition consistait à désigner comme élu le premier étranger arrivé sur les lieux au petit matin.

Les deux voyageurs qui ne se connaissaient pas avaient un point commun, celui de parcourir les

contrées à la recherche de quelque chose de particulier. Pour le premier, il s'agissait d'aller à la rencontre de son destin qu'il finira, d'ailleurs, par trouver au bout de son chemin qui le mènera sur les lieux mêmes où l'attente de l'arrivée d'un éventuel étranger se faisait longue depuis quelques jours. Pour le second, sa recherche ne pouvait aboutir et il le savait bien puisqu'il s'agissait de rechercher la vérité si tant elle existe.

Comme ils étaient fatigués des très longues marches, il firent une pause et s'invitèrent à partager les quelques provisions qu'ils avaient dans leurs baluchons. Après avoir fait connaissance et raconté un peu de leur passé, ils se questionnèrent mutuellement :

- Si tu étais Roi, que ferais-tu ?
- Si j'étais roi, je ferais beaucoup de bien à tout le monde, il n'y aurait plus de pauvres ni de misère là où je régnerais.
- Et toi, que ferais-tu ?
- Ah ! Moi, j'écraserais mon peuple, je lui ferais subir toutes les misères, je me vengerais contre tous, je prendrais ma revanche sur toutes les

souffrances que j'ai endurées tout au long de ma vie. J'ai traversé bien des époques qui n'ont pas été toujours brillantes hormis un petit passage dans un village de crétins où j'ai profité de leur ignorance et leur naïveté pour les duper. Je les vendais et rachetais comme du bétail, d'ailleurs, c'était tout ce qu'ils méritaient les bougres.

- Alors là, cher ami du hasard, je ne souhaiterais pas être parmi tes sujets et puisse que tu ne sois pas entendu.

- Pourquoi pas, par les temps qui courent tout est possible, n'importe qui peut devenir Roi et même Empereur et si jamais cela m'arrivait est-ce que tu accepterais de servir dans ma cour ?

- Je te répondrais si tu me donnes l'explication à ces trois questions qui me viennent à l'esprit à l'instant :

1) - A notre gauche, tu vois ce champ de blé qui vient à maturité ? Est-ce que son propriétaire l'a déjà consommé ou pas encore !

2) - A notre droite, dans ce petit cimetière, dis-moi si celui qui est enterré juste en face de nous est bien mort ou pas encore !

3) - Avant de continuer ensemble notre chemin, est-ce que tu acceptes de me porter sur ton dos pour atténuer ma fatigue !

A ces trois questions énigmatiques posées par le sage, l'autre compagnon de route, moins sage mais aussi intelligent et futé, n'hésita pas un instant pour répondre :

Premièrement : Je ne connais pas le propriétaire de ce champ de blé pour savoir si c'est un homme endetté. Si c'est le cas, son blé est déjà consommé avant sa moisson.

Deuxièmement : Si la personne est enterrée dans l'anonymat définitivement et oubliée à jamais, cela veut dire qu'elle est bien morte. Dans le cas contraire, elle est toujours vivante dans la mémoire des gens.

Troisièmement : Qu'on se porte à tour de rôle, ce qui veut dire échanger des propos, je suis parfaitement d'accord, notre fatigue sera atténuée par la conversation qu'on a déjà entamée par ailleurs.

Et l'autre de donner son accord au cas où son compagnon d'infortune devenait Sultan. Il accepta

donc de le servir mais lui fit savoir qu'il n'hésiterait pas un instant à le détrôner et prendre sa place si besoin. Les deux compères se firent un plaisir de continuer, ensemble, leur chemin vers le prochain bourg qu'ils atteignirent à la tombée de la nuit. Il leur fallait dormir dans un endroit public réservé aux étrangers de passage sur cette place sensée accueillir le futur Sultan que tout le monde attendait.

Le lendemain, ils étaient deux pour un seul trône. Pour la première fois dans les annales de l'histoire de cette province, le choix de leur futur Sultan posa un problème.

Une eau « non » bénite

On raconta qu'un jour, un sage d'un pays pas comme les autres, avait appris, on ne sait par quel moyen, qu'un vent de folie allait souffler sur sa région. Ce vent serait suivi d'une pluie assez forte en ces temps de sécheresse où les sources naturelles qui alimentaient en eau potable toute la

population, donnaient des signes d'inquiétude. Donc, cette pluie tant attendue ne pouvait être que bénéfique, mais voilà que le sage ou derviche avait vu en cette eau un maléfice. Il conseilla vivement à ses compatriotes de s'abstenir de boire de ces sources pendant une période, le temps qu'il faut jusqu'à décantation complète de cette eau contaminée. Le sage les informa des risques qu'ils encourraient allant jusqu'à la folie. Prenant cela pour une farce, tous burent de cette eau et ne tardèrent pas à disjoncter les uns après les autres. Plus il y avait de fous plus ils se mirent à se payer la tête du sage car à leurs yeux, il était le seul malade parmi eux. Mais le sage avait tout prévu en prenant soins de remplir un flacon et de le garder à toutes fins utiles.

Plus les jours passèrent, plus la situation devenait insupportable pour le sage qui, seul au milieu de ses concitoyens complètement déconnectés de la réalité, décida de devenir comme eux. Il prit son flacon, s'envoya une bonne gorgée et ne tarda pas à les rejoindre dans leur pathologie collective. La nouvelle fut, tout de même, bien accueillie à l'occasion de la « guérison » de leur doyen qui de

toutes façons, était assez vieux pour ne plus rien attendre de la vie, ce n'était que ses bons conseils qu'il pensait prodiguer encore pendant quelques temps.

Peut-on tirer une moralité de cette fable puisée du terroir et que m'a rappelée, la semaine passée, quelqu'un de notre village. C'était à l'occasion d'un appel, par un groupe de personnes, à un rassemblement pour débattre d'un sujet relatif aux us et coutumes hérités de nos aïeux. En effet, il se trouve de plus en plus de gens qui tentent de réformer nos valeurs anciennes pour les adapter au mode actuel. La contagion à laquelle on assiste veut atteindre, si ce n'est déjà fait, les villages les plus lointains de la haute Kabylie.

« Dis moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es »
Chez nous on dit : « Quarante jours avec eux et tu seras comme eux ».

De la bruschetta au méchoui aux truffes !

Après les commérages du village, voici un autre article sur un humour particulier partagé entre trois frères et deux cousins éparpillés quelque part à travers trois continents. Depuis Montréal jusqu'à Trieste en passant par Michelet, les trois frères et les deux cousins se rencontrent virtuellement sur un terrain de jeu réservé aux amateurs de joutes oratoires dont nos villageois s'y prêtent avec plaisir. Ne dit-on pas chez nous que lorsque les meuniers se disputent, fais attention à ton blé et pour cause : Deux colosses d'une force extraordinaire se rencontrent. En fait l'un des d'eux avait entendu parler de l'autre et voulait se mesurer à lui dans son moulin à grains. Pour le tester, il emporta un sac de blé à moudre puis aborda le meunier en prenant quelques grains de son blé qu'il écrasa entre le pouce et l'index les réduisant en farine. Il exigea une mouture aussi fine que celle qu'il fit tomber dans la paume de sa main gauche. Le meunier ayant compris le scénario, mit une main sur l'énorme cylindre pour bloquer la machine et tendit son oreille de l'autre main pour demander à son interlocuteur de répéter ce qu'il voulait lui dire ?

Cette métaphore très connue chez nous désigne un jeu de bras de fer où les deux personnes, les mains empoignées, essaient chacune de rabattre le bras de l'autre. Dans ce qui va suivre, il se s'agit point de force physique ni autre, mais comme le dit Madjid plus bas, c'est une manifestation d'affection exemplaire que se vouent les trois frères et leurs deux cousins.

Voici donc les commentaires que j'ai prélevés de mon article : L'olivier toujours... tout comme a signé : Achamlal toujours... (Alias Said le plus chevronné dans ce jeu). Pour ceux qui ne le savent pas : Achamlal est un nom donné à une variété d'oliviers de Kabylie.

Bonsoir Idir

L'huile d'olive à 300DA je ne la trouve pas chère, d'autant plus que les oléiculteurs ne sont pas soutenus par l'état. Cependant, ici à El Bayadh il y en a pour tous les goûts : la moins bonne est payée à 600DA et l'autre qualité la «Taiwan» est cédée à 400DA.

Prendre un morceau de pain grillé, légèrement frotté avec de l'ail, de la tomate, le tout recouvert d'un filet d'huile d'olive, c'est un délice.

A propos de ton dernier article, j'ai bien aimé et je félicite les villageois et surtout le rapporteur. Franche rigolade. Madjid

Bonsoir Madjid,

Merci pour les explications et surtout pour la recette que je ne connaissais pas. Quant à l'article, je crois que je vais en rapporter d'autres puisqu'ils font rire.

Idir et Madjid, vous ajoutez du sel et du poivre sur le pain grillé vous aurez une "bruschetta", qui se lit "brousketta", une tradition paysanne italienne servie en hors d'oeuvre.

Idir, c'est toujours un réel plaisir de venir me ressourcer sur ton site.

Madjid, on se voit à Ghassoul pour un méchoui ?

Bonsoir Karim,

Voilà une semaine que ton commentaire attend d'être publié ! La cueillette oblige et le temps n'arrête pas de nous narguer. Madjid aurait déjà réagit pour le méchoui ! Une bruschetta vous attend à l'Ainser !

Bonsoir Idir, bonsoir Karim. Vous ne pouvez pas savoir le plaisir que j'ai éprouvé en découvrant ce message et je vous dis : Venez nombreux et on fera la fête et ça va être du méchoui aux truffes (terfess) à la braise et du djeben avec du thé à la Marocaine.
Madjid

Bonsoir Madjid,

Toujours aussi accueillants, les hauts plateaux gardent encore cette hospitalité d'antan spécifique à cette région. Merci beaucoup.

IDIR, MADJID, KARIM, pendant que vous y êtes !
Songer à inviter votre cousin de Michelet à votre garden party !

Salut ! Toubib,

De Gerryville en passant par Alger, notre hôte Madjid est allé loin jusqu'à Trieste et pourquoi ne pas rejoindre Said au Canada ?

Je cite :

«...du pain grillé, légèrement frotté avec de l'ail, de la tomate, le tout recouvert d'un filet d'huile d'olive...»

«...de la brousketta...»

«...du méchoui aux truffes...»

«...du thé à la Marocaine... »

Et pourquoi pas Seksou t'litsen ?... Tant qu'à faire.

Je comprends tout à fait le commentateur qui réclame son invitation au « garden party ».

Moi qui croyais candidement que ce blog était dédié exclusivement à l'olivier et à l'or vert qui en est extrait ! Franchement !

A ce rythme... ce blog ne tardera pas à se muer en tribune culinaire.

Mais non, mais non, les mets ici cités sont autant de délices faits à base d'huile d'olive justement... excepté, bien sûr, le thé de chine fait à la marocaine.

Bon appétit à tous ar thimlilith

Finalement "Achamlal" me suit partout de "Vlehkem" où il m'a été difficile d'en venir à bout jusqu'ici où je pensais tourner la page de ce feuilleton d'hiver. Ne m'en rajoute pas STP Said ! J'ai eu ma ration !!!

Qu'en est-il du rendement au quintal pour la campagne oléicole en cours ? Nous le voulons à son plus fort...pour la Kabylie.

Production exceptionnelle et rendement satisfaisant allant jusqu'à 20 litres.

Achamlal voulait faire réagir Madjid et karim, Idhir en a décidé autrement en vendant la mèche ! Soit !

Bonjour Achamlal,

Merci pour tes gentils commentaires. J'espère que tu seras présent parmi nous l'été prochain ?

Bonsoir Idir

La moquerie douce made in «Achamlal» est sans intérêt.....elle peut être une marque d'affection sous forme d'humour pour taquiner gentiment et sans arrières pensées....mais ça reste toujours un peu corrosif, même avec une tête légère, un esprit généreux et un cœur large

Majid

C'est son humour, très sympathique d'ailleurs, qui l'a trahi sinon comment savoir qui était derrière "Achamlal" ? Merci à Saïd qui nous manque beaucoup.

La montage et la souris

Ce conte fantastique de notre terroir raconté par nos grand-mères devait avoir chez les anciens un sens ou une valeur qu'il est difficile d'interpréter de nos jours. Derrière ce conte, doit se cacher une morale qui me taraude l'esprit.

Il était une fois un paysan qui rêvait d'avoir un garçon ou une fille. Après quelques années de mariage, son espoir s'évanouit au fil des jours et des mois qui passèrent sans que le destin ne le gratifie d'une naissance qu'il souhaitait avec ardeur. Un jour, alors qu'il était au labeur dans son champ, il vit une souris se faufilant entre les ronces d'un stère de bois qu'il avait entreposé en prévision de l'hiver. Soudain, il leva les mains vers le ciel puis fit un vœu pour demander une fille fut-elle une souris comme celle qu'il avait devant ses yeux.

Ô miracle ! La souris se transforma en une fée et lui dit : Je suis à toi papa, es-tu satisfait de m'avoir comme fille ? Le pauvre n'en revenait pas, le temps de reprendre ses esprits, la fée se blottit dans ses bras puis lui demanda de rentrer vite à la maison pour faire la surprise à son épouse.

- Qui est cette jolie fille ? Lui demanda sa femme.
- Un don du ciel, c'est notre fille pardi !
- Comment ça notre fille ?
- Oui maman, je suis votre fille et je m'appelle Nouja répondit la fée.

Les jours et les mois s'écoulèrent pendant que tout le monde fixait des yeux la fille dont la beauté était tellement surnaturelle que toutes les demandes en mariage furent rejetées par le papa qui tenait à l'unir avec le plus beau et le meilleur du monde.

Parmi les prétendants qui se virent renvoyés, il y en avait un qui suggéra au papa de la donner, dans ces conditions, au soleil qui illumine la terre.

En s'adressant au soleil, s'il voulait bien prendre pour épouse sa fille, le paysan se vit répondre en ces termes :

- Oui, c'est vrai que je suis le plus beau et le meilleur mais il y a plus fort que moi. Vas-y voir les nuages qui me couvrent et contre lesquels je ne peux rien.
- Nuage ! Veux-tu prendre pour épouse ma fille Nouja ? Le soleil m'a dit que tu es plus fort que lui !

- Il est vrai que je couvre le soleil mais il y a plus fort que moi. Va voir avec le vent qui me disperse et me déchire.

- Ô vent ! On m'a dit que tu es le plus fort de ce monde. Veux-tu épouser ma fille ?

- Je suis désolé car il y plus fort que moi, j'ai beau déraciner les arbres, arracher les toits et soulever les tempêtes mais je n'ai pas réussi à faire bouger la montagne, elle est plus forte que moi.

- Montagne ! Je suis venu te demander d'épouser ma fille Nouja puisque tu es plus forte que le soleil, les nuages et le vent.

- Toute cette masse que tu vois et qui résiste à tout ne peut rien contre un tout petit mammifère qui n'arrête pas de me ronger pour creuser des galerie et contre lequel je ne peux rien, il est donc plus fort encore.

- Mais qui est ce petit mammifère ? Demanda le paysan qui tout au long de son périple s'était fait accompagner de sa fille Nouja. La montagne répondit que le petit animal pouvait se trouver n'importe où et qu'avec un peu de patience, il le verrait sortir.

En effet, juste à coté sortit un rat et a sa vue, Nouja se retransforma en souris pour le suivre et s'en aller avec lui pour disparaître dans un trou.

Les commérages du village

Il y a quelques semaines, DaHemou résidant à Alger depuis fort longtemps, arrivait au village en compagnie de sa dame avec armes et bagages pour préparer la cueillette des olives. Depuis un peu plus de deux mois, lui et son épouse n'ont pu comptabiliser que dix huit jours de labeur à cause des intempéries. Hier matin, j'ai croisé DaHemou et après les salutations, je lui ai posé la question sujet de tous les instants en cette période : Où en êtes-vous ? Comprendre par là, l'avancement de la cueillette.

Un compatriote arrivant au même moment aborda DaHemou en ces termes pour le taquiner :

- Sois gentil, retourne chez toi à Alger ou bien occupe toi à faire n'importe quoi dans ta maison du village mais laisse tomber les olives !

DaHemou qui ne s'attendait pas à cette question répondit : Drôle de proposition, pourquoi donc laisser tomber mes olives ?

Et l'autre de conclure :

- Pour que le beau temps réapparaisse, à chaque fois que tu arrives tu nous ramènes le mauvais temps. Tu te souviens l'an passé ? J'ai croisé ta dame descendre seule, par une belle journée ensoleillée, vers votre oliveraie. Je pensais que tu étais reparti sur Alger mais non m'a-t-elle répondu, tu étais seulement alité à cause d'une grippe. Eh bien voilà qui confirme que c'est bien toi qui nous ramènes le mauvais temps !

DaHemou avec un sourire, fit savoir à notre sympathique plaisantin que s'il avait le pouvoir de faire le mauvais temps, il ne quitterait pas le village avant le début du printemps. Entre-temps, se joignit une autre personne à la conversation :

- Oui ! DaHemou a raison ! Toujours la même rengaine, pourquoi ne pas parler de tes brebis ? Je

les ai vues passer, elles étaient tellement sales qu'elles pouaient à distance.

- Quoi ! Elles puent ! Mes brebis dorment sur de l'éponge, donnent beaucoup de lait et ont une bonne toison et tu n'as pas vu les tiennes ?

- Les miennes dorment sur du coton, elles mangent des salades variées avec une fourchette et une cuillère. Quant à ton éponge, elle ne fera que réchauffer tous les rats que tu engrais. Pour le lait, alors là ! L'usine de conditionnement va fermer ses portes et même qu'il y aura chez toi un excédent de lait que tu feras expédier directement par pipeline.

- Tu peux dire n'importe quoi sur mes brebis, en tous cas elles ne font pas de mal comme les tiennes importées de je ne sais où, avec leurs cartes d'identité et peut-être un passeport pour brouter librement partout à tel point qu'après avoir rasé le jardin potager de ton frère, elles ont envahi son verger où il ne reste plus que les racines des arbres...

Ici où tout le monde se connaît, chaque événement ou chaque détail est une occasion pour alimenter la

chronique du village. Chacun peut dire ou raconter n'importe quoi, tout y passe et tous les sujets sont commentés sans méchanceté, une façon de casser la monotonie et rendre la vie plus agréable.

L'olivier toujours...

Une fois, mon ami Al m'a dit via un commentaire, que si un jour il me rencontrait au village je verrai à ce moment là que ce ne sera pas que du virtuel. Voilà qu'un autre ami du web m'a rendu visite avec sa caméra sur les lieux mêmes où j'étais perché sur un olivier. La rencontre fut très cordiale, nous avons passé un après-midi sous le soleil et même quelques fois à l'ombre d'un olivier. Avant de repartir, j'ai tenu à le raccompagner jusqu'à l'huilerie du village pour prendre quelques séquences où les olives finissent leur destination. De retour à Alger à cause des intempéries, j'ai trouvé deux vidéos avec leurs commentaires que mon ami M. Tabèche vient de m'offrir et je voudrais les partager avec mes visiteurs.

Voici donc, ses commentaires et les liens pour voir les vidéos :

<http://www.youtube.com/watch?v=MSUMqojqPSo&feature=channel>

http://www.youtube.com/watch?v=tl_IVXZhej8&feature=channel

Je voulais rencontrer le concepteur du site Internet « Ait Saada mon village natal ». J'ai donc rencontré pour la première fois Ait Mohand Idir, 66 ans, « Da Idir » comme on dit en Kabylie. Nous avons parlé de beaucoup de choses à la fois durant des heures : d'appareil photo, de camera, de la HD, de l'informatique, d'Internet, de logiciel, de poésie, de coutume, de tradition et d'olivier bien sûr parce que c'est la saison de la cueillette, c'était d'ailleurs l'objet de son déplacement en Kabylie et pour moi c'était une occasion pour le suivre avec ma caméra, le voir dans l'activité champêtre et tenter de filmer ce profond sentiment d'un Kabyle avec la nature, ses figuiers, ses frênes, ses chênes et ses oliviers en particulier. Aucun élément de son champ n'est placé au hasard : les pierres, les arbres et les arbustes, ils sont tous disposés et ont tous une histoire, il semblerait même qu'il perçoit sur

chaque olivier le film de ses ancêtres en train de les planter ou d'entretenir les arbres les plus vieux pour, encore aujourd'hui, préserver cette allure majestueuse. Da Idir maîtrise aussi bien l'ordinateur que le sécateur pour bichonner ce fabuleux héritage qui se transmet de génération en génération. Il dira comme tous ceux qui restent attachés aux valeurs héritées de leurs aïeux : Cette terre m'a été prêtée par mes parents qui l'ont reçue de leurs pour qu'à mon tour, je transmette cette devise à mes enfants. 15 janvier 2009.

L'huile d'olive de Kabylie a un goût exquis en plus des vertus qu'on lui connaît comme tous les fruits qui poussent sur les collines de cette région. En général, le processus d'extraction se fait d'une façon traditionnelle et on est peu ou pas intéressé par les divers composants chimiques qui la composent car de toute façon l'huile d'olive de Kabylie est largement appréciée et consommée partout. Depuis plus d'une décennie, la demande est supérieure à l'offre, ce qui explique et maintient son prix élevé. J'ai revu l'huilerie de Si Amer au village Ait Saada situé à quinze kilomètres environ de Beni-Yenni et dix ans après, ses installations

sont toujours d'une propreté irréprochable. Dans ce type de huilerie moderne qui nécessite peu de manipulation, on dispose de plusieurs réglages sur les machines et on peut même procéder à l'extraction d'huile pure mais brute à la manière traditionnelle non raffinée sinon les olives sont d'abord tamisées puis triées et lavées avant le broyage, l'huile est extraite grâce aux multiples accessoires. Le réglage des machines étant précis et identiques du début à la fin des opérations, la qualité d'huile obtenue ne varie que par le goût dû à la variété d'olives. 18 janvier 2009
Bonne lecture.

L'olivier et le Web

Hier matin, en prenant congé de mes oliviers, le temps de faire une escapade à Alger afin de renouer avec mon blog, j'espérais pouvoir joindre l'utile à l'agréable sans cette fâcheuse connexion qui me gratifie d'un débit de 8 (Huit) kbps. J'ai pris mon mal en patience durant toute la journée d'hier

et toujours rien, nos fournisseurs d'accès à Internet paraissent saturés ou dérangés. Ce matin, la ligne semble rétablie, c'est une opportunité qui s'offre à moi pour placer un mot, sûrement le dernier de l'année, sur l'olivier de Kabylie.

Arbre séculaire riche de symboles qui m'a vu naître et grandir, témoin impuissant et silencieux de tant de tourments et de tant d'espoir. C'est la source de tous les bienfaits que l'on se transmet de génération en génération tel un trésor précieux. Pendant de longues années et même aujourd'hui, la période de la cueillette des olives a représenté pour moi un moment de plaisir et de joie, instant privilégié où le modeste repas champêtre est devenu au fil des années un moment très attendu. Je me surprends parfois à revoir des scènes de ma vie passée, une multitude de souvenirs m'assaillent au détour d'un olivier ou à la vue d'un lieu et c'est alors que je me laisse aller à une douce nostalgie revoyant mes amis d'autre fois ou des personnes qui me sont chères.

Tout cela me pousse à délaisser quelque peu, sans pour autant l'oublier, cet autre passion que j'ai découvert depuis peu par hasard, je parle bien

entendu du web qui m'a fait entrevoir des horizons que je ne soupçonnais même pas, comme me le recommandait si bien mon ami al Burini. C'est toujours avec un immense plaisir que je lis vos encouragements et vos commentaires que j'ai délibérément modérés pour pouvoir donner une réponse à chacun de vous. S'il m'est impossible de répondre immédiatement à toutes les personnes qui m'ont visité, je tiens à vous témoigner toute ma reconnaissance du plus profond de mon cœur. Votre amitié me touche et au seuil de l'année 2009 je vous souhaite à tous, où que vous vous trouviez, une année qui vous apportera bonheur et santé. Puissiez-vous, tel l'olivier, répandre autour de vous force, calme, paix et bienfaits. BONNE ANNEE.

L'ingratitude

Après les intempéries et en prévision de la récolte d'olives qui va m'éloigner momentanément du blog, je vous livre un épisode sur l'ingratitude. Avant de le faire, je dois placer deux images. La

première m'a été adressée par un blog ami qui m'a demandé de la publier et de ne pas l'éteindre pour que demeure l'espoir de vaincre le cancer. Je suis convaincu que la guérison existe, puisque moi-même je ne vous cache pas que j'ai connu cette maladie en Novembre 1998.

La deuxième image est celle de notre hébergeur qui nous offre la possibilité de découvrir de vrais amis, ceux du web, même si le contact est et restera virtuel. Pour être franc et sincère, je crois que j'ai découvert, depuis peu, une passion qui m'apporte beaucoup. Merci à tous ces citoyens du monde sans frontières.

Au début des années 50, Yahia fut de retour au pays en compagnie de son oncle Amokrane. Faisant une rentrée fracassante au village, ils furent accueillis avec des youyous à cause de Yahia qui revenait après une très longue absence. M'hend, fils d'Amokrane, n'avait aucun souvenir de son cousin, parti depuis de nombreuses années sans donner signe de vie. Au village où Yahia retrouva sa mère et ses deux sœurs, on ne tarda pas à le marier, espérant le voir changer définitivement. Après son séjour furtif, le voici reparti vers Paris, cette belle

capitale qui l'avait tant envoûté. Tout allait bien jusqu'au jour où son oncle, contraint par la maladie, devait rentrer définitivement au bled. Dès lors, Yahia livré à lui-même, reprit ses mauvaises habitudes, il ne donna signe de vie que pour répudier sa femme. Il écrivit une lettre dans laquelle il réclamait ses économies que son oncle avait en sa possession. Il l'informa qu'il coupait définitivement les liens avec toute la famille. Son oncle qui avait pris soins de placer l'argent à Alger au nom de son neveu, fit la sourde oreille, et Yahia le relança à travers une lettre par laquelle il dira qu'après tout c'était son argent, comme si son oncle voulait l'en déposséder. Fou de rage, Amokrane prit aussitôt le chemin d'Alger et lui mandata tout ses sous.

M'hend se procura l'adresse de son cousin, via un intermédiaire qu'il rencontra par hasard. Après une quinzaine d'années de silence, il adressa une lettre à Yahia qui répondit par courrier. M'hend travaillait à cette époque au sud, il aimait correspondre avec ses proches et en faisait un loisir. Lui et Yahia entretenaient des échanges régulièrement, son cousin lui racontait tout. Il était

marié avec une française, ils eurent une fille et menaient une vie tranquille. A travers ses écrits, M'hend sentait que son cousin était pris de nostalgie, à tel point qu'il lui demanda quelques plantes aromatiques de leur champ dont il avait gardé un souvenir. Il lui posta les plantes avec plaisir, allant jusqu'à lui envoyer par colis postal, des roses de sable. Cet échange de contacts fut tellement affectif que M'hend tenta de le faire venir en vacance avec sa famille. Il lui proposa toutes sortes de commodités. Yahia faillit mordre à l'hameçon mais changea d'avis par la suite, invitant M'hend à aller lui rendre visite en premier.

A cette époque où le visa n'était pas exigé pour les Algériens, le passeport n'étant pas suffisant, il fallait que M'hend obtienne une autorisation. Il constitua un dossier complet et son employeur avait la charge d'en faire la demande auprès de la tutelle. Pour cette fameuse autorisation de sortie, M'hend gardera un souvenir amère de la réponse qui lui sera donnée, un rejet pur et simple avec un « NON » inscrit sur toute la page de la lettre motivant son déplacement. Il n'était pas seul cette année là à recevoir une telle réponse, presque

toutes les demandes avaient subi le même sort. M'hend évacua l'espoir de rencontrer son cousin et de découvrir l'étranger. Quelques années auparavant, durant la libre circulation, il n'éprouva aucun besoin de visiter d'autres contrées. Il se sentait si bien chez lui qu'il encaissait en espèces les avantages que l'entreprise octroyait à ses employés pour des vacances à l'étranger. Comble de l'ironie, M'hend ne pouvait pas deviner que, plus tard, les frontières lui seront interdites. Comme il nourrissait l'envie de sortir depuis quelques temps, il avait saisi l'occasion de l'ouverture des frontières pour s'acheter deux billets en première classe, un aller retour entre Alger et Marseille sur un bateau « croisières » et un autre par train jusqu'à Paris. L'événement était de taille, il quittait le territoire national pour la première fois et tenait à en faire un bon usage. Enfin, il allait se rendre chez son cousin sans le prévenir car il voulait lui réserver l'agréable surprise. A son arrivée à Paris, après une nuit passé dans un hôtel classé d'un quartier résidentiel, M'hend se rendit dans l'après midi au domicile de son cousin Yahia habitant la proche banlieue parisienne.

Arrivé sur les lieux, il sonna à la porte mais il n’y avait personne. Son cousin, sa femme ainsi que leur fille devaient être au travail. En quittant leur immeuble, il demanda à une dame qui sortait de cet endroit si par hasard elle connaissait Monsieur et Madame Ben. A ce moment là, juste à coté, se trouvait un monsieur d’un certain âge, casquette sur la tête, tenant en laisse deux chiens, il s’approcha de M’hend et lui dit :

- Vous cherchez Mr Ben ?

- Oui, répondit M’hend.

L’autre, curieux d’en savoir plus, posa la question :

- Mr Ben est quoi pour vous ?

M’hend répondit :

- Il se trouve que c’est mon cousin.

Très étonné, l’étranger aborda M’hend dans sa langue maternelle :

- Ainsi, vous êtes berbère, moi et Yahia sommes comme deux frères inséparables.

Ensuite, d’autres questions fusent après avoir su que M’hend arrivait du pays.

- Comment c'est au pays ? Est ce qu'ils se battent toujours pour les bornes délimitant la propriété etc.

M'hend lui fit remarquer que ces histoires étaient révolues et que tout avait changé, le monsieur lui dit alors :

- C'est à cause de ses histoires que j'ai quitté le bled, cela fait quarante ans que je n'y suis pas retourné.

Puis, il l'informa que son cousin et sa femme allaient rentrer après leur fille qui était employée comme infirmière dans un hôpital, ce que M'hend savait déjà. Ensuite l'homme s'excusa de ne pouvoir l'inviter à prendre un pot car il s'apprêtait à sortir avec sa dame pour aller en campagne. Après s'être séparés et en attendant l'arrivée de ses cousin, M'hend profita de la journée pour découvrir et visiter le quartier. Entre temps, l'homme à la casquette avait sûrement prévenu ses cousins de son arrivée. En fin d'après midi, M'hend prit place sur un banc public, juste en face de l'immeuble où habitait son cousin. L'attente ne fut pas longue juste une demi-heure après, il vit la fille quitter sa voiture pour entrer dans l'immeuble. Il l'avait reconnue tout de suite car son cousin ne ratait pas

une occasion pour lui adresser leurs photos. M'hend se leva, marcha jusqu'à l'entrée puis monta les quelques marches du premier étage et sonna la porte.

Sans ouvrir, la fille lui dit à haute voix :

- Qu'est que c'est ?

- C'est le cousin M'hend.

- Que voulez-vous ?

Incroyable accueil qui lui fut réservé, il avait tout compris mais il répondit quand même :

- Voir ou contacter votre papa.

- Papa n'est pas là, et je ne sais pas où il est !

Pour marquer le point et avant de redescendre, il la pria d'avoir la gentillesse d'informer son papa de son passage, tout en devinant qu'il le savait déjà.

Déçu et plein d'amertume, M'hend comprit le manège, il allait reprendre son chemin, mais après réflexion, il décida d'attendre pour voir la réaction de son cousin, il voulait aller jusqu'au bout de cette mésaventure. La surprise ne tarda pas, jetant un regard au loin, il vit son cousin arrivant tout droit, c'était bien lui avec son crâne dénudé. A la vue de

M'hend, il esquiva vers une ruelle au coin de l'immeuble, s'attendant à ce scénario, M'hend fit quelques pas derrière lui instinctivement. Il n'avait rien à y gagner ni à y perdre, simplement, satisfaire sa curiosité et classer définitivement le contact qui le liait avec son cousin. Ce dernier fila encore plus vite pour disparaître au coin d'une rue. M'hend avait gros sur le cœur, il était tellement dégoûté qu'avant de repartir, il tenait à marquer son passage en racontant cette histoire à la concierge qui l'écouta attentivement. Il lui relata ce moment qu'il attendait depuis 30 ans. La dame prêta l'oreille, elle semblait très étonnée et surprise. M'hend se disait que peut-être, Yahia cachait ses origines, c'était une occasion à ne pas rater pour tout déballer et repartir tranquillement.

Le lendemain, par une belle matinée de Dimanche, dans un kiosque situé en face, il alla acheter un guide de poche pour visiter la ville. A sa demande, le buraliste lui présenta un guide complet assez volumineux. M'hend lui fit savoir qu'il voulait une brochure pour mieux visiter Paris et qu'il était de passage pour deux ou trois jours au maximum. Le buraliste, que quelques clients abordaient avec un :

« bonjour Monsieur Pierre », engagea une discussion avec M'hend très à l'aise dans son trois pièces :

- Vous n'êtes pas d'ici ?

Pour mieux satisfaire la curiosité de son interlocuteur, M'hend répondit :

- Non pas du tout, je suis étranger et je ne compte pas prolonger ma visite.

- Sans être trop indiscret, vous êtes de quel pays ?

- Algérie.

- Moi aussi je suis Algérien, mais cela fait plus de 45 ans que je suis là sans avoir revu le pays.

Grande surprise pour les deux, M'hend pensait discuter avec un français, et l'autre sentant le compatriote, entama une conversation avec des sentiments comme s'il s'agissait d'un proche. La sympathie s'installa et le vieux monsieur voulait le retenir le plus longtemps possible, allant jusqu'à lui proposer ses services s'il avait besoin de quoi que ce soit. M'hend le remercia infiniment, lui faisant savoir qu'il n'avait besoin de rien. Alors, l'autre lui tendit un billet de 100 francs pour conclure :

- Soyez aimable, acceptez s'il vous plait de prendre un pot à ma santé, c'est dommage que je sois pris par le travail et si vous repassez par les environs, ça me ferait plaisir de vous revoir, vous connaissez l'endroit.

Ce compatriote, aux allures d'un français, laissa M'hend pantois devant l'attitude de son cousin.

Le tag en question

La première fois où j'ai entendu le mot « tag » c'était à Paris il y a très longtemps. Il y avait plein de graffitis, sur les murs, dans les stations de métro et même à l'intérieur des rames. Voila que mon ami al me fait savoir, via un commentaire, qu'il a tagué sur mon blog, et sur le coup, je n'avais pas bien saisi le sens. Ce n'est que plus tard, en me rendant sur son blog que j'ai compris ce qu'il voulait dire dans son article : « Tag aalamentag » expression très ancienne bien de chez nous. Ensuite je lui ai demandé ce qu'il fallait faire et il m'a répondu que je dois à mon tour taguer sept blogs de mon choix.

Mais pourquoi sept (au lieu de six ou huit), un chiffre symbole qui remonte à la nuit des temps et qui pose une question ambiguë.

Donc, pour faire mon choix, je me suis rappelé un dicton ancien qui dit : « là où va ton pied, ton cœur va avec ». Grâce à cette toile d'araignée tissée par des mains de génies détenteurs de pouvoirs magiques, je vais pouvoir naviguer n'importe où sur la planète et aller sur sept blogs. Ceci est une chose très simple mais les résumer est une autre affaire, d'autant plus que la critique n'est pas mon genre et donc, tant pis pour mon vocabulaire. Alors, je vais prendre au hasard ceux qui s'affichent devant moi puisque la règle l'exige.

1. Adour : Auteur de talent, il a à son actif plusieurs ouvrages, il vous accroche avec son style et vous fait voyager à travers ses romans et ses récits.
2. Amanéda : Dans son petit monde tout en couleur, elle vous accueille avec des fleurs qui tombent d'elles-mêmes sur votre écran.
3. Arioul : Ce blog m'a donné à réfléchir, il m'a conduit un peu partout, m'a fait découvrir

toute une culture et m'a replongé dans mes souvenirs mêmes.

4. Dracip : Espace riche et varié, incollable sur toutes les questions, pose des énigmes et des devinettes dont il a le secret. Il m'a proposé de faire partie de l'une de ses communautés « le champ du monde » que j'ai rejoint avec plaisir.
5. Laakouba : Ce trait d'union, entre le Québec et la lointaine Kabylie, tracé par Ange, est un témoignage d'affection sans frontières.
6. Mare nostrum : Géré par Jacqueline, offre un espace agréable qui va au-delà de la Méditerranée pour nous offrir un décor fait de noblesse et de beauté.
7. Saskia : Un nom sympathique à l'image de ce blog admirable qui reflète toute la bonté et la sincérité.

Voilà qui est fait, une corvée assez agréable dont je m'inscris volontairement.

Le Sultan de Koukou

Le sultan d'une petite province informa sa population qu'il avait décidé de marier sa fille unique et qu'il allait choisir le futur élu parmi ses sujets. Pour cela, il appela à un rassemblement pour une journée consacrée à la moisson. Tôt le matin, tous étaient présents et attendaient les instructions. A son arrivée, le sultan ordonna aux prétendants de se mettre de côté tandis que les autres étaient invités à assister en spectateurs. Bien évidemment, les prétendants s'étaient préparés la veille en s'enveloppant dans leurs plus beaux habits pour la circonstance. Ensuite l'ordre fut donné pour commencer les travaux et presque tous accordèrent plus d'intérêt à leurs vêtements qu'à la besogne qui les attendait. Parmi les spectateurs, il y avait un jeune homme, issu d'une famille honorable mais démunie, qui observait la scène avec dégoût. Bien entendu, sans aucune prétention ni idée de postuler comme les autres à cause de sa pauvreté, il entra en scène en répétant à qui voulait l'entendre : « La moisson se fait

comme cela, quant à votre fille, peut importe celui qui l'épousera ».

Le Sultan ordonna immédiatement l'arrêt des travaux car il venait de faire son choix en la personne de l'homme capable de donner le meilleur à sa fille en toutes circonstances.

Cet autre Sultan d'un pays voisin apprit qu'une pluie allait tomber, et quiconque boirait de son eau, serait pris de folie. Il ordonna à son peuple de s'abstenir de faire des réserves d'eau et les informa du risque qu'ils encourraient. Prenant cela pour une farce, tous burent de cette pluie. Aussi, le Sultan avait prévu de remplir un flacon et de le garder à toutes fins utiles. Tous ses sujets devinrent fous sauf lui, ils ne faisaient que pleurer leur Sultan « malade ». Chaque matin, ils se regroupaient devant son palais, implorant Dieu de donner vite une guérison à leur Sultan.

Ne pouvant supporter d'être le seul normal parmi tous, il décida de devenir comme eux, il prit sa fiole et but un coup puis devint fou comme tout le monde. Son peuple accueillit la nouvelle avec soulagement, dansant et chantant de plus belles à l'occasion de la guérison de leur Sultan.

L'éléphant de Sidi Amer Oulqadi

Sidi Amer Oulqadi avait un éléphant qui faisait des ravages dans les vergers de la pauvre population de Koukou. Un jour, les citoyens décidèrent d'un commun accord d'aller interpellier le haut dignitaire investi de pleins pouvoirs par la régence Turque.

Un homme assez courageux s'était porté volontaire pour s'adresser en premier au dignitaire et les autres devaient le suivre en chœur pour présenter leur doléance.

Le puissant homme, surpris de voir toute la population rassemblée devant son palais, fit signe à son serviteur pour leur demander ce qu'ils voulaient.

Le volontaire prit la parole et s'adressa au seigneur en ces termes :

« Ô Sidi Amer Oulqadi ! Lumière des contrées et Clé de toutes les cités, votre éléphant... ». Il regarda

derrière lui et personne parmi ses concitoyens ne
brancha. Il reprit la même phrase et là non plus pas
de réaction.

Excédé, le maître lui rétorqua : Qu'a-t-il mon
éléphant ?

- Votre honneur, votre éléphant se sent un peu seul,
il a besoin de compagnie.

C'est une bonne idée, répondit Sidi Amer Oulqadi.

Le bouffon

En ce jour de marché hebdomadaire, le bouffon
acheta des tripes et comme les gens aimaient le
taquiner pour le faire parler, il jura que la
prochaine personne qui lui adressera la parole, il
lui balancera les tripes en pleine figure.

Comme par hasard, ce fut un Caïd qui les encaissa
alors qu'il lui demandait combien il les avait
achetées. Le Caïd, fou de rage appela sur le champ
les gendarmes qui le présentèrent au juge
d'instruction. Devant ce dernier qui lui demandait

les raisons de son geste, le bouffon se contenta de répondre en reprenant la même phrase sans discontinuer : « Votre honneur, votre honneur... ».

Excédé, le juge lui demanda de laisser de côté son honneur et de répondre à la question pourquoi avait-il osé agresser le Caïd.

Le bouffon répondit : Votre honneur vous a lassé et pourtant c'est une formule de haute considération qui vous est due à juste titre. Qu'auriez-vous répondu à la question : « Combien t'ont coûté les tripes, combien t'ont coûté les tripes... ».

La parole et la sagesse

Autrefois, la parole avait une signification particulière, elle engageait son auteur sur sa dignité morale. De nos jours, la parole est réduite à sa plus simple expression de bla-bla, un verbiage sans grande importance. Il n'y a pas très longtemps, les gens étaient trop pointilleux sur ce qu'ils disaient ou entendaient. Faire un reproche à

quelqu'un en lui faisant remarquer que l'homme se tient par la langue et non pas par l'oreille, c'était le blesser profondément. Cette phrase était perçue comme étant une offense grave car il n'y a que l'animal qu'on peut tenir par l'oreille. Un mot mal prononcé pouvait entraîner l'irréparable et il fallait faire très attention avant de prononcer une phrase. Nombreux sont les proverbes qui font référence à ce sujet ô combien important dans les mœurs de nos aïeux :

- Tourne ta langue sept fois avant de lâcher un mot.
- Un mot c'est comme un balle, une fois sortie du canon, elle ne peut plus revenir en arrière.
- Une bouche cousue ne risque point de mouches.
- Les blessures creusent mais guérissent, une mauvaise parole tue etc.

Voici deux exemples pour illustrer le sens d'une parole dite avec précipitation. Le caractère de ce premier exemple est à l'opposé de celui qui suivra à cause de la sagesse qui fait leur différence. Si la parole est dite avec fermeté dans les deux cas, autant le dénouement est aux antipodes du

raisonnement pour le second qui se solda par un drame terrible.

1 - Un cultivateur labourant son champ, vit une personne faire irruption sur son terrain. L'étranger de passage, ne connaissant pas les lieux, avait perdu son chemin. Le cultivateur, pensant à une intrusion volontaire par une personne venant le provoquer sur ses propres terres, interpella l'étranger et lui fit signe de s'arrêter net en le braquant avec son fusil de chasse chargé de deux balles. Ensuite, il lui signifia que s'il faisait un pas de plus il serait mort et de rajouter que s'il ne quittait pas son champ, il allait l'abattre. Un dilemme grave auquel ils étaient confrontés tous les deux. Le cultivateur venait de prononcer la fatidique phrase en jurant de tuer l'inconnu s'il ne quittait ses terres. Mais comment les quitter car s'il faisait un pas supplémentaire, le résultat serait le même. Après un court moment de réflexion et grâce à sa sagesse, le cultivateur alla vers l'étranger, posa son fusil puis le prit sur son dos jusqu'à la sortie de son champ où il le déposa pour continuer son chemin. L'étranger s'excusa vivement pour ce

désagrément involontaire et l'autre lui souhaite bonne route.

2 - Ce second cas qui s'est soldé par un drame terrible montre bien l'absence de sagesse mais confirme qu'une parole peut tuer.

Ils étaient deux bons amis issus du village et qui, de surcroît, avaient un lien de parenté.

Un jour, l'un des deux remontant après une partie de chasse, entendit son ami l'interpeller au travers de sa petite fenêtre. La conversation qui s'en suivit fut fatale à celui qui voulait taquiner son ami chasseur. Il serait malhonnête de ma part de rapporter ce qui s'était dit exactement entre eux, personne n'avait assisté à la scène. La version rapportée par la suite fit état d'une simple discussion qui avait mal tourné. La victime avait poussé son ami à lui tirer dessus allant jusqu'à le défier de tirer s'il en était capable. Ce mot « capable » sonna mal dans l'oreille de l'assassin qui n'hésita pas à faire feu sur son ami et parent, le tuant sur le coup.

Les 3 vérités

Les anciens, c'est-à-dire nos aïeux, avaient un sens aiguisé de la parole. Ils s'exprimaient avec des métaphores qui devenaient une sorte de joutes oratoires. J'ai assisté à une discussion sérieuse entre deux cousins qui avaient un grand respect l'un pour l'autre à cause de leur différence d'âge. Le plus jeune avait donné sa fille en mariage au fils de l'autre, une union qui n'a pas réussi et qui a fini par une rupture.

Un jour, le vieux tenta une réconciliation auprès de son jeune cousin. Après avoir exposé la fâcheuse situation dans les détails, il se vit répondre en ces termes :

- Je suis très embarrassé de te rappeler l'histoire du bœuf qui, piqué par un taon, leva sa queue et se sauva vers les buissons pour se retrouver en face d'un lion. Que pouvait-il faire devant le fauve sinon qu'il tremblait de peur de se voir dévoré. Le lion lui demanda de lui citer les trois vérités s'il voulait sauver sa peau et être pardonné. Tout en sachant qu'il n'avait aucune chance de lui échapper, le bœuf répondit au roi des animaux :

- Première vérité : Si je savais te trouver là, je ne me serais pas sauvé à cause d'un taon.

- Seconde vérité : Si tu me pardonnes cette fois, tu ne me reprendras plus jamais.

- Troisième et dernière vérité : Je ne pense pas que je vais échapper à tes crocs, tu finiras par me dévorer de toutes les façons.

Cette métaphore dont ils avaient le secret me fit penser à la conclusion suivante :

1 - Le jeune cousin se compara au bœuf ayant commis une maladresse en acceptant la malheureuse union.

2 - Si son cousin qu'il compara au lion, ce qui n'est pas dédaignable, acceptait la séparation définitive, on ne le reprendra plus jamais.

3 - La troisième et amère vérité était que le couple soit réconcilié.

La comparaison

Pourquoi se compare-t-on aux animaux lorsqu'on dit qu'il est fort comme un bœuf, rusé comme un renard, doux comme un agneau ou elle jacasse comme une pie, docile comme une brebis et j'en passe...

Si on continue dans cette optique, on peut conclure qu'il y a quatre étape ou peut-être cinq dans la vie.

1 - On vient au monde sous forme d'un singe. Inconscient, il n'arrête pas de faire la grimace avec toutes les singeries propres aux primates. Il ne se contente pas de se nourrir lorsqu'il est sur un arbre fruitier mais prend un malin plaisir à gaspiller les fruits.

2 – Une fois adolescent et jeune homme, on devient un lion. Le bonhomme se sent invulnérable, capable de démonter les montagnes par sa force et sa vigueur. Lorsqu'il lui arrive d'obéir à un ordre, il ne le fait jamais sans grogner pour montrer sa puissance.

3 – Quand on devient responsable car chargé de famille, on est comme un baudet prêt à supporter tout le poids qu'on lui met sur le dos. Il ne fait que ramener à bon port toute la marchandise sans demander de contrepartie. Résigné, il est là pour toutes les besognes qu'on lui impose, cet âge est le plus difficile de tous.

4 – Puis on arrive à l'âge du chien. On ne fait qu'aboyer et la caravane passe. Impuissant mais

conscient, il assiste à contrecœur à tout ce qui se déroule autour de lui. Sans aucun pouvoir, il ne lui reste que les soupirs exprimant le déplaisir.

5 – Si on a la chance de longévité, on redevient singe. Un âge terrible où tout se mélange et se confond dans la tête pour retrouver cet inconscient du départ.

Trois choses à éviter

D'après les anciens, il y a trois choses à ne pas faire :

1 - Celui qui n'a pas de quoi faire son repas mais se permet de lancer des invitations.

2 - Celui qui ne peut pas se défendre cependant il provoque tout le monde.

3 – Celui qui a une fille idiote et qui exige une dot impossible.

Proverbes du terroir

Quand les meuniers se disputent fais attention à ton blé

Si l'ascension t'a été très facile fais attention à la descente

La main que tu ne peux pas mordre, il faut l'embrasser

Celui qui déjeune avec le mensonge, de quoi sera fait son dîner

Il vaut mieux vivre peu comme un lion que beaucoup comme une brebis

Une poignée de guêpes fait plus de mal qu'un sac de mouches

Un hôte recevant son ami venu lui rendre une visite improvisée dont il ne voulait pas, l'accueillit en ces termes :

- Je jure par le destin qui t'a fait venir aujourd'hui pour repartir demain matin que je suis très content de te revoir mon ami.

Et l'autre de répliquer à son hôte :

- Je jure, moi aussi, par le destin qui a voulu que je vienne aujourd'hui pour repartir la semaine prochaine que je suis également heureux d'être parmi vous.

Les durs

Deux colosses d'une force extraordinaire se rencontrent. En fait l'un d'eux avait entendu parler de l'autre et voulait se mesurer à lui dans son moulin à grains. Pour le tester, il emporta un sac de blé à moudre puis aborda le meunier en prenant quelques grains de son blé qu'il écrasa entre le pouce et l'index les réduisant en farine. Il exigea une mouture aussi fine que celle qu'il fit tomber dans la paume de sa main gauche. Le meunier, ayant compris le scénario, mit une main sur l'énorme cylindre pour bloquer la machine et tendit son oreille de l'autre main pour demander à son interlocuteur de répéter ce qu'il voulait lui dire.

Le melon

Un grassouillet avait emmené un travailleur journalier pour fendre du bois en prévision de l'hiver. Pendant que le pauvre ouvrier suait de plus belles, le grassouillet allongé à l'ombre d'un frêne n'arrêtait de lui lancer des boutades telles que : Tiens ! Ca fend comme du melon.

Ne pouvant plus supporter l'attitude de son employeur, l'ouvrier jeta la masse par terre, jura de ne plus en manger et l'invitait à se rassasier de son melon tout seul.

SOS Blog en danger

Comment faire pour sauver mon blog né prématuré un mois de Février 2007, et mis sous couveuse jusqu'à la mi-Août de cette année. Comme je le disais dans mon précédent article, un jour, le hasard m'a conduit à jeter un coup d'œil sur cette création virtuelle et je dois dire que j'étais attiré par cette nouveauté que je découvrais avec plaisir. Dès lors, je me suis intéressé à cette chose pour en arriver, trois mois plus tard, à ce stade. Les premiers jours des balbutiements de ce blog ont été pour moi agréables, je passais de longs moments à essayer de placer les pièces de puzzle qui pouvaient composer sa base. J'étais comme un enfant à qui on mettait entre ses mains le plus fabuleux des jouets, mais au fil des jours, même le meilleur des jouets

finit à la casse car l'enfant en a eu assez. Suis-je entrain de me désintéresser de ce qui m'a paru au départ comme un refuge pour essayer de casser la monotonie du quotidien ? Je ne saurai répondre maintenant.

Aujourd'hui, je n'ai pas choisi de faire cet article mais il fallait alimenter ce blog car j'ai constaté qu'il a nettement baissé en audience et qu'à cette allure il finira aux oubliettes. Et voici qu'une urgence est signalé, il faut faire vite pour le mettre sous perfusion, mais quel traitement dois-je lui administrer ? Sachant que dans ce cas précis, il faut raconter n'importe quoi et il est difficile de le faire lorsqu'on a rien de particulier à dire. J'ai beau cherché, aucun sujet ne me vient à l'esprit sauf cette simple question que je vais poser car elle m'a taraudé les méninges durant deux jours. La voici : Quelqu'un peut-il satisfaire ma curiosité en m'aidant à comprendre qui est Arioul ? Ce blog qui m'a conduit vers plusieurs sites depuis Mesk-Ellil jusqu'au fin fond de la Kabylie en passant par Arioul Motors ou Tomobil El Djazair etc. Merci d'avance pour vos explications.

Mon hydre de blog

Je crois que j'ai mis mon doigt là où il ne fallait pas et voici l'explication : La curiosité étant un mauvais défaut, tout le monde le sait et je le confirme. Un jour, alors que j'étais allé rendre visite à un de mes enfants en 2007, j'ai trouvé son ordinateur allumé et comme je n'avais pas touché le clavier d'un micro depuis ma retraite en 1998, ma vilaine curiosité m'a poussé à voir ce qui s'y passait via l'écran, c'était Internet et j'ai commencé par cliquer n'importe comment.

Pour le profane que j'étais, un terme tout à fait nouveau revenait souvent : « Créer un blog gratuit ». Je me suis trituré les méninges pour essayer de comprendre ce mot d'un genre bizarre et rien n'y fit. Même World 2003 que j'utilise, aujourd'hui encore, le souligne en rouge, il s'embles ne pas le reconnaître. Comme j'avais quelques petites notions élémentaires en informatique, je me suis aventuré dans ce domaine et à force de fouiner, j'ai compris qu'il fallait d'abord ouvrir une boîte de

messagerie pour ensuite voir se dessiner le fameux blog, en l'occurrence celui-ci. Je ne pouvais pas comprendre qu'un blog se construit après avoir établi un croquis, un plan etc. Moi, j'ai foncé à l'aveuglette dans ce qu'on peut appeler une esquisse sans y placer un matériaux quelconque.

J'aurais pu l'oublier mais voilà qu'un jour, toujours cette fâcheuse curiosité, alors que je me trouvais encore chez mon fils, j'ai ouvert ma boîte de messagerie et là, on vient me rappeler que j'ai créé quelque chose que j'ai laissé à l'abandon. Je me suis dit que c'est incorrect de lancer un projet de construction, creuser les fondations et puis le laisser tomber. Pour le débutant que j'étais, j'ai été amené à relancer ce qui est devenu, depuis la mi-Août de cette année, le blog que voici. Une sorte de corvée, ô combien agréable mais éreintante comme la dépendance au sport dont l'effort est physique au lieu d'être mental.

Je pense qu'il aurait mieux valu dans mon cas, de lancer un autre projet, celui d'édifier une maison par exemple au lieu de m'aventurer dans ce domaine qui n'est pas le mien. La maison aurait, au moins, permis un abri dont la réalisation ne

demande pas d'effort intellectuel et mieux encore, c'est un placement à long terme qui ne demande pas de nourriture comme ce domaine du virtuel qui n'est jamais rassasié. Il faut l'alimenter chaque jour, lui donner ce dont il a besoin sinon il risque l'asphyxie.

Ce blog que j'ai enfanté commence à m'énerver, à force de me réclamer cette nourriture spirituelle que je ne peux lui transmettre que par moi-même, il va finir par épuiser le peu de facultés mentales qui me restent sans compter le temps que je lui consacre. Par conséquent, je vais tenter de l'alimenter avec autre chose, c'est-à-dire, lui donner des images ou des photos. Cette méthode ne requiert aucun effort, ça prend moins de temps et qui sait si cette recette est la bonne ? Je vais tenter un essai en commençant par lui proposer ces quelques photos s'il veut bien les accepter. S'il me les rejette à la figure, cela veut dire qu'il en demande d'autres plus appétissantes. Dans ce cas, je me verrai dans l'obligation de rompre les liens qui me rattachent à cette hydre qu'est ma création.

Cet article peut prêter à sourire et pourtant c'est une réalité étant donné ce que je découvre à chaque

instant sur ce phénomène ambigu qu'est le weblog avec toute sa composante.

Un rayon de lumière sur Thakhoukhth

Quel plaisir pour les automobilistes et leurs passagers de croiser du regard ce chef d'œuvre d'une grandeur égale à sa taille. Un grand bravo à ceux qui ont ciselé cette image qui symbolise l'espoir. Quelle géniale idée d'accrocher cet énorme tableau qui impose l'admiration sur le talus d'une route dont le nom évoquait, il n'y a pas longtemps, la terreur. Vous l'avez compris, il s'agit de Thakhoukhth, cet endroit qui, autrefois, avait servi de terrain de jeu pour des rencontres entre jeunes des villages environnants. Ils y allaient pour des compétitions (genre de hockey sur gazon). C'était un sport qui consistait à envoyer dans les buts adverses une balle en bois à l'aide d'un bâton munie d'une crosse. Ce sport que les anciens appelaient « Thighlelt » se pratique encore au Canada et sûrement ailleurs.

Pour le pessimiste que je suis, cet axe routier fraîchement remis à neuf avec le nouveau pont et son rond-point, c'est une lueur qui vient bousculer mes sentiments empreints de tristesse et d'amertume lorsque je regarde autour de moi et ne vois que désolation. Merci pour ce cadeau offert gracieusement par des personnes sensibles à la préservation de notre culture. Heureusement, qu'il y a encore beaucoup de gens convaincus de nos traditions et de notre savoir-faire. Je souhaite que ces convictions soient partagées et qu'elles mèneront vers un comportement cohérent et rationnel. J'espère que nos valeurs tiendront le coup et qu'elles ne s'effaceront pas devant les déferlantes nouveautés qui nous arrivent de partout pour nous faire oublier notre patrimoine.

Faut-il se taire comme le recommande cette maxime bien de chez nous « une bouche fermée ne risque point de mouches », ou cet autre adage que nos ancêtres utilisaient avant que nous arrive la langue française « Si la parole est d'argent, le silence est d'or ». Entre les deux, je préfère l'argent un des symboles de notre passé. Et si ce fameux tableau était en argent ?

Achrouf et son mystère

Nous connaissons tous les sables mouvants. En tant que tels, le terme désigne un phénomène naturel, mais comment appeler cet endroit mouvant où il n'y a que du roc comme son nom l'indique : Achrouf qui veut dire : le rocher abrupt.

En effet, j'ai vu et assisté à des ouvertures dans le sol à plusieurs reprises. On raconte que mon grand-père fut le premier à explorer ce sous-sol en allant récupérer un foulard qu'une de ses filles avait laissé tombé dans une ouverture apparut soudainement. Il s'équipa d'un éclairage et descendit dans la faille verticale pour ensuite aller latéralement jusqu'à une distance où il prit peur avant de rebrousser chemin.

Mon premier souvenir de ce phénomène étrange remonte à mon enfance. Il y avait des gens appelés au secours pour aider à faire remonter notre vache qui avait les pattes et son postérieur enfouis dans le sol. Je revois l'image de ces personnes autour de

notre vache qui poussaient des beuglements avant d'être tirée avec des cordes. La seconde fois, notre âne a failli descendre au même endroit mais a pu échapper de justesse.

En 1970, pendant que j'effectuais quelques travaux de restauration de notre maison, tout un chargement d'un camion de sable que j'avais entreposé la veille, avait littéralement disparu au matin sans qu'il y ait d'orifice en surface. Quelques jours après, une cavité d'un diamètre d'environ 60 cm est apparue au milieu d'un roc. Il s'y dégagait un air frais presque glacial et on y entendait un souffle comme si une rivière coulait à grands flots en dessous. C'était en été et il faisait très chaud. Nous avons jeté un bloc de pierre dans le gouffre pour estimer sa profondeur et pendant un temps, le bloc dévala à perte de son l'énorme puits.

Le maçon (Boukhalfa nath Kaci) qui me faisait les travaux, était tellement curieux de la découverte qu'il voulait l'explorer. Il m'a fallu beaucoup d'efforts pour l'en dissuader. Par la suite, j'ai invité les gens du quartier à y jeter leurs ordures ménagères pour leur faciliter la tâche et combler le puits. Entre-temps, j'ai pris la précaution d'isoler

l'endroit par une clôture. Longtemps après, et ce, jusqu'à mon départ de cet endroit, le gouffre béant prenait tout ce qu'on lui envoyait comme déchet et autres détritius.

En plus de cela, il se passait des choses étranges en ces lieux. L'exemple des compteurs d'électricité qui se bloquaient à cet endroit, ou le poteau qui s'incline depuis des décennies et qui a fini par tomber ces jours derniers. Le fût qui est à l'origine de mon article sur ce blog il y a quelques jours, a fini par disparaître. J'ai pensé que quelqu'un l'avait emporté, mais ma sœur m'a appris qu'il s'était enfoui dans le sol. J'ai bien observé les alentours et il n'y avait rien de particulier sinon qu'il y avait un peu plus de détritius. Ma sœur m'a confirmé avoir bien vu, quelques temps auparavant, le couvercle du fût à environ 50 cm de profondeur.

Ces photos parlent d'elles-mêmes.

L'incroyable hasard

En 1991, le hasard m'a conduit jusqu'à Barbès à Paris pour conclure l'achat d'une voiture.

Pourquoi Barbès ? Parce que on m'a conseillé de passer par un transitaire afin d'avoir une petite remise sur le prix de vente.

La dénomination « La Mitidja » de la Sarl de ce transitaire n'a pas, particulièrement, attiré mon attention sinon qu'en cours du trajet vers Saint Ouen, mon accompagnateur, après avoir appris d'où je venais, me fit savoir que Fort de l'eau, l'actuel Bordj el Kiffan, fut son fief et que c'était son quartier natal. Jusque là, je me suis dit que ce n'était qu'une simple rencontre de circonstance.

Sur place et même après, je ne fis pas attention au nom du concessionnaire de la marque du véhicule. Ce n'est qu'une fois arrivé chez moi et longtemps après que je me suis rendu compte de la plaque apposée sur le coffre arrière de ma voiture. Elle portait le nom de l'ex propriétaire de mon habitation (voir la photo).

Ce hasard m'a poussé à chercher sur Internet pour en savoir plus. Et surprise, j'ai découvert un site entièrement consacré à Cap Matifou. Dans la partie

« Messagerie », j'ai rédigé un message dans lequel j'ai expliqué ce destin.

Par la suite, j'ai été contacté par le fils de celui qui a construit la villa que j'habite. Un autre ex voisin a eu la gentillesse de m'adresser la photo ci-jointe où on voit au centre l'ex propriétaire à qui je rends un hommage posthume pour le chef d'œuvre qu'il a su réaliser.

Depuis, j'ai appris énormément de chose sur ce village côtier qu'est Bordj El Bahri ex Cap Matifou ou Bounta comme l'appelle encore quelques autochtones. Bounta est un nom dérivé de Spounta qui veut dire cap comme l'appelaient les Mahonais venus défricher le terrain.

L'enfant tombé du ciel

Cette histoire que je vais raconter m'a ému et m'a donné à réfléchir. Une bonne leçon de morale à méditer sur le bien et le mal.

Nous étions un groupe, tous du même village, à être conviés à un couscous par un compatriote, restaurateur au 15ème arrondissement de Paris. L'une des personnes parmi les invités, assez nombreux, me présenta quelqu'un et me demanda si je le connaissais. J'ai répondu que je n'avais pas eu le plaisir de le rencontrer avant ce jour. Alors, la personne faisant signe de sa main vers l'autre :

- Je te présente Monsieur Newi et d'ajouter, le jeune homme c'est le fils de Damirouche.

Quelle surprise ! Je n'en revenais pas car ce nom me rappela l'adolescent Newi, quémendant sa nourriture auprès des gens du village, en échange de travaux champêtres ou autres.

Tout petit, il était venu en compagnie de son père ouvrier saisonnier en quête d'un travail. Ils vivaient misérablement, ne parlaient pas le dialecte local et dormaient dans une sorte de préau «Ahanou nath Imloul » qui servait d'abri, par mauvais temps, aux gens du village ou de passage.

Voilà qu'un jour au petit matin, l'enfant sanglotait à côté de son pauvre père décédé pendant la nuit. On ne saura jamais qui ils étaient ni d'où ils venaient.

Une femme, en l'occurrence, El Djouher L., passant par là de bonne heure, eût pitié du petit, prit l'enfant chez elle et l'adopta jusqu'à son adolescence.

Arriva le jour où en compagnie d'autres personnes du village, Newi rejoignit Paris à la recherche d'un travail. Mon père « que Dieu ait son âme » ayant déjà un certain statut, l'accueillit et le prit en charge comme il l'avait fait pour d'autres en attendant de lui trouver un emploi. A cette époque, mon père agissait par devoir et humanisme envers les proches.

Dès son arrivée à Paris, il récupéra, d'abord, son neveu Yahia perdu de vue depuis de longues années, laissant dans l'abondant sa mère et ses deux sœurs. Mon père avait également sous sa protection son beau frère ainsi que son cousin. Je n'apprendrais toutes ces bonnes actions que par l'intermédiaire des gens, mon père n'en parlait jamais.

Newi, se sentant redevable envers moi, ne me lâcha pas et tenait à me raconter son histoire tout en s'excusant s'il m'importunait. Il m'apprendra beaucoup de chose sur mon père, comment il le

protéger et l'aider au-delà des limites. A son arrivée, Newi avait reçu, de la part de mon père, le même traitement que les autres qui étaient sous sa protection, hébergement et nourriture en attendant de lui procurer un emploi à l'usine où il travaillait.

Le recrutement de Newi ne posa aucun problème car le chef responsable du personnel Algérien de l'établissement où travaillait mon père, n'était autre que son ami. Ils avaient été ensemble chez le même employeur pendant les années trente. Mon père fit une coupure avec l'usine, tandis que son ami restera en poste jusqu'à sa retraite.

Au moment d'encaisser la paye, me raconta Newi, mon père était toujours derrière lui tapant de ses doigts sur son épaule pour qu'il lui remette tout le solde. Ensuite, il lui donnait son argent de poche et gardait le reste. Newi, fraîchement débarqué, pensait que c'était normal et que c'était le prix à payer pour l'avoir accueilli, ainsi il ne réclamait rien. Les frais d'hôtel et de restauration étaient réglés à chaque fin de mois par son tuteur.

Les mois et les années s'écoulèrent jusqu'au jour où mon père, atteint d'une maladie en 1957, devait les

quitter. Avant son départ, me raconta Newi, il appela tous ses protégés pour le rejoindre dans son petit studio un dimanche matin.

Il les informa de son départ définitif et leur donna la dernière leçon de morale. Tout d'abord, s'adressant à Newi en ouvrant un registre qu'il sortit du placard :

- Voila, ce que tu as gagné, ce que je t'ai remis et ce qui te reste. Puis il sortit d'un tiroir un pactole et le lui présenta en lui disant quelques mots. Hésitant un instant avant de tendre la main, Newi n'en revenait pas et mon père de rajouter :

- Je crois t'avoir suffisamment orienté pour que tu puisse continuer sur cette voie si tu es un homme, si par malheur la tentation t'emporte, je ne pourrais rien faire, tu le regretteras un jour.

Les conseils donnés à Newi ne servirent à rien, sitôt après la leçon il oublia tout. En possession de tant d'argent, il n'hésita pas à s'en servir. Ayant goûté aux plaisirs, en un laps de temps il ne lui restera plus rien. De là, commencèrent ses déboires, de mauvaises fréquentations à autre chose, Newi sombra dans la médiocrité.

Les années passèrent, comment avait-il fait pour se ressaisir jusqu'à s'intégrer totalement et réussir sa vie parisienne, je n'en saurai pas davantage. J'aurais aimé le questionner mais Newi n'en dira pas plus.

A l'occasion de cette rencontre hasardeuse, Newi tiré à quatre épingles, parlant un français sans accent, insista pour m'inviter chez lui. Il tenait à me présenter à son épouse ainsi qu'à ses enfants habitant la région Parisienne.

Newi avait émigré vers 1950 et cette rencontre a eu lieu un Dimanche du mois Novembre de l'année 1991.

Djaweb ou la promesse non tenue

Il y a quelques jours j'avais promis de mieux gérer ce blog en mettant en ligne des montages vidéo.

Ne dit-on pas chez nous : « L'homme se tient par la langue et non pas par l'oreille ». Je viens

d'apprendre, à mes dépends, que j'ai failli à cette règle.

En effet, après toute une gymnastique que j'ai effectuée auprès des fournisseurs d'accès au réseau local, je me suis vu refuser l'augmentation de débit de ma connexion au motif que tout est suspendu jusqu'à nouvel ordre en raison de problèmes techniques ?

Un des agent m'a tout bonnement suggéré de laisser tomber et de m'occuper d'autre chose au lieu de m'intéresser à Internet qui, d'après lui, est fait pour les jeunes.

Je lui ai répondu que j'ai des liens affectifs avec Internet et que chacun est libre d'aimer qui il veut.

Oui, ce lien affectif que j'ai envers la machine remonte à loin. Tout a commencé par un hasard qui m'a envoyé vers le grand sud en 1960. J'avais 18 ans et il fallait fuir les événements de l'époque. Donc, j'ai quitté le nord pour aller chercher l'aventure sous d'autres cieux.

Notre école ayant été saccagée en 1955, ma scolarité s'est arrêtée à la classe de fin d'études primaires. Malgré mon faible niveau et le manque

d'expérience, j'ai été recruté par une importante société en qualité de commis aux écritures pour l'exécution de travaux de bureau.

En 1964, j'ai vu rentrer le premier ordinateur, il arrivait tout droit des Etats-Unis d'Amérique dans un avion spécialement affrété par la société. Les médias étaient présents à l'aéroport pour couvrir l'événement. Des personnalités furent conviées à une réception donnée à cette occasion. Une salle spécialement aménagée devait recevoir la « Machine » avec ses armoires, ses perforatrices, et autres accessoires.

Ensuite vint le « Mini-ordinateur » avec son tout petit écran digital et monochrome tout juste bon à faire des listings.

Puis arriva la génération des micro-ordinateurs depuis la fondation de Microsoft en 1975 jusqu'aux logiciels d'aujourd'hui. Etant fasciné par les vertigineuses découvertes qui nous arrivent à chaque instant, je pose la question : Comment seront les outils de demain ?

Pour en revenir à Internet, j'ai eu l'occasion de suivre une petite formation au CERIST sur

l'initiation à la navigation à travers ce Réseau. L'entreprise qui m'employait fut parmi les pionniers de la connexion au réseau Internet avec une vitesse qui ne dépassait guère 2400 bits/seconde (2 kbps et des poussières) sur une ligne analogique, le câble numérique n'était pas vulgarisé.

Depuis ma retraite, le 1^{er} Janvier 98 jusqu'au début de l'année 2007, je n'ai pas touché au clavier d'un micro. Après 10 ans de coupure et le progrès réalisé entre-temps dans le domaine de l'informatique, il me fallait tout réapprendre.

A l'heure où les connexions se mesurent, ailleurs, en plusieurs Mégabits, ici on en est à quémander quelques kilobits sans compter les pannes en tout genre.

Que faut-il faire ?

Le monde parallèle de Da Belkacem

Ceux qui ont connu et approché Da Belkacem ne peuvent s'empêcher de se poser quelques questions qui demeurent sans réponse. Pendant les années trente, Da Belkacem exerçait le métier d'infirmier à l'hôpital Mustapha et habitait avec sa famille à Alger. En avance sur son époque, il menait une vie moderne. Un jour, il disjoncta subitement puis erra dans les rues d'Alger en marge de la société. Vivant dans un monde à part, et jusqu'à son décès, il ne s'en était pas remis.

Une histoire bien étrange que mon père m'a racontée un jour. Il disait qu'un soir, sa chambre d'hôtel à Paris fut transformée durant trois nuits consécutives et pendant un moment, en une salle de conférence où la scène se passait en plein jour. Il ne dormait pas encore, seulement allongé sur son lit, quand des personnes biens vêtues, costumes et cravates, portant chacune un cartable à la main, firent irruption et se présentèrent comme étant des gens ayant un certain pouvoir.

Ces revenants venaient lui proposer de faire partie de leur équipe. La première pensée qui lui vint à l'esprit, était qu'il rêvait. Non, il ne rêvait pas. Alors, il se demanda si des fois il perdait la

boussole, lui qui avait la tête bien sur ses épaules. Essayant de garder son sang froid, il s'adressa à ses visiteurs calmement pour leur demander qui ils étaient et d'où ils venaient. Ils lui firent savoir qu'il leur était désigné par son cousin Belkacem afin de l'intégrer dans leur équipe.

N'étant pas au courant de la maladie de son cousin, il refusa l'offre et les supplia de le laisser tranquille. Les visiteurs n'insistèrent pas, ils disparurent comme ils étaient venus. Mais avant de partir, ils firent savoir à mon père, qu'ils allaient lui accorder un temps de réflexion pendant les deux nuits suivantes durant lesquelles, ils allaient revenir. Pour le convaincre d'aller avec eux, ils lui firent savoir que pendant ce temps, il sera doté de leur don de voyance.

Mon père raconta que pendant deux jours et jusqu'à leur troisième et dernière visite, il avait ce don d'être présent partout rien qu'en fermant les yeux. Il assista de Paris à des scènes dont il aura la confirmation par la suite en arrivant au village. D'ailleurs, il ne tarda pas à rentrer et c'est à Alger qu'il apprend que son cousin était malade et que toute la famille était à sa recherche. Une fois Da

Belkacem retrouvé, les premiers mots qu'il prononça à la vue de mon père étaient :

- Dommage que tu aies refusé d'être notre chef ! Pourquoi t'es-tu obstiné à refuser l'offre ? Et dire qu'ils t'ont proposé de devenir le grand chef ! N'est-ce pas vrai ?

Mon père ne prit pas au sérieux les dires de Da Belkacem, il s'empressa de l'accompagner voir un psychiatre, chose qu'il accepta de bon gré. Après la consultation, le médecin appela mon père et lui dit :

- Pourquoi vous me présentez ce monsieur comme étant dérangé ? Ce monsieur est parfaitement normal, veuillez quitter les lieux immédiatement.

Da Belkacem disait et faisait beaucoup de choses dont il fallait saisir le sens. La veille de son décès, il recommanda son âne à sa famille, leur annonçant qu'il allait partir le lendemain matin vers un voyage sans retour... Et ce fut ainsi qu'il rendit l'âme sur son lit après avoir pris un café.

En 1971, notre maison n'était électrifiée, j'ai fait installer un compteur et avant même d'effectuer le branchement à l'intérieur, arriva Da Belkacem. A la

vue du compteur électrique, il me posa la question suivante :

- Tiens ! C'est bien cette chose là, tu auras de la lumière mais tu ne paieras pratiquement rien !

Bizarrement, le compteur ne marquait rien du tout et après constatation, on procéda au remplacement du compteur par un autre qui s'avéra non fonctionnel comme le premier. Au bout du quatrième remplacement et après un énième contrôle, on laissa tomber. Pourquoi les compteurs se bloquaient-ils à cet endroit ? Etait-ce à cause d'un fort champ magnétique ? Vu que les disques sont antimagnétiques et que la boussole indiquait les pôles normalement, il n'y avait aucune explication à ce mystère dont le secret fut emporté par Da Belkacem. Des témoins oculaires, encore présents au village, peuvent témoigner de la véracité de ce que j'avance.

Fin